



Gone baby gone

Lehane, Dennis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

DENNIS
LEHANE

GONE BABY GONE



RIVAGES/NOIR

Patrick Kenzie et Angela Gennaro, les deux héros de Dennis Lehane, sont chargés de retrouver une petite fille de quatre ans, Amanda, mystérieusement disparue un soir d'automne. Curieusement, la mère d'Amanda paraît peu concernée par ce qui est arrivé à sa fille, qu'elle avait laissée seule le soir du drame pour aller dans un bar.

Sa vie semble régie par la télévision, l'alcool et la drogue. Patrick et Angie découvrent d'ailleurs que la jeune femme travaillait pour le compte d'un dénommé Cheddar Ollamon et qu'elle aurait détourné les deux cent mille dollars de sa dernière livraison. Ollamon se serait-il vengé en kidnappant la fille de son « employée » ?

Cette quatrième aventure de Kenzie et Gennaro distille une petite musique déchirante et se termine par une chute aussi inattendue que bouleversante.

Gone, baby, gone a été porté à l'écran par Ben Affleck avec Casey Affleck, Michelle Monaghan, Morgan Freeman et Ed Harris.

Dennis Lehane

Gone, Baby, Gone

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Isabelle Maillet

Collection dirigée par

François Guérif

Rivages/noir

Titre original : *Gone, Baby, Gone*

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

106, boulevard Saint-Germain

75006 Paris

www.payot-rivages.fr

Couverture : © Miramax. Tous droits réservés.

© 1998, Dennis Lehane

© 2003, Éditions Payot & Rivages pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-2476-7

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

À ma sœur Maureen, et à mes frères
Michael, Thomas et Gerard :
merci de m'avoir soutenu et supporté.

Ça n'a pas dû être facile.

Et à

JCP,

qui n'a jamais eu la moindre chance.

REMERCIEMENTS

Mon éditrice, Claire Wachtel, et mon agent, Ann Rittenberg, ont une fois de plus réussi à sauver un manuscrit de la débâcle, me faisant ainsi paraître bien meilleur que je ne suis en droit de l'espérer. Mal, Sheila et Sterling ont lu les premiers jets et ont longuement discuté avec moi des difficultés. Merci aussi au sergent Larry Gillis, de la police d'État du Massachusetts, Département des Affaires publiques ; à Mary Clark, de la bibliothèque municipale Thomas Crane à Quincy ; et à Jennifer Brawer chez William Morrow et Francesca Liversidge chez Bantam UK pour d'innombrables services rendus.

NOTE DE L'AUTEUR

Tous ceux qui connaissent Boston, Dorchester, South Boston et Quincy, ou encore les carrières de Quincy et la réserve de Blue Hills se rendront compte que j'ai pris des libertés considérables dans la description de leurs particularités géographiques et topographiques. Je l'ai fait à dessein. Bien que ces villes, ces lieux et ces régions existent réellement, ils ont été modifiés de façon à répondre aux exigences de l'histoire, ainsi qu'aux caprices de ma propre fantaisie, et devraient donc être considérés comme entièrement fictifs. De plus, toute ressemblance avec des personnes ou des événements réels serait purement fortuite.

Port Mesa, Texas

Octobre 1998

Bien avant que le soleil n'atteigne le Golfe, les chalutiers s'éloignent dans les ténèbres. Ce sont surtout des crevettiers, auxquels se joint parfois un bateau en quête de makaires ou de tarpons, et il n'y a pratiquement que des hommes à bord. Les rares femmes embarquées avec eux restent le plus souvent entre elles. Sur le littoral texan, ils sont si nombreux à avoir connu une mort terrible en deux siècles de pêche que leurs descendants et amis survivants estiment fondés leurs préjugés, leur haine des concurrents vietnamiens, leur méfiance envers toute représentante du sexe opposé prête à accomplir ce travail repoussant, à manipuler dans le noir des câbles épais et des crochets capables de déchirer la chair.

« Les gonzesses, lance un pêcheur dans l'obscurité précédant le lever du jour, alors que le capitaine réduit les gaz pour laisser tourner le moteur à faible régime et que la houle agite la mer d'ardoise, elles devraient toutes ressembler à Rachel. Elle, c'est une vraie femme. »

« Mouais, une vraie femme, confirme un de ses collègues. Ça, c'est sûr. »

Rachel s'est établie depuis peu à Port Mesa. Accompagnée de son petit garçon, elle est arrivée en juillet au volant d'une vieille camionnette Dodge, elle a loué une petite maison au nord de la ville puis ôté le panneau *CHERCHE SERVEUSE* derrière la vitre du *Crockett's Last Stand*, le bar à marins perché sur un vieux ponton s'affaissant vers la mer.

Des mois entiers se sont écoulés avant que l'on apprenne son nom de famille : Smith.

Port Mesa attire des tas de Smith. Quelques anonymes aussi. La moitié au moins des crevettiers sont remplis d'hommes qui fuient quelque chose. Allant se coucher quand presque tous les autres se réveillent, travaillant quand presque tous les autres dorment, passant le reste du temps à boire dans des bars où seuls de rares étrangers se sentent à l'aise, ils suivent le rythme imposé par les saisons et la faune sous-marine, poussent à l'ouest jusqu'à Baja California, au sud jusqu'à

Key West, et se font payer en liquide.

Dalton Voy, propriétaire du *Crockett's Last Stand*, paie Rachel Smith en liquide. Il la paierait volontiers en lingots d'or si elle le lui demandait. Depuis qu'elle a pris place derrière le bar, les affaires ont augmenté de vingt pour cent. Aussi étrange que cela puisse paraître, les bagarres sont également moins fréquentes. En général, lorsque les hommes rentrent au port, ils ont la chair et le sang échauffés par le soleil, ce qui les rend irritables, prompts à mettre un terme à une discussion en balançant une bouteille au bout de leur bras ou en brisant une queue de billard. Et s'il y a de jolies femmes dans les parages, Dalton le sait d'expérience, eh bien, ce n'est pas pour arranger les choses. Ils sont encore plus prompts à rire, mais aussi à se vexer.

Or il y a quelque chose chez Rachel qui calme les hommes.

Et les avertit.

C'est là, dans ses yeux – une lueur fugace, sournoise et glaciale, qui traverse son regard lorsque quelqu'un s'avise de franchir la limite, de lui frôler le poignet trop longtemps, de lancer une blague cochonne dénuée d'humour. C'est là aussi sur son visage, dans le dessin des rides qui y sont gravées, dans la beauté de ses traits burinés laissant supposer une vie avant Port Mesa qui a connu plus de petits matins sombres et de dures réalités que celle de la plupart des crevettiers.

Rachel cache un pistolet dans son sac. Un jour, Dalton Voy l'a vu par hasard, et la seule chose qui l'ait surpris au moment de cette découverte, c'est de ne pas avoir été surpris, justement. D'une certaine façon, il l'avait toujours su. D'une certaine façon, tout le monde l'avait toujours su. Aucun homme n'aborde jamais Rachel sur le parking après son travail, ou ne tente de la faire monter dans sa voiture. Personne ne la suit jusque chez elle.

Mais lorsque cette dureté disparaît de ses yeux, lorsque cet air distant quitte son visage, bon sang, Rachel illumine littéralement les lieux. Elle évolue comme une danseuse derrière le comptoir ; chacun de ses mouvements, qu'elle se détourne, pivote ou incline une bouteille, paraît gracieux et fluide. Quand elle s'esclaffe, c'est la bouche grande ouverte et les yeux pétillants de gaieté ; alors, tous les clients du bar ne pensent plus qu'à lancer une nouvelle blague encore plus drôle, juste pour éprouver de nouveau le frisson suscité en eux par son rire.

Et puis, il y a son petit garçon. Un adorable blondinet. Il ne lui ressemble pas du tout, mais lorsqu'il sourit, leur parenté est évidente. Il a peut-être aussi hérité de l'humeur maternelle quelque peu changeante. Ses yeux expriment parfois une sorte de mise en garde pour le moins étrange chez un enfant aussi jeune. Tout juste en âge de marcher, mais déjà en mesure de faire comprendre au reste du monde : Ne me cherchez pas.

C'est la vieille Mme Hayley qui le garde quand Rachel part

travailler, et elle a confié un jour à Dalton Voy qu'on ne pourrait rêver d'un enfant plus sage, plus débordant d'amour pour sa maman. Elle est persuadée qu'il deviendra un jour quelqu'un de spécial. Un président, qui sait, quelque chose comme ça. Ou un héros de guerre. « N'oublie pas ce que je te dis, Dalton. N'oublie pas... »

Un soir, au cours de sa promenade quotidienne, Dalton surprend la mère et le fils à Boynton's Cove. Immergée jusqu'à la taille, Rachel, qui tient le garçonnet par les aisselles, le baigne dans les eaux tièdes du Golfe dont la surface semble dorée et soyeuse à la lueur du couchant. Dalton s'imagine alors qu'elle purifie son fils dans le plus précieux des métaux, qu'elle accomplit quelque rituel ancestral pour le revêtir d'une armure capable d'empêcher sa chair d'être transpercée ou déchirée.

Tous deux éclatent de rire dans la mer d'ambre, tandis que le disque rouge du soleil s'enfonce derrière eux. Rachel embrasse son fils dans le cou, puis le cale sur ses hanches. En sécurité dans les bras maternels, l'enfant se recule légèrement. Ses yeux se rivent à ceux de sa mère.

Et Dalton de se dire qu'il n'a sans doute jamais rien vu d'aussi beau que cet échange de regards.

Rachel ne s'aperçoit pas de sa présence ; quant à Dalton, il n'agit même pas la main pour la saluer. Au fond, il se fait l'effet d'un intrus. Tête basse, il rebrousse chemin.

Quelque chose se produit en vous lorsque vous assistez au spectacle d'un amour aussi pur. Vous vous sentez soudain tout petit. Vous vous sentez soudain laid, vil, indigne.

Après avoir contemplé cette mère et son enfant en train de jouer dans les flots orangés, Dalton Voy est alors frappé par une révélation d'une froide simplicité : de toute sa vie, personne ne l'a jamais aimé ainsi, ne serait-ce qu'une seconde.

Un amour pareil ? Bonté divine ! Une telle perfection, c'en est presque criminel.

Première partie

Été indien, 1997

1

Dans ce pays, deux mille trois cents enfants sont portés disparus chaque jour.

Parmi eux, bon nombre sont enlevés par un parent séparé de son conjoint, et dans plus de la moitié des cas, les localiser ne pose pas de problème particulier. Pour la plupart, ils sont ramenés dans leur foyer au bout d'une semaine.

D'autres sont des fugueurs. Encore une fois, la majorité d'entre eux ne restent pas absents longtemps, et en général, soit leur destination est tout de suite évidente, soit elle n'est pas difficile à deviner, la maison d'un ami constituant pour eux le refuge le plus courant.

Et puis, il y a aussi les exclus, ces gosses que l'on chasse de chez eux ou qui s'enfuient, et dont les parents ne cherchent pas à retrouver la trace. Ce sont souvent eux qui occupent les centres d'accueil, les gares routières, les coins de rue dans les quartiers chauds, et pour finir, les prisons.

Au total, sur plus de huit cent mille enfants portés disparus tous les ans au niveau national, seulement trois mille cinq cents à quatre mille d'entre eux relèvent de ce que le ministère de la Justice nomme les « kidnappings non familiaux » – ces affaires dans lesquelles la police écarte rapidement la thèse du rapt par un proche, de la fugue, du rejet parental ou encore la possibilité que le mineur se soit perdu ou blessé.

Dans cette dernière catégorie, ils sont environ trois cents à disparaître définitivement chaque année.

Personne – ni les parents, ni les amis, ni les représentants de la loi, ni les organisations de protection de l'enfance ou les associations de recherche – ne sait où vont ces enfants. Au fond d'une tombe, peut-être, ou d'une cave chez des pédophiles. À moins qu'ils ne soient aspirés par le néant, qu'ils ne sombrent corps et âme dans l'un de ces trous noirs parsemant le tissu de l'univers d'où l'on n'entend plus jamais parler d'eux.

Où qu'ils aillent, ces trois cents jeunes ne reparaissent pas. Pendant un certain temps, leur souvenir hante les étrangers au courant de ces affaires ; il hante leurs familles beaucoup plus durablement.

Sans un corps abandonné derrière eux, sans une preuve de leur décès,

ils ne meurent pas. Ils ne font qu'aviver notre conscience du vide.
Et de leur éternelle absence.

– Ma sœur n'a pas eu une vie facile, nous a confié Lionel McCready en arpentant notre bureau au sommet du clocher.

C'était un homme solidement charpenté, dont le visage aux traits relâchés avait quelque chose de canin et dont les larges épaules fortement affaissées semblaient ployer sous le poids d'un fardeau invisible pour nous. Son sourire malhabile trahissait une certaine timidité, mais la poignée de sa main calleuse était ferme. Il portait l'uniforme brun des coursiers d'UPS et pétrissait la visière de la casquette assortie qu'il serrait entre ses deux grosses pognes.

– M'man était... ben, pour être honnête, c'était une alcoolo. Papa, lui, a quitté la maison quand on était tout gosses. Lorsqu'on grandit dans ces conditions, on... enfin, on accumule pas mal de colère, je suppose. Du coup, faut pas mal de temps aussi pour voir clair dans sa tête et trouver sa voie. Ça ne concerne pas seulement Helene, vous savez. Je veux dire, j'ai eu de sacrés problèmes autrefois, j'ai même failli être envoyé en taule quand j'avais une vingtaine d'années. J'étais pas un ange, loin de là.

– Lionel, est intervenue sa femme. Je...

Il l'a interrompue d'un geste, comme pour signifier que s'il devait tout déballer, c'était maintenant ou jamais.

– Mais j'ai eu de la chance, a-t-il poursuivi. J'ai rencontré Beatrice, et ensuite j'ai remis de l'ordre dans ma vie. Ce que j'aimerais vous faire comprendre, monsieur Kenzie, mademoiselle Gennaro, c'est que si on vous accorde un délai supplémentaire, des moments pour respirer un peu, vous finissez par mûrir. Vous renoncez à toutes ces conneries. Ma sœur, elle, n'a pas fini de mûrir. Enfin, je crois. Parce qu'elle en a bavé et...

– Lionel, a repris sa femme, arrête de lui chercher des excuses.

Beatrice McCready a passé la main dans ses courts cheveux blond vénitien, avant d'ajouter :

– Chéri, assieds-toi, s'il te plaît.

– Je tentais juste d'expliquer qu'Helene n'avait pas eu une vie facile, s'est défendu Lionel.

– Toi non plus, a répliqué sa femme. Ce qui ne t'empêche pas d'être un bon père.

– Combien d'enfants avez-vous ? a questionné Angie.

Beatrice a souri.

– Un seul. Matt. Il a cinq ans. Mon frère et ma belle-sœur s'occupent de lui jusqu'à ce qu'on ait retrouvé Amanda.

À la mention de son fils, Lionel s'est animé un peu.

– C'est vraiment un gosse épatant, a-t-il déclaré, avant de sembler gêné par cette manifestation de fierté paternelle.

– Et Amanda ? ai-je demandé.

– Oh, elle aussi est formidable, a affirmé Beatrice. Et surtout, beaucoup trop jeune pour se débrouiller toute seule.

Cela faisait trois jours qu'Amanda McCready avait disparu du quartier. Depuis, toute la ville de Boston semblait obsédée par les recherches menées pour la localiser. La police avait affecté à cette opération plus d'hommes que pour la traque de John Salvi après les attentats contre des cliniques pratiquant l'avortement, quatre ans plus tôt. Lors d'une conférence de presse, le maire s'était engagé à reléguer au second plan les affaires municipales tant que l'enquête n'aurait pas abouti. La couverture médiatique atteignait son seuil de saturation : première page des deux quotidiens tous les matins, ouverture des trois journaux télévisés le soir, flashes insérés toutes les heures entre les feuillets à l'eau de rose et les talk-shows.

Mais en trois jours, rien. Pas la moindre piste.

Amanda McCready vivait sur cette terre depuis quatre ans et sept mois quand elle s'était envolée. Sa mère l'avait couchée le samedi en début de soirée, était retournée la voir vers vingt heures trente, et le lendemain matin, peu après neuf heures, lorsqu'elle était entrée dans la chambre, elle n'avait découvert que l'empreinte du petit corps sur les draps froissés.

Les vêtements qu'Helene McCready avait sortis pour sa fille – T-shirt rose, short en jean, socquettes roses et tennis blanches – s'étaient évaporés, ainsi que la poupée préférée d'Amanda, baptisée Pea, réplique miniature d'une fillette qui ressemblait étonnamment à sa propriétaire. Aucune trace de lutte n'avait été relevée dans la pièce.

Mère et fille habitaient au rez-de-chaussée d'un immeuble qui comptait deux étages, et s'il restait possible qu'Amanda ait été enlevée par une personne ayant placé une échelle sous la fenêtre de sa chambre puis écarté la moustiquaire pour se faufiler à l'intérieur, c'était également peu probable. La moustiquaire en question et les rebords de fenêtre ne présentaient pas le moindre signe suspect ; quant à la terre au pied du bâtiment, elle ne comportait pas de marques à l'endroit où auraient dû se trouver les pieds de l'échelle.

L'hypothèse la plus vraisemblable, en partant du principe qu'une enfant de quatre ans ne décidait pas sur un coup de tête d'abandonner le foyer familial en pleine nuit, était que le ravisseur avait tout simplement pénétré dans l'appartement par la porte, dont il n'avait même pas eu à forcer la serrure ni à dévisser les gonds, puisqu'elle était alors déverrouillée.

Quand cette information avait été révélée, la presse avait infligé à Helene McCready une véritable volée de bois vert. Vingt-quatre heures après la disparition de l'enfant, le *News*, tabloïde bostonien du même acabit que le *New York Post*, titrait à la une :

En dessous figuraient deux photographies, l'une d'Amanda, l'autre de la porte de l'appartement. Celle-ci était grande ouverte, contrairement, affirmaient les autorités, à ce qui avait été constaté au moment où la police arrivait sur les lieux. Déverrouillée, oui ; grande ouverte, non.

La plupart des gens n'avaient cependant pas fait la distinction. Pour eux, Helene McCready avait abandonné sa fille de quatre ans toute seule dans un logement non fermé à clé pendant qu'elle allait rendre visite à son amie Dottie Mahew. Les deux femmes avaient regardé la télévision – deux sitcoms et le film de la semaine, intitulé *Her Father's Sins*, avec Suzanne Somers et Tony Curtis. Après les informations, elles avaient encore regardé la moitié de *Entertainment Tonight Weekend Edition*, puis Helene était rentrée chez elle.

Durant environ trois heures et quarante-cinq minutes, Amanda McCready avait donc été livrée à elle-même. C'était dans cet intervalle, pensait-on, qu'elle s'était glissée dehors de son propre chef ou qu'elle avait été enlevée.

Avec Angie, nous avons suivi l'affaire d'aussi près que les autres habitants de cette ville, et elle nous déroutait autant qu'elle semblait dérouter tout le monde. Helene McCready, nous le savions, avait été soumise au détecteur de mensonge à propos de la disparition de sa fille sans que rien ne permette de la soupçonner. Les policiers n'avaient pas réussi à identifier une seule piste ; à en croire la rumeur, ils consultaient maintenant des médiums. Les gens dans la rue ce soir-là – une belle soirée d'été indien, quand presque toutes les fenêtres étaient ouvertes et que les promeneurs flânaient sans but particulier – affirmaient n'avoir rien vu ni entendu d'anormal. Personne ne se souvenait d'une fillette errant seule ni d'un individu, voire plusieurs, chargé d'un enfant ou d'un ballot suspect.

Amanda McCready, pour autant que l'on puisse en juger à ce stade, avait disparu aussi sûrement que si elle n'avait jamais vu le jour.

Beatrice McCready, sa tante, nous avait appelés dans l'après-midi. Je lui avais répondu que je ne nous croyais pas capables de faire plus pour sa nièce que ce qui était déjà mis en œuvre par une centaine de flics, la moitié des journalistes de Boston et des milliers de bons citoyens.

– Vous perdriez votre temps et votre argent, madame McCready, lui avais-je dit.

– C'est ma nièce que je ne veux pas perdre, avait-elle répliqué.

À présent, alors que le bruit de la circulation chargée de ce mercredi soir se réduisait peu à peu à quelques coups de klaxon et vrombissements de moteur occasionnels sur l'avenue en contrebas, Angie et moi, assis dans notre bureau du clocher de l'église St. Bartholomew à Dorchester,

écoutions la tante et l'oncle d'Amanda plaider leur cause.

– Qui est le papa de la petite ? a demandé Angie.

Les épaules de Lionel se sont affaissées un peu plus, comme si un poids supplémentaire venait de s'ajouter à leur fardeau habituel.

– On n'en sait rien. Peut-être un certain Todd Morgan. Il a quitté la ville quand Helene est tombée enceinte. Depuis, plus de nouvelles.

– La liste des pères possibles est plutôt longue, a précisé sa femme.

Lionel a baissé les yeux.

– Monsieur McCready ? ai-je lancé.

Il a redressé la tête.

– Appelez-moi Lionel.

– D'accord. Mais je vous en prie, Lionel, asseyez-vous.

Au prix de quelques efforts, il est parvenu à se loger dans le fauteuil étroit de l'autre côté de la table.

– Ce Todd Morgan... a commencé Angie après avoir inscrit le nom sur un bloc-notes. La police l'a localisé ?

– Oui. À Mannheim, en Allemagne, a répondu Beatrice. Il est stationné dans une base militaire là-bas. Et il s'y trouvait quand Amanda a disparu.

– Est-ce qu'il fait toujours partie des suspects ? ai-je questionné. Il n'aurait pas pu engager quelqu'un pour enlever Amanda ?

Lionel s'est éclairci la gorge avant de contempler une nouvelle fois le sol.

– La police nous a raconté qu'il avait l'air embarrassé par sa liaison avec ma sœur. De toute façon, pour lui, Amanda n'est pas sa fille. (Il a posé sur moi un regard perdu, empreint de douceur.) Il aurait déclaré : « Si j'ai envie d'une saloperie de mioche qui passe son temps à chier et à chialer, autant que j'en fasse un ici, en Allemagne. »

Conscient de ce qu'il lui en avait coûté d'utiliser les mots « saloperie de mioche » au sujet de sa nièce, j'ai opiné.

– Parlez-moi d'Helene, s'il vous plaît.

Il n'y avait pas grand-chose à dire. Helene McCready avait vingt-huit ans, soit quatre de moins que son frère. Élève du lycée Monsignor Ryan, elle avait plaqué ses études en première malgré sa soi-disant détermination à passer son bac. À dix-sept ans, elle s'était enfuie avec un homme de quinze ans son aîné, et ils avaient vécu tous les deux six mois dans un mobile home au fin fond du New Hampshire jusqu'à ce qu'elle revienne dans sa famille, le visage tuméfié et le premier de trois avortements derrière elle. Depuis, elle avait eu plusieurs boulots – caissière chez Stop & Shop, employée chez Chess King, assistante dans un pressing, standardiste chez UPS – sans jamais garder sa place plus de dix-huit mois. Depuis la disparition de sa fille, elle avait demandé un congé chez Li'l Peach, où elle travaillait à mi-temps comme responsable de la machine à loto, et rien ne laissait supposer qu'elle y retournerait un jour.

– Elle adorait sa fille, a conclu Lionel.

Si Beatrice ne semblait pas de cet avis, elle a néanmoins gardé le silence.

– Où est-elle, maintenant ? a interrogé Angie.

– Chez nous, a expliqué Lionel. L'avocat qu'on a contacté nous a conseillé de l'exposer le moins possible.

– Pourquoi ? me suis-je étonné.

– Pourquoi ? a répété Lionel.

– Oui, pourquoi ? Sa fille est portée disparue. Elle ne devrait pas lancer des appels au grand public ? Ou au moins sillonner le quartier ?

Lionel a ouvert la bouche, pour la refermer presque aussitôt. Il s'est encore une fois absorbé dans la contemplation de ses pieds.

– Helene ne le fera pas, est intervenue Beatrice.

– Mais pourquoi ? a insisté Angie.

– Parce que... Eh bien, parce qu'elle est comme ça.

– La police a placé sa ligne sur écoute, au cas où il y aurait une demande de rançon ?

– Oui, a affirmé Lionel.

– Mais elle n'est pas là pour répondre, a déploré Angie.

– C'était beaucoup trop lourd pour elle, a-t-il poursuivi. Elle avait besoin de préserver son intimité.

Ouvrant les mains en un geste d'impuissance, il nous a regardés tour à tour, Angie et moi.

– Oh, ai-je marmonné. Son intimité. Bien sûr.

– Bien sûr, a renchéri Angie en écho.

– Écoutez, a repris Lionel en triturant de nouveau sa casquette, je sais ce que vous pensez. Sérieux, je le sais. Mais les gens ne montrent pas tous leur inquiétude de la même façon, pas vrai ?

Sans conviction, j'ai acquiescé de la tête.

– Puisqu'elle avait déjà avorté trois fois, a enchaîné Angie, arrachant une petite grimace à son interlocuteur, pourquoi avoir décidé de garder Amanda ?

– Elle s'estimait prête, je crois. (Lionel s'est penché en avant, le visage soudain plus animé.) Si vous aviez vu comme elle était excitée pendant sa grossesse ! Je veux dire, elle avait un but dans la vie, vous comprenez ? Elle était persuadée qu'avec cet enfant, tout allait changer. En mieux, évidemment.

– Pour elle, a souligné Angie. Mais est-ce qu'elle pensait à l'enfant, justement ?

– C'est bien ce que j'ai fait remarquer à l'époque, a maugréé Beatrice.

Quand Lionel s'est tourné vers les deux femmes, une expression de désespoir se reflétait dans ses yeux écarquillés.

– Elles s'apportaient mutuellement beaucoup de choses, a-t-il dit. J'en suis convaincu.

Sa femme a reporté son attention sur ses chaussures, Angie sur un point au-dehors.

– Je vous assure, a ajouté Lionel à mon intention.

De nouveau, j'ai opiné, et le soulagement s'est inscrit sur ses traits.

– Lionel, a déclaré Angie sans quitter des yeux la fenêtre, j'ai lu tous les articles sur cette affaire. Apparemment, personne ne sait qui aurait pu enlever Amanda. La police piétine, et si j'ai bien compris, Helene n'a aucune idée non plus sur la question.

– C'est exact.

Cette fois, Angie l'a regardé.

– Alors, qu'est-ce qui s'est passé d'après vous ?

– Je l'ignore, a-t-il répondu en agrippant son couvre-chef avec tant de force que je l'ai cru sur le point de le déchirer. C'est comme si Amanda s'était volatilisée.

– Helene fréquente quelqu'un, en ce moment ?

Beatrice a laissé échapper un rire ironique.

– Elle a un petit ami attiré ? ai-je demandé.

– Non, m'a affirmé Lionel.

– Les journalistes ont insinué qu'elle connaissait certains individus peu recommandables, a poursuivi Angie.

Lionel a haussé les épaules comme si c'était sans importance.

– Elle traîne souvent au Filmore Tap, a précisé Beatrice.

– Le Filmore ? s'est écriée Angie. C'est le rade le plus infâme de tout Dorchester !

– Et Dieu sait qu'ils sont nombreux à se disputer ce titre ! a raillé Beatrice.

– C'est pas si terrible, a objecté son mari, qui semblait quêter mon soutien.

– Je porte une arme, Lionel, ai-je répliqué. Pourtant, le seul fait d'entrer au Filmore me rend nerveux.

– C'est un repaire de junkies, a ajouté Angie. À ce qu'on raconte, la coke et l'héro y circulent plus vite que les cacahouètes. Votre sœur prend de la drogue ?

– De l'héroïne, vous voulez dire ?

– Ils veulent dire : n'importe quelle cochonnerie de ce genre, a rétorqué sa femme.

– Eh bien, elle fume un peu d'herbe de temps en temps.

– Un peu ? ai-je insisté. Ou beaucoup ?

– C'est quoi, beaucoup ?

– Est-ce qu'elle garde un shilom et un joint à portée de main sur sa table de nuit ? a lancé Angie.

Lionel a plissé les yeux.

– Elle n'est pas dépendante d'une drogue en particulier, a déclaré Beatrice. Elle essaie un peu tout.

– La coke aussi ?

Quand sa femme a acquiescé, Lionel l'a dévisagée d'un air abasourdi.

– Les amphets ?

Beatrice a haussé les épaules en signe d'ignorance.

– Elle se pique ?

– Oh non, a répondu Lionel.

– Pas que je sache, a renchéri sa femme, avant de s'accorder quelques instants de réflexion. Non, je ne crois pas. On l'a vue en short et T-shirt tout l'été. S'il y avait eu des traces de piqûres sur son corps, on les aurait remarquées...

– Une minute, l'a interrompu Lionel. On est censés retrouver Amanda, pas discuter des défauts de ma sœur.

– On doit rassembler le plus d'informations possible sur elle, ses habitudes et ses amis, a précisé Angie. Quand un enfant disparaît, la clé de l'énigme réside souvent dans son entourage proche.

À ces mots, Lionel s'est levé d'un bond, emplissant de son ombre toute la surface du bureau.

– Qu'est-ce que vous entendez par là ?

– Assieds-toi, a ordonné sa femme.

– Non. Je tiens à ce qu'on m'explique. Vous insinuez que ma sœur serait impliquée dans la disparition d'Amanda, c'est ça ?

Angie a soutenu son regard.

– À vous de nous le dire.

– Eh bien, non, a-t-il grondé. O.K. ? C'est non. (Il a baissé les yeux vers sa femme.) C'est pas une criminelle, bon sang ! Juste une mère qui a perdu son enfant. D'accord ?

Sa femme le contemplait, imperturbable.

– Lionel... ai-je appelé.

Il a scruté le visage de Beatrice, puis celui de Angie.

– Lionel, ai-je répété, l'amenant enfin à se tourner vers moi. Pour reprendre vos propres termes, Amanda s'est comme volatilisée. Bon. Cinquante flics sont à sa recherche, peut-être plus. Votre femme et vous ne ménagez pas non plus votre peine. Les gens du quartier...

– Ah oui. Des tas de gens. Ils sont formidables.

– Bien. Alors, où est-elle ?

À en juger par l'expression de Lionel, il s'attendait presque à ce que je la sorte de mon tiroir.

– Je n'en sais rien, a-t-il répondu.

– Personne ne le sait. Si nous acceptons cette affaire, Lionel, ce qui n'est pas encore certain...

Beatrice s'est redressée sur son siège en me jetant un coup d'œil peu amène.

– ... mais si nous acceptons, nous devons partir du principe qu'en cas d'enlèvement, c'est souvent du côté d'un proche qu'il faut chercher.

Lionel s'est rassis.

– Vous penchez pour le kidnapping ?

– Pas vous ? a lancé Angie. Une gosse de quatre ans qui se serait enfuie de chez elle ne se promènerait pas trois jours toute seule dans les environs sans que personne ne la voie.

– Mouais, a-t-il fini par dire, comme s'il s'était refusé jusque-là à admettre la vérité. Vous avez sans doute raison.

– À partir de là, qu'est-ce qu'on fait ? a interrogé Beatrice.

– Vous voulez que je vous réponde sincèrement ? ai-je répliqué.

Les yeux rivés aux miens, elle a légèrement incliné la tête.

– Je n'en suis pas si sûre...

– Vous avez un fils sur le point d'entrer à l'école. Je me trompe ?

– Non.

– Gardez plutôt votre argent pour lui payer des études.

Elle n'a pas bougé, mais durant quelques instants, elle a donné l'impression d'avoir reçu une gifle en pleine figure.

– Vous refusez de nous aider, monsieur Kenzie ?

– Je doute que notre intervention soit d'une quelconque utilité.

La voix de Beatrice a résonné avec force dans le bureau :

– Une petite fille a...

– ... disparu, a achevé Angie. Oui. Mais des tas de gens se sont mobilisés pour la chercher. Les médias assurent une couverture maximale. Tous les habitants de cette ville, et probablement la plupart dans cet État, savent à quoi elle ressemble. Croyez-moi, ils sont nombreux à ouvrir l'œil.

Beatrice s'est tournée vers son mari, qui l'a gratifiée d'un léger haussement d'épaules impuissant. Alors, elle a reporté son attention sur moi. C'était une petite femme – sans doute mesurait-elle moins d'un mètre soixante – au teint pâle, dont le visage en forme de cœur criblé de taches de rousseur rappelant la couleur de ses cheveux conservait quelque chose d'enfantin avec son menton arrondi, son nez retroussé et ses pommettes hautes. Pourtant, il émanait d'elle une extraordinaire impression de ténacité, comme si, dans son esprit, se résigner signifiait mourir.

– Je me suis adressée à vous parce que vous retrouvez les gens, a-t-elle déclaré. C'est votre métier. Vous avez arrêté l'homme responsable de tous ces meurtres il y a quelques années, vous avez sauvé ce bébé et sa mère sur l'aire de jeux, vous...

– Madame McCready, l'a interrompue Angie en levant la main.

– Personne ne voulait m'accompagner, a poursuivi son interlocutrice. Ni Helene, ni mon mari, ni la police. Tout le monde me répétait : « Tu vas gaspiller ton argent » ou « Ce n'est même pas ton enfant ».

– Chérie... a murmuré Lionel en posant une main sur celle de sa femme.

Elle a dégagé ses doigts puis, les coudes posés sur le bureau, ses prunelles saphir rivées aux miennes, elle s'est penchée en avant.

– Vous, vous êtes capable de la retrouver, monsieur Kenzie.

– Pas forcément, ai-je répondu avec douceur. Pas si elle est bien cachée. Pas quand des tas de gens largement aussi doués que nous n'ont pas réussi. Nous ne serions que deux personnes de plus, madame McCready. C'est tout.

– Où voulez-vous en venir ?

La question avait été formulée à voix basse, d'un ton glacial.

– C'est simple, a conclu Angie. Quel intérêt de recourir à deux paires d'yeux supplémentaires ?

– Mais quel mal pourrait-il y avoir à cela, hein ? a riposté Beatrice. Vous pouvez me le dire ? Quel mal ?

2

Dans l'optique d'un détective, une fois éliminée l'hypothèse d'une fugue ou d'un enlèvement par un proche, la disparition d'un mineur ne diffère guère d'une affaire de meurtre : si elle n'est pas résolue dans les soixante-douze heures, il y a de fortes chances pour qu'elle ne le soit jamais. La victime n'est pas forcément morte pour autant, bien que la probabilité d'une telle éventualité soit élevée. Mais si elle est toujours vivante, elle se trouve sans aucun doute dans une situation bien pire qu'au moment de sa disparition. Car il n'y a pas vraiment de demi-mesure dans l'attitude des adultes quand ils croisent le chemin d'enfants qui ne sont pas les leurs : ou ils les aident, ou ils les exploitent. Et les méthodes d'exploitation ont beau varier – demande de rançon, travail forcé, abus sexuel pour des motifs personnels et/ou lucratifs, intentions meurtrières –, aucune n'est dictée par la bienveillance. Résultat, même lorsque le jeune disparu est sauvé, il souffre de blessures intérieures si profondes que son sang est empoisonné à jamais.

Ces quatre dernières années, j'avais abattu deux hommes. J'avais assisté en spectateur impuissant à la mort de mon plus vieil ami et d'une femme que je connaissais à peine¹. J'avais vu des bambins bafoués de toutes les manières possibles, rencontré des hommes et des femmes pour qui tuer s'apparentait à une sorte de réflexe, noué des liens qui n'avaient pas résisté à l'atmosphère de violence dont je savais si bien m'entourer.

Et j'en avais assez.

À ce stade, personne n'avait plus de nouvelles d'Amanda McCready depuis au moins soixante heures, voire soixante-dix, et je n'avais aucune envie de la découvrir abandonnée au fond d'une benne à ordures, les cheveux collés par le sang. Ni de tomber sur elle dans six mois, hagarde, transformée en zombie par une espèce de monstre armé d'une caméra vidéo et d'un fichier contenant des adresses de pédophiles. Je n'avais aucune envie de sonder les yeux d'une fillette de quatre ans pour m'apercevoir que tout ce qu'il y avait eu un jour de pur en elle était définitivement anéanti.

Je ne voulais pas me lancer sur la piste d'Amanda McCready. Je voulais que quelqu'un d'autre s'en charge.

Mais peut-être parce que, depuis quelques jours, l'événement suscitait autant ma curiosité que celle de mes concitoyens, ou parce qu'il s'était produit dans mon quartier, ou encore parce que « quatre ans » et « portée disparue » ne devraient pas être employés dans la même phrase, j'avais finalement accepté, tout comme Angie, de rejoindre Lionel et Beatrice McCready dans l'appartement d'Helene une demi-heure plus tard.

– Alors, vous voulez bien nous aider ? avait lancé Beatrice au moment où son mari et elle se levaient pour partir.

– Il faut qu'on en discute entre nous, avais-je répondu.

– Mais...

– Madame McCready, il existe certaines règles dans ce métier, l'a informée Angie. Nous devons nous consulter avant de prendre une décision.

Si Beatrice n'avait pas apprécié cette réponse, elle avait cependant compris qu'il était inutile d'insister.

– Rendez-vous chez Helene dans une demi-heure, avais-je ajouté.

– Merci, avait dit Lionel en tirant sa femme par le bras.

– Oui, merci, avait-elle murmuré à son tour, mais sans grande conviction.

En cet instant, il m'avait semblé que seule la décision présidentielle de lancer sur les traces de sa nièce la Garde nationale au grand complet pourrait la satisfaire.

Nous avions écouté le bruit de leurs pas décroître dans l'escalier du clocher, puis je les avais regardés par la fenêtre quitter la cour de l'école à côté de l'église pour se diriger vers une vieille Dodge Aries malmenée par les intempéries. Le soleil avait poursuivi sa course vers l'ouest, disparaissant de mon champ de vision, et si le ciel en ce début du mois d'octobre se teintait encore d'une pâle nuance estivale, il commençait néanmoins à laisser entrevoir des filaments couleur de rouille. En bas, un enfant avait crié : « Vinny, attends ! Vinny ! », et quatre étages plus haut, j'avais cru déceler dans le son de cette voix une impression de solitude, un sentiment d'inachèvement. La voiture des McCready avait fait demi-tour sur l'avenue et j'avais suivi des yeux la fumée d'échappement jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

– Je ne sais pas, avait commencé Angie, avant de s'adosser à son siège. (Elle avait posé sur le bureau ses pieds chaussés de tennis et repoussé ses longs cheveux derrière ses oreilles.) Non, vraiment, je ne sais pas quoi penser de cette histoire.

Ce jour-là, elle portait un cuissard en Lycra noir et un haut lâche, également noir, sur un T-shirt blanc moulant. Le haut noir s'ornait devant du nom de son groupe favori, NINE INCH NAILS, et derrière, du titre de leur premier album PRETTY HATE MACHINE. Elle l'avait depuis environ huit ans, et pourtant on aurait juré qu'elle le mettait pour la première fois. Cela faisait maintenant presque deux ans que je vivais avec elle. Pour

autant que je puisse en juger, elle ne prenait pas plus que moi soin de ses affaires, mais si mes chemises semblaient avoir servi à nettoyer le moteur d'une voiture une demi-heure après que j'avais enlevé l'étiquette, certaines de ses chaussettes datant de l'époque du lycée étaient toujours aussi blanches que les draps d'un palace. Je m'étais souvent senti dépassé par cette relation entre les femmes et leurs vêtements, mais j'avais fini par me dire qu'il s'agissait là d'un de ces mystères insolubles pour moi – comme ce qui était réellement arrivé à Amelia Earhart, la légendaire héroïne de l'aviation, ou à la cloche occupant jadis notre bureau.

– Tu ne sais pas quoi en penser ? Comment ça ? avais-je demandé.

– Une gosse qui disparaît, une mère qui apparemment ne se foule pas trop pour la retrouver, une tante qui veut à tout prix nous forcer la main...

– Elle t'a parue insistante ?

– Oh, pas plus qu'un témoin de Jéhovah bloquant la porte avec son pied.

– Elle se fait du souci pour la petite. Elle est folle d'inquiétude.

– Ça, je peux le comprendre. (Elle avait haussé les épaules.) N'empêche, je n'apprécie pas qu'on me dicte ma conduite.

– Exact, la docilité n'est pas une de tes qualités premières.

Le stylo qu'elle m'avait lancé à la tête m'avait atteint au menton. Tout en frottant le point d'impact, j'avais cherché du regard le projectile que je comptais lui renvoyer.

– Ce genre de connerie, c'est marrant jusqu'à ce que quelqu'un y laisse un œil, avais-je marmonné en tâtonnant sous ma chaise.

– Nos affaires marchent bien, avait-elle observé.

– Exact.

Manifestement, le stylo n'était ni sous ma chaise ni sous mon bureau.

– On a gagné plus cette année que l'année dernière.

– Et on n'est qu'en octobre.

Il ne traînait pas non plus sur le plancher ou sous le mini-réfrigérateur. Peut-être avait-il rejoint quelque part Amelia Earhart, Amanda McCready et la cloche.

– Mouais, on n'est qu'en octobre, avait-elle approuvé.

– T'es en train de me dire qu'on devrait refuser, c'est ça ?

– En gros, oui.

Renonçant au stylo, j'avais pivoté vers la fenêtre. Les filaments rouille viraient peu à peu au rouge sang, et le ciel blanc, au bleu foncé. La première lumière jaune de la soirée s'était allumée dans un appartement de l'autre côté de la rue. L'air qui me parvenait par la moustiquaire était chargé d'une odeur me rappelant la préadolescence et les parties de ballon, les longues journées paisibles s'achevant par de longues soirées paisibles.

– T'es pas d'accord, Patrick ?

En guise de réponse, j'avais haussé les épaules.

– Parle maintenant ou tais-toi à jamais, avait-elle ajouté.

Je m'étais retourné vers elle. Le crépuscule baignait la fenêtre derrière elle d'une clarté dorée qui jouait dans ses cheveux noirs. Sa peau couleur de miel avait pris une nuance plus foncée que d'habitude durant cet été interminable qui avait trouvé le moyen de se prolonger jusqu'en automne, et les muscles de ses jambes et de ses bras étaient joliment galbés après des mois de matchs de basket quotidiens sur l'aire de jeux Ryan.

Lors de mes précédentes liaisons, j'avais pu constater qu'au bout d'un certain temps, on en vient souvent à oublier la beauté de la femme dont on partage la vie. Le cerveau a beau la savoir présente, la capacité émotionnelle de se laisser submerger ou surprendre par elle diminue. Pourtant, il m'arrive encore tous les jours de sentir quelque chose se serrer douloureusement dans ma poitrine quand je regarde Angie, tant cette vision est pour moi une douce torture.

– Quoi ?

Ses lèvres s'étaient entrouvertes sur un sourire.

– Rien, avais-je répondu dans un souffle.

Elle me dévisageait avec intensité.

– Je t'aime aussi, Patrick.

– T'en es sûre ?

– Certaine.

– Ça fait peur, hein ?

– Parfois, oui. (Angie avait haussé les épaules.) Et parfois, pas du tout.

Nous étions restés un moment silencieux, puis Angie avait reporté son attention sur la fenêtre.

– C'est juste que... Enfin, je ne pense pas que nous ayons besoin de tout ce merdier pour l'instant.

– Quel merdier ?

– Une gosse disparue. Pire, complètement volatilisée. (Les yeux clos, elle avait inhalé la brise tiède.) Au fond, ça me plaît bien d'être heureuse... (Elle avait rouvert les yeux, mais sans les détourner de la fenêtre. Son menton tremblait légèrement.) Tu vois ce que je veux dire ?

Il y avait maintenant un an et demi qu'Angie et moi avions concrétisé une relation considérée par nos amis comme une histoire d'amour qui durait depuis au moins deux décennies. Ces dix-huit mois s'étaient aussi révélés exceptionnellement prospères pour notre agence de détectives.

Deux ans plus tôt, nous avions mis un terme – ou peut-être juste survécu – aux agissements de Gerry Glynn. Le premier tueur en série qu'ait connu Boston en trente ans avait suscité un immense intérêt, de même que les responsables de sa capture. Le retentissement de cette affaire – couverture médiatique nationale, articles ressassés sans fin dans les tabloïdes, deux livres dans la série « Histoires vraies » déjà parus et, à

en croire la rumeur, un troisième en cours de rédaction – avait fait de nous les deux privés les plus célèbres de la ville.

Au cours des cinq mois ayant suivi la mort de Gerry Glynn, nous avons décliné toutes les propositions de travail, ce qui avait eu pour effet apparemment d'éveiller l'intérêt des clients potentiels. Après avoir bouclé notre enquête sur la disparition d'une jeune femme nommée Desiree Stone², nous avons annoncé notre intention de reprendre nos activités, et durant les premières semaines, les gens s'étaient bousculés dans l'escalier menant au clocher.

Sans même nous consulter, nous avions refusé d'emblée tout ce qui dégageait des relents de violence ou laissait entrevoir les tréfonds les plus obscurs de l'âme humaine. Nous éprouvions tous les deux le besoin de respirer un peu, me semblait-il ; aussi nous contentions-nous de la fraude aux assurances, des malversations financières et des divorces pas trop compliqués.

En février, nous étions même allés jusqu'à céder aux instances d'une vieille dame qui nous suppliait de lui ramener son iguane disparu. L'animal – une bestiole hideuse d'un vert iridescent mesurant environ trente centimètres de long – s'appelait Puffy et manifestait d'après sa propriétaire « des dispositions négatives envers le genre humain ». Nous l'avions localisé en pleine nature dans la banlieue de Boston, alors qu'il filait à travers les plaines détrempées du quatorzième trou au country-club de Belmont Hills, remuant frénétiquement sa queue hérissée de piquants tant il avait hâte d'atteindre le soupçon de soleil qu'il avait repéré sur le fairway du quinzième. Il était froid. Il n'avait pas tenté de résister. Il avait cependant bien failli se retrouver transformé en ceinture quand il s'était soulagé sur la banquette arrière de notre voiture de société, mais sa propriétaire, trop heureuse de revoir son cher Puffy, avait pris en charge les frais de nettoyage avant de nous offrir une généreuse récompense.

Une drôle d'année, en somme. Pas la meilleure sur le plan des faits d'armes à raconter au bar du coin, mais exceptionnelle sur le plan des finances. Et s'il était potentiellement embarrassant de poursuivre sur un terrain de golf boueux un gros lézard chouchouté par sa maîtresse, c'était tout de même mieux que de servir de cible à un tireur. Sacrement mieux, en fait.

– Tu crois qu'on n'a plus rien dans le ventre ? m'avait demandé Angie peu auparavant.

– C'est évident, avais-je répondu avec un grand sourire.

– Et si elle était morte ? a lancé Angie alors que nous descendions l'escalier du clocher.

– Ce serait terrible.

– Pire que terrible, au cas où on s'impliquerait vraiment dans l'affaire.

– Tu préfères leur dire non, c'est ça ?

J'ai ouvert la porte qui donnait sur la cour de récréation.

Angie m'a regardé, la bouche entrouverte, comme si elle avait peur de formuler sa pensée, d'entendre les mots résonner dans l'air, de passer ainsi à ses propres yeux pour quelqu'un qui refuse de porter secours à un enfant en détresse.

– Je préfère ne pas leur dire oui pour le moment, a-t-elle murmuré en arrivant près de notre voiture.

D'un hochement de tête, je lui ai signifié que je comprenais. Je connaissais ce sentiment.

– Tout me paraît louche dans cette affaire, a-t-elle ajouté tandis que nous nous engageons sur Dorchester Avenue en direction de l'appartement d'Helene et d'Amanda.

– Je sais.

– Les gosses de quatre ans ne s'évanouissent pas dans la nature sans qu'on les aide.

– C'est incontestable.

Autour de nous, les gens commençaient à sortir de chez eux maintenant qu'ils avaient fini de dîner. Certains plaçaient des chaises de jardin sur leur petit perron ; d'autres cheminaient sur les trottoirs, sans doute pour aller boire un verre ou jouer une dernière partie de ballon au crépuscule. J'ai humé l'odeur de soufre laissée par des pétards tirés récemment ; l'air moite de la soirée demeurait immobile tel un souffle retenu, figé dans cette nuance violet ecchymose entre le bleu foncé et le noir total.

Angie a remonté les jambes vers sa poitrine, puis posé le menton sur ses genoux.

– Je suis peut-être devenue une poule mouillée, mais au fond, ça ne me gêne pas tant que ça de cavalier après des iguanes sur des terrains de golf.

Les yeux fixés sur la chaussée devant moi, j'ai quitté Dorchester Avenue pour tourner dans Savin Hill Avenue.

– Moi non plus, ai-je avoué.

Lorsqu'un enfant disparaît, l'espace qu'il occupait auparavant est aussitôt investi par des dizaines de personnes. Celles-ci – parents, amis, policiers, journalistes de la presse et de la télévision – créent une atmosphère d'énergie et de bruit dominée par l'impression d'une grande intensité collective, d'une farouche détermination commune à remplir une tâche.

Or, au milieu de tout ce vacarme, rien n'est plus sonore que le silence de l'enfant disparu. Ce silence-là, haut de soixante-dix à quatre-vingt-dix centimètres, on le perçoit à hauteur de hanche, on l'entend s'élever des lattes du plancher, de tous les coins et recoins, du visage inexpressif d'une poupée abandonnée sur le sol près du lit. Il est différent de celui qui règne lors des enterrements et des veillées funéraires. Le silence des morts

exprime le sentiment d'une finalité ; c'est un silence auquel il faut se résigner. Mais on ne veut pas se résigner à celui d'un enfant disparu, et comme on ne peut pas l'accepter, il vous hurle à la figure.

Le silence des morts dit : Adieu.

Le silence des absents crie : Retrouvez-moi !

On aurait pu croire que la moitié des habitants du quartier et un quart des forces du Boston Police Department occupaient le petit appartement d'Helene McCready. Salon et salle à manger, communiquant par une ouverture en arcade, constituaient le centre de presque toute l'activité. Les policiers avaient disposé plusieurs rangées de téléphones sur le sol de la salle à manger, et tous les postes étaient utilisés ; plusieurs personnes se servaient également de leur portable. Un costaud arborant un T-shirt marqué FIER D'ÊTRE UN GLANDEUR DE DORCHESTER a soudain détaché son regard de la pile d'avis de recherche posés sur la table basse devant lui pour lancer :

– Beatrice ? Channel Four voudrait interviewer Helene à six heures demain soir.

Presque aussitôt, une femme a couvert d'une main le micro de son portable.

– Les producteurs d'*Annie in the AM* ont appelé. Ils tiennent à recevoir Helene dans la matinée.

– Madame McCready ? a appelé un flic depuis la salle à manger. On a besoin de vous tout de suite.

Après avoir hoché la tête à l'intention du costaud et de la femme au portable, Beatrice s'est adressée à nous :

– La chambre d'Amanda, c'est la première à droite.

J'ai opiné, et elle s'est frayé un chemin à travers la foule pour rejoindre le policier.

La porte de la chambre était ouverte, la pièce elle-même plongée dans la pénombre et le silence, comme si les sons de la rue en contrebas ne pouvaient y pénétrer. Le bruit d'une chasse d'eau a résonné, puis un agent est sorti des toilettes avant de s'immobiliser devant nous en remontant sa braguette.

– Vous êtes des amis de la famille ? nous a-t-il demandé.

– Oui.

– Ne touchez à rien, s'il vous plaît.

– Promis, a déclaré Angie.

Sur un dernier regard appuyé, l'homme s'est éloigné dans le couloir en direction de la cuisine.

Je me suis servi de ma clé de voiture pour presser l'interrupteur. Je n'ignorais pas qu'à ce stade un relevé d'empreintes avait déjà été effectué sur tous les objets de la chambre, mais je n'ignorais pas non plus à quel point les flics s'énervent quand on s'avise de manipuler quelque chose à mains nues sur une scène de crime.

Une simple ampoule électrique pendait au-dessus du lit d'Amanda ; la douille, dont le capot avait disparu, révélait des fils poussiéreux. Le plafond aurait bien eu besoin d'un coup de peinture et la chaleur de l'été avait fait des ravages sur les posters autrefois accrochés aux murs. J'en ai découvert trois, roulés et froissés, sur le sol près des plinthes. À leur ancien emplacement sur la cloison, des morceaux de ruban adhésif délimitaient des rectangles inégaux. Impossible de deviner depuis combien de temps les affiches étaient par terre, accumulant les plis, se couvrant de craquelures minuscules semblables à un fin réseau de veines.

L'appartement était agencé exactement comme le mien, et sans doute comme la plupart des autres logements dans les immeubles du quartier, et je savais la chambre d'Amanda deux fois plus petite que l'autre. Celle d'Helene, supposais-je, la plus grande, devait se trouver sur la droite après la salle de bains, directement en face de la cuisine, et donner sur la cour à l'arrière du bâtiment. Celle d'Amanda, qui avait vue sur l'immeuble voisin, n'était sans doute pas plus lumineuse à midi que maintenant, à huit heures du soir.

La pièce, meublée de façon sommaire, sentait le renfermé. La commode semblait avoir été récupérée aux puces et le lit ne possédait pas de cadre. Constitué d'un matelas posé sur un sommier à même le sol, il était recouvert de draps dépareillés et d'un édredon *Le Roi Lion* repoussé tout au bout à cause de la chaleur.

Au pied gisait une poupée qui, de ses yeux fixes, contemplait le plafond. Un lapin en peluche était couché sur le flanc près de la commode sur laquelle trônait un vieux téléviseur en noir et blanc. J'ai aussi remarqué un poste de radio sur la table de nuit, mais nulle part je n'ai aperçu le moindre livre, ni même un album de coloriage.

J'ai essayé d'imaginer la fillette qui dormait là. Ces derniers jours, j'avais vu suffisamment de photos d'Amanda pour savoir à quoi elle ressemblait, mais ses caractéristiques physiques ne me renseignaient en rien sur l'expression de son visage quand elle entraînait dans cette chambre à la fin de la journée ou quand elle s'y réveillait le matin.

Avait-elle tenté de recoller les affiches ? Avait-elle réclamé les livres animés aux couleurs vives qui avaient attiré son attention au centre commercial ? Avant de s'assoupir seule le soir dans l'obscurité silencieuse de cette pièce, pensait-elle au clou solitaire planté dans le mur en face de son lit ou à la tache d'humidité brunâtre qui s'était formée dans l'angle est ?

En regardant de nouveau les yeux de la poupée, brillants et hideux, j'ai eu envie de les fermer avec mon pied.

– Monsieur Kenzie ? Mademoiselle Gennaro ?

C'était la voix de Beatrice, qui nous appelait de la cuisine.

Nous avons contemplé une dernière fois les lieux, puis j'ai utilisé ma clé pour éteindre la lumière et nous sommes allés rejoindre la tante

d'Amanda.

Un homme était appuyé contre le four, les mains dans les poches. À la façon dont il nous observait, j'ai compris qu'il nous attendait. Un peu plus petit que moi, il avait un corps large et rond en forme de tonneau et un visage juvénile, avenant, aux joues légèrement rougies, comme s'il passait beaucoup de temps au grand air. Paradoxalement, son cou présentait l'aspect à la fois plissé et flasque typique des personnes approchant l'âge de la retraite, et il émanait de lui une aura de dureté, d'implacabilité forgée par un siècle d'expérience, semblait-il, lui permettant de vous juger, vous et votre vie tout entière, d'un simple coup d'œil.

– Lieutenant Jack Doyle, a-t-il annoncé, avant de fourrer sa main dans la mienne.

Je l'ai serrée.

– Patrick Kenzie.

Angie s'est présentée à son tour, puis lui a également serré la main, et nous sommes tous deux restés quelques secondes immobiles en face de lui dans la petite cuisine tandis qu'il scrutait nos visages. Son expression était insondable, mais l'intensité de son regard agissait comme une sorte d'aimant – quelque chose qui vous obligeait à ne pas détourner les yeux alors même que vous saviez préférable de le faire.

Je l'avais vu plusieurs fois à la télévision ces derniers jours. Il dirigeait la Brigade de protection de l'enfance et de lutte contre les agressions sexuelles, ou PEAS, et lorsqu'il affirmait devant la caméra qu'il retrouverait coûte que coûte Amanda McCready, on en venait presque à plaindre le ou les ravisseurs.

– Le lieutenant Doyle avait hâte de vous rencontrer, a expliqué Beatrice.

– Eh bien, voilà, ai-je dit.

Doyle s'est fendu d'un sourire.

– Vous avez une minute ?

Sans attendre la réponse, il s'est dirigé vers la porte donnant sur le balcon, qu'il a ouverte avant de nous jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Il semblerait que oui, a marmonné Angie.

La balustrade avait encore plus besoin d'une bonne réfection que le plafond de la chambre d'Amanda. Chaque fois que l'un de nous s'appuyait dessus, la peinture écaillée, cloquée par le soleil, crépitait sous nos avant-bras comme des bûches dans une cheminée.

De l'endroit où nous nous tenions, je sentais l'odeur de la viande grillée sur un barbecue quelques maisons plus loin, et du pâté de maisons voisins nous parvenaient les sons d'une fête en cours : la voix forte d'une femme se plaignant d'un coup de soleil, une radio diffusant les Mighty Mighty Bosstones, des rires qui tintaient dans l'air comme des glaçons dans un

verre. Difficile de croire qu'on était en octobre. Difficile de croire que l'hiver approchait.

Difficile de croire aussi qu'Amanda McCready s'éloignait peut-être de plus en plus de nous et que le monde continuait de tourner sans elle.

– Alors, a commencé Doyle en se penchant par-dessus la rambarde, vous avez résolu l'affaire ?

Angie s'est tournée vers moi en levant les yeux au ciel.

– Non, ai-je répondu, mais ça ne devrait plus tarder.

Le regard fixé sur le carré de ciment et d'herbe desséchée en contrebas, le lieutenant a laissé échapper un petit rire.

– Vous avez conseillé aux McCready de ne pas s'adresser à nous, je suppose, a attaqué Angie.

– Pourquoi aurais-je fait ça ?

– Pour la même raison que je l'aurais fait moi-même si j'étais à votre place, a-t-elle rétorqué. Comme dit le proverbe, trop de cuisinières...

Il a acquiescé de la tête.

– C'est un des deux arguments que j'ai pris en compte, en effet, a-t-il admis.

– Et l'autre ? ai-je demandé.

Doyle a entremêlé ses doigts, puis tendu les mains devant lui jusqu'à ce que ses articulations craquent.

– Ces gens-là vous ont paru rouler sur l'or, monsieur Kenzie ? À votre avis, ils ont des yachts que je n'aurais pas remarqués ? Ou des candélabres incrustés de diamants ?

– Non.

– On m'a rapporté que depuis l'affaire Gerry Glynn, vous aviez rudement augmenté vos tarifs.

Angie a opiné.

– Nos acomptes aussi.

Le policier a esquissé un sourire machinal avant de pivoter de nouveau vers la rambarde, qu'il a agrippée des deux mains avant de se pencher en arrière.

– D'ici à ce qu'on retrouve la petite, Lionel et Beatrice risquent d'y laisser des plumes, a-t-il poursuivi. Au moins dans les cent mille dollars. Ce ne sont que l'oncle et la tante, mais pour le bien de leur nièce ils n'hésiteront pas à payer des spots télé, à passer des encarts dans tous les quotidiens nationaux, à placarder sa photo sur les panneaux publicitaires le long des routes, à engager médiums, chamans, ou encore privés... (Il a reporté son attention sur nous.) Ils vont se ruiner, vous comprenez ?

– C'est entre autres pour ça qu'on ne tient pas à se mêler de cette enquête, ai-je répliqué.

– Ah oui ? (Il a haussé un sourcil.) Dans ce cas, qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

– Beatrice a de la suite dans les idées, a répondu Angie.

Doyle a jeté un coup d'œil à la fenêtre de la cuisine.

– C'est le moins qu'on puisse dire...

– Mais on ne s'explique pas vraiment pourquoi la mère d'Amanda n'en a pas autant.

Notre interlocuteur a haussé les épaules.

– La dernière fois que je l'ai vue, a-t-il déclaré, elle était assommée par les tranquillisants, le Prozac ou n'importe quel autre produit de ce genre administré aujourd'hui aux parents d'enfants disparus. (Il s'est détourné de la balustrade.) Enfin, peu importe. Écoutez, je n'ai pas spécialement envie de prendre un mauvais départ avec deux personnes susceptibles de m'aider à localiser cette gosse. Sérieux. Je veux juste m'assurer que 1, vous ne me mettez pas de bâtons dans les roues ; 2, vous n'allez pas raconter à la presse que vous êtes montés à bord parce que les flics sont trop cons pour faire la différence entre l'eau et le bateau ; et 3, vous n'exploitez pas pour de l'argent l'inquiétude de ce couple. Il se trouve que j'aime bien Lionel et Beatrice, figurez-vous. Ce sont de braves gens.

– C'était quoi déjà, le point numéro 2 ? ai-je demandé avec un sourire.

– Comme on vous l'a dit tout à l'heure, lieutenant, est intervenue Angie, on fait tout pour ne pas s'impliquer dans cette affaire.

Il l'a fixée longuement de son regard dur.

– Alors, pourquoi avoir accepté de me parler ?

– Jusque-là, Beatrice refuse d'envisager un « non » de notre part.

– Et vous croyez que ça va changer ? a-t-il lancé, un léger sourire aux lèvres.

– On peut toujours l'espérer, ai-je répondu.

Doyle a opiné, avant de pivoter de nouveau vers la rambarde.

– C'est long, a-t-il murmuré.

– Quoi ? a interrogé Angie.

– Plus de soixante heures sans nouvelles d'une gamine de quatre ans. (Les yeux rivés sur la cour devant lui, il a soupiré.) Drôlement long.

– Vous n'avez aucune piste ?

– Je ne parierais pas mes économies sur les éléments qu'on a pour l'instant, a-t-il déclaré en haussant les épaules.

– Même pas quelques petites pièces ? a-t-elle insisté.

Nouveau sourire, nouveau haussement d'épaules.

– Autrement dit, même pas, a conclu Angie.

– Exact, a-t-il reconnu. (Quand ses mains se sont crispées sur la balustrade, la peinture desséchée a fait entendre un bruit de feuilles mortes écrasées.) Je vais vous expliquer comment j'en suis arrivé à m'occuper des enlèvements de gosses. Y a une vingtaine d'années, ma fille Shannon a disparu. Toute une journée. (Il a brandi un index dans notre direction.) Enfin, pas exactement. En réalité, son absence a duré de quatre heures de l'après-midi à huit heures le lendemain matin, mais Shannon n'avait que six ans à l'époque. Croyez-moi, on n'imagine pas à

quel point la nuit peut paraître interminable quand on n'a pas soi-même connu un tel drame. La dernière fois que les copains de Shannon l'avaient vue, elle rentrait à la maison sur son vélo, et plusieurs mêmes ont mentionné une voiture qui la suivait très doucement. (Sans doute éprouvé par l'évocation de ce souvenir, il s'est frotté les yeux avant de relâcher son souffle). On l'a découverte le lendemain matin dans un fossé près d'un parc. En tombant de son vélo, elle s'était fracturé les deux chevilles et la douleur lui avait fait perdre connaissance.

Remarquant notre expression, il s'est interrompu en levant une main.

– À part ça, elle allait bien, a-t-il précisé. Deux chevilles fracturées, c'est terriblement douloureux, et elle est restée peureuse longtemps après l'accident, mais c'est la pire épreuve que nous ayons tous subie pendant son enfance. Quelle chance, pas vrai ? Bon sang, quelle chance incroyable... (Il s'est signé rapidement.) Bref, voilà ce que je voulais dire. Quand Shannon a disparu, alors que tous les voisins et tous mes collègues flics s'étaient mobilisés pour la retrouver, et que ma femme et moi sillonnions les environs à pied ou en voiture en nous arrachant les cheveux, on a décidé à un certain moment de se payer un café dans un Dunkin' Donuts. À emporter, vous pouvez me croire. Pendant ces quelques minutes où on attendait notre commande, on s'est regardés avec Tricia, et brusquement, sans avoir échangé un seul mot, on a compris tous les deux que si Shannon était morte, on l'était aussi. C'en serait fini de notre couple, de notre bonheur. Notre vie ne serait plus qu'un long chemin de croix. Rien d'autre. Nos valeurs, nos espoirs, nos rêves, tout s'éteindrait avec notre fille.

– C'est pour ça que vous avez intégré la Brigade de protection de l'enfance ? ai-je demandé.

– C'est pour ça que j'ai *créé* cette brigade, a-t-il rectifié. C'est mon projet. J'en suis l'auteur. Ça m'a pris quinze ans, mais j'y suis parvenu. Aujourd'hui, la PEAS existe parce que j'ai regardé ma femme dans cette cafétéria et que j'ai su tout d'un coup, sans le moindre doute, que personne ne pouvait survivre à la perte d'un enfant. Absolument personne. Ni vous, ni moi, ni même une paumée comme Helene McCready.

– Ah bon ? C'est une paumée ? a lancé Angie.

Il a arqué un sourcil dans sa direction.

– Vous savez pourquoi elle est allée chez sa copine Dottie ce soir-là, au lieu de l'inviter chez elle ?

De concert, nous avons fait non de la tête.

– Le tube cathodique de son téléviseur ne fonctionnait plus bien. La couleur ne se stabilisait pas, et comme ça l'agaçait, Helene est partie chez sa voisine en laissant sa gosse toute seule.

– Pour une histoire de télé ?

Doyle a opiné.

– Mouais, pour une histoire de télé.

– Waouh, a fait Angie.

Le lieutenant nous a observés une bonne minute, puis il a rajusté son pantalon.

– Bon, deux de mes meilleurs gars, Poole et Broussard, entreront en contact avec vous. Ils joueront les officiers de liaison. Si vous pouvez nous aider, je ne vous chercherai pas d'emmerdes. (Il s'est de nouveau passé les mains sur le visage.) Bon sang, qu'est-ce que je suis crevé...

– Vous n'avez pas dormi depuis combien de temps ? a demandé Angie.

– En dehors d'une petite sieste par-ci par-là ? (Il a émis un petit rire.) Au moins plusieurs jours.

– Il y a bien quelqu'un capable de vous remplacer, non ?

– Je ne veux pas qu'on me remplace, a décrété Jack Doyle. Je veux qu'on retrouve cette gosse. Je veux qu'on la retrouve indemne. Et pas plus tard qu'hier.

¹ Voir *Un dernier verre avant la guerre* et *Ténèbres, prenez-moi la main*, du même auteur, aux Éditions Rivages.

² Voir *Sacré*, du même auteur, aux Éditions Rivages.

3

Helene McCready contemplait son image à la télévision lorsque nous sommes arrivés chez son frère et sa belle-sœur.

À l'écran, elle portait une robe bleu clair avec une veste assortie dont le revers s'ornait d'une rose blanche en bouton. Ses cheveux retombaient doucement sur ses épaules. Son maquillage était néanmoins un peu trop appuyé, comme si elle s'était fait les yeux en hâte.

La vraie Helene McCready arborait un T-shirt rose marqué ACCRO AU SHOPPING sur un pantalon de survêtement blanc coupé juste au-dessus des genoux. Ses cheveux gras, rassemblés en une queue de cheval lâche, semblaient avoir subi tant de décolorations que leur teinte initiale s'était perdue quelque part entre le blond platine et le jaune paille.

Une autre femme était assise à côté d'elle sur le canapé, à peu près du même âge mais sensiblement plus pâle et empâtée ; alors qu'elle portait sa cigarette à ses lèvres en se penchant pour mieux se concentrer sur le reportage, la chair blanche sous ses bras a trembloté, révélant des amas graisseux.

– Regarde, Dottie ! Regarde ! s'est soudain exclamée Helene. C'est Gregor et Head Sparks, là.

– Ah oui !

La dénommée Dottie montra du doigt les deux hommes derrière le journaliste qui interviewait Helene. Ils s'étaient arrêtés pour agiter la main en direction de la caméra.

– T'as vu ça ? (Un sourire a éclairé le visage d'Helene.) Y se croient malins...

– Quels connards, a renchéri Dottie.

De la même main qui tenait sa propre cigarette, Helene a approché de sa bouche sa canette de bière ; la longue cendre à l'extrémité s'est incurvée vers son menton tandis qu'elle buvait.

– Helene ? a lancé Lionel.

– Une minute, tu veux ? a-t-elle rétorqué en inclinant sa canette dans la direction de son frère, le regard toujours rivé sur l'écran. C'est le meilleur moment.

Beatrice a tourné la tête vers nous et levé les yeux au ciel.

À la télévision, le journaliste demandait à Helene si elle soupçonnait quelqu'un en particulier d'avoir kidnappé son enfant.

– Comment voulez-vous que je réponde à une question pareille ? répliquait-elle. Je veux dire, qui aurait pu m'enlever ma petite Amanda ? Dans quel but ? Elle avait jamais fait de mal à personne. C'était juste une gosse au sourire adorable. D'ailleurs, elle était tout le temps en train de sourire.

– C'est vrai qu'elle avait un sourire adorable, a approuvé Dottie.

– Qu'elle a un sourire adorable, a rectifié Beatrice.

Une remarque que les deux femmes sur le canapé ont paru ignorer.

– Oh, c'est sûr, a poursuivi Helene. Il était parfait. Absolument parfait. À vous fendre le cœur.

Sa voix s'est brisée, et elle a reposé sa bière juste le temps d'attraper un Kleenex dans la boîte placée sur la table basse. Dottie a fait claquer sa langue.

– Là, là, a-t-elle susurré en tapotant le genou de son amie. Ça va aller.

– Helene, a répété Lionel.

Sur l'écran, les images d'Helene avaient cédé la place à celles d'O.J. Simpson jouant au golf quelque part en Floride.

– Je comprends toujours pas comment il a pu s'en tirer, a murmuré Helene.

– Moi si, a répondu Dottie avec une mine de conspirateur laissant supposer qu'elle était la dépositaire d'un lourd secret.

– S'il était pas noir, il serait en taule à l'heure actuelle, a déclaré Helene.

– S'il était pas noir, il aurait eu droit à la chaise électrique, a renchéri Dottie.

– S'il n'était pas noir, vous n'en auriez rien à foutre, est intervenue Angie.

D'un même mouvement, toutes deux ont pivoté vers nous. Elles ont eu l'air légèrement surprises de découvrir les quatre personnes debout derrière elles comme si, tels les Rois mages, nous venions d'apparaître par enchantement.

– Quoi ? a marmonné Dottie en nous observant de ses yeux bruns.

– Helene, a repris Lionel.

Celle-ci a levé la tête ; son mascara avait coulé, dessinant des traînées noirâtres sous ses paupières gonflées.

– Mmm ?

– Voici Patrick et Angie, les deux détectives dont on t'a parlé.

Helene a agité mollement dans notre direction son mouchoir en papier trempé de larmes.

– Salut.

– Salut, a répondu Angie.

– Salut, ai-je dit à mon tour.

– Hé, j'me souviens de toi, a lancé Dottie à Angie. Et toi, tu t'souviens de moi ?

Un aimable sourire aux lèvres, Angie a fait non de la tête.

– Au lycée MRM, a enchaîné Dottie. J'étais en troisième, et toi, en terminale.

Angie s'est accordé quelques secondes de réflexion, avant d'esquisser un nouveau mouvement de dénégation.

– Oh, je me rappelle bien, a continué Dottie. La Reine de la Promo. C'était le surnom qu'on t'avait donné. (Elle a avalé une grande lampée de bière.) T'es toujours comme ça ?

– Comme quoi ?

– Comme si tu te croyais supérieure à tout le monde. (Elle fixait sur Angie des yeux si rétrécis que je ne parvenais pas à déterminer s'ils larmoyaient.) Mouais, c'était tout toi, ça. Miss Perfection Incarnée. Miss...

– Helene, l'a interrompue Angie en pivotant vers la sœur de Lionel. On aimerait discuter avec vous au sujet d'Amanda.

Mais Helene McCreedy me dévisageait avec attention, la cigarette immobilisée près de ses lèvres.

– Vous ressemblez à quelqu'un... Hein, Dottie ?

– Quoi ?

– Il ressemble à quelqu'un.

Helene a tiré deux rapides bouffées de sa cigarette.

– À qui ? s'est enquis Dottie, qui me contemplait à présent.

– Tu sais bien, ce type... Celui de l'émission. Tu vois qui je veux dire ?

– Non, a répondu Dottie, avant de m'adresser un sourire hésitant.

Quelle émission ?

– Mais si, a insisté Helene. Tu la connais forcément.

– Ben, non.

– Mais si...

– Quelle émission, bon sang ? (Cette fois, Dottie s'est tournée vers son amie.) Quelle émission, Helene ?

Celle-ci a cillé, puis froncé les sourcils avant de se concentrer encore une fois sur moi.

– Vous lui ressemblez comme deux gouttes d'eau, m'a-t-elle assuré.

– Je veux bien vous croire, ai-je admis.

Appuyée contre l'encadrement de la porte, Beatrice a fermé les yeux.

– Helene, s'est obstiné son frère, Patrick et Angie sont là pour te parler d'Amanda. En privé.

– Pourquoi ? a riposté aussitôt Dottie. Je suis une espèce de monstre, peut-être ?

– Non, j'ai jamais dit ça, a répondu Lionel avec prudence.

– Parce que je suis qu'une putain de ratée, Lionel ? Quelqu'un de pas assez bien pour rester avec mon amie quand elle a besoin de moi ?

– Il n'a jamais dit ça, a répété Beatrice d'une voix lasse, les yeux toujours clos.

– Donc... ai-je commencé.

Dottie a levé vers moi son visage marbré de plaques rouges.

– Écoutez, Helene, s'est empressée d'intervenir Angie, les choses iraient beaucoup plus vite si on pouvait juste vous poser quelques questions entre nous. Après, on vous fichera la paix.

Le regard d'Helene s'est posé sur elle. Puis sur Lionel. Puis sur l'écran de télévision. Enfin, il s'est immobilisé sur la nuque de Dottie. Celle-ci me scrutait toujours d'un air indécis, comme si elle hésitait à se mettre en colère.

– Dottie est ma meilleure amie, a soudain affirmé Helene avec emphase, comme si elle se préparait à entamer un discours d'État. Ma *meilleure* amie. Pour moi, c'est pas rien. Alors, si vous voulez me parler, vous lui parlez à elle aussi.

Cette fois, Dottie s'est désintéressée de moi pour pivoter vers sa « meilleure » amie, qui lui a donné un petit coup de coude sur le genou.

J'ai jeté un coup d'œil à Angie. Nous collaborions depuis si longtemps que je n'avais aucun mal à résumer en trois mots son expression :

On laisse tomber.

Aussitôt, j'ai hoché la tête. La vie était trop courte pour en gaspiller ne serait-ce que quelques instants avec des gens comme Helene et Dottie.

À côté de moi, Lionel a haussé les épaules. Toute son attitude traduisait sa résignation.

Nous aurions quitté les lieux sur-le-champ – de fait, nous avions déjà tourné les talons –, quand Beatrice a rouvert les yeux, puis nous a bloqué le passage.

– Je vous en prie... a-t-elle murmuré.

– Non, a répondu Angie, très calme.

– Une heure, a ajouté Beatrice. Accordez-nous juste une heure. On vous dédommagera.

– Ce n'est pas une question d'argent, madame McCready.

– Je vous en prie, a répété cette dernière, avant de river son regard au mien.

Elle a fait passer son poids d'une jambe sur l'autre, et peu à peu ses épaules se sont affaissées.

– Une heure, ai-je finalement concédé. Mais pas une minute de plus.

Un léger sourire est apparu sur les lèvres de Beatrice, qui a acquiescé.

– Patrick ? a appelé Helene. C'est bien votre nom, hein ?

– Oui.

– Vous pourriez vous pousser un peu, Patrick ? Vous nous cachez l'écran.

Une demi-heure plus tard, nous n'avions rien appris de nouveau.

À force de cajoleries, Lionel avait enfin convaincu sa sœur d'éteindre

le téléviseur pendant notre entretien, mais la soudaine absence d'images et de son n'avait apparemment réussi qu'à diminuer un peu plus la capacité de concentration d'Helene. À plusieurs reprises durant la conversation, ses yeux ont filé vers l'écran noir comme si elle espérait une intervention divine pour le rallumer.

Après nous avoir bien rebattu les oreilles avec sa détermination à soutenir sa meilleure amie, Dottie avait quitté la pièce sitôt le poste de télévision arrêté. Nous l'avons entendue tourner dans la cuisine, ouvrir le réfrigérateur pour y prendre une autre bière et fouiller les placards à la recherche d'un cendrier.

Lionel était assis près de sa sœur sur le canapé, Angie et moi par terre, le dos tourné au meuble télé/hi-fi. Beatrice, installée à l'autre bout du divan, le plus loin possible d'Helene, avait replié une jambe contre sa poitrine, cheville serrée à deux mains, et tendu l'autre devant elle.

Nous avons demandé à Helene de nous raconter par le menu la journée précédant la disparition de sa fille, de nous dire si toutes deux s'étaient disputées, ou si elle-même avait pu contrarier quelqu'un au point de l'amener à vouloir se venger en enlevant la petite.

Sa voix s'est chargée d'inflexions exaspérées quand elle nous a expliqué qu'elle ne se disputait jamais avec Amanda. Comment houspiller une fillette qui souriait en permanence ? Non, elles passaient leur temps à s'aimer, à sourire et à sourire encore. Helene ne voyait absolument pas qui elle aurait pu contrarier, et comme elle l'avait confié à la police, même si elle l'avait fait, pourquoi s'en prendre à son enfant ? En plus, les gosses, c'était un sacré boulot, a-t-elle ajouté. Il fallait les nourrir, les border le soir, jouer parfois avec eux...

Et ne pas lésiner sur les sourires.

Au final, elle ne nous a rien révélé que nous ne sachions déjà, soit par les bulletins d'information, soit par Lionel et Beatrice.

Quoi qu'il en soit, plus je la côtoyais, moins je supportais de rester dans la même pièce qu'elle. Alors que nous évoquions la disparition de sa fille, elle en a profité pour souligner combien elle détestait sa propre vie. Elle se sentait seule ; il n'y avait plus d'hommes bien ; on devrait construire un mur autour du Mexique pour empêcher ces fichus Mexicains de débarquer à Boston, où ils fauchaient tous les jobs disponibles. Elle était persuadée qu'il existait un projet libéral secret visant à corrompre les honnêtes citoyens américains – projet dont elle ignorait tout, sauf qu'il la privait de la possibilité d'être heureuse et permettait aux Noirs de toucher les allocations chômage. D'accord, elle-même les touchait aussi, mais ce n'était pas faute d'avoir essayé de s'en sortir ces sept dernières années.

Elle parlait d'Amanda comme d'autres parleraient d'une voiture volée ou d'un animal domestique égaré ; au fond, elle paraissait surtout agacée. En s'évanouissant ainsi dans la nature, sa fille lui avait rudement

compliqué l'existence.

Dieu, semblait-il, avait sacré Helene McCready Grande Victime de la Vie. Nous pouvions tous nous rhabiller. La compétition était terminée.

– Vous n'auriez pas quelque chose à nous dire que vous auriez omis de dire à la police ? ai-je fini par demander.

– Hein ? a-t-elle lâché d'un ton absent, sans quitter du regard la télécommande sur la table basse.

J'ai répété la question.

– C'est dur, croyez-moi, m'a-t-elle répondu.

– De ?

– D'élever un môme. (Elle a posé sur moi des yeux éteints, légèrement écarquillés, comme si elle s'apprêtait à me faire bénéficier de sa grande sagesse.) C'est dur. Rien à voir avec les pubs à la télé.

À peine étions-nous sortis du salon qu'Helene rallumait le téléviseur ; comme si elle réagissait à un signal, Dottie s'est aussitôt précipitée dans la pièce en rapportant deux bières.

– Ma sœur est perturbée, a déclaré Lionel lorsque nous nous sommes installés à la cuisine.

– C'est une vraie salope, oui, a riposté Beatrice, avant de remplir de café sa tasse.

– Ne dis pas ça, merde ! s'est exclamé Lionel.

Sa femme a servi Angie, puis m'a interrogé du regard. Je lui ai montré ma canette de Coca-Cola.

– En tout cas, a dit Angie, Helene n'a pas l'air de s'inquiéter beaucoup pour Amanda.

– Oh si, elle s'inquiète, l'a défendue Lionel. Tenez, elle a pleuré toute la nuit dernière. À mon avis, elle n'a plus de larmes à verser pour le moment. Elle essaie juste de... de maîtriser son chagrin.

– Avec tout le respect que je vous dois, Lionel, l'ai-je interrompu, je n'ai remarqué chez elle qu'une forte tendance à s'apitoyer sur son sort. Mais pas de chagrin.

– La douleur est là, pourtant. (Lionel a cillé, puis s'est adressé à sa femme.) Elle est là. Vraiment.

– Écoutez, a repris Angie, je vais sans doute me répéter, mais je ne vois pas comment faire plus que la police.

– Je sais, a-t-il soupiré. Je sais.

– Plus tard, peut-être, ai-je hasardé.

– Bien sûr...

– Au cas où les flics se retrouveraient dans une impasse et laisseraient tomber l'affaire, a renchéri Angie, on pourra peut-être intervenir.

– D'accord. (Lionel, adossé jusque-là au mur, s'est redressé.) En attendant, merci d'être passés. Merci pour... pour tout.

– De rien.

Je m'apprêtais à lui serrer la main lorsque la voix de Beatrice, éraillée mais distincte, m'a arrêté dans mon élan.

– Elle n'a que quatre ans.

J'ai pivoté vers elle.

– Quatre ans, a-t-elle repris en contemplant le plafond. Et elle est toute seule quelque part. Perdue. Ou pire.

– Chérie... a commencé Lionel.

Beatrice a fait non de la tête. Après avoir observé son café quelques secondes, elle l'a avalé d'un trait en fermant les yeux. Enfin, elle a reposé la tasse sur la table puis s'est voûtée, les mains serrées l'une contre l'autre.

– Madame McCready... ai-je dit.

Elle m'a interrompu d'un geste.

– Les moments où personne ne la cherche sont autant de moments de désespoir pour elle.

– Chérie... a répété Lionel.

– Toi, n'essaie pas de m'amadouer avec tes « chérie » ! s'est exclamée Beatrice, qui s'est ensuite tournée vers Angie : Amanda est terrifiée, j'en suis sûre. Elle a disparu. Et pendant ce temps-là, ma salope de belle-sœur ne pense qu'à se vautrer dans mon salon pour se regarder à la télé et écluser des bières en compagnie de sa grosse vache de copine. Mais qui se soucie de la petite ? Hein ? (Les paupières rougies, elle nous a contemplés tour à tour, Angie, son mari et moi.) Qui va lui prouver que sa vie a de l'importance ?

Pendant une bonne minute, seul le ronronnement du réfrigérateur a résonné dans le silence. Enfin, Angie a répondu dans un souffle :

– Nous, je suppose.

Je l'ai gratifiée d'un froncement de sourcils perplexe. Elle a haussé les épaules.

Un son étrange, mi-rire mi-sanglot, s'est échappé des lèvres de Beatrice. Elle a porté une main à sa bouche sans cesser de dévisager Angie malgré les larmes qui lui emplissaient les yeux mais refusaient obstinément de couler.

La partie de Dorchester Avenue qui traverse mon quartier comptait autrefois plus de bars irlandais que n'importe quelle autre rue sauf à Dublin. Quand j'étais gosse, mon père participait à une tournée marathon des pubs environnants afin de récolter des fonds pour les associations caritatives locales. Deux bières plus un baby au comptoir, et les hommes passaient au bistrot suivant. Ils entamaient les festivités à Fields Corner, le quartier voisin, puis remontaient l'avenue vers le nord, le but étant de voir si l'un d'eux parviendrait à rester debout suffisamment longtemps pour pouvoir franchir la limite de South Boston, à moins de trois kilomètres.

Mon père avait une sacrée pratique du lever de coude, comme la plupart des candidats engagés dans cette compétition, mais au cours de toutes ces années où elle s'est déroulée, ni lui ni personne n'a jamais réussi à atteindre Southie.

Presque tous ces établissements ont disparu aujourd'hui, remplacés par des restaurants vietnamiens ou des petites épiceries. Surnommée la Piste Hô Chi Minh, cette section de l'avenue, composée de quatre pâtés de maisons, est en fait beaucoup plus agréable que bon nombre de mes voisins blancs ne semblent le penser. Lorsqu'on la prend en voiture tôt le matin, il n'est pas rare de voir sur les trottoirs des vieillards donner à des citoyens d'âge mûr des leçons de *taï chi* ou des passants arborant leurs traditionnels tuniques et pantalons de soie sombre, le tout complété par un large chapeau de paille. J'ai entendu parler de ces gangs, ou Tongs, exerçant soi-disant leurs activités dans le coin, mais je ne les ai jamais rencontrés ; j'ai seulement croisé de jeunes Vietnamiens aux cheveux hérissés, tartinés de gel, et aux yeux dissimulés par des lunettes noires panoramiques, qui s'efforçaient d'avoir l'air cool ou de jouer les durs, et au fond je ne les ai pas vraiment trouvés différents de ce que j'étais moi-même à leur âge.

Parmi les anciens bars qui ont survécu à la dernière vague d'immigration, les trois situés sur l'avenue elle-même sont tout à fait fréquentables. Les propriétaires et la clientèle ont opté pour le *laissez-faire* ¹ envers les Vietnamiens, qui manifestent en retour une attitude

semblable. Aucune des deux communautés ne paraît spécialement s'intéresser à l'autre, ce qui convient à tout le monde.

Le seul autre pub proche de la Piste Hô Chi Minh se trouve un peu en retrait, à l'extrémité d'une route de terre battue dont le tracé s'est interrompu dans les années quarante, quand la ville a soudain manqué des fonds nécessaires à son achèvement. L'impasse résultante ne voit jamais la lumière du soleil. Au sud, elle est surplombée par l'immense dépôt d'une entreprise de camionnage, et au nord, par un groupe d'immeubles serrés. Tout au bout se dresse le Filmore Tap, aussi poussiéreux et oublié du monde en apparence que la chaussée avortée sur laquelle il a été édifié.

À l'époque du marathon de Dorchester Avenue, même les hommes du calibre de mon père – tous picoleurs, tous bagarreurs – évitaient le Filmore. Celui-ci était rayé de la carte de la tournée comme s'il n'existait pas, et de toute ma vie je n'ai jamais connu d'habitues de l'endroit.

Il y a un monde entre un bar populaire pour gros bras et un bouge miteux pour petits Blancs minables ; or le Filmore représentait la quintessence même de cette dernière catégorie. Les rixes, dans les bars populaires, éclatent assez souvent, mais se règlent généralement à coups de poing, voire en fracassant une bouteille de bière sur un crâne. Les rixes au Filmore éclatent toutes les deux bières et se règlent généralement à coups de crans d'arrêt. Quelque chose en ce lieu attire les individus ayant perdu depuis longtemps tout ce à quoi ils tenaient. Ils viennent là entretenir leur penchant pour la drogue, leur alcoolisme et leur haine. On pourrait en déduire que les postulants ne se bousculent pas pour intégrer le club, et pourtant ils ne sont pas considérés d'un bon œil.

Le barman nous a gratifiés d'un bref regard lorsque nous avons laissé derrière nous l'éclat de ce beau jeudi après-midi pour pénétrer dans la pénombre glauque de l'établissement. Quatre types rassemblés à l'angle du comptoir le plus proche de la porte se sont retournés lentement, un par un, pour nous dévisager.

– Tu peux me dire où est Lee Marvin quand on a besoin de lui ? ai-je glissé à l'oreille d'Angie.

– Pareil pour Eastwood, a-t-elle répliqué. Franchement, je serais contente de voir débarquer Clint.

Deux autres gars jouaient au billard au fond de la salle. Du moins, ils y avaient joué jusqu'à notre arrivée. Quand nous sommes entrés, nous avons d'une manière ou d'une autre perturbé la partie, et l'un d'eux a levé les yeux, les sourcils froncés.

Entre-temps, le barman nous avait tourné le dos. Il contemplait l'écran du téléviseur au-dessus de lui, manifestement concentré sur un épisode des *Joyeux Naufragés*. Le Skipper était en train de frapper Gilligan sur la tête avec sa casquette. Le professeur tentait en vain de l'arrêter. Les Howell se marraient. Mary Ann et Ginger n'étaient nulle part en vue.

Peut-être s'agissait-il du nœud de l'intrigue.

Avec Angie, nous nous sommes installés à l'autre extrémité du comptoir, près du barman, en attendant le moment où il daignerait prendre en compte notre présence.

À la télé, Le Skipper continuait de frapper Gilligan. Apparemment, il s'énervait pour une histoire de singe.

– Il est super, cet épisode, ai-je confié à Angie. À un certain moment, ils sont même prêts à quitter l'île.

– Ah oui ? (Elle a allumé une cigarette.) Ben pourquoi ils restent, alors ?

– Le Skipper avoue son attachement pour son copain, ils s'absorbent dans les préparatifs du mariage, et le singe vole le bateau avec toutes les noix de coco.

– Exact. Ça me revient, maintenant que tu le dis.

Le barman a pivoté vers nous.

– Ce sera quoi ?

– Une pinte de votre meilleure bière, ai-je répondu.

– Deux, a ajouté Angie.

– D'accord, a-t-il déclaré. Mais vous la fermez jusqu'à la fin du feuilleton, O.K. ? Y en a parmi nous qui l'ont pas vu, celui-là.

Après *Les Joyeux Naufragés*, nous avons eu droit à *Ennemi public*, une émission s'inspirant de faits divers réels pour reconstituer les exploits de criminels recherchés, incarnés par des acteurs tellement mauvais qu'en comparaison Van Damme et Seagal atteignaient la dimension d'un Olivier et d'un Gielgud. En l'occurrence, il était question ce jour-là d'un citoyen du Montana qui avait agressé sexuellement puis poignardé ses enfants, abattu un policier dans le Dakota du Nord et apparemment tenu à s'assurer toute sa vie que ceux dont il croisait le chemin passaient un sale quart d'heure.

– À mon avis, nous a dit Maous Dave Strand alors qu'apparaissait à l'écran le visage du meurtrier, c'est à lui que vous devriez causer. Ça vous avancera à rien d'embêter mes clients.

Maous Dave Strand, propriétaire et barman du Filmore Tap, n'avait pas usurpé son surnom : il mesurait au moins un mètre quatre-vingt-dix et possédait une silhouette tout en largeur, comme si sa chair épaisse s'était drapée autour de son squelette en couches superposées au lieu de croître normalement en même temps que lui. Une barbe et une moustache broussailleuses lui dissimulaient la bouche, et des tatouages vert foncé typiques des ex-taulards ornaient ses deux biceps. Celui sur le bras gauche représentait un revolver sous lequel figuraient les mots VA TE FAIRE. Celui sur le bras droit évoquait une balle pénétrant un crâne et disait FOUTRE.

Bizarrement, je n'avais jamais rencontré Maous Dave à l'église.

– J'ai connu des mecs comme lui au trou, a-t-il poursuivi. (Il s'est servi une autre pinte de Piel's à la pression.) Des vrais tarés. Là-bas, les matons les mettaient à l'écart, parce qu'ils savaient bien ce qu'on allait leur faire. Mouais, ils savaient.

Sur ce, il a vidé la moitié de sa bière, jeté un nouveau coup d'œil à la télévision, puis éructé sans discrétion.

Pour quelque obscure raison, le bar sentait le lait caillé. Et la sueur. Et la bière. Et le pop-corn salé remplissant les paniers disposés sur le comptoir tous les quatre tabourets. Des dalles de caoutchouc recouvraient le sol, et à en juger par leur état, Maous Dave ne s'était pas servi depuis plusieurs jours du tuyau d'arrosage derrière le comptoir. Elles étaient jonchées de mégots et de grains de maïs écrasés, et j'étais prêt à parier que les petits mouvements aperçus dans l'ombre sous l'une des tables trahissaient la présence de souris en train de grignoter le long de la plinthe.

Nous avons questionné les quatre hommes près de nous au sujet d'Helene McCready, mais aucun d'eux ne nous a été d'une grande utilité. Tous d'âge mûr – le plus jeune avait peut-être trente-cinq ans mais en paraissait bien dix de plus –, ils avaient détaillé Angie des pieds à la tête comme si elle était exposée nue dans la vitrine d'un boucher. S'ils ne se montraient pas spécialement hostiles, ils ne nous ont cependant guère renseignés. Ils connaissaient Helene, qui ne leur inspirait visiblement aucun sentiment particulier. Même chose pour sa fille, qu'ils savaient disparue. L'un d'eux, un amas de peau jaunâtre sillonnée de veines violacées nommé Lenny, a lancé :

– La gosse a disparu ? Et alors ? Elle va revenir. Y reviennent toujours.

– Vous avez déjà égaré des enfants ? s'est enquis Angie.

Lenny a opiné.

– Mouais, et y sont tous rentrés à la maison.

– Où sont-ils, aujourd'hui ? ai-je demandé.

– Y en a un en taule, un en Alaska ou un truc comme ça... (Il a assené une bonne claque sur l'épaule de l'homme qui dodelinait de la tête à côté de lui.) Et v'là le plus jeune.

Le fils de Lenny, un gringalet pâlichon aux yeux décorés de deux magnifiques coquarts, a marmonné d'une voix pâteuse : « Pauv' con » avant d'enfouir la tête dans ses bras posés sur le comptoir.

– On a d'jà discuté d'tout ça avec les flics, a déclaré Maous Dave. On leur a dit : Sûr qu'Helene, elle vient ici ; Nan, elle amène pas la gosse ; Ouais, elle a un faible pour la bière ; Nan, elle a pas vendu la p'tite pour éponger ses dettes de dope. (Il a plissé les yeux en nous regardant.) En tout cas, pas aux gars d'ici.

L'un des joueurs de billard s'est approché du comptoir. Maigre, le crâne rasé, il arborait lui aussi des tatouages sur les bras, mais aucun ne témoignait d'un sens du détail et de l'esthétique aussi raffiné que ceux de

Maous Dave. Il s'est immiscé entre Angie et moi, alors qu'il y avait à notre droite l'équivalent de plusieurs places de parking libres. Après avoir demandé deux autres bières, il a lorgné les seins d'Angie.

– Vous avez un problème ? a-t-elle questionné.

– Non, a répondu le type. J'ai pas de problème.

– Ce monsieur n'a aucun problème, ai-je renchéri.

L'intéressé continuait de fixer sur la poitrine d'Angie des yeux qui semblaient avoir été touchés par la foudre et privés de vie.

Quelques instants plus tard, Maous Dave lui a apporté sa commande.

– Ces deux-là posent des questions sur Helene, a-t-il révélé.

– Ah ouais ? a grogné le type.

Il s'exprimait d'une voix tellement éteinte qu'on en venait presque à se demander si son cœur battait. Après avoir fait passer ses deux chopes entre nos têtes, il a incliné celle que tenait sa main gauche afin de renverser un peu de bière sur ma chaussure.

J'ai regardé mon pied, puis son visage. Son haleine empestait autant qu'une chaussette de sportif après l'épreuve. De toute évidence, il guettait ma réaction. Comme je restais de marbre, il a fini par reporter son attention sur ses chopes, et ses doigts se sont crispés sur les anses. Quand il a relevé la tête, ses yeux à moitié morts se réduisaient à deux trous noirs.

– Moi, j'ai pas de problème, a-t-il répété. Mais c'est p'têt toi qu'en as un, mec.

Je me suis légèrement déplacé sur mon siège de façon à ce que mon coude puisse prendre appui sur le comptoir au cas où j'aurais soudain à me baisser ou à m'écarter, et ensuite j'ai attendu que mon adversaire mette à exécution l'idée tordue qui lui pourrissait le cerveau comme une cellule cancéreuse.

De nouveau, il a contemplé ses mains.

– Mouais, c'est p'têt toi, a-t-il redit d'une voix forte, avant de s'éloigner de nous.

Il a rejoint son acolyte près de la table de billard, puis lui a tendu une bière avant de gesticuler dans notre direction.

– Est-ce qu'Helene est accro à la drogue ? a demandé Angie au barman.

– Comment vous voulez qu'je l'sache, bordel ? a-t-il riposté. Vous insinuez quoi, là ?

– Dave... suis-je intervenu.

– Maous Dave, a-t-il rectifié.

– Écoutez, Maous Dave, ai-je repris, ça m'est égal que vous planquiez des kilos de schnouf sous le comptoir. Et ça m'est tout aussi égal que vous en refiliez régulièrement à Helene McCready. Dites-nous juste si elle était assez accro pour devoir pas mal de fric à quelqu'un.

Il a soutenu mon regard pendant une trentaine de secondes, le temps

que je comprenne bien à quel genre de dur à cuire j'avais affaire. Enfin, il s'est abîmé dans la contemplation de l'écran de télé.

– Maous Dave ? l'a interpellé Angie, l'amenant à tourner vers elle sa tête massive. Est-ce qu'Helene est une toxico ?

– Vous savez, ma jolie, z'êtes rudement sexy. Le jour où vous aurez envie de vous envoyer en l'air avec un vrai mâle, passez-moi un coup de fil.

– Pourquoi ? Vous en connaissez un ?

Sans relever, Maous Dave nous a de nouveau préféré la télé.

Angie et moi avons échangé un coup d'œil. Elle a haussé les épaules. Moi aussi. Le déficit d'attention dont souffraient Helene et ses copains semblait suffisamment répandu pour remplir la cour d'un asile.

– Nan, elle avait pas de grosses dettes, a-t-il grommelé. Moi, elle me doit dans les soixante sacs. Si elle en devait plus à quelqu'un d'autre pour... services rendus, j'en aurais entendu parler.

– Oh, Maous Dave ! a crié un des individus au bout du comptoir, tu lui as demandé si elle suçait ?

L'intéressé a ouvert les bras en signe d'impuissance.

– T'as qu'à lui demander toi-même.

– Hé, chérie, a appelé le client. Chérie...

– Et pour ce qui est de ses petits amis ? a poursuivi Angie d'une voix égale. (Elle ne quittait pas le barman des yeux, comme si ce que racontait le crétin un peu plus loin ne la concernait en rien.) Est-ce qu'elle fréquentait quelqu'un qui pourrait avoir des raisons de lui en vouloir ?

– Chérie ! Hé, chérie, regarde-moi. Par ici. Hé, chérie !

Maous Dave a gloussé, puis ignoré les quatre comparses le temps de se resservir une bière.

– Y a des nanas capables de vous rendre barjots et d'autres pour qui on se battrait. (Il a souri à Angie par-dessus sa chope.) Vous, par exemple.

– Et Helene ? ai-je interrogé.

Il m'a souri aussi, sans doute persuadé que ses tentatives pour draguer Angie me donnaient du souci. Après avoir tourné la tête vers les autres clients au bar, il m'a adressé un clin d'œil.

– Et Helene ? ai-je répété.

– Vous l'avez vue, non ? Elle est pas mal. Elle ferait l'affaire, je suppose. Mais on devine tout de suite qu'elle vaut pas grand-chose au pieu. (Il s'est penché vers Angie.) Vous, par contre, je parie que vous avez mis K.O. pas mal de types. Pas vrai, ma jolie ?

Elle a nié de la tête en riant doucement. Les quatre lascars au comptoir, maintenant parfaitement réveillés, dardaient sur nous des prunelles étrangement brillantes. Soudain, le fils de Lenny est descendu de son tabouret pour se diriger vers la porte. Angie, les yeux baissés, tripotait son sous-bock crasseux.

– Hé, ma jolie, regarde-moi quand je te parle, a ordonné Maous Dave.

Sa voix s'était épaissie, comme s'il avait la gorge encombrée par des glaires.

Angie a relevé la tête.

– Voilà, c'est mieux, a-t-il approuvé.

Il s'est encore rapproché d'elle, tandis que de la main gauche il saisissait quelque chose sous le bar.

Un claquement sonore a retenti dans le silence quand le fils de Lenny a poussé le verrou sur la porte d'entrée.

C'est ainsi que ça se passe. Lorsqu'une femme possédant intelligence, fierté et beauté entre dans un endroit tel que celui-là, elle offre aux hommes présents un aperçu de tout ce qu'ils n'ont jamais eu et n'auront jamais. Ils sont alors obligés d'affronter les failles en eux qui les ont conduits jusqu'à ce rade sordide. Haine, jalousie et regret déferlent tout d'un coup dans leurs cerveaux atrophiés, et ils décident de faire payer cette femme – de lui faire payer son intelligence, sa beauté et surtout sa fierté. Ils veulent se venger d'elle, la clouer au comptoir, cracher leur venin et vomir leur rancœur sur elle.

Dans la vitre du distributeur de cigarettes, j'ai distingué mon reflet et celui des deux individus derrière moi. Ayant délaissé la table de billard, ils s'approchaient avec une queue à la main, le chauve devant.

– Helene McCready, a enchaîné Maous Dave sans quitter des yeux Angie, est une moins que rien. Une paumée. Ce qui veut dire que sa gosse serait devenue une paumée aussi. Alors, quoi qu'il lui soit arrivé, ça vaut sûrement mieux pour elle. Mais moi, ce que je peux pas supporter, c'est les gens qui se pointent dans mon bar en insinuant que je suis un dealer et qui la ramènent comme s'ils se croyaient plus malins que moi.

Adossé à la porte, le fils de Lenny a croisé les bras.

– Dave, ai-je commencé.

– Maous Dave, a-t-il marmonné entre ses dents serrées, toujours concentré sur Angie.

– Dave, faites pas le con.

– Vous l'avez entendu, Maous Dave ? a renchéri Angie d'une voix teintée d'un tremblement presque imperceptible. Faites pas le con.

– Regardez-moi, Dave, ai-je insisté.

Il a fini par jeter un coup d'œil dans ma direction, moins pour m'obéir que pour vérifier la position des deux joueurs de billard, et soudain il s'est figé en découvrant le Colt Commander .45 glissé dans ma ceinture.

Je l'avais sorti du holster dissimulé sur mes reins au moment où le fils de Lenny était parti bloquer la porte. Dave l'a contemplé un instant, puis m'a dévisagé, et il n'a pas mis longtemps à saisir la différence entre quelqu'un qui expose son arme pour l'esbroufe et quelqu'un qui est prêt à s'en servir.

– Si l'un de ces types derrière moi avance encore d'un pas, l'ai-je prévenu, je ne réponds plus de rien.

D'un signe de tête, il leur a intimé l'ordre de ne plus bouger.

– Dites à ce minable de dégager la porte, a grondé Angie.

– Ray, a appelé Maous Dave. Va te rasseoir.

– Pourquoi ? Qu'est-ce ça peut leur foutre, Maous Dave ? C'est un pays libre et tout le bazar, non ?

De l'index, j'ai effleuré la crosse du .45.

– Ray, a répété Maous Dave, qui ne me lâchait plus des yeux, tu dégages cette porte ou je te colle la tête dedans.

– O.K., O.K., s'est résigné Ray. Mais merde, Maous Dave. Je veux dire, merde à la fin.

Il a secoué la tête, mais au lieu de regagner son siège, il a déverrouillé la porte, puis quitté le Filmore.

– Il a un sacré vocabulaire, ce Ray, ai-je observé.

– On se tire, m'a glissé Angie.

– D'accord.

Avec ma jambe, j'ai repoussé mon tabouret.

Quand je me suis tourné vers la sortie, j'ai vu les deux joueurs de billard à ma droite. Celui qui avait renversé de la bière sur ma chaussure tenait à deux mains la queue dont le procédé reposait sur son épaule. Il était suffisamment stupide pour rester planté là, mais pas suffisamment néanmoins pour tenter une manœuvre d'approche.

– Maintenant, ai-je déclaré, vous avez bel et bien un problème.

Le type a considéré un instant sa queue de billard et la sueur qui assombrissait le bois sous ses paumes.

– Lâchez ça, ai-je menacé.

Après avoir évalué la distance entre nous, puis entre la crosse de mon .45 et ma main droite toute proche, il a scruté mes traits. Enfin, il s'est baissé pour poser à ses pieds son arme improvisée. Il s'en écartait lorsque son acolyte a laissé tomber la sienne par terre.

Je me suis éloigné d'environ cinq pas avant de m'adresser de nouveau à Maous Dave.

– Quoi ? ai-je demandé.

– Hein ? a-t-il marmonné en contemplant mes doigts.

– J'ai cru vous entendre dire quelque chose.

– Ben non, j'ai rien dit.

– J'ai cru vous entendre dire que vous ne nous aviez peut-être pas raconté tout ce que vous saviez sur Helene McCready.

– Ben non, a répété Maous Dave, les mains levées. J'ai pas dit un mot.

– À ton avis, Angie, il nous a tout raconté ?

Elle s'était arrêtée près de la porte, balançant nonchalamment son .38 dans sa main gauche tandis qu'elle s'appuyait contre l'encadrement.

– Non, a-t-elle répondu.

– On pense que vous nous avez caché certaines choses, Dave. (J'ai haussé les épaules.) Mais bon, c'est juste une impression.

– Je vous ai tout dit. Alors, je crois que vous devriez...

– ... revenir ce soir à l'heure de la fermeture ? Excellente idée, Maous Dave ! Vous êtes très coopératif. On reviendra, c'est promis.

Il a secoué la tête à plusieurs reprises.

– Non, non...

– Vers deux heures, deux heures et quart ? (J'ai opiné.) Parfait. À bientôt, Dave.

Quand j'ai longé le comptoir en direction de la sortie, personne ne m'a regardé. Les clients semblaient hypnotisés par leur bière.

– Elle était pas chez sa copine Dottie, a soudain lâché Maous Dave.

Nous nous sommes retournés. Penché au-dessus de l'évier, il a saisi le tuyau d'arrosage pour s'asperger la figure.

– Mains sur le comptoir, Dave, lui a recommandé Angie.

Il a redressé la tête, cillé pour se débarrasser de l'eau qui lui coulait dans les yeux, puis placé les paumes bien à plat devant lui.

– Helene, a-t-il précisé. Ce soir-là, elle était pas chez Dottie. Elle était ici.

– Avec qui ? l'ai-je questionné.

– Dottie. Et Ray, le gosse de Lenny.

Celui-ci a délaissé sa bière le temps de lancer :

– Ferme ta putain de grande gueule, Dave !

– L'avorton qui bloquait la porte tout à l'heure ? s'est exclamée Angie. C'est lui, Ray ?

Maous Dave a acquiescé.

– Qu'est-ce qu'ils fabriquaient ? ai-je poursuivi.

– T'avise pas de l'ouvrir, Dave, l'a averti Lenny.

Le barman lui a jeté un coup d'œil désespéré, puis nous a expliqué :

– Ils buvaient un coup, c'est tout. Mais pour Helene, c'était déjà grave qu'elle ait laissé sa gosse toute seule, et elle le savait. Alors, si la presse ou les flics apprenaient qu'elle était dans un bar et pas chez sa voisine, ce serait encore pire.

– Quel genre de relation entretient-elle avec Ray ?

– Ils baisent de temps en temps, je crois.

– Ray comment ?

– David ! a crié Lenny. Bordel, David, ferme ta...

– Likanski, a répondu Maous Dave. Il vit à Harvest, a-t-il ajouté avant d'avalier une bonne goulée d'air.

– T'es vraiment qu'un gros tas de merde ! a rugi Lenny. C'est tout ce que t'es, tout ce que tu seras jamais, tout ce que seront tes foutus rejets débiles et les trucs sur lesquels tu poseras tes sales pattes. Rien que de la merde !

– Lenny... ai-je commencé.

Il a continué à me tourner le dos.

– Si tu t'imagines que je vais te causer, mon gars, c'est que t'es

complètement défoncé. J'ai p'têt l'air de surveiller ma bière, comme ça, mais je sais très bien que t'as un flingue et la fille aussi. Et après ? Tu me dégommes ou tu te barres, O.K. ?

Dehors, j'ai entendu le hululement d'une sirène de police.

Lenny, qui daignait enfin me regarder, s'est fendu d'un grand sourire.

– Tiens, v'là la cavalerie...

Son sourire s'est mué en rire amer, dur, s'échappant d'une bouche presque entièrement édentée qui m'a fait penser à une plaie à vif.

Il a agité la main vers moi quand le hululement a retenti si près de nous que la voiture ne pouvait être que dans l'impasse.

– Ciao, mon gars. Si t'en as, va donc t'en griller une.

Son rire a résonné cette fois avec plus de force, évoquant la toux d'un poitrinaire aux poumons ravagés. Au bout de quelques secondes, ses copains se sont mis de la partie, d'abord nerveusement, puis plus franchement, noyant presque le claquement des portières devant l'établissement.

Lorsque nous avons franchi la porte, Angie et moi, il semblait y avoir une sacrée fiesta, là-dedans.

¹ En français dans le texte.

En débouchant dans l'impasse, nous nous sommes retrouvés nez à nez avec la calandre d'une Ford Taurus noire garée à quelques centimètres de la porte d'entrée. Le plus jeune des deux policiers, un grand gaillard au sourire radieux de petit garçon, s'est penché par la vitre ouverte côté conducteur pour éteindre la sirène.

Son partenaire s'était assis en tailleur sur le capot, un sourire plus froid éclairant son visage rond.

– *Ouh, ouh, ouh...* (L'index en l'air, il a fait tourner son poignet à plusieurs reprises en continuant de hululer.) *Ouh, ouh, ouh...*

– Saisissant de réalisme, ai-je observé.

– N'est-ce pas ?

Il a frappé dans ses mains avant de se laisser glisser jusqu'à ce que ses pieds reposent sur la calandre et que ses genoux touchent presque mes jambes.

– Pat Kenzie, j'imagine. Ravi de faire votre connaissance.

– Patrick, ai-je rectifié en serrant la main qu'il avait projetée vers mon torse.

Par deux fois, le policier a secoué la mienne avec vigueur.

– Inspecteur principal Nick Raftopoulos. Mais appelez-moi Poole, comme tout le monde. (Il a incliné vers Angie son visage aux traits délicats.) Et vous, vous êtes sûrement Angela.

– Angie, a-t-elle répondu en lui serrant la main à son tour.

– Très heureux, Angie. Vous savez que vous avez les yeux de votre père ?

Elle s'est avancée vers lui.

– Vous le connaissiez ?

Poole a placé les mains sur ses genoux, paumes vers le ciel.

– Plus ou moins. On s'est croisés quelquefois en tant qu'adversaires, mais j'ai eu l'occasion d'apprécier l'homme, mademoiselle. Il avait de la classe. Pour tout vous avouer, j'ai regretté sa... disparition, si je puis m'exprimer ainsi. Des gars comme lui, on n'en rencontre pas souvent.

Angie lui a adressé un doux sourire.

– C'est gentil à vous de dire ça.

La porte du bar s'est ouverte derrière nous, laissant s'échapper une forte odeur de bière éventée.

Le plus jeune des deux flics a jeté un coup d'œil peu amène à quiconque s'encadrait dans l'embrasure.

– À la niche, ducon, a-t-il ordonné. Je connais forcément quelqu'un envers qui t'as des dettes.

Les relents alcoolisés se sont dissipés sitôt la porte refermée.

Du pouce, l'inspecteur Poole a indiqué un point par-dessus son épaule.

– Le charmant jeunot, là, c'est mon partenaire, l'inspecteur Remy Broussard.

Nous nous sommes tous trois salués d'un mouvement de tête. De près, l'inspecteur Broussard paraissait plus âgé que je ne l'avais pensé au premier abord. Je lui donnais maintenant dans les quarante-trois, quarante-quatre ans. Au début, je l'avais cru de mon âge à cause de son sourire innocent à la Tom Sawyer, mais à bien y regarder, les pattes d'oie autour de ses yeux, les sillons creusés dans ses joues et les mèches gris étain parsemant ses cheveux châtain bouclés lui ajoutaient une bonne décennie. Il possédait la stature d'un homme qui fréquente une salle de musculation au moins quatre fois par semaine – un physique de gorille adouci par le costume italien croisé vert olive qu'il portait sur une chemise à rayures discrètes dont il avait déboutonné le col et une cravate Bill Blass bleu et or dont il avait desserré le nœud.

Un maniaque de la fringue, ai-je conclu au moment où il ôtait la poussière sur le bord de sa Florsheim gauche, le genre à ne jamais croiser un miroir sans détailler longuement son image. Mais alors qu'il s'appuyait contre la portière ouverte côté conducteur pour mieux nous observer, j'ai deviné chez lui un esprit particulièrement perspicace, une intelligence prodigieuse. S'il s'étudiait dans les miroirs, il ne devait cependant jamais rien manquer de ce qui se produisait derrière lui.

– Notre cher lieutenant Jack Doyle Tout Feu tout Flamme nous a demandé de passer vous voir, a déclaré Poole. Alors, on est là.

– Vous êtes là, ai-je convenu.

– On remontait l'avenue vers votre bureau, a-t-il repris, quand le jeune Likanski, celui qu'on appelle Ray le Sec, est sorti de cette impasse à toute berzingue. Y a longtemps que je connais son père, un indic de l'ancienne génération comme on n'en fait plus. L'inspecteur Broussard ici présent serait bien incapable de distinguer Ray le Sec de Sugar Ray, mais moi je lui ai dit : « Arrête la bagnole, Remy. Ce plébéien, là-bas, n'est autre que Ray Likanski, et il m'a l'air un brin déprimé. » (Poole a souri en pianotant sur ses rotules.) Ray hurlait qu'un type brandissait un flingue dans cet établissement luxueux. (Les yeux fixés sur moi, il a arqué un sourcil.) J'ai aussitôt confié mes doutes à l'inspecteur Broussard : « Un flingue ? Allons, allons... Dans un club de gentlemen aussi prisé que le Filmore Tap ? J'ai du mal à le croire. »

J'ai tourné la tête vers Broussard, toujours appuyé contre la portière, les bras croisés. Il a haussé les épaules comme pour signifier : sacré numéro, le collègue, hein ?

D'une main, Poole a exécuté un staccato rapide sur le capot de la Taurus pour attirer mon attention. Quand je l'ai de nouveau regardé, son fin visage tanné s'est encore une fois éclairé d'un sourire. Trapu, les cheveux en brosse couleur cendre de cigarette, il devait approcher la soixantaine. Après avoir frotté le chaume dru sur son crâne, il m'a examiné en plissant les yeux.

– Ce présumé flingue serait-il ce Colt Commander que j'aperçois à votre présumée hanche droite, monsieur Kenzie ?

– Je présume.

Sans se départir de son sourire, Poole a indiqué du menton le Filmore Tap.

– Ce bon vieux Maous Dave Strand... Il est toujours en un seul morceau ?

– Aux dernières nouvelles, oui, ai-je répondu.

– À votre avis, on devrait vous arrêter tous les deux pour voie de fait ?

Broussard a sorti d'un paquet de Wrigley's une tablette de chewing-gum qu'il a fourrée dans sa bouche.

– Il faudrait d'abord qu'il porte plainte, ai-je souligné.

– Et vous pensez qu'il le fera ? s'est enquis Poole.

– À vrai dire, on est pratiquement sûrs qu'il ne le fera pas, a affirmé Angie.

Poole nous a encore dévisagés quelques instants, puis il a échangé un coup d'œil avec son coéquipier et tous deux ont lâché un petit rire.

– Si ce n'est pas formidable, tout de même ! s'est exclamé l'aîné des deux flics.

– Maous Dave a essayé son numéro de charme sur vous, je suppose, a lancé Broussard à l'intention d'Angie.

– « Essayé » est le terme qui convient, inspecteur.

Sans cesser de sourire en mâchant son chewing-gum, Broussard s'est redressé de toute sa hauteur, le regard rivé sur Angie comme s'il reconsidérerait son opinion sur elle.

– Sérieux, a repris Poole du même ton léger, est-ce que l'un de vous a déchargé son arme là-dedans ?

– Non, ai-je décrété.

La paume tendue vers moi, il a claqué des doigts. J'ai ôté le Colt glissé dans ma ceinture pour le lui remettre. Poole a sorti le chargeur, actionné la glissière, puis inspecté la chambre pour s'assurer qu'elle était vide avant de renifler le canon. Sur un hochement de tête approbateur, il a placé le chargeur dans ma main gauche et le pistolet dans ma droite.

J'ai rangé l'arme dans le holster sur mes reins et le chargeur dans la poche de ma veste.

– Et vos permis ? a questionné Broussard.

– À jour et bien au chaud dans nos portefeuilles, a déclaré Angie.

Les deux policiers ont de nouveau échangé un coup d'œil complice. Ils nous ont ensuite contemplés en souriant jusqu'à ce que nous accédions à leur requête muette.

Nous avons l'un et l'autre sorti nos permis, que nous avons donnés à Poole. Il nous les a rendus presque aussitôt.

– On interroge les clients du Filmore, Poole ?

Celui-ci a dévisagé son équipier.

– J'ai faim.

– À vrai dire, je grignoterais bien quelque chose aussi, a avoué Broussard.

L'inspecteur principal nous a interrogés du regard.

– Et vous ? Vous avez faim ?

– Pas particulièrement, ai-je répondu.

– Aucun problème. De toute façon, a ajouté Poole en me prenant gentiment par le coude, là où je compte vous emmener, ils servent une bouffe immonde. Mais leur flotte est incroyable. La meilleure du coin. En provenance directe du robinet.

Le Victoria Diner se trouvait à Roxbury, juste après la limite de mon quartier, et de fait, la nourriture y était excellente. Nick Raftopoulos a pris des côtes de porc, Remy Broussard a opté pour un sandwich à la dinde.

Avec Angie, nous nous sommes contentés d'un café.

– Donc, vous tournez en rond, a-t-elle déclaré.

– Honnêtement, oui, a admis Poole en trempant un morceau de porc dans la compote de pommes en garniture.

Broussard s'est essuyé la bouche.

– Aucun de nous deux n'a jamais bossé sur une affaire ayant donné lieu aussi longtemps à un tel battage médiatique sans qu'elle se termine mal.

– D'après vous, Helene est hors de cause ? ai-je demandé.

– Au départ, on avait des soupçons, a expliqué Poole. Pour moi, ou elle avait vendu la gamine, ou un dealer quelconque à qui elle devait de l'argent l'avait kidnappée.

– Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis, alors ? est intervenue Angie.

Poole, la bouche pleine, a incité d'un coup de coude son collègue à répondre.

– Le test du détecteur de mensonge. Elle l'a réussi haut la main. Et puis, moi et ce gars qui s'empiffre de côtes de porc, là ? Eh bien, c'est rudement difficile de nous raconter des craques quand on vous cuisine tous les deux. Oh, Helene ment, c'est certain, mais pas au sujet de la disparition de sa fille. Elle est sincère quand elle affirme ne pas savoir ce qui est arrivé à la petite.

– Et pour son emploi du temps la nuit où Amanda a disparu ?

Le sandwich de Broussard s'est immobilisé à quelques centimètres de ses lèvres.

– Comment ça ?

– Vous croyez à la version qu'elle a donnée à la presse ? a interrogé Angie.

– On aurait une raison d'en douter ? a répliqué Poole en plongeant de nouveau sa fourchette dans la compote.

– Maous Dave nous a servi une autre histoire.

Poole s'est adossé à son siège, puis il s'est frotté les mains pour les débarrasser des miettes qui s'y étaient collées.

– Vous y avez cru ? a insisté Angie.

– Pas tout à fait, a admis Broussard. Si l'on se fie au détecteur de mensonge, elle était bien avec Dottie ce soir-là, mais peut-être pas *chez* Dottie. Le problème, c'est qu'elle ne veut pas en démordre.

– Où était-elle, dans ce cas ? a demandé Poole.

– D'après Maous Dave, au Filmore.

Les deux policiers ont échangé un coup d'œil avant de reporter leur attention sur nous.

– Donc, elle nous a menés en bateau, a déclaré Broussard.

– Ben tiens, elle n'avait pas envie de bousiller ses quinze secondes, a ajouté son partenaire.

– Quelles quinze secondes ? me suis-je renseigné.

– À l'antenne, m'a expliqué Poole. Avant, ça se comptait en minutes ; aujourd'hui, c'est en secondes. (Il a poussé un profond soupir.) Quand elle est passée à la télé pour jouer son rôle de mère désespérée dans sa belle robe bleue. Vous vous rappelez cette Brésilienne, à Allston, dont le petit garçon a disparu y a huit mois ?

– Et qu'on n'a pas retrouvé, a précisé Angie.

– Tout juste. Eh bien, cette femme-là avait la peau sombre, elle était mal habillée, et devant la caméra elle semblait toujours plus ou moins défoncée. Au bout d'un moment, les gens ont fini par se désintéresser de l'affaire parce que la mère leur était trop antipathique.

– Or Helene McCready est blanche, a enchaîné Broussard. Elle soigne son apparence, et du coup, elle est agréable à regarder. Peut-être qu'elle n'apparaît pas pour autant comme une lumière, mais au moins elle inspire la sympathie.

– Je ne suis pas d'accord, a rétorqué Angie.

– Oh, en personne, c'est différent... (Broussard a remué la tête.) En personne, elle est aussi sympathique qu'une porte de prison. Mais devant une caméra ? Quand elle parle pendant quinze secondes ? L'objectif l'adore, l'opinion publique aussi. Elle laisse sa gosse toute seule pendant presque quatre heures, mais en dehors de quelques réactions indignées, la majorité des téléspectateurs pensent : « Ça va, relâchez un peu la

pression. On fait tous des erreurs. »

– Elle n'a sans doute jamais été autant aimée de toute sa vie, a poursuivi Poole. Évidemment, si Amanda est retrouvée ou si un autre événement survient, qui remplace l'affaire McCready à la une des journaux – et ce sera forcément le cas –, Helene retombera dans l'anonymat. Mais pour le moment, ce que je voulais dire, c'est qu'elle profite au maximum de ses quinze secondes.

– Pour vous, c'est la seule raison qui ait pu l'amener à mentir sur son emploi du temps ? ai-je demandé.

– Sûrement, a répondu Broussard. (Il s'est essuyé les coins de la bouche avec sa serviette, puis il a repoussé son assiette.) Mais ne vous méprenez pas : d'ici quelques minutes, on va foncer chez son frère et passer un sacré savon à Hélène pour nous avoir raconté des salades. Au cas où elle nous aurait caché autre chose, on le saura. Et ce, grâce à vous, a-t-il ajouté en inclinant la main vers nous.

– Vous travaillez sur cette affaire depuis combien de temps, tous les deux ? a lancé Poole.

– Hier soir, tard, a révélé Angie.

– Et vous avez déjà découvert un truc dont on ne s'était pas aperçus ? (Poole a éclaté de rire.) Finalement, vous êtes peut-être bien aussi compétents qu'on le prétend.

– Arrêtez, vous allez nous faire rougir ! s'est exclamée Angie en battant des cils.

Un sourire a joué sur les lèvres de Broussard.

– Je traîne quelquefois avec Oscar Lee. On est tous les deux sortis de l'école de police en même temps, y a de ça un million d'années. À l'époque où Gerry Glynn a été abattu sur ce terrain de jeux, j'ai interrogé Oscar sur vous deux. Vous voulez savoir ce qu'il m'a dit ?

J'ai haussé les épaules.

– Tel que je le connais, c'est sûrement grossier.

Broussard a opiné.

– Il a dit que vous aviez salement foiré dans pas mal de domaines.

– Mouais, ça lui ressemble bien, a marmonné Angie.

– Mais il a dit aussi que quand vous vous étiez mis en tête de résoudre une affaire, rien ne pouvait vous faire renoncer, même pas Dieu.

– Cet Oscar, il est vraiment trop gentil, ai-je commenté.

– Et aujourd'hui, vous bossez sur la même enquête que nous, a déclaré Poole, avant de replier délicatement sa serviette et de la placer sur son assiette.

– Ça vous embête ? a interrogé Angie.

Poole a tourné la tête vers Broussard, qui a haussé les épaules.

– Pas sur le principe, a répondu Poole.

– Mais, a ajouté son équipier, il faudrait établir quelques règles.

– Du style ?

– Eh bien...

Poole a retiré de sa poche un paquet de cigarettes, ôté lentement l'emballage en cellophane et la feuille d'aluminium à l'intérieur, puis il a sorti une Camel sans filtre. Tête renversée, yeux clos, il l'a longuement humée comme pour savourer l'odeur du tabac. Quelques secondes plus tard, il s'est redressé pour l'écraser dans le cendrier jusqu'à la casser en deux. Enfin, il a remis le paquet dans sa poche.

Broussard souriait, le sourcil gauche en accent circonflexe.

Remarquant sans doute notre air étonné, Poole a expliqué :

– Désolé. J'ai arrêté.

– Depuis combien de temps ? a demandé Angie.

– Deux ans. Mais je ne peux toujours pas me passer du rituel. (Il a souri.) Ça compte, les rituels.

Angie a fourragé dans son sac.

– Ça vous dérange si je fume ?

– Oh, Seigneur, non ! Au contraire...

Il ne l'a pas quittée des yeux tandis qu'elle allumait sa cigarette, puis il a légèrement incliné la tête, et lorsque son regard a de nouveau croisé le mien, il avait perdu son expression rêveuse et semblait capable de sonder les profondeurs de mon cerveau ou de mon âme.

– Règle numéro un, a-t-il repris. Pas question d'informer la presse. Vous connaissez bien Richie Colgan, du *Trib*, n'est-ce pas ?

J'ai acquiescé.

– Colgan n'est pas très copain avec la police, a souligné Broussard.

– On ne lui demande pas de se faire des amis, a rétorqué Angie. On lui demande d'exercer correctement son métier de journaliste.

– Et je ne vais pas vous contredire sur ce point. Mais je ne veux pas que certains éléments relatifs à cette enquête soient communiqués aux médias contre notre volonté. On est d'accord ?

J'ai jeté un coup d'œil à Angie, qui observait Poole à travers la fumée de sa cigarette. Enfin, elle a opiné.

– On est d'accord, ai-je répondu.

– Géniiiiial ! s'est exclamé Poole avec un enthousiasme délirant.

– Où avez-vous déniché ce gars-là ? a glissé Angie à Broussard.

– Ben, on me file cent dollars supplémentaires par semaine pour bosser avec lui. Une prime de risque, en quelque sorte.

Ignorant la remarque, Poole s'est penché pour mieux inhaler la fumée de cigarette.

– Règle numéro deux, a-t-il poursuivi. Vous n'avez pas des méthodes très orthodoxes, tous les deux. Bon, ça vous regarde. Mais on ne peut pas se permettre de vous associer à cette affaire si c'est pour découvrir que vous vous servez d'armes à feu afin d'extorquer des informations aux gens. Comme Maous Dave Strand, par exemple.

– Il s'apprêtait à me violer, a riposté Angie.

– Je comprends, a déclaré Poole.

– Non, vous ne comprenez pas, inspecteur. Sérieux, vous n'avez pas la moindre idée de ce que c'est.

– Veuillez m'excuser, mademoiselle Gennaro. Quoi qu'il en soit, pouvez-vous nous assurer que l'incident de cet après-midi au Filmore était une aberration ? Un truc du genre à ne pas se reproduire ?

– Oui, a affirmé Angie.

– Bon, je vous crois sur parole. Que pensez-vous des conditions que nous avons posées jusque-là ?

– Si nous acceptons de ne rien révéler à la presse, ce qui va inévitablement peser sur nos rapports avec Richie Colgan, vous devez vous engager de votre côté à nous tenir au courant de ce qui se passe, ai-je dit. Dans le cas où nous aurions l'impression de subir le même traitement que les journalistes, Richie recevra aussitôt un coup de fil.

Broussard a opiné.

– Je n'y vois pas d'inconvénient. Et toi, Poole ?

Sans me quitter des yeux, celui-ci a haussé les épaules.

– J'ai tout de même du mal à imaginer qu'une gosse de quatre ans ait pu disparaître par une belle soirée d'automne sans que personne n'ait rien remarqué.

Pendant quelques secondes, Broussard s'est contenté de jouer avec l'alliance à son annulaire.

– Moi aussi, a-t-il avoué enfin.

– Alors, qu'est-ce que vous avez ? a demandé Angie. En trois jours, vous avez sûrement découvert certaines choses qui ne sont pas parues dans les journaux.

– On a douze confessions, a expliqué Broussard, qui vont de « J'ai enlevé la gosse et je l'ai mangée » à « J'ai enlevé la gosse pour la vendre aux membres de la secte Moon » – des bons payeurs, apparemment. (Il a esquissé un sourire sans joie.) Aucune de ces douze pistes n'a rien donné. Certains médiums prétendent qu'elle est dans le Connecticut, d'autres en Californie, et d'autres encore qu'elle est toujours dans l'État, mais en plein milieu d'une région boisée. On a interrogé Lionel et Beatrice McCready, qui ont tous les deux des alibis en béton. On a fouillé les égouts. On s'est entretenus avec tous les voisins d'Helene, à leur domicile, pas seulement pour savoir ce qu'ils auraient pu voir ou entendre cette nuit-là, mais aussi pour essayer de repérer une trace de la petite chez eux. Résultat, on est maintenant capables de dire qui prend de la coke, qui boit, qui bat sa femme ou son mari, mais on n'a pas le moindre indice permettant de relier une de ces personnes à la disparition d'Amanda McCready.

– En somme, vous n'avez rien, ai-je conclu. Absolument rien.

Lentement, Broussard s'est tourné vers son équipier.

Après nous avoir observés au moins une minute en faisant rouler sa langue contre sa lèvre inférieure, Poole a sorti de l'attaché-case abîmé

placé sur le siège à côté de lui quelques tirages brillants. Il a posé le premier sur la table, avant de le pousser vers nous.

C'était un gros plan en noir et blanc d'un homme d'une soixantaine d'années dont la peau du visage semblait avoir été tirée sur les os, puis rassemblée et fixée à l'arrière du crâne. Ses yeux clairs saillaient, sa bouche minuscule était presque entièrement dissimulée par l'ombre de son nez busqué. Il avait des joues tellement creusées qu'on l'aurait cru en train de sucer une tranche de citron. Dix ou douze mèches de cheveux gris, peignées aux doigts, barraient la chair exposée au sommet de sa tête pointue.

– Ce type-là vous dit quelque chose ? a interrogé Broussard.

Nous lui avons signifié que non.

– Il s'appelle Leon Trett. Inculpé d'agressions sur des enfants. Il est tombé trois fois. Sa première condamnation l'a conduit dans un service psychiatrique, les deux dernières au pénitencier de Bridgewater. Au terme de sa troisième peine, il y a environ deux ans et demi, il s'est évanoui dans la nature.

Poole nous a alors tendu une deuxième photo, en couleur celle-là : le portrait en pied d'une femme gigantesque aux épaules de déménageur, dont la corpulence et la chevelure brune hirsute évoquaient un saint-bernard dressé sur ses pattes arrière.

– Bonté divine ! s'est exclamée Angie.

– Roberta Trett, a précisé Poole. La dulcinée du susmentionné Leon. Ce cliché date d'une dizaine d'années, on peut donc en déduire qu'elle a dû changer depuis, mais je doute qu'elle ait rapetissé. À l'époque, elle était connue pour avoir les pouces verts. Elle gagnait sa vie, et celle de son cher et tendre Leon, comme fleuriste. Il y a deux ans et demi, elle a plaqué son boulot, vidé son appartement à Roslindale et disparu de la circulation.

– Mais... a commencé Angie.

Déjà, Poole poussait vers nous le troisième et dernier portrait. Il s'agissait cette fois d'une photo d'identité judiciaire montrant un petit homme à la peau couleur caramel, affecté d'un léger strabisme à l'œil droit et dont les traits semblaient fripés, mal dégrossis. Il scrutait l'objectif comme s'il cherchait désespérément à le localiser dans une pièce sombre, le visage convulsé par un mélange de rage impuissante, de stupeur et de nervosité.

– Corwin Earle, également condamné pour pédophilie. Libéré de Bridgewater il y a une semaine. Depuis, plus de nouvelles.

– Il connaît les Trett, c'est ça ? ai-je avancé.

– Exact, a confirmé Broussard. Il partageait la cellule de Leon à Bridgewater. Une fois Leon rendu au monde extérieur, Corwin Earle a hérité d'un nouveau compagnon : Bobby Minton, une grosse brute de Dorchester qui, quand il ne lui collait pas une bonne dérouillée pour s'en

être pris à des gosses, avait droit aux confidences de ce taré de Corwin. Or, d'après Bobby Minton, Corwin avait un fantasme de prédilection : redevenu libre, il irait rejoindre son vieux pote Leon et sa merveilleuse femme Roberta, et ils vivraient tous les trois ensemble comme une vraie famille. Mais il ne voulait pas débarquer chez eux les mains vides. Question d'éducation, j'imagine. Et, toujours d'après Bobby Minton, il n'avait pas l'intention d'apporter une bouteille de Cutty pour Leon et une douzaine de roses pour Roberta. Non, son cadeau, ce serait un gosse. Très jeune, a ajouté Bobby. Corwin et Leon les aiment à peine sortis de l'œuf. Pas plus de neuf ans.

– Ce Bobby Minton, il vous a appelés spontanément ?

Poole a opiné.

– Dès qu'il a entendu parler de la disparition d'Amanda McCready. M. Minton, semble-t-il, avait abreuvé Corwin Earle d'anecdotes croustillantes sur le sort que les bons citoyens de Dorchester réservent aux violeurs d'enfants. Comme quoi, entre autres, il ne pourrait pas faire dix mètres dans Dorchester Avenue sans qu'on lui coupe la queue pour la lui fourrer dans la bouche. M. Minton est convaincu que Corwin a spécifiquement choisi Dorchester pour y chercher un présent digne de ce nom parce que c'était une manière pour lui de se venger de son ancien compagnon de cellule.

– Où est Corwin Earle aujourd'hui ? ai-je demandé.

– Parti. Volatilisé. On a mis sous surveillance la maison de ses parents à Marshfield, mais jusque-là ça n'a rien donné. Il a quitté le pénitencier dans un taxi qui l'a conduit jusqu'à un club de strip-tease à Stoughton, et ensuite personne ne l'a plus revu.

– Cet appel de Bobby Minton ou je ne sais quoi... c'est tout ce que vous avez pour établir un lien entre Earle, les Trett et Amanda ?

– Plutôt mince, hein ? a admis Broussard. Je vous avais bien dit qu'on n'avait pas grand-chose. Selon toute vraisemblance, Earle n'a pas assez de couilles pour tenter un kidnapping dans un environnement inconnu. Rien dans son casier ne le laisse supposer, en tout cas. Les gamins dont il a abusé étaient ceux d'un camp de vacances où il bossait il y a sept ans. Pas de violence particulière, pas de séquestration. Il a dû inventer cette histoire de cadeau juste pour impressionner Minton.

– Et du côté des Trett ? s'est enquis Angie.

– Eh bien, Roberta est clean. Elle n'a été condamnée qu'une fois, pour complicité dans le braquage d'un magasin de vins et spiritueux à Lynn à la fin des années 70. Elle a pris un an ferme, respecté les termes de sa libération conditionnelle, et depuis elle n'a plus jamais remis les pieds dans une prison du comté.

– Et Leon ?

– Ah, Leon... (Sourcils froncés, Broussard a émis un sifflement en regardant son collègue.) Leon, c'est ce qui se fait de pire en matière de

sale type. Reconnu coupable trois fois, accusé vingt fois. La plupart des charges ont été abandonnées parce que les victimes refusaient de témoigner. Vous ne connaissez peut-être pas le principe appliqué aux violeurs d'enfants, mais c'est comme pour les rats et les cafards : quand vous en voyez un, vous pouvez être sûr qu'il y en a une centaine d'autres dans le coin. Vous épinglez un tordu qui a maltraité un gosse, et il y a tout à parier que s'il a un minimum d'intelligence, trente autres ont subi le même sort sans que personne n'en sache rien. D'après nos estimations les plus modérées, Leon a sans doute déjà violé une bonne cinquantaine de gamins. Il vivait à Randolph et plus tard à Holbrook quand des mômes ont disparu pour de bon ; résultat, les fédéraux et les flics de la région l'ont placé en première position sur la liste de leurs suspects. Ah, encore une chose, pour vous donner une idée du personnage : lors de sa dernière arrestation, la police de Kingston a découvert tout un stock d'armes automatiques enterré près de sa maison.

– Il a été condamné ? a interrogé Angie.

– Non, il avait été suffisamment malin pour les planquer dans le jardin du voisin. Les flics avaient beau savoir que ce bazar lui appartenait – ils ont retrouvé chez lui des bulletins de la NRA, des tas de manuels sur les armes à feu, les *Carnets de Turner* ¹... bref, l'attirail habituel du parano armé jusqu'aux dents –, ils n'ont rien pu prouver. Leon n'est pas facile à coincer. Non seulement il se montre extrêmement prudent, mais il est passé maître dans l'art de disparaître sans laisser de traces.

– Ça me paraît évident, a commenté Angie, une pointe d'amertume dans la voix.

Poole a posé une main sur la sienne.

– Gardez les photos, a-t-il dit. Étudiez-les. Et ouvrez l'œil, au cas où vous tomberiez sur l'un de ces trois lascars. Je doute qu'ils soient mêlés à cette affaire – après tout, rien ne nous oriente vers eux, sinon la parole d'un détenu –, mais aujourd'hui, ce sont les principaux violeurs d'enfants identifiés.

Les yeux fixés sur la main de l'inspecteur, Angie a souri.

– D'accord.

Négligemment, Broussard a soulevé sa cravate pour en ôter une peluche.

– Avec qui Helene McCready était-elle au Filmore dimanche soir ?

– Dottie Mahew, a répondu Angie.

– Personne d'autre ?

Durant quelques secondes, Angie et moi sommes restés silencieux.

– N'oubliez pas, on joue franc-jeu, nous a rappelé Broussard.

– Ray Likanski, ai-je révélé.

Broussard s'est tourné vers Poole.

– Parle-moi encore un peu de ce type, partenaire.

– Le saligaud ! s'est exclamé Poole. Quand je pense qu'on le tenait y a

moins d'une heure... Bon sang, c'est vraiment pas de bol.

– Pourquoi ? ai-je demandé.

– Ray le Sec est un magouilleur professionnel. Il tient ça de son papa. Comme il doit se douter qu'on va le rechercher, il a pris la clé des champs. Au moins pour un temps. À mon avis, s'il nous a raconté que vous étiez tous les deux en train de jouer de la gâchette au Filmore, c'était uniquement pour qu'on le laisse tranquille, pour qu'on lui donne le temps de filer. Les Likanski ont de la famille à Allegheny, Remy. Tu pourrais peut-être...

– Je vais téléphoner aux collègues là-bas, l'a interrompu Broussard. On a une chance de le coincer s'il a enfreint les termes de sa conditionnelle ?

Son équipier a fait non de la tête.

– Aucune arrestation depuis cinq ans. Aucune inculpation. Pas d'agent de probation. Il est clean. (De l'index, Poole a tapoté la table.) De toute façon, il va forcément revenir un jour. Ce genre de vermine, on ne s'en débarrasse pas comme ça.

– C'est bon, on a terminé ? a demandé Broussard en voyant la serveuse approcher.

Après que Poole eut réglé l'addition, nous sommes sortis tous les quatre dans la lumière déclinante de cette fin d'après-midi.

– Si vous deviez parier, a lancé Angie à l'adresse des deux policiers, vous diriez qu'il est arrivé quoi à la petite Amanda McCready ?

Broussard a sorti une nouvelle tablette de chewing-gum, l'a fourrée dans sa bouche et s'est mis à mâcher lentement. Poole a rajusté sa cravate, puis examiné son reflet dans la vitre de sa voiture.

– Je dirais que ce n'est vraiment pas bon signe quand une gosse de quatre ans est portée disparue depuis plus de quatre-vingts heures, a répondu Poole.

– Et vous, inspecteur Broussard ?

– Je dirais qu'elle est morte. (Il a contourné la voiture pour aller ouvrir la portière côté conducteur.) Le monde est cruel, mademoiselle Gennaro, il n'a jamais fait de cadeaux aux enfants.

¹ Livre écrit par Andrew McDonald et considéré comme la bible du néonazisme. Il a été interdit en France. (*N.d.T.*)

En cette fin d'après-midi, les Astros affrontaient les Orioles lors d'un match à Savin Hill Park, mais les deux équipes semblaient avoir du mal à maîtriser les principes du jeu. Quand un joueur des Astros a frappé une balle vers le défenseur en troisième base des Orioles, celui-ci a omis de la rattraper car il était trop occupé à arracher une mauvaise herbe près de son pied. Du coup, le coureur des Astros a récupéré ladite balle avant de se ruer vers le marbre. Juste avant d'y parvenir, il l'a envoyée en direction du lanceur, qui l'a aussitôt expédiée vers la première base. Le défenseur l'a réceptionnée, mais au lieu de toucher le coureur, il s'est détourné pour la lancer vers le champ extérieur. Le voltigeur de centre et le voltigeur droit se sont précipités en même temps, puis se sont heurtés violemment. De la main, le voltigeur gauche a fait de grands signes à sa maman.

La ligue de T-ball de North Dorchester, destinée aux enfants de quatre à six ans, organisait une rencontre hebdomadaire à Savin Hill Park ; celle-ci se déroulait sur le plus petit des deux terrains, séparé de la voie express par une cinquantaine de mètres et un grillage. Outre la route, le parc surplombe une petite baie connue sous le nom de Malibu Beach, où le Dorchester Yacht Club est censé amarrer ses bateaux. J'ai beau avoir toujours vécu dans ce quartier, jamais je n'ai vu un seul yacht mouiller dans les parages. Mais peut-être que je ne regarde pas aux bons moments.

Entre quatre et six ans, j'ai moi-même joué au base-ball, car le T-ball n'existait pas encore à l'époque. Je me souviens des entraîneurs, des parents qui criaient pour exiger plus de concentration, des gosses qui avaient déjà été initiés à certaines manœuvres complexes, des pères qui, du monticule, nous mettaient à l'épreuve en multipliant les balles rapides et les lancers retors. Les matchs se disputaient en sept tours de batte, la rivalité avec les autres paroisses était des plus âpres, et lorsque nous intégrions la Petite Ligue à sept ou huit ans, les équipes de St. Bart, St. William et St. Anthony à North Dorchester inspiroient une crainte justifiée.

Posté dans les gradins à côté d'Angie, le regard fixé sur une trentaine de petits garçons et de petites filles qui cavalaient dans tous les sens et manquaient des balles parce qu'ils avaient baissé leur casquette sur leurs

yeux ou rêvassaient devant le couchant, je me suis dit que la méthode employée quand j'avais leur âge préparait sans doute mieux les jeunes à la discipline du véritable base-ball, mais que le T-ball paraissait nettement plus rigolo.

En premier lieu, il ne semblait pas y avoir d'éliminations. Les membres des deux équipes frappaient à leur tour. Quand les quinze joueurs avaient lancé (et ils lançaient tous, il n'était pas question de sortir), ils échangeaient leurs battes contre les gants de l'autre camp. Personne ne comptait les points. Si l'un des enfants se révélait suffisamment vif pour à la fois rattraper la balle et toucher le coureur, les deux adversaires étaient chaudement félicités par l'entraîneur, et ensuite le coureur restait sur le terrain. Quelques parents hurlaient : « Rattrape cette fichue balle, Andrea ! », ou « Cours, Eddie, cours ! Non, non, pas par là. Pas par là ! », mais en général les spectateurs applaudissaient chaque trajectoire de plus d'un mètre, chaque balle renvoyée dans une zone correspondant au même code postal que le parc, chaque course réussie de la première base à la troisième, même si le gamin enfrenait certaines règles pour y parvenir.

Amanda McCready avait fait partie de cette ligue. Inscrite et amenée aux rencontres par Lionel et Beatrice, elle jouait pour les Orioles, et son entraîneur nous a expliqué qu'elle occupait en général le poste de deuxième-but et se débrouillait plutôt bien pour rattraper la balle quand elle n'était pas fascinée par le dessin de l'oiseau sur son T-shirt.

– Elle en a manqué plus d'une à cause de cette manie, a déclaré Sonya Garabedian en souriant. Elle était là-bas, à la place d'Aaron, et elle tirait sur son maillot pour regarder l'oiseau, à qui elle parlait de temps en temps. Dans ces moments-là, si la balle arrivait dans sa direction, eh bien... il fallait d'abord attendre qu'elle ait fini de contempler son joli copain à plumes.

Le garçonnet qui se tenait sur le tee – un enfant rondouillard, plutôt grand pour son âge – a frappé la balle vers la gauche, et tous les joueurs de champ extérieur et d'avant-champ se sont élancés à sa poursuite. Au moment où il contournait la deuxième base, le costaud a paru se dire que finalement il allait lui aussi essayer de la rattraper ; du coup, il a couru rejoindre ses camarades qui se plaquaient au sol, roulaient les uns sur les autres ou se télescopaient joyeusement telles des autos tamponneuses.

– Ça, c'est le genre de truc qu'Amanda ne ferait jamais, a souligné Sonya Garabedian.

– Quoi ? Tenter un home-run ? a demandé Angie.

– Ce serait étonnant de sa part, en effet, a répondu la jeune femme. Mais, non, vous voyez cette cohue, sur le terrain ? Eh bien, si personne n'intervient, ils vont bientôt se mettre à s'empiler les uns sur les autres en oubliant complètement pourquoi ils sont venus.

Alors que deux parents s'avançaient vers la mêlée où les bambins s'en donnaient à cœur joie, faisant la culbute comme des artistes de cirque,

Sonya a indiqué de la main une jeune rouquine en troisième base. Âgée d'environ cinq ans, elle était plus petite que la plupart des autres sportifs en herbe. Son maillot lui descendait presque jusqu'aux tibias. Après avoir observé quelques instants les réjouissances sur le champ extérieur, qui attiraient maintenant d'autres gamins, elle s'est agenouillée pour creuser la terre avec un caillou.

– C'est Kerry, nous a confié Sonya. Quoi qu'il arrive, même si un éléphant entrait sur le terrain et laissait les gosses s'amuser avec sa trompe, Kerry ne les rejoindrait pas. Ça ne lui viendrait pas à l'esprit, tout simplement.

– Elle est timide à ce point ? me suis-je étonné.

– Il y a de ça. (Sonya a hoché la tête.) Mais surtout, ses réactions ne sont pas aussi prévisibles que celles des autres enfants. Elle n'est jamais triste, mais elle n'est jamais réellement gaie non plus. Vous comprenez ?

Kerry a relevé la tête un instant. Éblouie par le soleil couchant que réfléchissait la plaque du lanceur, elle a chiffonné son visage criblé de taches de rousseur, puis s'est replongée dans ses activités.

– En ce sens, Amanda est un peu comme Kerry, a repris Sonya. Elle ne réagit pas beaucoup aux stimulations immédiates.

– Elle est introvertie, en somme, a conclu Angie.

– Plus ou moins, mais sans pour autant donner l'impression qu'il se passe beaucoup de choses dans sa tête. Ce n'est pas qu'elle vive enfermée dans son propre monde, c'est plutôt qu'elle ne voit pas vraiment l'intérêt de celui-là. (Quand elle s'est tournée vers moi, j'ai décelé une certaine dureté teintée de tristesse dans sa manière de crisper la mâchoire, dans la fixité de son regard.) Vous avez déjà rencontré Helene ?

– Oui.

– Votre opinion ?

En guise de réponse, j'ai haussé les épaules, lui arrachant un sourire.

– Mouais, c'est en général l'effet qu'elle produit, a-t-elle déclaré.

– Elle assistait aux matchs ? l'a questionnée Angie.

– Elle n'est venue qu'une fois, a répondu Sonya. Elle avait trop bu. Dottie Mahew l'accompagnait, et comme elles étaient toutes les deux passablement éméchées, elles ont fait un raffut de tous les diables. Je crois qu'Amanda se sentait gênée. Elle n'arrêtait pas de me demander quand la partie allait se terminer. (Elle a remué la tête.) À cet âge, les gosses n'ont pas la même perception du temps que nous. Pour eux, c'est long ou c'est court. Ce jour-là, Amanda a dû trouver le jeu interminable.

La majorité des parents et des entraîneurs étaient sur le terrain, à présent, de même que presque tous les Astros. Plusieurs enfants se bousculaient encore dans la mêlée initiale, mais bon nombre d'entre eux s'étaient éparpillés en groupes séparés, jouant à se poursuivre, à s'envoyer leurs gants ou à se rouler dans l'herbe comme des chiots.

– Auriez-vous déjà aperçu ces personnes dans le coin, mademoiselle

Garabedian ? a interrogé Angie, avant de lui montrer les photos de Corwin Earle, puis de Leon et Roberta Trett.

Sonya les a regardées, mais si elle a cillé devant la stature impressionnante de Roberta, elle a fini par faire non de la tête.

– Vous voyez ce malabar, là-bas, près des gosses ? (D'un geste, elle a indiqué un homme corpulent d'une quarantaine d'années aux cheveux coupés en brosse.) C'est Matthew Hoagland, culturiste professionnel, sacré M. Massachusetts deux ans de suite. Il est adorable. Et croyez-moi, il aime sincèrement les enfants. L'année dernière, une espèce de type galeux s'est pointé pour regarder le match, et aucun de nous n'a aimé ce qui se lisait dans ses yeux. Au bout de quelques minutes, Matt l'a chassé. Je n'ai aucune idée de ce qu'il a pu lui raconter, mais l'autre est devenu tout blanc et il a filé sans demander son reste. Personne n'est revenu depuis. Peut-être que ce genre de... d'individu appartient à un réseau et fait passer le message ou je ne sais quoi. J'ignore comment ça fonctionne. Mais en tout cas, il n'y a plus d'étrangers parmi les spectateurs. (Elle s'est de nouveau concentrée sur nous.) Enfin, à part vous deux.

J'ai porté la main à mes cheveux.

– J'ai l'air galeux ?

Elle a éclaté de rire.

– Oh, on est plusieurs à vous avoir reconnu, monsieur Kenzie. Tout le monde se souvient de ce bébé que vous avez sauvé sur l'aire de jeux. Alors, on vous embauche comme baby-sitter quand vous voulez.

Angie m'a poussé du coude.

– Ah, notre héros...

– Toi, tais-toi, ai-je répliqué.

Il a fallu encore une bonne dizaine de minutes pour ramener l'ordre sur le terrain et persuader les petits joueurs de reprendre la partie.

Entre-temps, Sonya nous avait présentés à certains des parents restés dans les gradins. Quelques-uns connaissaient Helene et Amanda, et nous avons discuté avec eux jusqu'à la fin du match. Ces conversations nous ont permis, outre de nous conforter dans l'idée qu'Helene McCready était un modèle d'égoïsme, de dresser un portrait plus approfondi d'Amanda.

Contrairement à sa mère, qui l'avait décrite comme une sorte de pantin de série télévisée ne vivant soi-disant que pour sourire, nos interlocuteurs ont souligné la rareté desdits sourires, son comportement apathique et son silence étonnant pour une fillette de quatre ans.

– Prenez ma petite Jessica, O.K. ? a lancé Frances Neagly. Entre deux et cinq ans, elle ne tenait pas en place. Et je ne vous parle pas de ce feu roulant de questions ! À longueur de temps, j'avais droit à : « Dis, maman, pourquoi les animaux parlent pas ? Pourquoi j'ai des doigts de pied ? Comment ça se fait qu'il y a de l'eau froide et de l'eau chaude ? »

(Elle a ébauché un sourire las.) Ça n'arrêtait pas une minute. Toutes les mères avec qui je bavarde savent à quel point les enfants de quatre ans peuvent être exaspérants. Mais bon, justement, ils ont quatre ans. Le monde leur réserve des surprises à chaque seconde.

– Mais Amanda était différente ? a interrogé Angie.

Frances Neagly s'est légèrement penchée en arrière, puis elle a survolé du regard le parc où les ombres s'allongeaient et recouvraient peu à peu les jeunes joueurs sur le terrain, donnant l'impression de les rapetisser.

– Je l'ai gardée plusieurs fois, a-t-elle expliqué. Mais pas parce que c'était convenu d'avance, oh non. Helene passait chez moi à l'improviste en disant : « Tu peux la surveiller une minute ? » Et six ou sept heures plus tard, elle revenait la chercher. Mince, vous auriez fait quoi à ma place ? Refusé de lui rendre service ? (Elle a allumé une cigarette.) Et puis, Amanda était tellement tranquille... Jamais elle ne m'a posé le moindre problème. Non, jamais. Mais franchement, ça vous paraît normal de la part d'une gosse de quatre ans ? Elle se contentait de rester assise à l'endroit où on l'installait et de regarder les murs, la télé ou que sais-je encore. Elle n'a jamais touché les jouets de mes enfants, ni tiré la queue du chat ni rien. Elle demeurait immobile, comme une poupée, et ne demandait jamais à quelle heure sa mère allait rentrer.

– Souffre-t-elle d'un handicap mental ? s'est enquis Angie. Elle est autiste, peut-être ?

– Non, a répondu Frances Neagly. Quand on lui parlait, elle répondait tout de suite. Elle semblait toujours un peu surprise, mais elle se montrait gentille et s'exprimait bien pour son âge. Non, je vous assure, elle est intelligente. C'est juste qu'elle n'est pas très remuante.

– Et ça ne vous semblait pas naturel, a ajouté Angie.

Son interlocutrice a haussé les épaules.

– Pas vraiment, non. Vous savez quoi ? À mon avis, elle avait l'habitude d'être ignorée. (Un pigeon a brusquement plongé vers le monticule ; l'un des mômes sur le terrain lui a jeté son gant, mais l'a manqué. Frances nous a adressé un faible sourire.) Pour être honnête, je trouve ça lamentable.

Elle s'est détournée quand sa fille s'est approchée de la plaque du lanceur, tenant la batte gauchement à deux mains tandis qu'elle contemplait tour à tour la balle et le tee devant elle.

– Lance-la loin, ma chérie ! lui a crié Frances. Tu en es capable !

Sa fille l'a regardée, lui a souri, puis a secoué la tête avec vigueur avant d'expédier sa batte sur le terrain.

Après le match, nous nous sommes arrêtés manger et boire une bière au Ashmont Grill, où Angie a subi ce qui m'est apparu comme le contre-coup de l'incident survenu au Filmore Tap.

Non seulement le Ashmont Grill servait le genre de cuisine auquel ma mère m'avait habitué – style pain de viande et pommes de terre baignant dans la sauce –, mais les serveuses se montraient toutes maternelles vis-à-vis des clients. Au cas où l'un d'eux s'avisait de ne pas finir son assiette, on lui demandait d'un ton réprobateur si les petits Chinois affamés gaspilleraient la nourriture de cette façon. Résultat, je m'attendais toujours plus ou moins à ce que l'on m'interdise de quitter la table avant d'avoir terminé mon repas jusqu'à la dernière miette.

Mais s'il en avait réellement été ainsi, Angie aurait pris pension dans cet établissement au moins une semaine tant elle rechignait à avaler son poulet Marsala. Bien que petite et menue, Angie est capable d'engloutir beaucoup plus que des routiers tout juste descendus de leurs camions pour se remplir la panse. Ce soir-là, pourtant, elle faisait machinalement tourner ses linguini sur sa fourchette, puis semblait s'en désintéresser presque aussitôt. Elle reposait ladite fourchette sur son assiette, buvait une gorgée de bière et laissait son regard se perdre dans le vide à la manière d'Helene McCready devant un écran de télévision.

Elle en était à la quatrième bouchée quand, pour ma part, j'ai attaqué la dernière. Y voyant sans doute le signe que le dîner était achevé, elle a repoussé son assiette jusqu'au milieu de la table.

– Au fond, on ne connaît jamais les gens, a-t-elle dit soudain, les yeux fixés sur la nappe. Pas vrai ? On ne peut pas les comprendre. C'est impossible. On ne peut pas... cerner leurs raisons d'agir, de penser. Si elles ne correspondent pas aux nôtres, on ne leur trouve aucun sens. Forcément.

Angie a levé vers moi des yeux rougis, embués.

– Tu veux parler d'Helene ?

– Helene... (Elle s'est éclairci la voix.) Helene, Maous Dave, les autres types du bar, ceux qui ont enlevé Amanda... Ça me dépasse. Ça... (Une larme a roulé sur sa joue, qu'elle a essuyée d'un geste furtif.) Et merde.

Je lui ai pris la main. À présent, elle se mordillait la joue en contemplant le ventilateur au plafond.

– Ange, ai-je murmuré, les types comme ceux du Filmore sont des déchets humains. Ils ne méritent même pas qu'on leur accorde une pensée.

– Mmm... (Elle a avalé une grande goulée d'air pour essayer de chasser le nœud dans sa gorge.) Sûrement, oui.

– Hé, ai-je insisté en lui caressant l'avant-bras. Je déconne pas. Ces mecs-là, c'est de la merde, des...

– Ils m'auraient violée, Patrick. J'en suis certaine.

Elle m'a regardé. Un léger tressaillement agitait ses lèvres, qui se sont soudain figées en un sourire – l'un des plus étranges qu'elle m'ait jamais adressé. Au moment où elle me tapotait la main, les coins de sa bouche se sont affaissés, puis son visage tout entier a suivi le mouvement. Les larmes ont jailli de ses yeux alors même qu'elle tentait en vain de retenir son sourire.

J'ai toujours connu Angie, et je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où elle a pleuré en ma présence. Sur le coup, je n'ai pas vraiment compris ce qui avait déclenché chez elle une telle réaction – je savais Angie capable d'affronter des situations nettement plus terribles que celle vécue au Filmore ce jour-là et de s'en remettre sans problème –, mais quelle qu'en soit la cause, sa souffrance était bien réelle, et la voir ainsi torturée m'a déchiré le cœur.

Lorsque j'ai voulu m'approcher, Angie m'a fait signe de m'écarter, mais je me suis néanmoins glissé sur la banquette à côté d'elle, et elle s'est aussitôt blottie dans mes bras. Cramponnée à ma chemise, elle a longtemps sangloté en silence contre mon épaule. Je lui ai lissé les cheveux, embrassé le sommet du crâne, et je l'ai serrée de toutes mes forces. J'avais l'impression de percevoir le mouvement du sang en elle tandis qu'elle tremblait dans mon étreinte.

– Je me sens tellement conne... a dit Angie.

– Ne sois pas ridicule, Ange.

Nous avons quitté le Ashmont Grill et Angie m'avait demandé de m'arrêter à Columbia Park, dans South Boston. Des gradins taillés dans le granit formaient une sorte de fer à cheval enserrant la piste poussiéreuse à l'extrémité, et nous nous y sommes installés après avoir acheté un pack de bières et ôté d'une planche quelques échardes jugées dangereuses.

Pour Angie, Columbia Park est un endroit sacré. Quand Jimmy, son père, avait disparu vingt ans plus tôt au cours d'une guerre de gangs, c'était là que sa mère avait choisi d'annoncer la nouvelle aux deux filles : même si l'on n'avait pas retrouvé son corps, leur papa était mort. Angie y retourne parfois certains soirs, quand elle n'arrive pas à dormir, quand les fantômes rôdent dans sa tête.

L'océan n'était qu'à une cinquantaine de mètres sur notre droite et la brise fraîche venue du large nous incitait à rester enlacés pour nous réchauffer.

À un certain moment, Angie s'est penchée en avant, le regard rivé sur la piste et l'étendue de verdure au-delà.

– Tu veux que je te dise ?

– Je t'écoute.

– Je ne comprends pas les gens qui décident de faire du mal aux autres. (Elle s'est tournée vers moi.) Attention, je ne parle pas de ceux qui répondent à la violence par la violence. De ce point de vue-là, on est aussi coupables que n'importe qui. Non, je veux parler de ceux qui font du mal sans qu'on les ait provoqués. Qui se délectent de l'horreur. Qui prennent leur pied en entraînant tout le monde dans leur trip de minables.

– Les types du bar, quoi.

– Exact. Ils m'auraient violée. Violée, tu entends ? (Ses lèvres sont restées entrouvertes un instant, comme si elle mesurait pour la première fois la véritable implication de ces mots.) Après, ils seraient rentrés chez eux et ils auraient fêté ça. Non, non, attends. (Elle a levé un bras devant son visage.) Non, ils n'auraient rien fêté. De toute façon, ce n'est pas ça le pire. Le pire, c'est qu'ils n'y auraient même plus pensé après coup. Ils m'auraient écartelée, ils auraient abusé de moi de toutes les manières les plus sordides qui soient, et une fois satisfaits, ils ne m'auraient pas accordé plus d'attention qu'à leur dernière tasse de café. Pas de quoi se réjouir, juste un truc supplémentaire qui aide à passer la journée sans trop s'emmerder.

J'ai gardé le silence. Qu'aurais-je pu répondre ? Je me suis contenté de lui tenir la main en attendant qu'elle poursuive.

– Quant à Helene, elle est presque aussi pourrie qu'eux, Patrick.

– Excuse-moi, mais tu ne crois pas que tu exagères un peu, Ange ?

Les yeux écarquillés, elle a remué la tête avec vigueur.

– Oh non, pas du tout. Le viol, c'est la brutalité dans l'instant. Quelque chose qui te brûle de l'intérieur, te réduit à l'état de loque le temps qu'un salopard s'envoie en l'air. Mais ce qu'Helene inflige à sa gosse... (Elle a jeté un coup d'œil vers la piste en contrebas avant d'avaler une gorgée de bière.) T'as entendu ce que nous ont raconté toutes ces mères de famille, Patrick. T'as vu comment elle réagit à la disparition de son enfant. Je parie qu'elle brutalise Amanda jour après jour, sans recourir à la violence, mais juste par son apathie. Elle la détruit lentement de l'intérieur, comme de l'arsenic instillé à petites doses. Mouais, c'est exactement ce qu'elle est. De l'arsenic, a-t-elle répété en opinant comme pour elle-même.

Cette fois, je lui ai pris les deux mains.

– Écoute, Ange, je peux passer un coup de fil de la voiture et laisser tomber cette affaire. Maintenant.

– Non. Pas question, Patrick. Ces gens-là, ces putains d'égoïstes à la

noix – tous ces clones de Maous Dave ou d'Helene – polluent le monde. Oh, je sais qu'ils récolteront ce qu'ils ont semé. Et c'est tant mieux. Mais je n'irai nulle part tant qu'on n'aura pas récupéré cette gamine. Beatrice avait raison. Amanda est toute seule. Personne ne se soucie d'elle.

– Sauf nous.

– Sauf nous, oui. Je veux la retrouver, Patrick.

Jamais je n'avais vu ses yeux briller d'un tel éclat fiévreux.

– O.K., Ange. O.K.

– O.K.

Elle a trinqué avec moi.

– Et si elle était déjà morte ? ai-je hasardé.

– Elle ne l'est pas, a décrété Angie. Je le sens.

– Mais si elle l'était quand même ?

– Elle ne l'est pas. (Elle a fini sa bière, puis jeté la canette vide dans le sac à mes pieds.) J'en suis sûre. Tu comprends ? a-t-elle demandé en levant les yeux vers moi.

– Je comprends.

De retour dans l'appartement, Angie s'est vidée d'un coup de toute son énergie et elle s'est endormie comme une masse sur le lit. Je l'ai soulevée délicatement pour la glisser entre les draps, puis j'ai éteint la lumière.

Assis à la table de la cuisine, j'ai inscrit *Amanda McCready* sur un dossier, avant de remplir quelques pages de notes résumant nos entretiens des dernières vingt-quatre heures avec les McCready, les types du Filmore, les parents au match de T-ball. Une fois cette tâche achevée, je suis allé chercher une bière dans le frigo et je suis resté planté au milieu de la pièce le temps de la boire. Je n'avais pas baissé les stores, et chaque fois que je regardais l'une des vitres noires, j'avais l'impression de voir le visage de Gerry Glynn déformé par un rictus, ses cheveux dégoulinant d'essence, ses joues éclaboussées par le sang de son ultime victime, Phil Dimassi.

J'ai fini par les baisser, ces fichus stores.

Patrick, a murmuré Gerry au fond de mon cœur, *je t'attends*.

Lorsque Angie, Oscar, Devin, Phil Dimassi et moi nous étions lancés sur les traces de Gerry Glynn, de son complice Evandro Arujo et d'un détenu psychotique nommé Alec Hardiman, je ne crois pas qu'aucun d'entre nous se doutait alors de ce qu'il nous en coûterait. Gerry et Evandro éventraient leurs victimes, les décapitaient, les éviscéraient et les crucifiaient par plaisir ou par cruauté, parce que Gerry en voulait à Dieu, ou juste parce que. Je ne me suis jamais vraiment expliqué les raisons de ce massacre. Je ne suis même pas sûr qu'on puisse se les expliquer. Tôt ou tard, les motivations sont reléguées dans l'ombre par la lumière des actes qu'elles engendrent.

J'ai souvent des cauchemars au sujet de Gerry. Juste de Gerry. Jamais

d'Evandro ni d'Alec Hardiman. Seulement de Gerry. Sans doute parce que je l'avais toujours connu. À l'époque où Gerry était encore flic, s'il me croisait pendant une ronde il ne manquait pas de me sourire et de m'ébouriffer les cheveux, comme il le faisait avec tous les gosses du quartier. Par la suite, quand il a pris sa retraite pour devenir propriétaire et barman du Black Emerald, je passais souvent boire un verre avec lui, nous avions de longues conversations jusque tard dans la nuit, je me sentais à l'aise en sa compagnie, il m'inspirait confiance. Et durant tout ce temps – pendant plus de trois décennies –, il assassinait sauvagement de jeunes fugueurs. Toute une population oubliée que personne ne recherchait ni ne regrettait.

Le contenu de mes rêves change, mais en général il montre Gerry en train de tuer Phil. Devant moi. En réalité, je ne l'avais pas vu trancher la gorge de sa victime, dont je n'étais pourtant qu'à deux mètres. À ce moment-là, je me battais par terre avec son berger allemand pour l'empêcher de me crever les yeux, mais j'avais néanmoins entendu Phil hurler. Je l'avais entendu crier : « Non, Gerry. Non ! » Ensuite, je l'avais serré dans mes bras tandis qu'il agonisait.

Phil Dimassi avait été le mari d'Angie pendant douze ans. Jusqu'à leur mariage, il avait également été mon meilleur ami. Après qu'Angie eut demandé le divorce, il avait cessé de boire, décroché un emploi bien rémunéré, et à mon avis, franchi une étape décisive vers le salut. Mais Gerry avait tout anéanti.

Gerry, qui avait aussi tiré une balle dans le ventre d'Angie. Qui m'avait lacéré la mâchoire à coups de rasoir. Qui avait contribué à faire échouer la relation que j'entretenais alors avec Grace Cole et sa fille Mae.

Gerry qui, le côté gauche du corps en feu, braquait un fusil sur mon visage lorsque Oscar l'avait abattu de trois balles dans le dos.

Gerry, qui avait bien failli tous nous détruire.

Je t'attends là-bas en bas, Patrick. Je t'attends.

Je n'avais aucune raison de penser que les recherches menées pour retrouver Amanda McCready déboucheraient sur un carnage comparable à celui né de notre confrontation avec Gerry Glynn et ses acolytes. Non, vraiment aucune. C'était sûrement la nuit qui me mettait ces idées en tête, me suis-je dit – la première nuit de fraîcheur depuis des semaines, apportant un sentiment de pessimisme, de froide désespérance. Si elle avait été aussi humide et parfumée que la précédente, je n'éprouverais pas ce genre de malaise.

Et pourtant...

En traquant Gerry Glynn, nous avions au moins acquis cette certitude mentionnée par Angie un peu plus tôt dans la soirée : on comprend rarement les gens. Nous sommes tous des êtres insaisissables dont les impulsions obéissent à des forces diverses et variées qui, pour bon nombre d'entre elles, échappent à notre propre entendement.

Qu'est-ce qui avait pu pousser quelqu'un à enlever Amanda McCready ?

Je n'en avais pas la moindre idée.

Qu'est-ce qui pouvait pousser un homme – ou plusieurs, en l'occurrence – à violer une femme ?

Là encore, je n'en avais pas la moindre idée.

J'ai gardé les yeux fermés un bon moment, essayant de visualiser la petite Amanda, d'en appeler à une sorte de sixième sens qui me permettrait de savoir si elle était vivante. Mais derrière mes paupières closes, je n'ai vu que le noir.

Enfin, ma bière terminée, je suis allé jeter un coup d'œil à Angie.

Elle sommeillait sur le ventre au beau milieu du lit, un bras tendu en travers de l'oreiller de mon côté, l'autre ramené contre sa poitrine, poing serré. J'aurais voulu me coucher près d'elle et l'étreindre très fort pour lui faire oublier cette scène du Filmore qui devait se rejouer sans cesse dans sa tête, pour chasser de son esprit la peur et le fantôme de Gerry Glynn, pour laisser à la brise nocturne le temps d'éloigner de nos corps enlacés toute la laideur du monde.

Au lieu de quoi, je suis resté longtemps sur le seuil à la regarder dormir, à continuer de caresser mes rêves absurdes.

Entre le moment où elle s'était séparée de Phil et le début de notre liaison, Angie avait fréquenté un producteur travaillant pour New England Cable News Network. Lors de ma seule rencontre avec l'individu en question, je ne lui avais rien trouvé de particulier, sinon qu'il semblait avoir bon goût en matière de cravates. Mais il avait forcé sur l'after-shave. Et le spray fixant. Et il sortait avec Angie. L'un dans l'autre, les chances pour que nous jouions ensemble sur une console Nintendo en fin de soirée ou au soft-ball le samedi étaient par conséquent assez réduites dès le départ.

Toutefois, il s'était révélé utile après coup, car Angie était restée en relation avec lui, et en cas de besoin, obtenait par son entremise les enregistrements des derniers journaux télévisés régionaux. J'ai toujours été étonné par cette capacité chez elle à garder le contact, entretenir l'amitié, amener un gars qu'elle avait plaqué deux ans plus tôt à lui rendre service. Pour ma part, je peux m'estimer heureux si, après avoir appelé une ex, je récupère enfin mon grille-pain. Sans doute ai-je encore des progrès à faire dans le domaine de la rupture.

Le lendemain matin, pendant qu'Angie prenait sa douche, je suis donc descendu réceptionner auprès du livreur de FedEx le colis expédié par Joel Calzada, de NECN. La ville dispose de huit programmes d'informations : les principaux réseaux nationaux, Four, Five et Seven ; les chaînes UPN, WB et FOX ; NECN ; et enfin, une petite station locale indépendante. Toutes diffusent une édition complète à midi et à dix-huit heures, trois en programment une à dix-sept heures, deux à dix-sept heures trente, quatre à vingt-deux heures et quatre bouclent le journal de la nuit à vingt-trois heures. Elles proposent en outre des rediffusions à différents moments de la matinée, à partir de cinq heures, ainsi qu'un flash spécial d'une minute à plusieurs reprises en cours de journée.

À la demande d'Angie, Joel avait rassemblé tous les reportages sur Amanda diffusés par toutes les chaînes depuis le soir où elle avait disparu. Ne me demandez pas comment il s'était débrouillé. Peut-être les producteurs passent-ils leur temps à s'échanger des cassettes. Peut-être Angie exerce-t-elle une mystérieuse influence sur eux. Ou peut-être est-

ce l'effet des cravates de Joel.

J'avais consacré quelques heures la veille à la relecture de tous les articles de journaux concernant Amanda, mais sans obtenir de résultat, sinon des doigts tellement tachés d'encre noire que je m'étais amusé à laisser mes empreintes sur une feuille de papier avant d'aller me coucher. Lorsqu'une affaire semble aussi inextricable, aussi impénétrable, il ne reste plus parfois qu'à tenter une nouvelle approche, ou du moins qui semble nouvelle. C'était l'idée à l'origine de notre initiative : regarder les bandes pour essayer de voir si quelque chose attirait notre attention.

Après avoir retiré du carton FedEx huit cassettes VHS, je les ai empilées près du téléviseur dans le salon, où Angie et moi avons pris notre petit déjeûner en comparant nos notes afin de mettre au point un plan d'attaque pour la journée. Mais à part essayer de retrouver la trace de Ray Likanski ou de ré-interroger Helene, Beatrice et Lionel McCready – dans l'espoir qu'il leur reviendrait soudain un détail crucial oublié jusque-là au sujet de la soirée du drame –, nous n'avons pas abouti à grand-chose.

Angie s'est carrée dans le canapé pendant que je récupérais son assiette vide.

– Franchement, a-t-elle lancé, y a des moments où je me dis : mais pourquoi j'ai refusé ce poste dans une compagnie d'électricité ? (Elle a levé les yeux vers moi au moment où je plaçais son assiette sur la mienne.) Tu te rends compte des avantages ?

– Un excellent plan de retraite, ai-je renchéri avant d'emporter la vaisselle sale à la cuisine.

– ... et des horaires réguliers ! a crié Angie dans le salon, juste avant que je n'entende le cliquetis de son briquet quand elle a allumé sa première cigarette de la journée. Et une couverture sociale !

Je nous ai préparé une tasse de café chacun, puis je suis retourné au salon. Angie avait encore les cheveux mouillés, et son ensemble du matin – large pantalon de jogging et T-shirt ample – lui donnait l'air encore plus menue, plus fragile qu'elle ne l'était en réalité.

– Merci.

Sans me regarder, elle a saisi sa tasse, puis s'est replongée dans ses notes.

– Les clopes finiront par avoir ta peau, ai-je observé.

Elle a tendu la main vers la cigarette posée au bord du cendrier.

– Je fume depuis l'âge de seize ans...

– Ça ne date pas d'hier.

– ... et durant tout ce temps, tu ne m'as jamais emmerdée avec ça.

– Tu fais ce que tu veux de ton corps.

Elle a opiné.

– Mais maintenant qu'on couche ensemble, tu considères que c'est aussi un peu le tien, c'est ça ?

Ces six derniers mois, je m'étais habitué à ses étranges humeurs matinales. Le plus souvent, elle débordait d'une énergie démente – j'ouvrais à peine les yeux qu'elle revenait déjà de son cours d'aérobic et d'une marche à Castle Island –, mais même dans ses meilleurs moments, elle n'avait rien d'un moulin à paroles au lever. Et si elle avait le sentiment de s'être trop dévoilée la veille au soir, de s'être montrée vulnérable ou faible (ce qui, pour elle, revenait au même), une fine brume glacée semblait l'envelopper, pareille aux brouillards de l'aube. Je la voyais, je savais qu'elle était là, mais il me suffisait de la quitter des yeux une seconde pour qu'elle disparaisse, qu'elle aille se réfugier derrière des nébuleuses blanches dont elle n'émergerait pas avant un moment.

– Je t'embête ? ai-je demandé.

En guise de réponse, j'ai eu droit à un sourire crispé.

– Un peu, oui. (Tout en avalant son café à petites gorgées, elle a indiqué de la tête ses feuilles de notes.) Y a rien là-dedans.

– Patience...

J'ai allumé la télévision, puis inséré la première cassette dans le magnétoscope.

Des chiffres ont défilé à l'écran, de sept à zéro, noirs avec des contours légèrement flous se découpant sur la toile de fond bleue, un sous-titrage a indiqué la date de la disparition d'Amanda, et soudain, nous nous sommes retrouvés en studio avec Gordon Taylor et Tanya Biloskirka, les deux présentateurs vedettes de Channel Five. Gordon avait toujours beaucoup de mal à empêcher ses cheveux foncés de lui retomber sur le front – un détail pour le moins inhabituel à une époque où les animateurs arborent plutôt des coiffures pétrifiées –, mais il avait un regard perçant teinté d'un juste courroux et un perpétuel tremblement d'indignation dans la voix qui compensaient cette particularité capillaire, même lorsqu'il commentait les illuminations de Noël ou les apparitions du dinosaure mauve Barney sur différents lieux de tournage. Quant à Tanya, au nom de famille imprononçable, elle avait beau porter des lunettes pour se donner l'air d'une intello, tous les gars de ma connaissance la trouvaient bandante – ce qui, je suppose, était le but.

Gordon a rajusté les poignets de sa chemise, Tanya a multiplié les contorsions sexy pour s'installer plus confortablement sur son siège tout en tripotant les papiers dans ses mains, puis elle s'est préparée à lire son texte sur le prompteur devant elle. Les mots PORTÉE DISPARUE se sont affichés dans la fenêtre entre eux.

– Une fillette disparaît à Dorchester, a annoncé Gordon d'un ton grave. Tanya ?

– Merci, Gordon. (Gros plan de la caméra.) La disparition d'une petite fille de quatre ans à Dorchester plonge la police dans la perplexité et les voisins dans l'inquiétude. Le drame remonte à quelques heures seulement. La petite Amanda McCready s'est évanouie du domicile

familial à Sagamore Street sans laisser, d'après la police, la moindre trace derrière elle, a-t-elle ajouté d'une voix beaucoup plus grave, en se penchant légèrement vers l'objectif.

Celle-ci est revenue se fixer sur Gordon, qui ne s'y attendait pas. Sa main s'est figée tout près de son front, alors qu'une mèche récalcitrante s'entremêlait à ses doigts.

– Pour plus de détails sur ce drame, nous allons donner la parole à Gert Broderick, notre correspondante. Gert ?

Dans une rue grouillante de badauds, Gert Broderick, micro à la main, a répété l'information que venaient de nous livrer Gordon et Tanya. À une vingtaine de mètres derrière elle, de l'autre côté d'un ruban jaune et d'un cordon de flics en uniforme, Lionel étreignait une Helene hystérique sur le perron d'un immeuble. Elle criait des paroles couvertes par le brouhaha de la foule, le bourdonnement des groupes électrogènes utilisés par les équipes de reportage et les commentaires hachés de Gert.

– ... et c'est tout ce que la police semble savoir pour le moment. Bien peu de choses, autrement dit.

La journaliste a regardé droit vers l'objectif en essayant de ne pas ciller.

– Gert ? a repris Gordon Taylor.

– Oui, Gordon, a répondu l'intéressée en portant la main à son oreille gauche. Gordon ?

– Gert ?

– Oui, Gordon. Je vous entends.

– Est-ce la mère de la petite fille que l'on aperçoit derrière vous ?

Le cameraman a zoomé sur l'entrée de l'immeuble, effectué la mise au point et cadré en gros plan Lionel et sa sœur. Celle-ci, bouche ouverte, pleurait à chaudes larmes tandis que sa tête faisait un étrange mouvement de haut en bas, comme si les muscles de sa nuque ne la soutenaient plus.

– Nous pensons qu'il s'agit effectivement de la mère d'Amanda, a répondu Gert, bien que rien ne nous permette de l'affirmer pour le moment.

Helene martelait de ses poings le torse de son frère quand, soudain, elle a soulevé les paupières. Un gémissement s'est échappé de ses lèvres, puis sa main gauche s'est élevée par-dessus l'épaule de Lionel, l'index dirigé vers un point hors du champ de la caméra. C'était à un effondrement en direct auquel nous assistions, à une intrusion cruelle dans l'intimité du chagrin.

– Elle a l'air bouleversé, a déclaré Gordon.

Quelle perspicacité ! me suis-je dit in petto.

– Tout à fait, a renchéri Tanya.

– Dans la mesure où le facteur temps est primordial dans cette affaire, est intervenue Gert, les policiers sont à l'affût de tout renseignement susceptible de les aider. Alors, si quelqu'un a vu la toute jeune Amanda...

– La *toute jeune* Amanda ? a lancé Angie en secouant la tête. Pff, évidemment ! À quatre ans, qu'est-ce qu'elle pourrait être d'autre ? Mûre ? Sage ?

– ... toute personne ayant des informations sur cette petite fille...

La photo d'Amanda est apparue à l'écran.

– ... est priée d'appeler le numéro de téléphone qui s'inscrit sous vos yeux.

Le numéro de la Brigade de protection de l'enfance et de lutte contre les agressions sexuelles est resté à l'image quelques instants sous la photo d'Amanda, puis nous sommes revenus en studio. À la place de PORTÉE DISPARUE dans la fenêtre, on avait inséré un encadré où l'on voyait Gert Broderick version miniature tripoter son micro devant la caméra, une expression impavide, vaguement perplexe, s'inscrivant sur ses traits tandis qu'Helene continuait de perdre les pédales à l'entrée de l'immeuble et que Beatrice rejoignait Lionel pour tenter de la calmer.

– Gert ? a demandé Tanya. Avez-vous eu l'occasion de parler à la mère de l'enfant ?

Le brusque sourire contraint de la correspondante a dissimulé la fugace lueur de contrariété qui traversait son regard vide.

– Non, Tanya. Jusqu'à présent, la police ne nous a pas autorisés à franchir le périmètre de sécurité délimité par ce ruban jaune, là-bas derrière moi. Donc, je vous le répète, nous sommes dans l'incapacité de savoir si Helene McCready est bien cette femme en pleine crise de nerfs que vous distinguez devant l'immeuble.

– C'est tragique, a conclu Gordon au moment où Helene s'effondrait de nouveau dans les bras de son frère en poussant un cri si terrible que Gert Broderick s'est raidie.

– Tragique, en effet, a souligné Tanya.

La photo d'Amanda et le numéro de téléphone de la PEAS sont encore apparus quelques secondes.

– C'est maintenant avec un autre drame que nous poursuivons ce journal, a enchaîné Gordon. Une tentative de cambriolage chez un particulier a fait au moins deux morts et un blessé par balles. Cette fois, nous nous rendons à Lowell, où nous attend Martha Torsney. Martha ?

Celle-ci venait de prendre l'antenne lorsqu'un afflux de neige a envahi l'écran avant de céder la place à un fond noir. Avec Angie, nous nous sommes préparés à regarder le reste de la bande, sans douter un seul instant que Gordon et Tanya seraient là pour nous dire ce que devaient nous inspirer les événements en cours et combler les silences suscités par un trop-plein d'émotion.

Huit cassettes et quatre-vingt-dix minutes plus tard, nous n'avions toujours rien, hormis des crampes et une opinion encore plus désabusée du journalisme télévisé. À l'exception des différents angles de tournage,

aucune caractéristique particulière ne permettait de distinguer les reportages. À mesure que les recherches se prolongeaient, c'étaient invariablement les mêmes plans que l'on nous montrait : l'immeuble d'Helene, l'interview d'Helene, les déclarations de Broussard ou de Poole, les voisins qui arpentaient les trottoirs en brandissant des avis de recherche, des flics penchés sur des capots pour lire un plan du quartier à la lueur d'une torche électrique ou tirant sur la laisse de leurs chiens. En outre, tous s'achevaient par les mêmes commentaires lapidaires et larmoyants, la même expression de consternation et de réprobation vertueuse transparaissant dans le regard et sur le visage des présentateurs. *Et maintenant, nous reprenons le cours normal de nos émissions...*

– Bon, a lancé Angie, avant de s'étirer avec une telle vigueur que j'ai entendu ses vertèbres craquer comme des noix dans un casse-noix. À part voir défiler à la télé tout un tas de voisins qu'on connaît, qu'est-ce qu'on a fait ce matin ?

Je me suis penché en avant pour soulager ma nuque, qui a émis elle aussi quelques craquements semblables. Bientôt, nous allions pouvoir monter un groupe, Angie et moi.

– Pas grand-chose. Tiens, j'ai aperçu Lauren Smythe. J'ai toujours cru qu'elle avait déménagé. (J'ai haussé les épaules.) Si ça se trouve, elle m'évitait, tout simplement.

– C'est celle qui t'a attaqué avec un couteau ?

– Des ciseaux, ai-je rectifié. Et je préfère penser que c'étaient des préliminaires et qu'elle manquait d'expérience dans ce domaine.

Du dos de la main, elle m'a frappé l'épaule.

– O.K., récapitulons. J'ai vu April Norton et Susan Siersma, dont je n'avais plus de nouvelles depuis le lycée, et aussi Billy Boran et Mike O'Connor. Il a perdu pas mal de cheveux, hein ?

J'ai hoché la tête.

– Pas mal de poids aussi, ai-je souligné.

– On s'en fout, puisqu'il est chauve.

– Des fois, j'en arrive à croire que t'es encore plus superficielle que moi...

Elle a haussé les épaules, puis allumé une cigarette.

– Et toi ? T'en as reconnu d'autres ?

– Danielle Genter, ai-je répondu. Babs Kerins. Et ce foutu Chris Mullen.

– J'ai remarqué. Surtout dans les premiers reportages.

J'ai avalé une gorgée de café froid.

– Pardon ?

– Ben oui, il était toujours à traîner en arrière-plan au début de chaque cassette. Mais il n'apparaît pas dans les dernières séquences.

J'ai bâillé.

– Ce bon vieux Chris, l'éternel second rôle. (J'ai ramassé sa tasse vide,

dont j'ai passé l'anse autour de mon doigt, à côté de la mienne.) Encore un peu de café ?

Elle a fait non de la tête.

Dans la cuisine, j'ai placé la tasse d'Angie dans l'évier, puis je me suis resservi. Angie m'a rejoint au moment où je sortais le lait du réfrigérateur.

– Ça remonte à quand, la dernière fois où t'as vu Chris Mullen dans le quartier ?

J'ai pris le temps de refermer la porte avant de me tourner vers elle.

– Et toi ? Ça remonte à quand, la dernière fois où t'as vu la moitié de ces gens qu'on a reconnus tout à l'heure ?

– Oublie les autres. Je veux dire, ils habitent ici. Mais Chris ? Il s'est installé dans une zone plus chic. Il a un appartement dans une des tours Devonshire depuis 87, je crois.

– Et alors ?

– Alors ? Rappelle-moi comment il gagne sa vie, déjà.

– Il bosse pour Cheddar Olamon, ai-je répondu en posant le carton de lait sur le comptoir à côté de ma tasse.

– Qui est présentement en taule.

– Comme c'est étonnant.

– Pour ?

– Plaît-il ?

– Cheddar, a précisé Angie. Il est tombé pour quoi ?

J'ai repris le lait.

– À ton avis ? (J'ai pivoté en m'entendant répondre, le carton de lait figé près de ma cuisse.) Trafic de drogue, ai-je énoncé lentement.

– Tu l'as dit, bouffi.

Amanda McCready ne souriait pas. Elle paraissait me contempler de ses yeux fixes, vides, ses cheveux blond cendré lui retombant mollement autour du visage comme si une paume humide les lui avait plaqués sur les tempes. Elle avait hérité du menton de sa mère, trop carré et trop petit pour son visage ovale, et ses joues creuses laissaient supposer une alimentation douteuse.

Elle ne fronçait pas les sourcils, ne semblait ni triste ni contrariée. Elle était là, tout simplement, sans manifester la moindre réaction vis-à-vis des stimuli extérieurs. Se faire prendre en photo n'était pas différent pour elle de manger, de s'habiller, de regarder la télé ou de se promener avec sa mère. Toutes les expériences de sa jeune vie, semblait-il, se déroulaient selon un tracé horizontal – sans bas, sans hauts, sans rien.

Son portrait légèrement décentré figurait sur une feuille blanche format A4. S'inscrivaient en dessous tous les détails physiques la concernant, puis les mots SI VOUS APERCEVEZ AMANDA, APPELEZ CE NUMÉRO, puis le nom et le numéro de téléphone de Lionel et Beatrice. Venaient ensuite le numéro de la PEAS et le nom de la personne à contacter au sein de la brigade – à savoir, le lieutenant Jack Doyle –, le numéro de Police-Secours et enfin, tout en bas, le nom et le numéro de téléphone d'Helene.

Les avis de recherche étaient posés sur la table de la cuisine chez Lionel, à l'endroit où il les avait abandonnés en rentrant au petit jour. Il avait passé toute la nuit dehors à les placarder sur les palissades, les poutrelles de soutien dans les stations de métro, les abris temporaires sur les chantiers de construction et les façades des bâtiments condamnés par des planches. Il avait couvert le centre de Boston et de Cambridge, pendant que Beatrice et une trentaine de voisins se partageaient la grande banlieue. À l'aube, ils avaient collé le visage d'Amanda sur tous les emplacements – légaux ou illégaux – possibles dans un rayon de trente kilomètres autour de Boston.

À notre arrivée, nous avons trouvé Beatrice dans le salon, occupée à téléphoner à tous les policiers et journalistes travaillant sur l'affaire afin d'obtenir un compte rendu des éventuels progrès accomplis. Là-dessus, elle rappellerait les hôpitaux et terminerait en demandant des explications

aux sociétés qui avaient refusé de placer un avis de recherche dans leurs salles de repos ou leurs cafétérias.

Je ne savais pas quand elle dormait, ni même s'il lui arrivait de prendre un peu de repos.

Helene était assise à la table de la cuisine. En proie à une gueule de bois manifeste, elle picorait des céréales dans un bol. Lionel et Beatrice, sans doute saisis par un mauvais pressentiment en nous voyant tous débarquer ensemble – Angie, moi-même, Poole et Broussard –, nous ont suivis dans la pièce. Lionel, qui sortait de la douche, avait encore les cheveux humides et des gouttes d'eau mouchetaient son uniforme UPS. Quant à Beatrice, elle semblait aussi lasse qu'une réfugiée de guerre.

– Cheddar Olamon, a articulé lentement Helene.

– C'est ça, a confirmé Angie. Cheddar Olamon.

Helene s'est gratté le cou à l'endroit où, pareille à un coléoptère piégé sous la peau, une minuscule veine palpitait furieusement.

– Je suis pas sûre...

– De quoi ? a aboyé Broussard.

– Je veux dire, le nom m'est pas totalement inconnu.

Elle a levé les yeux vers moi en essuyant du bout du doigt une larme tombée sur la table.

– Pas totalement ? a répété Poole. Pas totalement, mademoiselle McCready ? Puis-je inscrire ces propos dans votre déposition ?

– Quoi ? (Helene a passé une main dans ses cheveux filasse.) Quoi ? J'ai juste dit qu'il m'était pas totalement inconnu.

– Un nom comme Cheddar Olamon, a rétorqué Angie, ça ne s'oublie pas. Ou vous le connaissez, ou vous ne le connaissez pas. Point final.

– Minute, je réfléchis.

Après s'être effleuré le nez, Helene a retiré ses doigts, qu'elle a longuement contemplés.

Un raclement a résonné dans la pièce quand Poole a traîné une chaise sur le carrelage pour aller se placer devant Helene.

– Alors, mademoiselle McCready, a-t-il grondé. Oui ou non ?

– Oui ou non quoi ?

Broussard a poussé un profond soupir, tripoté son alliance et tapé du pied par terre.

– Connaissez-vous M. Cheddar Olamon ? a encore chuchoté Poole d'une voix rocailleuse.

– J'en suis pas sû...

– Helene !

La voix d'Angie avait claqué de façon si brutale que même moi j'ai sursauté.

Lorsque Helene s'est redressée vers elle, le coléoptère dans sa gorge a été pris d'une crise d'épi-lepsie sous sa peau. Elle a tenté de soutenir le regard d'Angie pendant un dixième de seconde, mais elle a fini par laisser

retomber sa tête. Ses cheveux se sont répandus sur sa figure, et un léger bruit éraillé lui a échappé au moment où elle croisait les jambes et raidissait les muscles de ses mollets.

– Je connais Cheddar, a-t-elle avoué. Un peu.

– Un tout petit peu, ou un peu beaucoup ?

De nouveau, Broussard a sorti une plaquette de chewing-gum, et quand il a ôté l'emballage d'aluminium, j'ai senti un frisson désagréable le long de ma colonne.

– Je le connais, c'est tout, a répondu Helene en haussant les épaules.

Pour la première fois depuis que nous étions entrés dans leur cuisine, Beatrice et Lionel ont quitté leur place contre le mur : Beatrice s'est dirigée vers le four, entre Broussard et moi ; Lionel, vers une chaise en face d'Helene, de l'autre côté de la table.

– Qui est Cheddar Olamon ? a-t-il murmuré en prenant la main droite de sa sœur pour l'obliger à lui montrer son visage. Helene ? Qui est cet homme ?

Beatrice s'est adressée à moi.

– C'est un trafiquant de drogue, quelque chose comme ça ?

Elle avait parlé si doucement qu'avec le robinet ouvert, personne ne l'avait entendue sauf Broussard et moi.

J'ai haussé les épaules en signe d'impuissance. Sans insister, Beatrice est allée fermer le robinet.

– Helene ? a insisté Lionel d'un ton plus aigu, presque vibrant.

– Écoute, Lionel, c'est qu'un type du coin, a-t-elle déclaré d'une voix morne, éteinte, étrangement distante.

Lionel nous a tous interrogés du regard. Angie et moi, nous avons détourné les yeux.

– Cheddar Olamon, a expliqué Remy Broussard après s'être éclairci la gorge, est effectivement un trafiquant de drogue, monsieur McCready. Entre autres choses.

– Lesquelles ?

– Pardon ?

– Vous avez dit : « Entre autres choses. » Alors, je vous demande lesquelles, s'est obstiné Lionel, une expression de curiosité enfantine blessée inscrite sur ses traits.

Beatrice s'est écartée de l'évier, elle a placé la bouilloire sur l'un des brûleurs de la cuisinière, puis allumé la flamme en dessous.

– Pourquoi refuses-tu de répondre à ton frère, Helene ? a-t-elle lancé.

De derrière son écran de cheveux, sa belle-sœur a répliqué du même ton distant :

– Pourquoi t'irais pas sucer la bite d'un Nègre, Bea ?

Le poing de Lionel s'est abattu sur la table avec tant de force qu'une fissure a couru tout le long du plateau comme un cours d'eau au fond d'un canyon.

– Écoute-moi bien, Helene, a-t-il rugi en brandissant un index tremblant sous le nez de sa sœur. T'avise plus d'insulter ma femme ou de proférer des remarques racistes dans ma cuisine, compris ?

– Lionel...

– Dans ma cuisine, bordel ! (De nouveau, Lionel a frappé la table.) Helene !

Jamais je ne l'avais entendu s'exprimer ainsi. Lors de notre premier entretien, Lionel avait haussé la voix, sans que j'en conçoive d'étonnement particulier ; la colère m'était familière. Mais ça, c'était différent. Le tonnerre. Une force capable de rompre le ciment et de faire trembler les chênes.

– Qui est ce Cheddar Olamon ? a martelé Lionel en agrippant de sa main libre le bord de la table.

– Un dealer, monsieur McCready, a déclaré Poole qui fourrageait dans ses poches à la recherche de son paquet de cigarettes. Doublé d'un pornographe. Et d'un maquereau. (Il a sorti une cigarette du paquet, l'a placée en équilibre sur la table, puis s'est penché pour la renifler.) Et croyez-moi ou non, il a aussi fraudé le fisc.

Lionel, qui apparemment n'avait pas encore assisté au rituel mystérieux du policier, a paru captivé pendant quelques secondes. Enfin, il a reporté son attention sur sa sœur.

– Tu fréquentes un maquereau ?

– Je...

– Un pornographe, Helene ?

Celle-ci s'est détournée de lui et, le bras droit posé sur la table, elle a fixé du regard un point dans la cuisine.

– Que faisiez-vous pour lui ? s'est enquis Broussard.

– Je convoyais de la marchandise de temps en temps.

Elle a allumé une cigarette, puis refermé sa main en coupe sur l'allumette, qu'elle a secouée d'un mouvement semblable à celui d'un joueur de billard qui enduit de craie l'extrémité de la queue.

– Il était question de transport, donc, a observé Poole.

Helene a opiné.

– D'où à où ? a demandé Angie.

– D'ici à Providence, ou d'ici à Philly. Tout dépendait de l'offre et de la demande.

– Et vous receviez quoi, en échange ? a continué Broussard.

– Parfois du liquide. Parfois de la dope.

Nouveau haussement d'épaules.

– De l'héroïne ? est intervenu Lionel.

Sa sœur l'a dévisagé un moment, la cigarette entre les doigts, le corps relâché, quasiment affaissé.

– Mouais, Lionel. Des fois. Des fois de la coke, des fois de l'Ecstasy et des fois... (Elle a remué la tête et balayé du regard le reste de notre

groupe.) Qu'est-ce que ça peut foutre ?

– Des traces de piqûres, a murmuré Beatrice. On l'aurait remarqué s'il y avait eu des traces de piqûres...

Poole a tapoté le genou d'Helene.

– Elle sniffait. (Il a ouvert grand les narines, avant de se pencher vers sa cigarette). Pas vrai, mademoiselle McCready ?

Elle a acquiescé.

– Comme ça, on devient moins dépendant, a-t-elle prétendu.

– Bien sûr, a répliqué Poole avec un sourire.

Après avoir repoussé la main qu'il lui avait placée sur le genou, Helene s'est levée pour aller chercher une canette de Miller dans le réfrigérateur. Quand elle a arraché la languette d'un geste brusque, la bière a moussé sur le dessus. Helene en a avalé une grande lampée.

J'ai jeté un coup d'œil à l'horloge : dix heures trente du matin.

Broussard a appelé deux inspecteurs de la PEAS pour leur demander de localiser et de surveiller Chris Mullen. Outre les policiers affectés dès le début à l'enquête sur la disparition d'Amanda, et les deux hommes chargés de retrouver Ray Likanski, la brigade tout entière faisait désormais des heures supplémentaires pour boucler ce seul dossier.

– C'est strictement confidentiel, a-t-il déclaré au téléphone. En d'autres termes, moi seul ai besoin de savoir ce que vous fabriquez en ce moment. C'est clair ?

Lorsqu'il a raccroché, nous avons suivi Helene et sa bière jusque sur la terrasse de derrière. Des nuages plats, couleur cobalt, dérivaien dans le ciel, et la matinée toute de grisaille s'étirait en longueur, conférant à l'atmosphère une épaisseur moite, une promesse de pluie pour l'après-midi.

L'alcool paraissait procurer à Helene une faculté de concentration inhabituelle. Adossée à la rambarde, elle a affronté nos regards sans crainte ni auto-apitoiement en répondant à toutes nos questions sur Cheddar Olamon et son bras droit, Chris Mullen.

– Depuis combien de temps connaissez-vous M. Olamon ? a demandé Poole.

Elle a haussé les épaules.

– Dix ans, p'têt douze. On est du même quartier.

– Et Chris Mullen ?

– À peu près pareil.

– De quand date votre association ?

Helene a éloigné sa bière de ses lèvres.

– Quoi ?

– Où as-tu rencontré ce... Cheddar ? a interrogé Beatrice.

– Au Filmore, a répondu Helene avant d'avalier une gorgée de Miller.

– Quand avez-vous commencé à travailler pour lui ? a questionné

Angie.

Nouveau haussement d'épaules.

– J'lui ai rendu des p'tits services au fil des années. Y a quatre ans, comme j'avais besoin de fric pour m'occuper d'Amanda...

– Oh, c'est pas vrai ! a pesté Lionel.

Sa sœur lui a jeté un coup d'œil, puis s'est adressée à Poole et à Broussard.

– ... il m'a envoyée faire quelques achats. Rarement des trucs importants.

– Rarement ? a ironisé Poole.

Elle a cillé, avant d'acquiescer brièvement.

Poole a tourné la tête tout en poussant de la langue l'intérieur de sa lèvre inférieure. Quand il a croisé le regard de son collègue, Broussard a sorti de sa poche une autre tablette de chewing-gum.

– Mademoiselle McCready, a-t-il repris, savez-vous à quel service on appartenait, l'inspecteur Broussard et moi, avant de rejoindre la Brigade de protection de l'enfance ?

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? a-t-elle riposté en grimaçant.

Il a fourré le chewing-gum dans sa bouche.

– Rien, évidemment, a-t-il répondu. Mais juste pour information...

– Les Stups, a déclaré Poole.

– Comme la PEAS n'est pas grande, a poursuivi Broussard, et que l'esprit de camaraderie n'est pas son fort, on traîne encore beaucoup avec nos copains des Stups.

– Histoire de se tenir au courant, quoi, a renchéri Poole.

Helene l'a observé en plissant les yeux, essayant manifestement de comprendre où il voulait en venir.

– Si je vous ai bien écoutée, vous avez convoyé de la dope le long du couloir de Philadelphie, a enchaîné Broussard.

– Mmm...

– À qui l'avez-vous apportée ?

Elle a secoué la tête.

– Mademoiselle McCready, on n'est pas là pour organiser une descente chez des dealers, a expliqué Poole. Donnez-nous juste un nom pour confirmer vos petits trafics avec Cheddar Ol...

– Rick Lembo.

– Ah oui, le célèbre Ricky l'Abruti, a raillé Broussard avec un sourire.

– Les opérations, elles avaient lieu où ?

– Au Ramada, près de l'aéroport.

Poole a échangé un regard entendu avec Broussard.

– Vous avez effectué des livraisons dans le New Hampshire ?

Helene a bu un peu de bière avant de répondre par la négative.

– Non ? (Broussard a haussé les sourcils.) Rien du côté de Nashua,

aucune vente à la sauvette aux gangs de bikers ?

– Non, s'est entêtée Helene. Ça, j'y suis pour rien.

– Combien avez-vous fauché à Cheddar, mademoiselle McCready ?

– Pardon ?

– Il y a trois mois, Cheddar Olamon a enfreint les conditions de sa liberté conditionnelle. Il en a pris pour dix à douze ans. (Broussard a craché son chewing-gum par-dessus la rambarde.) Vous l'avez soulagé de combien en apprenant qu'on l'avait chopé ?

– J'ai rien fait, a murmuré Helene, les yeux fixés sur ses pieds nus.

– Faux.

Poole, qui s'était approché d'elle, lui a doucement pris sa bière puis, penché par-dessus la balustrade, il en a vidé le contenu dans l'allée.

– Vous savez, mademoiselle McCready, on raconte partout dans la rue, depuis quelques mois, que juste avant son arrestation Cheddar Olamon aurait expédié un sac de marchandise à des bikers dans un motel de Nashua. Le sac en question a été découvert lors d'une descente de police, mais pas l'argent. Comme ces bikers – tous des gros bras – n'avaient pas encore partagé la camelote, nos copains les flics du Nord en ont déduit que la transaction s'était déroulée quelques minutes avant le raid. Parmi eux, beaucoup sont allés jusqu'à supposer que le convoyeur s'était barré avec le fric. Ce dont, à en croire la rumeur, les membres du camp de Cheddar Olamon ne se doutaient pas jusque-là.

– Où est l'argent ? a interrogé Broussard.

– Je vois pas de quoi vous voulez parler.

– Vous acceptez de repasser au détecteur de mensonge ?

– Je l'ai déjà fait.

– Cette fois, les questions seront différentes.

Helene nous a tourné le dos pour s'absorber dans la contemplation du petit parking goudronné et des arbres rabougris au-delà.

– Combien, mademoiselle McCready ?

Poole avait posé la question d'une voix douce, dénuée de menace ou d'urgence.

– Deux cent mille.

Un silence de mort s'est abattu sur notre groupe.

– Qui était votre complice ?

– Ray Likanski.

– Où est l'argent ?

Elle s'est raidie.

– Aucune idée.

– Ouh, la menteuse, a chantoné Poole. Ouh, la menteuse...

– J'en sais rien, a-t-elle insisté en pivotant. Je le jure devant Dieu.

– Elle le jure devant Dieu, a répété Poole en m'adressant un clin d'œil.

– Dans ce cas, va bien falloir la croire, a ironisé Broussard.

– Mademoiselle McCready ?

Poole a tiré de sous sa veste les poignets de sa chemise, puis les a lissés sur sa peau. Il s'était exprimé d'un ton léger, presque mélodieux.

– Écoutez, je...

– Où est l'argent ?

Plus son intonation devenait légère et mélodieuse, plus il semblait menaçant.

– Je... (Helene s'est passé une main sur le visage, avant de s'effondrer contre la rambarde.) J'étais défoncée, O.K. ? On a quitté le motel, et deux secondes après, tous les flics du New Hampshire ont débarqué sur le parking. Ray s'est serré contre moi, et on a réussi à passer. Comme Amanda pleurait, ils ont dû penser qu'on était une famille en voyage.

– Parce qu'Amanda était avec toi ? s'est écriée Beatrice. Mais c'est pas vrai !

– Qu'est-ce que t'aurais voulu que j'en fasse, hein ? Que je la laisse dans la voiture ?

– Bon, vous avez filé, a récapitulé Poole. Vous étiez stone. Et après ?

– Ray s'est arrêté chez un copain. On y est restés, quoi, une heure.

– Où était Amanda à ce moment-là ? a demandé sa belle-sœur.

Helene a froncé les sourcils.

– Comment veux-tu que je le sache ? Dans la bagnole, p'têt, ou dans la baraque avec nous. C'est l'un ou l'autre. Je te l'ai dit, j'étais complètement partie.

– Vous aviez l'argent en sortant de la maison ? a demandé Poole.

– J'ai pas l'impression.

Broussard a ouvert son calepin.

– Où se trouve-t-elle, cette maison ?

– Au bout d'une impasse.

Un soupir a échappé au policier.

– Où était-elle située ? L'adresse, mademoiselle McCready.

– Je vous le répète, j'étais défoncée. Je...

– Dites-moi au moins le nom de cette putain de ville !

– Charlestown. (La tête inclinée, elle a paru réfléchir.) Mouais, j'en suis presque sûre. Ou Everett.

– Ou Everett, a marmonné Angie en écho. Parfait, ça restreint drôlement le champ des possibilités.

– Charlestown, c'est là où il y a ce grand monument, Helene, suis-je intervenu avec un sourire encourageant. Vous voyez ? Il ressemble à celui de Washington, sauf qu'il se dresse sur Bunker Hill.

– Il se fout de ma gueule ? a demandé Helene à Poole.

– Je n'oserais pas me prononcer sur ce point. Mais M. Kenzie n'a pas tort. Si vous étiez à Charlestown, vous vous rappelleriez le monument, non ?

Pendant un long moment, Helene a trituré ce qui lui restait de cervelle. J'ai hésité à aller lui chercher une autre bière, histoire d'accélérer le

processus.

– Mouais, a-t-elle énoncé très lentement. En repartant, on est passés par la colline près du monument.

– Donc, vous étiez dans la partie est de la ville, a conclu Broussard.

– Ah bon ?

– En tout cas, vous étiez plus près de la cité Bunker Hill, de Medford Street ou de Bunker Hill Avenue que de Main Street ou de Warren Street.

– Si vous le dites... a convenu Helene.

La tête inclinée, Broussard a frotté du dos de la main le chaume sur ses joues, puis inspiré à plusieurs reprises.

– Mademoiselle McCready, à part le fait que cette maison était située au fond d'une impasse, vous souvenez-vous d'autre chose ? Il y avait combien de pièces ?

– C'était tout petit.

– Bon. (Il a inscrit quelques mots dans son calepin.) La couleur ?

– Ils étaient blancs.

– Qui ?

– Les copains de Ray. Un type et une nana. Blancs tous les deux.

– Excellent. Mais pour en revenir à la maison, elle était de quelle couleur ?

Elle a haussé les épaules.

– J'ai oublié.

– Si on tentait de mettre la main sur Likanski ? a lancé Broussard. On n'a qu'à aller en Pennsylvanie. Pas de problème, je conduirai.

Poole a levé une main.

– T'emballe pas, collègue. Mademoiselle McCready, je vous en prie, essayez de rassembler vos souvenirs. Concentrez-vous sur cette nuit-là. Sur les odeurs. La musique que Ray Likanski avait mise sur sa chaîne stéréo. Tout ce qui pourrait vous aider à retourner dans cette voiture. Vous avez roulé de Nashua à Charlestown. Ça représente une heure de trajet, peut-être un peu moins. Vous étiez stone. Vous vous êtes garés dans cette impasse, et vous...

– Non.

– Non quoi ?

– On s'est pas garés dans l'allée. Comme elle était encombrée par une vieille guimbarde toute cassée, on a laissé not' bagnole dans la rue. On a tourné au moins vingt minutes avant de trouver une place. Ça craint, là-bas, question stationnement.

Poole a opiné.

– À propos de cette guimbarde dans l'allée, rien ne vous a paru curieux ?

– Ben non, c'était juste un tas de rouille posé sur des parpaings. Sans roues ni rien.

– D'où les parpaings, justement, a souligné Poole. C'est tout ?

Helene s'apprêtait à nier de la tête quand, soudain, elle a gloussé.

– Vous voulez bien partager la plaisanterie avec nous ? a demandé Poole.

Toujours souriante, elle s'est tournée vers lui.

– Quoi ?

– Pourquoi riez-vous, mademoiselle McCready ?

– À cause de Garfield.

– James A. Garfield ? Le vingtième président des États-Unis ?

– Hein ? (Elle a écarquillé les yeux.) Non, le chat.

Pour le coup, c'est nous qui avons écarquillé les yeux.

– Ben oui, le chat ! a-t-elle répété en ouvrant les mains. Dans la bande dessinée.

– Ah, ai-je fait.

– Vous vous rappelez l'époque où tout le monde avait une peluche Garfield fixée sur la vitre arrière ? Y en avait un aussi dans cette bagnole, figurez-vous. Voilà pourquoi j'ai compris qu'elle était là depuis un sacré bout de temps. Je veux dire, qui c'est qu'irait mettre un Garfield sur sa vitre, de nos jours ?

– Ça, c'est bien vrai, a approuvé Poole. C'est bien vrai.

Lorsque John Winthrop et les premiers colons arrivèrent dans le Nouveau Monde, ils décidèrent d'occuper un territoire d'environ un kilomètre carré situé presque entièrement sur une colline qu'ils baptisèrent Boston, comme la ville anglaise qu'ils venaient de quitter. Au cours du premier hiver rigoureux que les pèlerins de Winthrop passèrent là, l'eau leur parut étrangement saumâtre ; aussi traversèrent-ils le canal, emportant le nom de Boston et abandonnant derrière eux l'étendue désormais privée d'appellation et de but qui deviendrait plus tard Charlestown.

Depuis lors, la ville de Charlestown se cramponne à son identité de bastion. Irlandaise à l'origine, habitée par des dizaines de générations de pêcheurs, de marins marchands et de dockers, Charlestown est tristement célèbre pour son code du silence – un refus de parler à la police ayant pour conséquence un taux de criminalité qui, s'il n'atteint pas des sommets, peut néanmoins s'enorgueillir du plus haut pourcentage national d'affaires non résolues. Cette obstination à ne rien dire s'étend jusqu'aux plus simples renseignements. Demandez à un indigène où est telle ou telle rue, et il vous observera d'un air soupçonneux, les yeux plissés. Avec un peu de chance, vous obtiendrez une réponse relativement polie du genre « Ben, qu'est-ce que vous foutez là si vous savez pas où vous allez ? », suivie par une extension du majeur au cas où il vous jugerait vraiment sympathique.

Il est donc assez facile de s'égarer à Charlestown. Non seulement les plaques de rue disparaissent tout le temps, mais parfois les bâtiments sont tellement serrés les uns contre les autres qu'ils dissimulent les petits passages menant à d'autres édifices derrière. Les ruelles qui grimpent à l'assaut de la colline ont tendance à s'achever en cul-de-sac ou à louvoyer, obligeant souvent les conducteurs à tourner dans la direction opposée à celle qu'ils comptaient initialement prendre.

Sans compter que chaque quartier possède son propre caractère et que la transition de l'un à l'autre se révèle parfois brutale. La cité Mishawum, par exemple, cède brusquement la place aux beaux immeubles de grès brun formant un demi-cercle autour d'Edwards Park ; de même, les routes

qui passent devant Monument Square avec ses majestueuses demeures coloniales aux façades de brique rouge bordées de blanc plongent sans avertissement ni respect pour la gravité dans la sombre grisaille des HLM de Bunker Hill, l'une des cités blanches les plus pauvres de la Virginie occidentale.

Pourtant, il émane de cet assemblage hétéroclite – où se côtoient brique et mortier, bardeaux coloniaux et pavés, tavernes pré-révolutionnaires et zones de marins post-traité de Versailles – un sens du passé difficile à retrouver dans le reste du pays.

N'empêche, rouler dans Charlestown tient du cauchemar.

Ce que nous faisons néanmoins depuis une bonne heure à la suite de Poole et de Broussard qui, accompagnés d'Helene sur la banquette arrière de leur Taurus, sillonnaient la ville en tous sens. Nous avons quadrillé la colline, contourné l'arrière des deux cités, traversé pare-chocs contre pare-chocs les enclaves envahies par les BCBG à proximité du monument de Bunker Hill et au début de Warren Street. Nous avons longé les quais, dépassé le *Old Ironsides* ¹, les chantiers navals ainsi que les entrepôts ou autres hangars à bateaux jadis décrépits et aujourd'hui reconvertis en appartements de luxe, cahoté sur les routes défoncées qui encerclaient les anciennes pêcheries tombées dans l'oubli depuis longtemps et dont les ruines calcinées se dressaient encore au bout d'une langue de terre d'où plus d'un gars du milieu avait dû emporter avec lui sa dernière vision du clair de lune baignant les eaux de la Mystic River, tandis qu'une détonation résonnait dans la nuit et qu'une balle s'enfonçait dans son crâne.

Nous avons talonné la Taurus le long de Main Street et de Rutherford Avenue, à flanc de colline jusqu'à High Street puis, parvenus au sommet, nous étions redescendus sur Bunker Hill Avenue avant de pousser jusqu'à Medford Street en prenant soin d'examiner toutes les ruelles intermédiaires, toutes les allées ou impasses que nous apercevions soudain du coin de l'œil. À la recherche d'une vieille guimbarde sur des parpaings. À la recherche de deux cent mille dollars. À la recherche de Garfield.

– On sera bientôt à court d'essence, a observé Angie.

– Ou de patience, ai-je ajouté en voyant Helene montrer quelque chose sur le bas-côté.

J'ai freiné au moment où, une nouvelle fois, la Taurus s'arrêtait à quelques mètres devant nous. Broussard en est sorti avec Helene et ils se sont tous les deux dirigés vers une impasse. Après y avoir jeté un coup d'œil, Broussard a posé une question à Helene, qui a fait non de la tête. Quand ils ont regagné la Taurus, j'ai relâché la pédale de frein.

– Pourquoi on cherche ce fric, déjà ? m'a demandé Angie quelques minutes plus tard, alors que nous poursuivions notre descente vers le pied de la colline, le capot de notre Crown Victoria pointé vers le bas, les

freins émettant de sinistres grincements, la pédale tressautant sous mon pied.

J'ai haussé les épaules.

– D'une part, c'est ce qui s'apparente le plus à l'ébauche d'une piste depuis le début de cette enquête, ai-je répondu, et de l'autre, Broussard et Poole ont l'air de penser maintenant à un kidnapping en rapport avec une histoire de drogue.

– Dans ce cas, où est la demande de rançon ? Comment se fait-il que ni Chris Mullen, ni Cheddar Olamon, ni aucun de leurs acolytes n'ait contacté Helene ?

– Ils attendent peut-être qu'elle établisse le lien toute seule.

– Mouais, ben, ils n'ont pas fini d'attendre !

– À ce que je sache, Chris et Cheddar n'ont pas inventé la poudre non plus.

– D'accord, mais...

Nous nous étions de nouveau immobilisés, et cette fois Helene est descendue de voiture avant Broussard en indiquant par gestes frénétiques une benne de chantier sur le trottoir. Les ouvriers chargés de rénover la maison de l'autre côté de la rue n'étaient nulle part en vue ; en découvrant l'échafaudage édifié contre la façade, je me suis néanmoins douté qu'ils devaient se trouver dans les parages.

J'ai serré le frein à main, et à peine étais-je sorti de voiture que j'ai compris pourquoi Helene paraissait si excitée. La benne, d'un mètre cinquante de haut sur un mètre vingt de large, masquait une petite allée encombrée par une Gran Torino de la fin des années soixante-dix posée sur des parpaings. Un gros chat orange fixé par des ventouses à la vitre arrière, pattes écartées, souriait comme un idiot à travers le verre crasseux.

Comme il était impossible de se garer en double file dans la rue sans la bloquer complètement, nous avons encore passé cinq minutes à chercher des places de stationnement dans Bartlett Street, en haut de la colline. Ensuite, nous sommes tous les cinq retournés à pied vers l'impasse. Les ouvriers, revenus dans l'intervalle, déambulaient autour de l'échafaudage avec leurs glacières et leurs litres de Mountain Dew. À notre approche, ils n'ont pas manqué de siffler Helene et Angie.

Parvenu à leur hauteur, Poole a salué l'un d'entre eux, l'amenant à détourner les yeux.

– Monsieur Fred Griffin ! s'est exclamé l'inspecteur. Alors, toujours accro aux amphets ?

L'intéressé a secoué la tête avec vigueur.

– Veuillez présenter des excuses à ces dames, a ordonné Poole de sa voix chantante à l'intonation menaçante, avant de s'engager dans le petit passage.

Le dénommé Fred s'est éclairci la gorge.

– S'cusez-moi, m'dames.

Lorsque Helene lui a tendu le majeur, les autres ouvriers l'ont huée.

Nous étions à la traîne, Angie et moi, quand elle m'a donné un coup de coude.

– T'as pas l'impression que Poole est un peu nerveux, malgré son grand sourire ?

– Personnellement, ai-je répondu, je m'amuserais pas à lui chercher des emmerdes. Mais je suis une poule mouillée.

– C'est notre secret, bébé.

Elle m'a tapoté les fesses au moment où nous nous engageons dans l'allée, ce qui a déclenché une nouvelle salve de sifflements de l'autre côté de la rue.

La Gran Torino n'avait pas servi depuis longtemps ; Helene avait raison sur ce point. Des plaques de rouille et de peinture beigeasse jonchaient les moellons sous les essieux. Les vitres avaient accumulé tellement de poussière que je me suis demandé comment nous avions pu distinguer Garfield un peu plus tôt. Un journal dont les gros titres parlaient de la mission de paix entreprise par la princesse Diana en Bosnie s'étalait sur le tableau de bord.

L'allée elle-même était faite de pavés fissurés en certains endroits, cassés en d'autres, révélant une terre gris-rose en dessous. Deux poubelles en plastique dégorgeaient des ordures sous un compteur à gaz couvert de toiles d'araignées. Le passage, bordé par deux immeubles de trois étages, était si étroit que j'avais du mal à comprendre comment on avait réussi à y loger une voiture.

Tout au bout, à environ dix mètres de la rue, se dressait un pavillon carré qui, à en juger par ses lignes simplistes, devait dater des années quarante ou cinquante. Il aurait tout aussi bien pu s'agir de la cabane d'un contremaître sur un chantier, ou d'une petite station de radio amateur, et il aurait sans doute moins détonné dans un quartier plus pauvre sur le plan architectural, mais il n'en demeurait pas moins hideux. Il n'y avait pas de perron, juste une porte de guingois, surélevée d'environ trois centimètres par rapport au sol, et les bardeaux en bois étaient recouverts de papier goudronné, comme si quelqu'un avait un jour songé à une toiture en aluminium, puis abandonné l'idée en cours de route.

– Vous vous rappelez le nom des occupants ? a demandé Poole à Helene en ouvrant son holster d'un coup de pouce.

– Non.

– Le contraire m'aurait étonné, a marmonné Broussard, qui scrutait les quatre fenêtres en façade, protégées par des stores en plastique crasseux. Vous avez bien dit qu'ils étaient deux ?

– Mouais. Un type avec sa copine, a confirmé Helene.

Elle a levé la tête vers les immeubles qui projetaient leur ombre sur

nous. Au même moment, une fenêtre s'est ouverte dans notre dos, et avec un bel ensemble nous avons tous fait volte-face.

– Bordel de merde ! s'est exclamée Helene.

Du deuxième étage d'un des bâtiments, une femme d'une soixantaine d'années nous observait. Elle tenait à la main une cuillère en bois, d'où sont tombés quelques linguini.

– Z'êtes là pour les animaux ? a-t-elle crié.

– Pardon ?

Les yeux plissés, Poole l'a regardée.

– C'est la SPA qui vous envoie ? a repris la femme en agitant sa cuillère.

– À cinq ? s'est étonnée Angie.

– J'ai téléphoné, a répliqué l'inconnue. J'ai téléphoné, je vous dis.

– À quel sujet ? ai-je demandé.

– Ben, au sujet de ces foutus chats, espèce de gros malin. D'une oreille, faut que j'écoute mon petit-fils Jeffrey pleurnicher, et de l'autre, mon mari rouspéter. J'ai l'air d'en avoir une troisième derrière le crâne pour écouter tous ces foutus chats ?

– Non, m'dame, a répondu Poole. J'aperçois pas de troisième oreille.

Broussard s'est éclairci la gorge.

– Mais bon, d'ici, on vous voit que de face...

Angie a été prise d'une quinte de toux tandis que Poole baissait la tête, subitement intéressé par ses chaussures.

– Z'êtes des flics, hein ?

– Qu'est-ce qui nous a trahis ? s'est enquis Broussard.

– Le manque de respect pour les travailleurs.

Sur ces mots, elle a claqué la fenêtre avec tant de force que les vitres ont tremblé.

– On vous voit que de face... a répété Poole, hilare.

– T'as apprécié, collègue ?

Déjà, Broussard frappait à la porte du pavillon. En allant inspecter les poubelles pleines près du compteur à gaz, j'ai compté au moins dix petites boîtes de nourriture pour chats.

Broussard a frappé de nouveau.

– C'est pas vrai, je respecte les travailleurs, a-t-il affirmé.

– La plupart du temps, oui, a admis Poole.

J'ai jeté un coup d'œil à Helene. Pourquoi les deux policiers ne lui avaient-ils pas dit de rester dans la voiture ?

Quand Broussard a frappé pour la troisième fois, un miaulement s'est élevé de l'autre côté du battant.

– Mademoiselle McCready ? a appelé le policier en reculant.

– Mmm...

De la main, Broussard a indiqué la porte.

– Pourriez-vous avoir l'obligeance de tourner la poignée ?

Elle l'a regardé bizarrement, mais lui a néanmoins obéi, et le battant s'est écarté. Broussard lui a souri.

– À présent, pourriez-vous avancer d'un pas ?

De nouveau, Helene s'est exécutée.

– Parfait, a approuvé Poole. Vous voyez quelque chose ?

Elle a tourné la tête vers nous.

– Il fait très sombre, là-dedans. Et ça sent drôle.

En même temps qu'il écrivait dans son calepin, Broussard a lu les mots à haute voix :

– « Le témoin a déclaré que les lieux dégageaient une odeur anormale. » (Il a remis le capuchon sur son stylo.) Bon, vous pouvez revenir, mademoiselle McCready.

Avec Angie, nous avons échangé un regard entendu. Il fallait bien reconnaître que Poole et Broussard connaissaient leur affaire. En demandant à Helene d'ouvrir la porte et d'entrer la première, ils avaient évité le recours à un mandat. « Une odeur anormale » constituait un motif d'intervention suffisant, et maintenant qu'Helene avait franchi le seuil, n'importe qui avait légalement le droit de pénétrer dans la maison.

Helene a regagné l'allée, puis elle a reporté son attention sur la fenêtre d'où la femme s'était plainte des chats.

L'un d'eux, un tigré roux émacié aux côtes saillantes, est soudain passé comme une flèche près de Broussard avant de me contourner, de bondir au sommet d'une poubelle et de plonger la tête dans la collection de boîtes que j'avais remarquée un peu plus tôt.

– Hé, les gars, ai-je lancé à Poole et Broussard. Regardez les pattes du chat. Y a du sang dessus.

– Beurk, dégoûtant, a commenté Helene.

– Vous, vous restez là, lui a ordonné Broussard. Ne bougez pas tant qu'on ne vous appelle pas.

Elle a sorti ses cigarettes.

– Ça, pas besoin de me le dire deux fois.

Poole s'est penché à l'intérieur pour humer l'air ambiant. Quand il a pivoté vers son collègue, il a froncé les sourcils et hoché la tête en même temps.

Avec Angie, nous nous sommes rapprochés des deux hommes.

– Des boursofflés, a déclaré Broussard. Quelqu'un a de l'eau de Cologne, ou du parfum ?

Angie et moi lui avons signifié que non. Poole a alors retiré de sa poche un petit flacon d'Aramis. Jusque-là, j'ignorais qu'on le vendait toujours.

– Aramis ? ai-je lancé. Ils étaient à court de Brut, ou quoi ?

Poole m'a gratifié d'un regard malicieux.

– D'Old Spice aussi, hélas.

Il nous a tendu l'eau de toilette, que nous avons appliquée

généreusement sur notre lèvre supérieure. Angie en a aussi arrosé son mouchoir. Mieux valait encore supporter cette odeur nauséabonde qui me brûlait l'intérieur des narines plutôt que respirer sans la moindre protection celle d'un boursoufflé.

Les « boursoufflés », c'est ainsi que les flics, les urgentistes et les médecins nomment les cadavres dont la mort remonte à un certain temps. Une fois les gaz et les acides libérés après le stade de la rigidité, le corps gonfle, enfle et fait toutes sortes de choses appétissantes.

Nous avons pénétré dans un vestibule de la taille de ma voiture. Des bottes d'hiver tachées de sel, posées sur la pile des journaux du mois de février, voisinaient avec une bêche au manche entaillé, un gril rouillé et un sac de canettes de bière vides. Sur le tapis vert élimé, déchiré en plusieurs endroits, des pattes de chat avaient dessiné des empreintes sanglantes.

Le salon se trouvait juste après, éclairé par la lumière filtrant à travers les carreaux sales et la lueur argentée d'un téléviseur en marche dont le volume était baissé. L'intérieur de la maison était plongé dans la pénombre, mais la lumière grise provenant des fenêtres latérales emplissait les pièces d'une sorte de brume couleur d'étain qui accentuait encore l'aspect sordide des lieux. Le sol disparaissait sous des carrés de moquette dépareillés, assemblés selon des critères esthétiques sans doute propres aux junkies ; des touffes de poils émergeaient aux endroits où ils étaient accolés. Des panneaux de contreplaqué blond dissimulaient les murs, et le plafond peint en blanc s'écaillait. Il y avait un futon en lambeaux repoussé contre une cloison, et peu à peu, alors que nos yeux s'accoutumaient à la faible luminosité, j'ai distingué plusieurs paires d'yeux brillants sur le tissu lacéré.

Une sorte de grondement sourd rappelant à la fois le chant des cigales et le bourdonnement d'un générateur électrique s'est soudain élevé du futon, et les différentes paires d'yeux se sont déplacées par mouvements irréguliers.

Et brusquement, les créatures ont attaqué.

Ou du moins, c'est ce qu'il nous a semblé au début. Une cacophonie de miaulements perçants a précédé un exode désordonné tandis que les chats – des siamois, des tachetés, des tigrés et un Hemingway – bondissaient du canapé toutes griffes dehors, atterraient sur la table basse, s'empêtraient dans les poils de la moquette, filaient entre nos jambes et se cognaient contre les plinthes tellement ils avaient hâte de gagner la porte.

– Bonté divine ! s'est écrié Poole en sautillant à cloche-pied.

Je me suis plaqué contre le mur, imité aussitôt par Angie.

Broussard s'est précipité à droite, puis à gauche, en frappant frénétiquement le bas de sa veste.

Mais les félins n'en avaient pas après nous. Ils ne s'intéressaient qu'à la lumière du soleil.

À l'entrée de la maison, Helene a poussé un cri strident lorsque les animaux ont jailli par la porte ouverte.

– Nom de... Au secours !

– Qu'est-ce que je vous avais dit, hein ? a crié une voix que j'ai reconnue comme étant celle de la femme à la cuillère en bois. Un fléau. C'est un vrai fléau qui s'est abattu sur la ville de Charlestown !

À l'intérieur du pavillon régnait désormais un silence si total que j'ai distingué le tic-tac d'une horloge dans la cuisine.

– Foutus chats, a grommelé Poole d'un ton dégoûté, avant de s'essuyer le front avec un mouchoir.

Broussard, qui inspectait les revers de son pantalon, a ôté de sa chaussure une touffe de poils.

– Les chats sont intelligents, a répliqué Angie en s'écartant du mur. Plus que les chiens.

– Peut-être, mais les chiens vont chercher le journal, ai-je souligné.

– Mouais, et ils étripent pas les canapés, a ajouté Broussard.

– Et ils bouffent pas non plus le cadavre de leurs maîtres quand ils ont faim, a renchéri Poole. Contrairement aux chats.

– Beurk, a fait Angie. C'est une blague, hein ?

Lentement, nous nous sommes dirigés vers la cuisine.

En entrant, j'ai dû m'arrêter un court instant, reprendre mon souffle et inspirer par mes narines dilatées le parfum sur ma lèvre supérieure.

– Oh, merde ! s'est exclamée Angie, qui a plaqué son mouchoir sur sa figure.

Un homme nu était ligoté sur une chaise devant nous. À un ou deux mètres de lui se trouvait une femme agenouillée par terre, le menton sur la poitrine, les brides de son négligé blanc maculé de sang lui retombant au niveau des coudes, les poignets et les chevilles entravés dans son dos. Les deux corps, gonflés par les gaz, avaient pris la couleur blanchâtre de la cendre volcanique maintenant que le sang ne circulait plus dans leurs veines.

L'homme avait reçu en pleine poitrine une décharge de chevrotines qui lui avait fracassé le sternum et le haut de la cage thoracique. À en juger par la taille de la blessure, le coup de feu avait été tiré à bout portant par un fusil. Et malheureusement, Poole ne nous avait pas menti au sujet des habitudes alimentaires et de la loyauté douteuse de la gent féline. La chair de la victime n'était pas seulement ravagée par les plombs. Entre les dégâts causés par l'arme, le temps et les chats, la partie supérieure de son torse semblait avoir été ouverte de l'intérieur par des ciseaux chirurgicaux.

– Dites-moi que ces machins, là, ne sont pas ce que je pense, a murmuré Angie, les yeux rivés sur le trou béant.

– Navré, mais ce sont bien ses poumons, a affirmé Poole.

– C'est officiel, a annoncé Angie. J'ai envie de vomir.

Ayant glissé la pointe d'un stylo à bille sous le menton du macchabée, Poole lui a redressé la tête.

– Tiens donc ! Salut, David !

– Martin ? a lancé Broussard, qui s'est approché du corps.

– Lui-même. (Poole a effleuré les cheveux du mort.) T'as pas l'air en forme, mon vieux David.

– David Martin, nous a précisé Broussard. Connu également sous le nom de P'tit David.

Angie a étouffé un haut-le-cœur dans son mouchoir.

– Il m'a pourtant l'air grand... a-t-elle objecté.

– Ça n'a rien à voir avec la taille de son corps.

Elle a jeté un coup d'œil à l'entrejambe du malheureux.

– Oh.

– Et là, c'est sûrement Kimmie, a poursuivi Poole, qui a enjambé la flaque de sang séché le séparant de la femme en négligé.

À peine lui avait-il redressé la tête à son tour qu'il s'écriait :

– Oh, nom de Dieu !

Une balafre noirâtre ouvrait un sillon dans la gorge de Kimmie. Son menton et ses pommettes étaient éclaboussés de sang sombre et ses yeux levés vers le ciel semblaient espérer une délivrance, de l'aide ou encore la preuve qu'il existait quelque chose, n'importe quoi, au-delà de cette cuisine.

J'ai également vu sur ses bras plusieurs coupures profondes recouvertes d'une épaisse croûte de sang séché. Quant à ses épaules et ses clavicules, elles étaient parsemées de plaies qui me sont apparues comme autant de brûlures de cigarettes.

– Elle a été torturée.

Broussard a opiné.

– Mouais, devant son copain. « Si tu me dis pas où t'as planqué le fric, je la charcute. » Ce genre de truc. (Il a remué la tête.) Ça craint vraiment. Kimmie avait beau se camérer, c'était une fille sympa.

– En tout cas, les chats ne l'ont pas abîmée, a déclaré Poole en s'éloignant du corps.

– Quoi ? s'est étonnée Angie.

Il lui a montré P'tit David.

– Comme vous pouvez le constater, ils s'en sont pris à M. Martin. Mais ils ont épargné Kimmie.

– Où voulez-vous en venir ? ai-je demandé.

– Ils aimaient bien Kimmie, a affirmé Broussard. Mais pas P'tit David. Dommage que les assassins n'aient pas réagi de la même manière.

Broussard s'est approché de son équipier.

– Tu crois que P'tit David leur a donné le magot ?

Avant de répondre, Poole a laissé retomber doucement la tête de Kimmie en faisant *Tss, tss, tss*.

– Ce gars-là, il était rudement rapace. (Il nous a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.) C'est pas pour dire du mal des morts, mais... Un jour, y a deux ou trois ans, P'tit David et une de ses ex ont braqué un drugstore et raflé tout le stock de Demerol, de Darvon, de Valium, etc. Bref, en attendant les flics arriver, nos deux lascars ont voulu s'enfuir par derrière, mais il fallait sauter de l'échelle d'incendie qui se trouvait au niveau du premier étage. La fille s'est fracturé la cheville. P'tit David l'aimait tellement qu'il l'a délestée de son butin avant de l'abandonner sur place.

D'abord Maous Dave Strand. Maintenant P'tit David Martin. Il était grand temps, me semblait-il, de ne plus appeler nos enfants David.

J'ai examiné la cuisine. Les dalles de lino avaient été arrachées, les étagères débarrassées ; des boîtes de conserve et des sachets de chips vides jonchaient le sol. De même, on avait ôté les plaques du plafond, qui s'entassaient près de la table sous une bonne couche de poussière blanche. Four et réfrigérateur avaient été écartés du mur. Tous les placards étaient ouverts.

Quiconque avait tué P'tit David et Kimmie s'était montré particulièrement minutieux.

– On donne l'alerte ? a demandé Broussard.

Son collègue a haussé les épaules.

– On pourrait peut-être déjà inspecter les lieux, non ?

Sur ces mots, Poole a sorti de sa poche plusieurs paires de gants en latex, puis il nous en a donné une à chacun.

– C'est une scène de crime, nous a dit Broussard. Attention de pas la contaminer.

La chambre et la salle de bains se trouvaient dans le même état que la cuisine et le salon. Tout avait été retourné, éventré, vidé sur le sol. Cela dit, ce n'était guère plus la pagaille que dans certains logements de toxicos où j'avais eu l'occasion de mettre les pieds.

– La télé ! a soudain crié Angie.

J'ai passé la tête dans le couloir au moment où Poole sortait de la cuisine, et Broussard de la salle de bains. Nous avons rejoint Angie près du poste.

– Personne n'y a touché, a-t-elle constaté.

– Sans doute parce qu'elle est allumée, a fait remarquer Poole.

– Et ?

– Difficile de planquer deux cent mille dollars là-dedans sans la mettre en panne, a expliqué Broussard. Vous ne croyez pas ?

Angie a haussé les épaules, puis reporté son attention sur l'écran où l'on voyait l'un des invités de Jerry Springer traiter une participante de « pute » et un spectateur amusé de « sale chien ». Elle a monté le son.

Avec un soupir, Broussard a déclaré :

– Bon, je vais chercher un tournevis.

Jerry Springer regardait les spectateurs d'un air entendu. Des sifflements se sont élevés dans la salle. Pas mal d'exclamations ont été remplacées par des bips sonores.

Derrière nous, Helene a soudain lancé :

– Ouais, super ! C'est l'heure de l'émission de Springer.

Au même instant, Broussard a rapporté de la salle de bains un minuscule tournevis au manche de caoutchouc rouge.

– Mademoiselle McCready, a-t-il commencé, j'aimerais autant que vous alliez attendre à l'extérieur.

Sans quitter des yeux l'écran, Helene s'est assise au bord du futon déchiqueté.

– Cette bonne femme, dehors, elle gueule toujours à cause des chats. Elle a dit qu'elle allait appeler la police.

– Vous ne lui avez pas répondu que c'est *nous*, la police ?

Un léger sourire s'est dessiné sur les lèvres d'Helene quand l'une des invitées de Jerry a expédié un bon coup de poing à sa voisine.

– Si, mais elle a dit qu'elle allait quand même appeler.

Brandissant son tournevis, Broussard a fait un signe à Angie. Celle-ci a éteint le téléviseur en plein milieu d'une série de bips.

– Merde ! s'est exclamée Helene. (Elle a reniflé à plusieurs reprises.) Qu'est-ce que ça schlingue, ici.

– Vous voulez un peu de parfum ?

De la tête, elle a décliné l'offre.

– C'était encore pire dans le mobile home de mon ex, nous a-t-elle confié. Il avait l'habitude de laisser tremper ses chaussettes sales dans l'évier. Pour le coup, je vous parle même pas de l'odeur...

Poole a ouvert la bouche comme s'il se préparait à formuler une remarque désobligeante, mais après lui avoir jeté un coup d'œil, il a paru se raviser et n'a laissé échapper qu'un gros soupir impuissant.

Dans l'intervalle, Broussard avait dévissé le panneau arrière du poste. Je l'ai aidé à l'ôter, et nous nous sommes tous penchés pour regarder à l'intérieur.

– Alors ? a interrogé Poole.

– Câbles, fils électriques, haut-parleurs internes, tube cathodique... a énuméré Broussard.

Nous avons remis le cache en place.

– Hé, s'est défendue Angie, c'était pas la plus mauvaise idée de la journée !

– Oh non, a répliqué Poole en ouvrant les mains.

– Ni la meilleure, a marmonné Broussard.

– Quoi ? a grondé Angie.

Il lui a aussitôt décoché son plus beau sourire innocent.

– Mmm ?

– Vous pourriez rallumer la télé ? a demandé Helene.

Les yeux rétrécis, Poole l'a observée quelques secondes.

– Patrick ?

– Oui ?

– Il y a un jardin, derrière. Vous pourriez y conduire Mlle McCready pendant qu'on termine ici ?

– Et mon émission, alors ? a protesté Helene.

– Je vous la referai en direct, ai-je déclaré. J'ai compris comment ça marchait : « pute », « sale chien », « bip »...

Au moment où je lui tendais la main, elle a levé vers moi un regard perplexe.

– C'est pas très clair, ce que vous racontez.

– *Hou-hou*, ai-je rétorqué.

En approchant de la cuisine, Poole a ordonné :

– Fermez les yeux, mademoiselle McCready.

– Hein ?

Helene s'est légèrement éloignée de lui.

– Croyez-moi sur parole, vous n'avez aucune envie de voir ce qu'il y a là-dedans.

Mais avant que l'un de nous deux puisse intervenir, elle a tendu le cou pour essayer d'apercevoir quelque chose par-dessus l'épaule du policier.

L'air résigné, celui-ci s'est écarté.

Une fois dans la pièce, Helene s'est immobilisée. Je suis resté juste derrière elle, persuadé que d'un instant à l'autre elle allait hurler, s'évanouir, tomber à genoux ou s'enfuir dans le salon.

– Ils sont morts ? a-t-elle demandé.

– Oh que oui, ai-je répondu. Plus morts que morts.

Sur ce, elle s'est dirigée vers la porte du fond. J'ai tourné la tête vers Poole, qui a haussé les sourcils.

Parvenue à la hauteur de P'tit Dave, elle a marqué une pause le temps d'examiner son torse.

– C'est comme dans ce film... a-t-elle commenté.

– Lequel ?

– Celui avec tous les aliens qui jaillissaient de la poitrine des gens et qui avaient de l'acide à la place du sang. C'était quoi déjà, le titre ?

– *Alien*, ai-je dit.

– C'est ça. Ils leur sortaient de la poitrine. Mais le film, il s'appelait comment ?

Angie est partie chercher du ravitaillement au Dunkin' Donuts du coin, puis nous a rejoints dans le jardin quelques minutes plus tard, Helene et moi, pendant que les deux inspecteurs fouillaient la maison, armés de calepins et d'appareils photo.

Ledit jardin méritait à peine son nom. La penderie dans ma chambre était plus grande. P'tit Dave et Kimmie y avaient placé une table et des

chaises métalliques rouillées sur lesquelles nous avons pris place, environnés par les bruits montant du voisinage en cette fin d'après-midi qui fraîchissait peu à peu – mères appelant leurs enfants, ouvriers utilisant des perceuses de l'autre côté de la maison, gamins disputant une partie de ballon quelques centaines de mètres plus loin.

Helene, qui buvait son Coca à la paille, a déclaré soudain :

– Dommage. Ils avaient l'air sympa.

J'ai avalé une gorgée de café.

– Vous les avez rencontrés souvent ?

– Non, juste cette fois-là.

– Vous ne vous rappelez aucun détail particulier au sujet de cette soirée ? a demandé Angie.

L'air songeur, Helene a bu encore un peu de Coca.

– Si, tous les chats. Y en avait partout. L'un d'eux a griffé la main d'Amanda. Une vraie saloperie ! (Elle nous a souri.) Le chat, je veux dire.

– Donc, Amanda se trouvait à l'intérieur avec vous.

– Semblerait bien que oui.

– Avant, vous n'en étiez pas sûre.

Quand elle a haussé les épaules, j'ai dû lutter contre l'envie de les lui immobiliser sans ménagement.

– Ah bon ? Ouais, c'est vrai, j'en étais pas sûre avant de me souvenir du chat qui l'avait griffée. Mais maintenant, je sais qu'elle était dans la maison.

– Rien d'autre ? l'a pressée Angie en pianotant sur la table.

– Elle était gentille.

– Qui ? Kimmie ?

Un sourire aux lèvres, Helene a pointé un doigt dans ma direction.

– Mouais. C'était son nom, Kimmie. Elle était vachement cool. Elle nous a emmenées dans sa chambre, Amanda et moi, pour nous montrer des photos de son voyage à Disney World. Après ça, Amanda, on la tenait plus. Sur le trajet du retour, elle a pas arrêté de nous saouler avec ses : « Dis, maman, on peut aller voir Mickey et Minnie ? On peut aller à Disney World ? » (Elle a émis un petit reniflement de mépris.) Ah, les gosses... Comme si j'avais les moyens !

– Vous transportiez deux cent mille dollars en arrivant ici.

– Peut-être, mais ça, c'était une idée de Ray. Je veux dire, j'aurais jamais osé arnaquer moi-même ce cinglé de Cheddar Olamon. Ray m'a affirmé qu'il me mettrait dans la combine. Il m'avait jamais menti avant, alors j'ai pensé que c'était son problème si Cheddar se rendait compte de quelque chose.

Nouveau haussement d'épaules.

– Cheddar et moi, on se connaît depuis un sacré bout de temps, ai-je révélé.

– Sérieux ?

J'ai hoché la tête.

– Chris Mullen aussi. On jouait tous au base-ball dans la ligue Babe Ruth, on traînait ensemble...

– C'est pas des blagues ? a lancé Helene, les yeux écarquillés.

– Je le jure devant Dieu, ai-je répondu en levant la main droite. Pour en revenir à Cheddar, Helene, vous savez comment il réagissait quand il soupçonnait quelqu'un de l'avoir roulé ?

Elle a saisi son gobelet de soda pour le reposer presque aussitôt.

– Écoutez, je vous le répète, c'était une idée de Ray. Moi, j'ai fait que l'accompagner dans ce motel...

– Cheddar, disais-je donc – et à l'époque, on était encore des mômes ; on avait quoi, dans les quinze ans –, a vu un soir sa copine regarder un autre type. Il a cassé une bouteille de bière contre un lampadaire et a lacéré le visage de la nana avec un tesson. Après, il lui a arraché le nez. À quinze ans, il était déjà comme ça, Helene. À votre avis, comment il est devenu aujourd'hui ?

Elle a aspiré son Coca jusqu'à ce qu'il ne reste plus que de la glace au fond du gobelet.

– C'est Ray qui...

– Vous croyez qu'il hésitera à tuer votre fille ? Que ça l'empêchera de dormir ? est intervenue Angie. (Elle a saisi le poignet osseux d'Helene.) Franchement ?

– Cheddar ? a murmuré Helene, dont la voix s'est brisée. Vous... vous pensez qu'il est mêlé à la disparition d'Amanda ?

Angie l'a dévisagée une bonne trentaine de secondes avant de la relâcher.

– Je peux vous poser une question, Helene ?

Celle-ci, qui se frottait le poignet, a fixé son attention sur le gobelet vide.

– Mouais, allez-y.

– Sur quelle foutue planète vous vivez, nom d'un chien ?

Cette fois, Helene a gardé le silence un long moment.

L'automne agonisait en technicolor autour de nous. Les feuilles sur les arbres ou dans l'herbe se teintaient de jaune vif et de rouge flamboyant, d'orange éclatant et de vert moucheté de rouille. L'odeur piquante des végétaux mourants, tellement typique de cette saison, imprégnait les grandes vagues d'air qui traversaient nos vêtements, nous amenant à contracter nos muscles et à écarquiller les yeux. Nulle part la mort ne survient de façon plus spectaculaire, plus orgueilleuse, qu'en Nouvelle-Angleterre au mois d'octobre. Le soleil, libéré de son carcan matinal de nuages orageux, transformait les vitres en taches de lumière éblouissante et conférait aux pavillons de brique entourant le minuscule jardin une nuance fumée en harmonie avec celle des feuillages les plus sombres.

Non, ce n'est pas ça, la mort, ai-je pensé. La mort, c'est ce qu'il y a

derrière nous, dans la cuisine dévastée de P'tit David et de Kimmie. La mort, ce sont du sang noir et des chats déloyaux qui bouffent n'importe quoi.

– Helene, ai-je repris.

– Oui ?

– Quand vous étiez dans la chambre avec Kimmie pour regarder les photos de Disney World, où se trouvaient P'tit David et Ray ?

Ses lèvres se sont légèrement entrouvertes.

– Vite, ai-je insisté. Dites-moi la première chose qui vous vient à l'esprit. Sans réfléchir.

– Dans le jardin, a-t-elle répondu.

– Ici, donc, a déclaré Angie.

Helene a opiné.

– Vous pouviez les voir depuis la chambre ? ai-je interrogé.

– Non. Les stores étaient baissés.

– Alors, comment savez-vous qu'ils étaient sortis ?

– Y avait de la terre sur les chaussures de Ray quand on est partis, a-t-elle expliqué. Ray, c'est un mec plutôt crade, dans le genre. (Elle s'est penchée vers moi, puis m'a touché le bras comme pour me confier un secret de la plus haute importance.) Mais si y a bien un truc dont il prend soin, c'est de ses godasses !

¹ Plus vieux bâtiment de guerre encore en service. (N.d.T.)

VINGT P + PROFIL BAS = GAMINE

– Vingt P ? s'est étonnée Angie.

– Vingt plaques, a répondu posément Broussard.

– Où avez-vous trouvé cette note ? ai-je demandé.

De la tête, il a indiqué le pavillon.

– Roulée en boule et glissée dans la ceinture du slip en dentelle de Kimmie. Pour attirer l'attention, je suppose.

Nous nous trouvions maintenant tous dans le jardin.

– Là ! a lancé Angie en indiquant un petit monticule près d'un orme desséché.

À cet endroit, la terre avait été retournée ; de plus, il s'agissait du seul relief sur un sol aussi plat qu'une pièce de monnaie.

– C'est bien possible, mademoiselle Gennaro, a répliqué Broussard. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– On creuse, ai-je répondu.

– Et on déterre l'argent, on révèle l'information au grand public, a enchaîné Poole, et on établit le lien, via la presse, avec la disparition d'Amanda.

J'ai balayé du regard l'herbe jaunie jonchée de feuilles pourpres recroquevillées.

– Ça fait un bon moment que personne n'est venu.

Poole a acquiescé de la tête.

– Conclusion ?

– Si le magot est bel et bien enfoui ici, ai-je déclaré en désignant le monticule, alors P'tit David a voulu le garder pour lui alors même qu'on torturait Kimmie sous ses yeux.

– À ce que je sache, P'tit Dave n'a jamais eu l'esprit de sacrifice, a observé Broussard.

Son collègue s'est approché de l'arbre, puis a placé un pied de chaque côté du monticule avant de l'examiner avec attention.

À l'intérieur de la maison, Helene s'était installée au salon pour regarder la télévision, indifférente aux deux cadavres boursoufflés dans la pièce voisine, à moins de cinq mètres d'elle. Jerry Springer avait cédé la place à Geraldo, Sally ou n'importe lequel de ces maîtres de cirque annonçant l'arrivée de la dernière parade des monstres de foire. Et en

avant pour le grand show de la « thérapie » par confession publique, la comédie du mot « traumatisme » lancé à tort et à travers, le défilé ininterrompu d'imbéciles perchés sur une estrade d'où ils s'époumonaient dans le vide.

Ce qui ne semblait pas déranger Helene. Elle s'était seulement plainte de l'odeur, avant de demander si nous pouvions ouvrir une fenêtre. N'ayant aucune raison valable de ne pas le faire, nous avons accédé à sa requête, et ensuite nous l'avions laissée devant l'écran, le visage baigné de reflets gris argent.

– Alors, c'est fini pour nous, a dit soudain Angie avec dans la voix une intonation de surprise tranquille teintée de tristesse, née du brusque relâchement de tension qui survient en général lorsqu'une enquête s'achève de façon abrupte.

J'ai réfléchi quelques instants. C'était un kidnapping, désormais, incluant demande de rançon et suspects identifiés ayant des mobiles logiques. Le FBI allait prendre la relève, et nous suivrions leurs progrès au journal télévisé, comme tous les drogués du petit écran dans cet État, en attendant qu'Helene soit invitée dans l'émission de Springer avec d'autres parents ayant un jour égaré leurs enfants.

– Angie a raison, ai-je conclu en m'adressant à Broussard. Ç'a été un plaisir de bosser avec vous, les gars.

Il m'a serré la main en silence, avant de se tourner vers Poole. Sans quitter Angie des yeux, celui-ci a effleuré de la pointe de sa chaussure le petit tas de terre.

– C'est bien fini pour nous, hein ? a répété Angie. Non ?

Poole a soutenu son regard un moment, avant de le reporter sur le sol.

Durant quelques minutes, aucun de nous n'a prononcé une parole. Je savais que nous aurions dû partir. Angie le savait aussi. Pourtant, nous ne bougions pas. À croire que nous avions pris racine à côté de l'orme mort dans ce minuscule jardin.

J'ai jeté un coup d'œil au méchant pavillon derrière nous, distingué la tête de P'tit David derrière la fenêtre, le haut de la chaise à laquelle il était ligoté. Avait-il eu conscience de la pression du dossier en osier contre ses épaules nues ? Était-ce la dernière sensation qu'il avait éprouvée avant que la décharge ne lui déchire le torse comme si la chair et l'os n'offraient pas plus de résistance qu'une simple feuille de papier ? Ou sa toute dernière sensation avait-elle été celle du sang dégoulinant jusqu'à ses poignets entravés, de ses doigts devenant peu à peu bleus et gourds ?

Les gens qui avaient investi la maison en cette dernière journée ou soirée de sa vie étaient venus pour les tuer, Kimmie et lui. Ce qui s'était passé dans la cuisine tenait de l'exécution pure et simple signée par des professionnels. Ils avaient assassiné Kimmie dans une ultime tentative pour obliger P'tit David à parler, mais par prudence ils avaient utilisé un couteau.

Lorsqu'ils entendent une détonation, les voisins l'associent presque toujours à autre chose – le retour d'échappement d'une voiture, par exemple –, ou dans le cas d'une décharge de chevrotines, à des ratés d'allumage, voire à la chute d'un meuble. Surtout quand le bruit provient d'un foyer de trafiquants ou de consommateurs de drogue, où résonnent généralement toutes sortes de sons étranges la nuit.

Parce qu'ils préfèrent ne pas penser qu'il s'agissait d'un coup de feu, qu'ils ont été les témoins, ne serait-ce qu'auriculaires, d'un meurtre.

Les tueurs avaient donc éliminé Kimmie rapidement et en silence, sans doute en la prenant par surprise. Contrairement à P'tit David, qu'ils avaient longuement menacé de ce fusil. Ils voulaient que leur victime ait le temps de voir le doigt s'incurver autour de la détente, d'entendre le dé clic du chien contre le percuteur avant que ne résonne la détonation.

Et c'étaient ces gens-là qui détenaient Amanda McCready.

– Vous avez l'intention d'échanger ces deux cent mille dollars contre la gosse, n'est-ce pas ? a déclaré Angie.

Voilà, elle l'avait dit. Elle avait formulé ce que j'avais en tête depuis cinq bonnes minutes. Ce que Poole et Broussard rechignaient à exprimer. Une infraction terrible au règlement de la police.

Poole étudiait le tronc de l'arbre mort. Du pied, Broussard éparpillait les feuilles jaunies tombées dans l'herbe.

– C'est bien ça ? a insisté Angie.

Un soupir a échappé à Poole.

– J'aimerais autant que les ravisseurs n'ouvrent pas une valise pleine de vieux journaux ou de billets marqués. Ils risqueraient de liquider la petite avant qu'on ait pu les coincer.

– Vous avez déjà connu ce genre de situation ? a demandé Angie.

– C'est arrivé dans des affaires qu'on a refilees au FBI, en tout cas, a répondu Poole. Or on en est là, mademoiselle Gennaro. Le kidnapping est du ressort des autorités fédérales.

– Si on les prévient, a renchéri Broussard, l'argent partira dans un quelconque local des scellés et les fédéraux se chargeront de la négociation pour prouver combien ils sont intelligents.

Angie a contemplé un moment le jardinet, puis les fleurs violettes fanées qui poussaient de l'autre côté du grillage et s'insinuaient à travers les mailles.

– Autrement dit, a-t-elle repris, vous voulez négocier vous-mêmes avec les ravisseurs sans impliquer le FBI.

Poole a fourré les mains dans ses poches.

– J'ai trouvé trop de cadavres d'enfants dans les placards, mademoiselle Gennaro.

Elle a regardé Broussard.

– Et vous ?

Il a souri.

– Je peux pas blairer les fédéraux.

– Si ça tourne mal, les gars, suis-je intervenu, vous risquez de perdre vos droits à la retraite. Et peut-être beaucoup plus.

Dans l'immeuble voisin, au deuxième étage, un homme a placé sur le rebord de sa fenêtre une descente de lit qu'il s'est mis à frapper avec une crosse de hockey dont il manquait la tête. La poussière s'est élevée en tourbillons furieux, éphémères, tandis que l'inconnu continuait de s'activer sans paraître nous remarquer.

– Vous vous rappelez l'affaire Jeannie Minnelli, y a deux ou trois ans ? s'est enquis Poole en s'accroupissant pour cueillir un brin d'herbe près du monticule.

Angie et moi avons échangé un coup d'œil interrogateur. C'est curieux comme on perd le souvenir même des drames les plus horribles.

– Une gosse de neuf ans qui a disparu à Somerville alors qu'elle faisait du vélo, a précisé Broussard.

J'ai hoché la tête. Ça me revenait.

– On l'a retrouvée, monsieur Kenzie, mademoiselle Gennaro. (D'un coup sec, Poole a brisé le brin d'herbe qu'il tenait par les deux extrémités.) Dans un fût métallique. Ensevelie sous le ciment. Le ciment en question n'avait pas encore durci, car les petits génies qui l'avaient tuée s'étaient trompés en dosant le mélange. (Il a tapé dans ses mains, peut-être pour en enlever la poussière, ou le pollen, ou juste parce qu'il en avait envie.) On a retrouvé le corps d'une gamine de neuf ans dans un fût rempli de ciment humide. (Il s'est redressé.) Vous croyez que c'est agréable ?

J'ai pivoté vers Broussard. Il avait blêmi à l'évocation de ce souvenir, et plusieurs vagues de frisson lui ont parcouru les bras jusqu'à ce qu'il fourre à son tour les mains dans ses poches et serre les coudes contre ses flancs.

– Non, bien sûr, ai-je répondu. Mais n'empêche, si ça tourne mal, vous...

– Quoi ? a répliqué Poole. On y perdra financièrement ? Je vais bientôt prendre ma retraite, monsieur Kenzie. Vous savez de quoi le syndicat est capable si quelqu'un s'avise de vouloir toucher à la retraite d'un officier médaillé avec derrière lui trente ans de maison ? (Il a agité un doigt dans notre direction.) Imaginez une meute de clébards affamés devant un morceau de viande accroché aux couilles d'un mec. C'est effrayant.

Angie a étouffé un petit rire.

– Vous êtes un cas, Poole.

Il lui a pressé l'épaule.

– Je suis un vieux bonhomme usé avec trois ex-femmes à charge, mademoiselle Gennaro. Je ne suis rien du tout. Mais j'aimerais terminer ma carrière sur un succès. Et avec un peu de chance, faire tomber Chris Mullen et enfoncer Cheddar Olamon par la même occasion.

Elle a regardé la main du policier, puis son visage.

– Et si ça foire ?

– Eh bien, je me noierai dans l'alcool. (Poole a ôté ses doigts de l'épaule d'Angie, puis les a passés sur le chaume dru au sommet de son crâne.) J'avalerai des litres de mauvaise vodka, la seule qu'un flic à la retraite puisse s'offrir. Ça vous paraît correct ?

– Tout à fait, Poole, a affirmé Angie avec un sourire. Tout à fait.

Il a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule au type qui nettoyait toujours son tapis, avant de reporter son attention sur nous.

– Vous avez remarqué la bêche dans le vestibule, monsieur Kenzie ?

J'ai opiné.

Poole m'a souri. Un certain temps.

– Oh, ai-je dit enfin. Pigé.

Aussitôt, je suis retourné dans le pavillon chercher l'outil. Lorsque je suis entré dans le salon, Helene a lancé :

– On s'en va ?

– Bientôt.

Elle a indiqué la bêche et les gants en latex qui me protégeaient les mains.

– Vous avez récupéré le fric ?

– Peut-être, ai-je répondu en haussant les épaules.

Sur un hochement de tête, elle s'est de nouveau absorbée dans la contemplation de l'écran.

Je m'apprêtais à me rendre dans la cuisine quand sa voix a encore résonné.

– Monsieur Kenzie ?

– Mmm...

Ses yeux, qui reflétaient la lumière du téléviseur, brillaient tels ceux des chats un peu plus tôt, m'a-t-il semblé.

– Ils lui feront pas de mal, n'est-ce pas ?

– Vous voulez parler de Chris Mullen et de la bande de Cheddar Olamon ?

Elle a acquiescé.

À la télé, une femme a ordonné à une autre : « T'approche pas de ma fille, espèce de sale goudou. » Le public a sifflé.

– N'est-ce pas ? a-t-elle répété, le regard rivé sur le poste.

– Si.

Helene a tourné brusquement la tête vers moi.

– Non ! s'est-elle écriée avec force, comme si sa seule volonté suffisait à exaucer ses souhaits.

J'aurais dû lui dire que c'était une plaisanterie. Qu'Amanda allait bien. Qu'elle-même retrouverait sa fille, que tout rentrerait dans l'ordre et qu'elle pourrait se défoncer comme avant aux émissions de télé débiles, à l'alcool, à l'héroïne ou à tout ce qui lui permettait de se retrancher de ce

monde pourri dans lequel nous vivons.

Mais la fillette se trouvait quelque part, seule et terrifiée, menottée à un radiateur ou à un montant de lit, bâillonnée par du ruban adhésif. À moins qu'elle ne soit déjà morte. Et cela, en partie à cause d'Helene, de sa complaisance, de sa détermination à agir comme bon lui semblait en s'imaginant qu'il n'y aurait pas de conséquences, pas de représailles.

– Helene ?

Quand elle a voulu allumer une cigarette, la tête enflammée de l'allumette a tressauté plusieurs fois avant d'embraser le tabac.

– Quoi ?

– Vous commencez à comprendre ?

Elle a posé son regard sur l'écran, puis sur moi. Elle avait les yeux embués, rougis.

– Mmm ?

– Votre fille a été enlevée. À cause de ce que vous avez volé. Ses ravisseurs n'en ont rien à faire d'elle. Et ils ne vous la rendront peut-être pas.

Deux larmes ont roulé sur les joues d'Helene, qui les a essuyées d'un revers du poignet.

– Je sais, a-t-elle murmuré en se concentrant de nouveau sur l'émission. Je suis pas complètement idiot.

– Oh si, ai-je lancé avant de ressortir.

Nous avons formé un cercle autour du monticule afin de le dissimuler à la vue des voisins. Broussard a donné plusieurs coups de bêche dans la terre avant de révéler l'extrémité fripée d'un sac en plastique vert.

Il a creusé encore un peu, puis son collègue a jeté un coup d'œil aux alentours et saisi le sac, qu'il a dégagé du trou.

Le haut n'était pas noué, mais seulement tordu, et Poole l'a laissé tourner au bout de sa main, le plastique grinçant de plus en plus à mesure que les plis serrés s'écartaient au niveau de l'ouverture et que le sac reprenait du volume. Enfin, il l'a lâché, amenant le contenu à se répandre.

Une cascade de billets s'est déversée devant nous – surtout des coupures de cent et de cinquante dollars, usagées, douces au toucher.

– C'est beaucoup d'argent, a observé Angie.

Poole a remué la tête.

– Ça, mademoiselle Gennaro, c'est Amanda McCready.

Avant que Poole et Broussard ne préviennent l'équipe médico-légale et le légiste, nous avons éteint la télévision dans le salon et résumé la situation à Helene.

– Donc, vous allez échanger cet argent contre Amanda, a-t-elle conclu.

Poole a opiné.

- Et elle ira bien.
- On l'espère.
- Et moi, je dois faire quoi ?

Broussard s'est accroupi devant elle.

– Vous n'avez rien à faire du tout, mademoiselle McCready. La seule chose que nous attendons de vous, c'est une décision. Maintenant. Tous les quatre, a-t-il ajouté en agitant la main vers nous, nous pensons que c'est sans doute la meilleure stratégie. Mais si mon patron découvre que je compte m'y prendre de cette façon, je risque d'être mis à pied ou carrément viré. Vous saisissez ?

L'air à moitié convaincu, elle a esquissé un hochement de tête.

– Si vous en parlez, ils vont vouloir arrêter Chris Mullen, c'est ça ?

– Possible, a répondu Broussard. Ou alors, le FBI fera peut-être passer la capture du ravisseur avant la sécurité de votre fille.

Nouveau hochement de tête interrompu net, comme si son menton rencontrait un obstacle à mi-parcours.

– Mademoiselle McCready, a enchaîné Poole, comprenez bien une chose : c'est vous qui décidez. Si vous le souhaitez, nous prévenons tout de suite les autorités, nous leur remettons l'argent et nous laissons les pros se charger de l'affaire.

– Ce seront d'autres personnes, alors ?

Broussard lui a effleuré la main.

– Oui.

– Je veux pas que d'autres personnes s'en mêlent. Je veux... (Helene s'est levée, les jambes légèrement flageolantes.) Il faut que je fasse quoi, si on choisit votre plan ?

– Restez discrète. (À son tour, Broussard s'est redressé.) Ne communiquez ni avec la presse ni avec la police. Ne racontez même pas ce qui se passe à Lionel et Beatrice.

– Vous irez trouver Cheddar ?

– C'est probablement la prochaine étape, en effet, ai-je déclaré.

– M. Olamon semble mener le jeu pour le moment, a ajouté Broussard.

– Et si vous, euh, vous suiviez Chris Mullen ? Il vous conduirait peut-être à son insu jusqu'à Amanda ?

– C'est prévu aussi, a affirmé Poole. Mais j'ai le sentiment qu'ils se sont tous préparés à cette éventualité. À mon avis, Amanda est bien cachée.

– Dites-lui que je regrette.

– À qui ?

– À Cheddar. Dites-lui que j'avais pas l'intention de lui causer du tort. Je veux juste qu'on me rende ma gosse. Dites-lui de pas lui faire de mal. D'accord ? a-t-elle demandé à Broussard en le regardant droit dans les yeux.

– D'accord.

– J'ai faim, a-t-elle enchaîné.

– On va vous apporter... a commencé Poole.

– Non, pas moi, l'a-t-elle interrompu. Pas moi. C'est une réflexion d'Amanda.

– Quoi ? Quand ça ?

– Quand je l'ai couchée ce soir-là. C'est la dernière chose qu'elle m'a confiée : « Maman, j'ai faim. » (Helene a souri, mais les larmes perlaient dans ses yeux.) Je lui ai répondu : « T'inquiète pas, ma chérie. On prendra un bon petit déjeuner demain matin. »

Tout le monde a gardé le silence. Nous guettions le moment où elle allait s'effondrer.

– Mais ils lui ont sûrement donné à manger, hein ? (Elle continuait de sourire malgré les larmes qui coulaient sur son visage.) Elle n'a plus faim, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? a-t-elle répété en se tournant vers moi.

– Je ne sais pas, ai-je répondu.

Cheddar Olamon était un Scandinave blond paille d'un mètre quatre-vingt-cinq et deux cent quinze kilos qui, pour quelque obscure raison, se croyait noir.

Ses bourrelets avaient beau tressauter quand il marchait et ses goûts vestimentaires le porter vers les sweat-shirts en laine ou en coton épais qu'affectionnent tous les obèses, ç'aurait été une grave erreur de le prendre pour un gros bonhomme jovial ou d'associer sa corpulence à un manque de rapidité.

Cheddar souriait beaucoup et, c'est vrai, il paraissait éprouver une joie tout à fait sincère en présence de certaines personnes. De plus, si son langage daté style Shaft suscitait pas mal de grimaces, il se révélait aussi étrangement attachant, presque contagieux. En l'écoutant, on en arrivait à se demander si sa décision d'adopter un argot utilisé par très peu de gens – Noirs ou Blancs – sauf dans les œuvres de Fred Williamson/Antonio Fargas s'expliquait par une attirance déplacée pour la culture noire du ghetto, un racisme dément, ou les deux. Quoi qu'il en soit, c'était parfois rudement communicatif.

Mais je connaissais aussi en lui l'homme capable de lorgner un type dans un bar un soir avec tant de malveillance calculée que l'on devinait aussitôt l'espérance de vie du malheureux réduite brutalement à environ une minute et demie. Je connaissais l'homme qui employait des filles si usées et maigres qu'elles auraient pu se cacher derrière une batte de baseball, qui les délestait de leurs rouleaux de billets quand elles se penchaient par la vitre de sa voiture, puis tapotait leur petit cul osseux avant de les renvoyer au turbin.

Et toutes les tournées qu'il payait au bar, toutes les pièces et tous les billets de dix qu'il fourrait dans la main des alcoolos fauchés avant de les accompagner lui-même au restaurant chinois du coin, toutes les dindes qu'il offrait pour Noël aux pauvres du quartier ne pouvaient faire oublier les junkies retrouvés morts dans des impasses, une seringue piquée dans le bras ; les jeunes femmes transformées du jour au lendemain, semblait-il, en vieillardes aux gencives sanglantes obligées de mendier dans le métro pour se payer leur AZT ; les noms qu'il s'était chargé

personnellement d'éliminer de l'édition suivante de l'annuaire.

Caprice à la fois de la nature et de la culture, Cheddar avait été un gosse petit et malingre pendant presque toute sa scolarité ; ses côtes saillaient sous sa chemise blanche à deux sous comme si les doigts d'un vieil homme lui enserraient le buste ; il était pris parfois de quintes de toux si violentes qu'il finissait par vomir. Il parlait rarement. Je ne me rappelle pas qu'il avait des amis, et alors que pour la plupart nous sortions notre déjeuner d'une boîte *Adam-12* ou Barbie, Cheddar trimballait le sien dans un sac de papier brun qu'il repliait soigneusement pour le rapporter chez lui une fois son repas terminé.

Durant quelques années, ses parents l'avaient accompagné tous les matins jusqu'à la grille de l'école. Ils s'adressaient à lui dans une langue étrangère, et leurs intonations brusques résonnaient dans la cour tandis qu'ils arrangeaient la coiffure de leur rejeton, lui ajustaient son écharpe ou tripotaient les boutons de son manteau de péquenot avant de le libérer. Ils s'éloignaient ensuite dans l'avenue – des géants tous les deux –, M. Olamon coiffé d'un feutre en satin orné d'une plume orange miteuse dans le ruban – le genre de couvre-chef passé de mode depuis plus d'une décennie –, la tête inclinée légèrement comme s'il s'attendait à ce que pleuvent sur eux sarcasmes ou déchets divers lancés des balcons. Cheddar les suivait des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent, la bouche déformée par un rictus quand sa mère s'arrêtait pour remonter une chaussette en accordéon sur sa cheville épaisse.

Pour une raison qui m'échappe, les souvenirs que je garde de Cheddar et de sa famille semblent toujours baignés par la froide lumière de l'hiver – autant d'images d'un petit gosse laid planté au bord d'une cour de récréation parsemée de flaques à moitié gelées, qui regarde ses parents gigantesques marcher en courbant les épaules sous les arbres noirs frissonnants.

Cheddar avait écopé d'innombrables raclées et railleries à cause de son léger accent et de celui, beaucoup plus prononcé, de ses parents, de ses vêtements de plouc et de sa peau jaunâtre à l'aspect cireux qui faisait penser à du fromage. D'où son surnom.

Il fréquentait St. Bart depuis sept ans quand son père, gardien dans une école primaire huppée à Brookline, avait été mis en examen pour avoir agressé physiquement un écolier de dix ans ayant craché par terre. L'enfant, fils d'un neurochirurgien de l'hôpital Mass General également chargé de cours à Harvard, avait eu le bras et le nez cassés au cours de l'attaque éclair déclenchée par M. Olamon, et la peine promettait d'être lourde. Cette même année, Cheddar avait grandi de quinze centimètres en cinq mois.

Pendant la suivante – celle où son père avait été inculpé et condamné à une peine de trois à six ans d'emprisonnement –, il s'était étoffé.

Quatorze ans de dérouillées avaient galvanisé ses muscles, quatorze

ans d'insultes et de moqueries sur son accent, quatorze ans d'humiliation et de colère rentrée s'étaient transformés en une masse de bile calcifiée, brûlante, au creux de son estomac.

Cet été-là, entre la fin de la quatrième et l'entrée en troisième, est devenu L'Été Où Cheddar Olamon A Réglé Ses Comptes. Les gamins surpris au coin des rues n'avaient que le temps de lever les yeux pour découvrir l'un des énormes poings de Cheddar dirigé droit sur leur cage thoracique. Il y avait eu des nez brisés, des bras fracturés, et Carl Cox – le plus âgé et le plus implacable de ses tortionnaires – avait reçu sur la tête une pierre jetée du toit d'un petit immeuble qui, entre autres choses, lui avait arraché la moitié de l'oreille et occasionné un défaut de prononciation pour le restant de ses jours.

Mais ce n'étaient pas seulement les garçons de notre classe à St. Bart qui payaient ; plusieurs filles avaient été obligées de passer leurs vacances avec des pansements sur le nez ou de multiplier les visites chez le dentiste pour faire soigner leurs dents ébréchées.

À l'époque déjà, Cheddar adaptait ses méthodes à ses cibles. À celles qu'il devinait à juste titre trop timorées ou désarmées pour se venger, il montrait son visage pendant qu'il les frappait. Les autres, celles qu'il frappait le plus fort – et par conséquent les plus susceptibles d'aller trouver les flics ou leurs parents –, n'avaient jamais rien vu venir.

Certains avaient néanmoins échappé aux représailles, dont Phil, Angie et moi, qui ne l'avions jamais harcelé, sans doute parce que nous avions nous-mêmes au moins un parent ayant eu le mauvais goût d'immigrer. Bubba Rogowski n'avait pas été inquiété non plus. Je ne me rappelle pas si Bubba s'en était pris un jour à Cheddar, mais même s'il l'avait fait, le Scandinave était suffisamment malin pour savoir qu'en cas de guerre entre eux, lui-même jouerait le rôle de l'armée allemande et Bubba, de l'hiver russe. Du coup, Cheddar s'en était tenu aux batailles qu'il était sûr de pouvoir remporter.

Si sa corpulence, sa ruse et sa psychose meurtrière s'étaient développées au fil des années, il avait néanmoins toujours observé une attitude obséquieuse en présence de Bubba, allant jusqu'à s'occuper personnellement de ses chiens lorsque leur maître partait à l'étranger acheter des armes.

C'est tout Bubba, ça. Les gens dont les autres ont une frousse bleue nourrissent ses clébardes.

– Mère internée quand le suspect avait dix-sept ans, a lu Broussard dans le dossier de Cheddar Olamon, alors que Poole, au volant, passait devant la réserve naturelle de Walden Pond en direction de la prison de Concord. Père libéré de Norfolk un an plus tard, disparu depuis.

– D'après la rumeur, Cheddar l'aurait tué, ai-je dit.

Confortablement installé sur la banquette arrière, la tête appuyée

contre la vitre, je regardais défilier les magnifiques arbres de Concord.

Après que Broussard et Poole eurent signalé à leurs collègues le double homicide chez P'tit David, Angie et moi avions pris l'argent et ramené Helene chez son frère. Ensuite, nous étions allés voir Bubba dans son entrepôt.

Deux heures de l'après-midi, c'est l'heure où généralement Bubba dort du sommeil du juste, et quand il nous avait ouvert, nous avions eu droit à une vision de lui en kimono rouge flamboyant, une expression plutôt irritée sur son visage de chérubin fêlé.

– Pourquoi que je suis réveillé ? avait-il grondé.

– On a besoin de ton coffre, avait répondu Angie.

– Vous en avez un, de coffre, avait-il répliqué en dardant sur moi un regard noir.

Je m'étais efforcé de ne pas baisser les yeux.

– Le nôtre n'est pas installé au milieu d'un champ de mines.

Il avait tendu la main et Angie lui avait remis le plastique.

– Contenu ?

– Deux cent mille dollars.

Bubba s'était contenté de hocher la tête comme si nous venions de répondre : « Les bijoux de grand-mère. » Nous aurions pu parler d'une « preuve de l'existence des extraterrestres », il aurait réagi de la même façon. À moins de lui organiser un rendez-vous avec Jane Seymour, il n'est pas facile d'impressionner Bubba.

Angie avait retiré de son sac les photos de Corwin Earle et de Leon et Roberta Trett, qu'elle avait ensuite déployées devant un Bubba encore à moitié endormi.

– Tu connais ?

– P'tain, la vache ! s'était-il exclamé.

– C'est vrai, tu connais ?

– Hein ? Euh, non. Mais qu'est-ce qu'elle est poilue, cette salope ! Elle marche à quatre pattes et tout ?

En soupirant, Angie avait rangé les clichés.

– Les autres, c'étaient des taulards, avait déclaré Bubba. Je les ai jamais rencontrés, mais ça se voit.

Il avait bâillé, puis opiné avant de nous claquer la porte au nez.

– Ce n'est pas sa compagnie qui m'a le plus manqué quand il était derrière les barreaux, avait maugréé Angie.

– Non, c'est sa conversation, avais-je répondu.

Angie m'avait déposé chez moi, où j'avais attendu Poole et Broussard pendant qu'elle allait surveiller l'appartement de Chris Mullen. Si elle avait choisi cette mission, c'est parce qu'elle n'appréciait pas spécialement les prisons pour hommes. Sans compter que Cheddar a tendance à se comporter d'une drôle façon en sa présence, piquant des fards à tout propos, lui demandant s'il y a quelqu'un dans sa vie... Bref, de mon côté,

j'avais opté pour l'expédition avec les deux policiers, parce que j'étais censé incarner un visage amical et que Cheddar ne coopérerait pas avec les hommes en bleu.

– Soupçonné d'être impliqué dans la mort d'un certain Jo Jo McDaniel en 1986, a poursuivi Broussard tandis que nous nous engageons sur la route 2.

– Le mentor de Cheddar pour tout ce qui touchait au trafic de drogue, ai-je précisé.

De la tête, Broussard a acquiescé.

– Soupçonné d'être impliqué dans la disparition et la mort inexpliquée de Daniel Caleb en 1991.

– Jamais entendu parler.

– Comptable de son état. (Broussard a tourné la page.) Aurait truqué les comptes de quelques personnalités peu recommandables.

– Cheddar a dû le prendre la main dans le sac.

– Sûrement.

Poole m'a jeté un coup d'œil dans le rétroviseur.

– Tout de même, Patrick, c'est étonnant chez vous cette propension à fréquenter l'élément criminel !

Je me suis redressé.

– Alors là, je ne vois pas de quoi vous voulez parler, Poole.

– De vos copains Cheddar Olamon et Chris Mullen.

– Ce ne sont pas des copains. Juste des types avec qui j'ai grandi.

– Vous n'auriez pas grandi aussi avec feu Kevin Hurlily¹, par hasard ?

Il a arrêté la voiture sur la file de gauche en attendant qu'un ralentissement de la circulation en sens inverse lui permette de traverser la route 2 pour s'engager dans l'allée de la prison.

– Aux dernières nouvelles, il était seulement porté disparu, ai-je souligné.

Un sourire aux lèvres, Broussard s'est tourné vers moi.

– Et n'oublions pas le tristement célèbre Bubba Rogowski...

La remarque ne m'a pas surpris. J'avais l'habitude que mes accointances avec Bubba suscitent des froncements de sourcils. Surtout chez les flics.

– Pour le coup, Bubba est un ami, ai-je déclaré.

– Et quel ami ! s'est exclamé Broussard. C'est vrai qu'il a truffé d'explosifs un étage entier de son entrepôt ?

– Passez donc chez lui un de ces quatre, vous verrez bien, ai-je répliqué.

Un petit rire a échappé à Poole.

– Ce serait peut-être un bon moyen de prendre une retraite anticipée ! (Il s'est engagé sur l'allée gravillonnée.) Vous vivez dans un sacré quartier, Patrick, c'est tout. Mouais, un sacré quartier.

– Le problème, c'est que personne ne nous comprend, ai-je affirmé.

Mais je vous assure, au fond, on est tous des enfants de chœur.

Lorsque nous sommes descendus de voiture, Broussard s'est étiré avant de déclarer :

– Oscar Lee m'a dit que vous n'étiez pas très à l'aise avec la notion de jugement.

– Pardon ?

J'examinais les murs de l'établissement. C'est bien Concord, ça. Même la prison semble accueillante.

– La notion de jugement, a répété Broussard. À en croire Oscar, vous détestez juger les gens.

Il y avait un grillage surmonté de fil barbelé au sommet du mur. L'ensemble m'a soudain paru nettement moins accueillant.

– D'après lui, c'est pour ça que vous traînez avec ce dingue de Rogowski et que vous maintenez le contact avec des types comme Cheddar Olamon.

Ébloui par l'éclat du soleil, j'ai plissé les yeux.

– Non, ai-je admis. Je ne suis pas très doué pour juger les gens. Malheureusement, il a bien fallu que je le fasse de temps en temps.

– Et ?

– Ça m'a laissé un mauvais goût dans la bouche.

– Pourquoi ? Vous êtes tombé à côté de la plaque ? a demandé Poole d'un ton léger.

J'ai repensé à ce moment où j'avais traité Helene d'idiote quelques heures plus tôt, à la façon dont le terme avait paru la ratatiner et la poignarder en même temps.

– Non, ai-je répondu. Je ne me suis pas trompé. C'est juste que ça m'a laissé un mauvais goût dans la bouche. Voilà, c'est aussi simple que ça.

Sans rien ajouter, j'ai fourré mes mains dans mes poches, puis je me suis dirigé vers l'entrée de la prison avant que les deux limiers ne puissent me poser d'autres questions sur mon caractère – voire sur son absence.

Le directeur avait posté un surveillant devant chacune des deux portes donnant accès à la petite cour des visiteurs à la prison de Concord et, à notre arrivée, les gardes dans les miradors ont concentré leur attention sur nous. Cheddar était déjà là. C'était le seul détenu sur les lieux, Broussard et Poole ayant sollicité la plus grande intimité possible.

– Yo, Patrick, comment va ? a lancé Cheddar en nous voyant approcher.

Il se tenait près d'une fontaine. À côté de la montagne de chair surmontée de cheveux jaunes qu'était Cheddar, celle-ci avait l'air d'un tee de golf.

– Pas trop mal, Cheddar. Belle journée, hein ?

– Ça, je suis d'accord avec toi, mon frère, a-t-il répondu en abattant son poing fermé sur le mien. Une journée pareille, c'est comme une petite

chatte vertueuse, une bouteille de Jack Daniel's et un paquet de Kool réunis. Tu vois ce que je veux dire ?

Je ne voyais pas, mais je n'en ai pas moins souri. C'était la meilleure façon de s'y prendre avec lui : hocher la tête et sourire tout en se demandant à quel moment il allait commencer à avoir un discours sensé.

– Bon sang ! (Cheddar a balancé son poids sur ses talons.) Semblerait bien que t'aies amené la loi avec toi. L'Autorité dans la baraque ! a-t-il crié. Dans la baraque. Poole et... (Il a claqué des doigts.) Broussard, c'est ça ? J'croisais que vous aviez quitté les Stups, les gars.

Les yeux levés vers le soleil, Poole a souri.

– C'est ce qu'on a fait, mon cher Cheddar. C'est exactement ce qu'on a fait. (D'un geste, il a indiqué une longue croûte sombre sur le menton de Cheddar. Elle ressemblait à une entaille laissée par une lame abîmée.) T'as des ennemis dans le coin ?

– Ça ? Peuh ! (Cheddar m'a décoché un regard appuyé.) Il est pas encore né, le putain de fils de sa mère qui pourra en remonter à Cheddar Olamon !

En riant doucement, Broussard a remué la terre du bout de sa chaussure gauche.

– Mouais, Cheddar, bien sûr. Avec ton rap black à la con, t'as dû énerver un frère qui a pas trop de sympathie pour les Blancs ayant un problème d'identité. Je me trompe ?

– Hé, Poole, a repris Cheddar, qu'est-ce qu'un vieux renard rusé dans ton genre fabrique avec ce crétin qui retrouverait pas son cul même avec un plan ?

– Je m'encanaille, a répondu Poole, amenant un léger sourire sur les lèvres de son collègue.

– On a entendu dire que t'avais perdu un sac de fric, a déclaré Broussard.

– Ah bon ? (Cheddar s'est frotté le menton.) Hum... Je me rappelle pas, m'sieur l'agent, mais si vous avez un magot sur les bras qui vous embarrasse, ben, je demande qu'à vous rendre service. Donnez-le à mon pote Patrick, il me le gardera jusqu'à ma sortie.

– Ah, Cheddar, ta confiance me va droit au cœur, ai-je répliqué.

– Yo, mon frère, nous on s'comprend parce que je sais que t'es réglo. Au fait, comment va mon frère Rogowski ?

– Bien, bien.

– Comme ça, il a fait un an à Plymouth, le salaud ? Les taulards en chient encore dans leur froc tellement ils ont la trouille qu'il revienne. Il avait l'air de rudement se plaire là-bas...

– Oh, ça m'étonnerait qu'il y retourne de sitôt, ai-je affirmé. Il est encore en train de rattraper toutes les émissions de télé qu'il a manquées pendant un an.

– Et ses clebs ? a murmuré Cheddar, comme si nous partagions un

secret.

– Belker est mort y a un mois.

La nouvelle a paru l'ébranler. Il a levé les yeux vers le ciel au moment où la brise lui effleurait les paupières.

– Comment il est mort ? m'a-t-il demandé. Empoisonné ?

J'ai fait non de la tête.

– Renversé par une voiture.

– Intentionnellement ?

De nouveau, j'ai fait non de la tête.

– C'était une vieille dame qui conduisait. Belker s'est précipité sous ses roues.

– Et Bubba ? Comment il a pris ça ?

– Il l'avait emmené chez le véto pour le castrer un mois plus tôt. (J'ai haussé les épaules.) D'après lui, c'était un suicide.

– Ça se défend. (Cheddar a opiné.) Mouais, ça se défend.

– Le fric, Cheddar, est intervenu Broussard en lui brandissant sa main sous le nez. Le fric.

– Y m'en manque pas, m'sieur l'agent. Je vous l'ai d'jà dit.

Avec un haussement d'épaules, Cheddar s'est détourné de l'inspecteur pour aller s'asseoir sur un banc de pique-nique, où il a attendu qu'on le rejoigne.

– Écoute, Cheddar, ai-je repris en m'installant à côté de lui, une gosse a disparu du quartier. T'en as peut-être entendu parler ?

Il a ôté un brin d'herbe coincé dans ses lacets, puis l'a enroulé autour des saucisses qui lui servaient de doigts.

– Plus ou moins. Une certaine Amanda machin-chose, c'est ça ?

– McCready, a précisé Poole.

Les lèvres pincées, Cheddar a paru s'accorder une demi-seconde de réflexion avant de déclarer :

– Connais pas. C'est quoi, ce problème de fric ?

Broussard a éclaté de rire en remuant la tête.

– On pourrait envisager une hypothèse, a proposé Poole.

Cheddar a serré les mains entre ses jambes et dévisagé Poole avec une expression d'enthousiasme enfantin sur son visage cireux.

– Dacodac.

Poole a posé un pied sur le banc près de lui.

– Alors, admettons, juste pour les besoins de la discussion...

– Juste pour les besoins de la discussion ! a répété Cheddar d'un ton enjoué.

– ... que quelqu'un a volé de l'argent à un gentleman le jour même où celui-ci était incarcéré par l'État pour violation des termes de sa liberté conditionnelle.

– Y a des nichons, dans vot' histoire ? s'est enquis Cheddar. Parce que le Cheddar, il aime bien les histoires avec des nichons dedans.

– J'y arrive, a déclaré Poole. Promis.

Cheddar m'a gratifié d'un coup de coude, puis d'un large sourire, avant de reporter son attention sur Poole. Broussard, près de nous, observait les miradors.

– Donc, cette personne – qui effectivement a des seins – a privé de son bien un homme auquel elle n'aurait jamais dû s'attaquer. Et quelques mois plus tard, son enfant disparaît.

– Quel malheur ! s'est écrié Cheddar. Mouais, un sacré malheur, si vous voulez l'avis du Cheddar.

– Sûr, a approuvé Poole. Un grand malheur. Or un associé de l'homme que cette femme a contrarié...

– Volé, a rectifié Cheddar.

– Veuillez m'excuser, cher monsieur, a répondu Poole en portant un doigt à un chapeau imaginaire. Donc, un associé de l'homme que cette femme a volé a été aperçu dans la foule rassemblée autour de la maison le soir du drame.

– Intéressant, a marmonné Cheddar en se frottant le menton.

– D'autant que cet associé bosse pour toi, Cheddar.

Celui-ci a haussé les sourcils.

– Sans déc' ?

– Mmm.

– Vous dites qu'y avait foule devant cette baraque ?

– Exact.

– Alors, je parie qu'y avait aussi là des tonnes de gens qui bossent pas pour moi.

– C'est certain.

– Vous comptez les interroger, eux aussi ?

– La mère ne les a pas arnaqués, suis-je intervenu.

– Comment tu le sais ? a répliqué Cheddar en se tournant vers moi. Si cette salope est assez tarée pour oser rouler le Cheddar, elle pourrait aussi racketter tout le putain de quartier. Pas vrai, mon frère ?

– Donc, t'admits qu'elle t'a fauché l'argent ? a lancé Broussard.

Les yeux toujours fixés sur moi, Cheddar a indiqué Broussard d'un coup de pouce.

– Je croyais que c'était une hypothèse.

– Évidemment, a répondu aussitôt Broussard. Veuillez me pardonner, monsieur Cheddar.

– Bon, voilà le marché, a déclaré Poole.

– Ouuh, un marché ! s'est réjoui Cheddar.

– On tient à la jouer discrète. Tout ça doit rester entre nous.

– Ben voyons, a ironisé Cheddar.

– On veut retrouver cette gosse saine et sauve, a ajouté Poole.

Cheddar l'a observé un long moment en se fendant d'un lent sourire.

– O.K., que je comprenne bien. Vous dites que vous – l'Autorité – êtes

prêt à laisser mon associé hypothétique récupérer ce fric hypothétique en échange d'une même hypothétique, et qu'ensuite tout le monde s'en ira content ? C'est bien les salades que vous essayez de me faire avaler, m'sieur l'agent ?

– Inspecteur principal, a rectifié Poole.

– On s'en tape, a riposté Cheddar en projetant les mains devant lui.

– Tu connais la loi, Olamon. Par le seul fait de te proposer ce marché, on se compromet. Légalement, tu peux accepter ou refuser sans te voir accuser de quoi que ce soit.

– C'est que des conneries.

– Pas du tout, a affirmé Poole.

– Écoute, Cheddar, qui pourrait en souffrir ? ai-je demandé.

– Hein ?

– Sérieusement. Quelqu'un récupère son argent. Quelqu'un d'autre récupère sa gosse. Chacun repart de son côté avec son dû.

Il m'a brandi son index sous le nez.

– Patrick, mon frère, évite de te lancer dans le commerce, d'accord ? Qui pourrait souffrir, c'est ce que tu veux savoir ? Qui pourrait foutrement souffrir ?

– Mouais. Vas-y, réponds-moi.

– Le connard qui a été baisé, c'est tout ! (Il a soulevé ses grosses pognes, les a ensuite laissé retomber sur ses cuisses, puis a approché son visage du mien presque jusqu'à le toucher.) C'est ce pauvre fils de pute qui va souffrir. Il va se faire bien enculer, oui ! Il est censé se fier à l'Autorité, c'est ça ? À l'Autorité et à son putain de marché ? (Il a placé une main sur ma nuque, qu'il a pressée.) Merde, négro, t'as fumé du crack, ou quoi ?

– Comment te convaincre qu'on joue franc-jeu, Olamon ? est intervenu Poole.

Cheddar a relâché sa pression sur mon cou.

– Pas possible. Vous vous retirez tous de l'affaire, vous laissez les choses se calmer un peu et les gens régler leur merde eux-mêmes. (Il a tendu un doigt boudiné vers Poole.) À ce moment-là seulement, p'têt que tout le monde sera content.

– On ne peut pas faire ça, a répondu Poole, bras tendus, paumes vers le ciel. On ne peut pas, Cheddar, et tu le sais.

– O.K., O.K. (Cheddar a esquissé un bref hochement de tête.) Alors, faudrait que quelqu'un propose à un certain fils de pute vertueux de ma connaissance une sorte de réduction de peine contre son aide pour faciliter une transaction. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– On serait obligés d'y mêler le procureur adjoint, a souigné Poole.

– Et ?

– T'as dû manquer la partie où on disait qu'on voulait la jouer discrète, a répondu Poole. On récupère la gosse, et on poursuit notre petit

bonhomme de chemin.

– Si votre type hypothétique il accepte un marché comme ça, c'est vraiment le dernier des débiles. Un putain de crétin hypothétique, c'est sûr.

– On veut juste retrouver Amanda McCready, a insisté Broussard en se massant la nuque. Vivante.

Cheddar s'est penché vers la table de pique-nique, puis il a renversé la tête vers le soleil et inhalé de l'air par des narines si larges qu'elles pouvaient sans doute aspirer des rouleaux entiers de pièces de monnaie tombés sur un tapis.

Un peu à l'écart, les bras croisés sur la poitrine, Poole attendait.

– Avant, j'avais dans mon écurie une grognasse nommée McCready, a enfin admis Cheddar. Elle bossait pour moi à l'occasion, c'était pas une régulière. Pas une beauté non plus, mais si on lui donnait ce qu'elle attendait, cette gonzesse rechignait pas à la tâche. Voyez ce que je veux dire ?

– Ton écurie ? (Broussard s'est approché de la table.) Si j'ai bien saisi, t'exploitais Helene McCready, Cheddar, hein ? Objectif : prostitution.

Celui-ci a éclaté de rire.

– Objectif prostitution. Waouh, ça sonne pas mal, non ? Tiens, je pourrais monter un groupe, l'appeler « Objectif Prostitution » et faire un carton dans les boîtes.

Du dos de la main, Broussard a frappé Cheddar Olamon en plein milieu du nez. Ça n'avait rien d'une caresse amicale. Cheddar a porté les mains à l'appendice meurtri, et aussitôt le sang a jailli entre ses doigts. Broussard en a profité pour se glisser entre les jambes écartées du géant et lui attraper l'oreille droite, qu'il a tordue jusqu'à faire craquer le cartilage.

– Écoute-moi bien, tête de nœud. Tu m'écoutes ?

Cheddar a émis un bruit qui pouvait passer pour un oui.

– J'en ai rien à foutre d'Helene McCready et j'en ai rien à foutre non plus que tu l'aies enfermée le dimanche de Pâques dans une salle bourrée de prêtres. Je m'en balance de tes sales petits trafics d'héro et des types que tu continues à diriger de derrière ces murs. Tout ce qui m'intéresse, c'est Amanda McCready. (Il a collé ses lèvres contre l'oreille suppliciée.) T'as bien entendu ce nom ? Amanda McCready. Et si tu me dis pas où elle est, espèce de Shaft au rabais, je vais me débrouiller pour obtenir le nom des quatre plus gros taulards noirs qui peuvent pas te blairer et m'assurer qu'ils passent une nuit en isolement avec toi, armés seulement de leur bite et d'un Zippo. Tu me suis, ou je te flanque encore une baffé ?

Après avoir relâché l'oreille du prisonnier, il a reculé.

La sueur avait assombri les cheveux de Cheddar, et les gargouillements qui s'élevaient de sous ses mains en coupe m'ont rappelé ceux qu'il produisait tout gosse entre deux quintes de toux, souvent avant

de vomir.

D'un grand geste, Broussard a désigné Cheddar tandis qu'il se tournait vers moi.

– Question de jugement, a-t-il déclaré, avant de s'essuyer la main sur son pantalon.

Cheddar a relâché son nez, puis renversé la tête contre le dossier du banc, le sang dégoulinant sur sa lèvre inférieure et dans sa bouche, en inspirant à fond plusieurs fois. À aucun moment ses yeux n'ont quitté Broussard.

Les gardes dans les miradors contemplaient le ciel. Les deux surveillants devant les portes étudiaient leurs chaussures comme s'ils en avaient reçu une paire neuve le matin même.

Au loin, j'entendais un claquement métallique me laissant supposer que quelqu'un soulevait des poids à l'intérieur de la prison. Un minuscule oiseau a plongé en piqué vers la cour. Il était tellement petit et allait tellement vite que je n'ai pas pu distinguer sa couleur avant qu'il ne s'envole de nouveau par-dessus le mur et le grillage de sécurité, puis ne disparaisse de ma vue.

Campé devant le banc, Broussard observait Cheddar d'un regard totalement dénué de vie ou d'émotion, comme s'il examinait un tronc d'arbre. C'était là un aspect de sa personnalité auquel je n'avais pas encore été confronté.

En tant qu'enquêteurs nous aussi, Angie et moi avons été traités par l'inspecteur Broussard avec un respect professionnel et même une certaine courtoisie. Je ne doutais pas que pour la plupart des gens, il était ainsi : un homme séduisant, s'exprimant bien, à l'allure impeccable et au sourire de star de cinéma. Mais dans la prison de Concord, je découvrais le flic de rue, le bagarreur, le maniaque de l'interrogatoire musclé. En le voyant darder sur Cheddar ses yeux sombres, j'ai décelé en lui le guerrier de la jungle, le guérillero dévoué à sa cause et déterminé à gagner à tout prix.

Cheddar a craché sur l'herbe un magma épais de glaires et de sang.

– Hé, raciste de mes deux, a-t-il lancé, viens donc me lécher le cul !

Broussard s'est élancé, et Poole n'a eu que le temps de le rattraper par sa veste alors que Cheddar se jetait en arrière et faisait glisser de la table de pique-nique son énorme masse.

– Tu traînes avec une belle paire d'allumés, Patrick.

– Hé, connard ! s'est écrié Broussard. Tu te souviendras de moi pendant cette nuit en isolement, hein ? Pigé ?

– Dans ma cellule, j'ai une photo de ta femme en train de baiser avec des nains, a riposté Cheddar. Je t'assure. Tu veux voir ?

Une nouvelle fois, Broussard a voulu se jeter sur lui, mais Poole lui a passé les bras autour du torse, l'a soulevé de terre et éloigné d'autorité du banc.

Déjà, Cheddar se dirigeait vers le portail, et j'ai trottiné pour le rattraper.

– Cheddar !

Sans s'arrêter, il m'a lancé un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Cheddar, bonté divine, elle n'a que quatre ans !

– J'en suis désolé. Dis à ton copain qu'il a besoin de développer ses qualités relationnelles.

Le surveillant m'a stoppé à la porte lorsque Cheddar l'a franchie. Il portait des lunettes à verres réfléchissants, dans lesquels j'ai vu mon image tremblotante dédoublée tandis qu'il me repoussait. Deux versions miniatures de moi-même, une expression semblable, à la fois consternée et idiote, sur chaque visage.

– Allez, Cheddar. Allez, vieux.

Cheddar s'est retourné vers le grillage, il a posé les doigts sur le maillage et m'a contemplé un long moment.

– Je peux pas t'aider, Patrick. O.K. ?

De la main, j'ai indiqué Poole et Broussard.

– Leur marché était valable.

Lentement, Cheddar a fait non de la tête.

– Merde, Patrick. Les flics, c'est comme les taulards. Ces fils de putes ont toujours une idée derrière la tête.

– Ils reviendront avec une armée, Cheddar. C'est pas à toi que je vais apprendre comment ça marche. Ils sont dans la merde, et ils sont furax.

– Mais je sais que dalle.

– Faux.

Il m'a adressé un large sourire ; le sang commençait déjà à coaguler sur sa lèvre inférieure.

– Prouve-le, a-t-il lancé avant de s'éloigner sur le chemin dallé qui sinuait jusqu'à la prison à travers une petite pelouse.

J'ai rejoint les deux inspecteurs près du portail côté visiteurs.

– Belle démonstration de jugement, ai-je conclu. Mouais, sacrément édifiante.

1 Voir *Ténèbres, prenez-moi la main*, du même auteur, aux Éditions Rivages.

L'inspecteur Broussard m'a rattrapé dans le couloir menant au hall d'entrée. Il m'a agrippé par le coude pour m'obliger à me tourner vers lui.

– Ma méthode vous pose problème, monsieur Kenzie ?

– Une méthode ? (D'un mouvement brusque, je me suis dégagé de sa prise.) Parce que vous appelez ça une méthode ?

Au même instant, Poole et le surveillant nous ont rejoints.

– Pas ici, messieurs, a dit Poole. Il y a des apparences à sauvegarder.

Il nous a guidés tous les deux le long du corridor, sous les portiques de détection et vers la dernière grille. Nos armes nous ont été rendues par un sergent dont les cheveux se dressaient au sommet du crâne en minuscules touffes serrées, et ensuite nous avons débouché sur le parking.

À peine avons-nous posé le pied sur le gravier que Broussard explosait.

– Vous comptiez écouter encore longtemps les conneries débitées par cette ordure, monsieur Kenzie ? Hein ?

– Le temps de...

– Mais peut-être aimeriez-vous y retourner, pour parler du suicide des clebs et...

– ... conclure un marché, inspecteur Broussard ! C'est ce que je...

– ... de la façon dont vous vous comprenez si bien, vous et votre pote Cheddar !

– Messieurs, s'il vous plaît, a ordonné Poole en s'interposant entre nous.

Nos voix rendaient un son âpre et nous avions le visage empourpré par la colère. Telles des cordes prêtes à se rompre, les tendons saillaient sur la gorge de Broussard, et pour ma part j'avais conscience de l'adrénaline qui déferlait en moi.

– Mes méthodes sont saines, a-t-il grondé.

– Vos méthodes sont nulles, ai-je répliqué.

Poole a placé une main apaisante sur le torse de son collègue. Celui-ci l'a contemplée un bon moment, les muscles de ses mâchoires roulant sous la peau.

En traversant le parking, j'ai senti l'adrénaline se transformer en

gélatine dans mes mollets et le gravillon crisser sous mes chaussures, j'ai entendu le cri perçant d'un oiseau qui fendait l'air en direction de Walden Pond et j'ai vu le soleil perdre peu à peu son éclat derrière les troncs d'arbre à mesure qu'il déclinait. Je me suis adossé au coffre de la Taurus, un pied sur le pare-chocs. Plus loin, Poole parlait toujours à Broussard, la main sur sa poitrine, les lèvres proches de son oreille.

J'avais eu beau tempêter, je n'avais pas encore révélé mon véritable caractère. Quand je suis vraiment en colère, quand le déclic se produit dans ma tête, ma voix perd toute inflexion, devient monocorde, et une bille de lumière rouge me vrille le crâne, occultant toute peur, toute raison, toute empathie. Plus la bille chauffe et rougeoie, plus mon sang se glace – jusqu'à devenir bleu comme un métal précieux – et plus ma voix baisse – jusqu'à se muer en chuchotement.

Celui-ci – en général sans prévenir, ni les autres ni moi – est brusquement interrompu par le mouvement vif de mon bras, la détente de mon pied, la fureur du muscle galvanisé par ce mélange de chaleur rouge et de sang métallique glacé.

C'est le caractère de mon père.

Je le connaissais avant même de savoir que j'en avais hérité. J'avais senti ses effets.

La différence cruciale entre mon père et moi – du moins, je l'espère – a toujours résidé dans le passage à l'acte. Lorsque la colère l'assaillait, il agissait en fonction d'elle, n'importe où, n'importe quand. Elle le gouvernait au même titre que l'alcool, l'orgueil ou la vanité gouvernent certains hommes.

Très tôt, exactement comme l'enfant d'un alcoolique jure qu'il ne boira jamais, je me suis juré de rester vigilant face à la progression de la bille rouge, du sang glacé, de la tendance aux chuchotements monocordes. Pour moi, ce qui nous distingue des animaux, c'est la possibilité de choisir. Une bête est incapable de maîtriser ses appétits. Contrairement à l'homme. Mon père, en certains moments effroyables, était un animal. Je m'y refuse.

Alors, même si je comprenais la rage de Broussard, son désir désespéré de retrouver Amanda, sa révolte devant le refus de Cheddar Olamon de nous prendre au sérieux, je ne pouvais cependant pas les tolérer. Parce que ces sentiments ne nous menaient nulle part. Parce qu'ils ne menaient Amanda nulle part non plus – sauf, peut-être, encore plus loin de nous, en l'enfonçant plus profondément dans ce trou où elle gisait sans doute déjà.

Les chaussures de Broussard sont soudain apparues sur le gravier près du pare-chocs. J'ai senti son ombre masquer le soleil sur ma tête.

– J'en peux plus.

Il s'était exprimé d'une voix si douce que la brise a presque aussitôt emporté ses paroles.

- De ? ai-je demandé.
- De laisser des salopards s'en prendre à des mômes et se tirer tranquillement après en s'imaginant qu'ils sont malins. J'en peux plus.
- Alors, pourquoi ne pas démissionner ?
- On a son fric, Kenzie. Il va falloir qu'il accepte de nous rendre la gosse pour le récupérer.
- Et s'il n'en avait rien à foutre, de ce fric ? ai-je objecté.
- Oh, ça m'étonnerait, a déclaré Poole, qui s'est approché de la voiture avant de poser la main sur le coffre.

Sa voix manquait cependant de conviction.

- Du fric, Cheddar en a amassé des tonnes, ai-je souligné.
- Et alors ? est intervenu Poole à côté de son collègue immobile, une expression de curiosité figée sur le visage. Je les connais, ces types-là. Ce qu'ils ont ne leur suffit jamais. Ils veulent toujours plus.
- Deux cent mille dollars, ce n'est pas rien pour lui, O.K., ai-je concédé. Mais ce n'est pas son fric perso. C'est de la petite monnaie pour quelques investissements style pots-de-vin. Et s'il en faisait une question de principe ?

Broussard a nié de la tête.

- Cheddar Olamon n'a pas de principes.
- Oh, si ! (J'ai donné un coup de talon dans le pare-chocs, aussi surpris que les autres, je suppose, par ma propre véhémence.) Oh si, il en a, ai-je répété plus posément. Et la première des règles de son univers, c'est : déconnez pas avec moi.

Poole a opiné.

- Et Helene l'a enfreinte.
- Tout juste.
- Au cas où Cheddar serait en rogne, vous le croyez capable de tuer la gosse et de renoncer au pognon juste pour transmettre le message ?
- Mouais, ai-je répondu, et ça ne l'empêchera pas de dormir.

Le visage de Poole s'est teinté de gris au moment où il s'avançait dans l'ombre entre Broussard et moi. Il m'a paru soudain très vieux, avec un air moins menaçant que menacé, et toute la malice de l'elfe en lui semblait l'avoir déserté.

- Et si, a-t-il continué à voix si basse que j'ai dû me pencher vers lui pour l'entendre, Cheddar souhaitait en faire une question de principe et, *en plus*, en retirer un profit ?

– Il nous tendrait un piège ? a lancé Broussard.

Les mains dans les poches, son équipier a raidi le dos et les épaules pour affronter la brusque morsure de la brise.

- Il est bien possible qu'on ait trop dévoilé notre jeu, Remy.
- Comment ça ?
- Cheddar sait maintenant que pour retrouver la petite on est prêts à oublier la loi, laisser nos insignes à la maison et se lancer dans un

scénario style argent-contre-enfant en l'absence de toute autorité officielle.

– Et s'il veut sortir gagnant de tout ça...

– ... personne ne doit en sortir vivant, a conclu Poole.

– Bon, il faut d'abord suivre la piste de Chris Mullen, ai-je décrété. Pour voir où elle nous mène. Et ce, avant l'échange.

Les deux policiers ont acquiescé de la tête.

– Écoutez, monsieur Kenzie, a déclaré Broussard, la main tendue. J'ai perdu mon sang-froid, tout à l'heure. Ce minable m'a mis hors de moi et j'aurais très bien pu tout faire foirer.

Je lui ai serré la main.

– On la ramènera chez elle, inspecteur.

Il a resserré sa prise.

– Vivante, monsieur Kenzie.

– Vivante, oui.

– Tu penses que Broussard est en train de craquer ? a demandé Angie.

Nous étions garés dans Devonshire Street, à la limite du quartier des affaires, d'où nous surveillions l'arrière de Devonshire Place, l'immeuble où habitait Chris Mullen. Les inspecteurs de la PEAS qui avaient suivi Mullen jusque-là étaient rentrés chez eux se coucher. D'autres tandems semblables au nôtre filaient les principaux chefs de la bande de Cheddar pendant que nous nous occupions de Mullen. Broussard et Poole s'étaient postés à l'avant du bâtiment, côté Washington Street. Il était plus de minuit. Mullen se trouvait à l'intérieur depuis trois heures.

J'ai haussé les épaules.

– Tu l'as vu quand Poole a parlé de la petite Jeannie Minnelli découverte dans un fût de ciment ?

Angie m'a signifié que non.

– Il a encore plus mal réagi que Poole, ai-je expliqué. J'ai cru qu'il allait faire un malaise. Ses mains tremblaient, il avait la figure blême, luisante de sueur... Franchement, il avait une sale tête. (J'ai levé les yeux vers les trois carrés jaunes au quinzième étage correspondant aux fenêtres de Mullen, au moment où l'une d'elles s'éteignait.) Peut-être qu'il flanche, oui. En tout cas, il a pété les plombs avec Cheddar, c'est certain.

Après avoir allumé une cigarette, Angie a entrouvert sa vitre. La rue était tranquille. Bordée de façades blanches et de gratte-ciel en verre bleuté évoquant de hautes falaises, elle ressemblait à un décor de film la nuit, à la maquette géante d'un monde où ne vivrait aucun être humain. De jour, Devonshire Street grouillait d'une cohue animée, mi-joyeuse mi-agressive, de piétons et de courtiers en Bourse, d'avocats, de secrétaires et de coursiers en vélo, de camions et taxis klaxonnant à qui mieux mieux, de mallettes, de belles cravates et de téléphones portables. Mais après neuf heures du soir, elle baissait le rideau, et à rester assis dans cette

voiture stationnée au milieu de toute cette vaste architecture vide, nous avons le sentiment de n'être qu'un objet de plus dans un musée géant, quand toutes les lumières ont été diminuées et que les gardiens ont quitté la pièce.

– Patrick ? Tu te souviens de la nuit où Glynn m'a tiré dessus ?

– Oui.

– Juste avant, je me rappelle m'être battue avec toi et Evandro dans le noir, tandis que les bougies de ma chambre brillaient comme des yeux, et je me suis dit alors : J'en peux plus. Je ne peux plus investir ne serait-ce qu'une toute partie de moi dans cette violence et... merde. (Elle a changé de position sur son siège.) C'est peut-être ce que ressent Broussard. Après tout, combien de mômes peux-tu retrouver dans du ciment avant de t'effondrer ?

J'ai revu soudain le néant absolu dans les yeux de Broussard après qu'il avait frappé Cheddar. Un néant si total qu'il avait même englouti sa fureur.

Angie avait raison : de combien d'enfants assassinés pouvait-on supporter la vue ?

– Il anéantira la ville entière s'il pense pouvoir ainsi localiser Amanda, ai-je répondu.

– Ils s'y mettront à deux, c'est sûr.

– Et elle est peut-être déjà morte.

– Ne dis pas ça, a répliqué Angie en jetant dehors la cendre de sa cigarette. Ne dis pas ça, Patrick.

– Je ne peux pas m'en empêcher. Cette possibilité n'est pas exclue. Tu le sais, et moi aussi.

Le silence dominant la rue déserte s'est insinué pour quelques instants dans l'habitable.

– Cheddar déteste les témoins, a enfin murmuré Angie.

– Ça, pour les détester, il les déteste.

– Si cette fillette est morte, a repris Angie avant de s'éclaircir la gorge, il est certain que Broussard va disjoncter. Poole aussi, vraisemblablement.

J'ai hoché la tête.

– Dieu vienne en aide à ceux qu'ils estimeront impliqués dans l'affaire.

– Tu crois que Dieu interviendra ?

– Pardon ?

– Dieu, a-t-elle répété en écrasant sa cigarette dans le cendrier. Tu crois qu'Il aidera les ravisseurs d'Amanda plus qu'Il n'a aidé Amanda elle-même ?

– Sans doute pas.

– Alors...

Elle a fixé du regard un point au-delà du pare-brise.

– Quoi ?

– Si Amanda est morte, et si Broussard disjoncte et tue ses ravisseurs, c'est peut-être le signe que Dieu est intervenu.

– Drôle de Dieu, non ?

Angie a haussé les épaules.

– On fait avec ce qu'on a.

J'avais entendu parler des horaires de banquier respectés par Chris Mullen, de sa détermination à diriger dans la journée des activités nocturnes. Aussi, le lendemain matin, à très exactement 8 : 55, n'ai-je pas été surpris de le voir sortir des Devonshire Towers et tourner à droite dans Washington Street.

J'étais garé à une cinquantaine de mètres de son immeuble, et lorsque je l'ai aperçu dans mon rétroviseur qui se dirigeait vers State, j'ai pressé le bouton d'émission du talkie-walkie posé sur le siège.

– Il vient de quitter la tour par-devant.

De son poste d'observation dans Devonshire Street, où aucune voiture n'avait le droit de stationner ni même de s'arrêter quelques instants moteur au ralenti, Angie m'a répondu :

– Compris.

Broussard, vêtu d'un T-shirt gris, d'un pantalon de survêtement noir et d'un blouson sport bleu foncé et blanc, avait pris position en face de ma voiture, devant Pi Alley. Il sirotait un café contenu dans un gobelet en polystyrène et lisait la page sportive du journal comme n'importe quel jogger ayant terminé son circuit. Il avait branché un casque à un récepteur fixé à sa ceinture et peint les deux écouteurs, ainsi que le récepteur lui-même, en jaune et noir pour faire croire à un Discman. Il avait même aspergé d'eau le devant de son maillot afin de créer l'illusion de la sueur. Ces ex-agents des Stups et des Mœurs, c'étaient vraiment des as dans l'art de peaufiner les moindres détails d'un déguisement.

Lorsque Mullen a encore bifurqué à droite au niveau de l'étal de fleurs devant Old State House, Broussard a traversé Washington Street pour le suivre. Je l'ai vu porter son café à sa bouche, et ses lèvres ont remué tandis qu'il parlait dans le micro émetteur attaché à son bracelet de montre.

– Il va vers l'est. Je le tiens. C'est l'heure d'entrer en scène, les enfants.

J'ai coupé le talkie-walkie et enfilé mon imperméable pour jouer mon rôle. La journée étant placée sous le thème du travestissement, j'avais choisi un trench miteux digne d'un clochard dans le métro, que j'avais le matin même taché de jaune d'œuf et arrosé de Pepsi. Mon T-shirt souillé

s'ornait d'une belle déchirure au niveau de la poitrine et mon jean ainsi que mes chaussures étaient mouchetés de peinture et de terre. Le bout de mes semelles battait la chaussée quand je marchais, laissant entrevoir mes orteils. J'avais dégagé mes cheveux de mon front avant de les sécher tout droit à la Don King, puis frotté sur ma barbe le reste de l'œuf qui m'avait servi à salir mon manteau.

La classe, quoi.

Au moment de traverser Washington Street, j'ai baissé ma braguette et renversé sur mon torse le fond de ma tasse de café. En me voyant approcher, les gens en face de moi se sont écartés pour éviter mes pas titubants et mes bras ballants, et je marmonnais toute une litanie de mots que ma maman ne m'avait jamais appris quand j'ai poussé les portes à dorures de Devonshire Place.

C'est fou ce que l'agent de sécurité à l'intérieur a eu l'air heureux de me voir.

Tout comme les trois personnes qui sont sorties de l'ascenseur et ont fait un large détour sur le sol de marbre. J'ai reluqué sans vergogne les deux femmes du trio, souri en suivant des yeux le galbe de leurs jambes révélées par leurs tailleurs Anne Klein.

– Une pizza, poupées, ça vous tente ? ai-je lancé.

L'homme d'affaires a éloigné ses deux compagnes au moment où l'agent de sécurité me criait :

– Hé ! Hé, vous là-bas !

Lorsque je me suis tourné vers lui, il a quitté son beau bureau noir brillant en forme d'arc de cercle.

Après avoir poussé les femmes hors du bâtiment, l'homme d'affaires a sorti de sa poche un téléphone portable dont il a tiré l'antenne tout en poursuivant son chemin dans Washington Street.

– Soyez gentil, m'a enjoint l'agent de sécurité. Faites demi-tour et repartez en sens inverse. Maintenant. Allez, ouste.

J'ai oscillé devant lui et léché ma barbe, récoltant ainsi sur ma langue quelques petits bouts de coquille d'œuf que j'ai croqués en gardant la bouche ouverte.

Les pieds bien campés sur le marbre, mon vis-à-vis a déplacé une main vers sa matraque.

– Dégagez, m'a-t-il ordonné, comme s'il parlait à un chien.

– Mmm, ai-je grommelé en oscillant de plus belle.

Une sonnerie a retenti du côté des ascenseurs, annonçant que l'un d'eux avait atteint le rez-de-chaussée.

L'agent de sécurité a voulu m'attraper par le coude, mais j'ai pivoté brusquement et ses doigts se sont refermés sur le vide.

– Je voudrais vous montrer un truc, ai-je dit en fouillant ma poche.

Aussitôt, il a empoigné sa matraque.

– Hé ! Gardez les mains bien visibles...

– Oh, mon Dieu ! s'est exclamée l'une des personnes émergeant de l'ascenseur quand j'ai dégainé une banane pour la pointer sur le garde.

– Attention, il a une banane !

Cette voix-là venait de derrière moi. Angie.

C'était plus fort qu'elle, il fallait toujours qu'elle improvise. Elle était incapable de respecter le script.

Les gens descendus de l'ascenseur tentaient à la fois de traverser le hall, d'éviter mon regard et de ne rien perdre de la scène afin d'avoir quelque chose de croustillant à raconter devant la machine à café.

– Monsieur, a repris l'agent de sécurité en s'efforçant d'adopter un ton autoritaire mais poli maintenant que plusieurs habitants de l'immeuble nous observaient, veuillez poser cette banane.

Ignorant l'ordre, j'ai expliqué :

– Voyez, c'est un cadeau de mon cousin. Lui, c'est un orang-outang.

– Est-ce qu'on ne devrait pas appeler la police ? a demandé une femme.

– Ne vous inquiétez pas, madame, a répondu le garde d'un ton presque désespéré, je contrôle la situation.

Je lui ai expédié la banane. Il a lâché sa matraque pour la rattraper et bondi en arrière comme si j'avais tiré sur lui.

L'un des badauds a poussé un petit cri, tandis que plusieurs autres se précipitaient vers la sortie.

Postée devant les ascenseurs, Angie a accroché mon regard et indiqué mes cheveux. « Super sexy », a-t-elle articulé en silence, avant de s'engager dans la cabine, dont les portes se sont refermées.

L'agent de sécurité a ramassé sa matraque et abandonné la banane par terre. Il semblait sur le point de se ruer sur moi. J'ignorais combien de personnes se trouvaient encore derrière moi – peut-être deux ou trois –, mais il était tout à fait possible que l'une d'elles soit en train d'envisager héroïquement de se jeter aussi sur le vagabond.

Je me suis déplacé de façon à tourner le dos au bureau noir et aux ascenseurs. Je n'avais plus en face de moi que deux hommes, une femme et l'agent de sécurité. Comme j'ai pu le constater, les deux hommes progressaient insensiblement vers la sortie. La femme, en revanche, paraissait fascinée. Elle me regardait bouche bée, une main pressée contre sa gorge.

– Qu'est-ce qui a bien pu arriver à Men at Work ? lui ai-je demandé.

– Quoi ? a lancé l'agent de sécurité en se rapprochant de moi.

– Ben oui, le groupe australien. (J'ai rivé sur lui un regard gentiment interrogateur.) Ils ont fait un tabac au début des années 80. Un énorme tabac. Vous savez ce qu'ils sont devenus ?

– Hein ? Euh, non.

La tête inclinée, je l'ai contemplé en me grattant la tempe. Pendant un long moment, nul n'a bougé dans le hall – ni même respiré, m'a-t-il semblé.

– Oh, ai-je dit enfin, avant de hausser les épaules. Désolé. Gardez donc la banane.

Banane que j'ai dûment écrasée en passant devant les deux hommes, qui se sont aplatis contre le mur.

J'ai adressé un clin d'œil à l'un d'eux.

– Sacré gardien qu vous avez là. Sans lui, j'aurais sûrement mis le souk ici.

Sur ce, j'ai poussé les portes donnant sur Washington Street.

Je m'apprêtais à adresser un discret signe de victoire à Poole, assis dans la Taurus au croisement de School Street et de Washington Street, quand deux mains se sont abattues sur mon épaule pour me plaquer contre la façade du bâtiment.

– Barre-toi de là, espèce de minable.

C'est à peine si j'ai eu le temps de voir Chris Mullen entrer de nouveau dans l'immeuble, indiquer d'un geste ma personne à l'agent de sécurité pétrifié, puis se diriger droit vers les ascenseurs.

J'ai plongé dans le flot de piétons, saisi le talkie-walkie dans ma poche et pressé le bouton émetteur.

– Poole ? Mullen est revenu.

– Affirmatif, monsieur Kenzie. Broussard essaie en ce moment même de joindre Mlle Gennaro. Faites demi-tour et regagnez votre voiture. Ne bousillez pas notre couverture.

De l'endroit où j'étais, je voyais ses lèvres remuer derrière le pare-brise. Il a reposé le talkie-walkie sur le siège à côté de lui et dardé ensuite sur moi un regard noir.

J'ai pivoté.

Une femme aux allures d'insecte avec ses lunettes en cul de bouteille et ses cheveux trop tirés en arrière a levé les yeux vers moi.

– Vous êtes flic, c'est ça ?

– Chut, ai-je répondu, un doigt sur les lèvres.

J'ai glissé le talkie-walkie dans mon imperméable, puis planté là mon interlocutrice sidérée pour retourner à ma voiture.

Au moment où j'ouvrais le coffre, j'ai aperçu Broussard appuyé contre la vitrine d'Eddie Bauer. La main près de son oreille, il parlait dans le micro fixé à son poignet.

Tout en me penchant vers la malle, j'ai réglé mon émetteur sur son canal.

– ... je répète, mademoiselle Gennaro : sujet en route vers vous. Annulez immédiatement l'opération.

Après avoir ôté de ma barbe les morceaux de coquille d'œuf, j'ai coiffé une casquette de base-ball.

– Je répète, a chuchoté Broussard. Annulez tout.

J'ai jeté l'imperméable dans le coffre, récupéré mon blouson de cuir noir, placé le talkie-walkie dans ma poche et refermé le blouson sur mon

T-shirt souillé. Une fois la malle verrouillée, j'ai fendu la foule jusque chez Eddie Bauer, où j'ai feint de m'absorber dans la contemplation des mannequins derrière la vitre.

– Elle a répondu ?

– Non, a avoué Broussard.

– Son talkie-walkie fonctionnait ?

– Impossible à dire. Je suppose qu'elle m'a entendu et qu'elle l'a éteint pour ne pas éveiller l'attention de Mullen.

– On monte, ai-je décrété.

– Faites un pas vers cet immeuble et je vous explose la rotule.

– Elle est trop vulnérable, là-haut. Si son talkie-walkie est coupé et qu'elle n'a pas reçu votre...

– Je ne vous laisserai pas gâcher cette filature simplement parce que vous couchez avec elle. (Il s'est écarté de la vitrine, puis éloigné de moi d'une démarche post-jogging à la fois nonchalante et élastique.) C'est une professionnelle, m'a-t-il lancé. Pourquoi ne pas agir vous aussi comme tel, monsieur Kenzie ?

Je l'ai suivi des yeux quelques secondes, avant de consulter ma montre.
9 : 15.

Chris Mullen était à l'intérieur depuis déjà quatre minutes. Pourquoi avait-il rebroussé chemin, bonté divine ? Broussard avait-il été découvert ?

Non. Il était trop bon. Si je l'avais repéré, c'était uniquement parce que je le savais dans les parages ; et encore, il se fondait si bien dans la foule que je ne l'avais pas reconnu tout de suite.

De nouveau, j'ai consulté ma montre. 9 : 16.

Si Angie avait reçu le message de Broussard au moment où Mullen pénétrait dans Devonshire Place, elle devait maintenant se trouver dans l'ascenseur, ou au moins en dehors de l'appartement du suspect. Elle allait prendre l'escalier et apparaître d'un instant à l'autre.

9 : 17.

Je scrutais toujours l'entrée de l'immeuble. Deux jeunes courtiers en sont sortis – costume Hugo Boss impeccable, chaussures Gucci, cravate Geoffrey Beene et cheveux tellement enduits de gel qu'il devait falloir au moins un marteau-piqueur pour les décoiffer. Ils se sont effacés pour laisser passer une femme élancée en tailleur bleu foncé et fines lunettes Revos sur le nez, et ne se sont pas gênés pour lorgner ses fesses au moment où elle montait dans un taxi.

9 : 18.

Deux raisons seulement pouvaient expliquer qu'Angie soit encore là-haut : ou elle avait été obligée de se cacher dans l'appartement de Mullen, ou il l'avait coincée chez lui ou devant sa porte.

9 : 19.

Au cas où elle aurait effectivement reçu le message de Broussard, elle

n'aurait jamais commis l'erreur d'appeler l'ascenseur pour descendre, au risque de voir les portes de la cabine s'ouvrir sur Mullen...

Hé, Ange, ça fait un bail.

Sûr, Chris.

Qu'est-ce qui t'amène dans mon immeuble ?

Je suis venue rendre visite à un ami.

Ah bon ? Tu ne bosses pas sur l'affaire de la gamine disparue ?

Pourquoi tu braques ce pistolet sur moi, Chris ?

9 : 20.

J'ai jeté un coup d'œil de l'autre côté de la rue, à l'intersection avec School Street.

Poole a soutenu mon regard en remuant lentement la tête de droite à gauche.

Peut-être avait-elle atteint le rez-de-chaussée, où l'agent de sécurité lui cherchait des noises...

Une minute, mademoiselle. Je ne me rappelle pas vous avoir déjà vue ici.

Je viens d'emménager.

Ça m'étonnerait.

Il avance la main vers le téléphone, compose le 911...

Non, elle serait déjà sortie.

9 : 22.

J'ai fait un pas vers le bâtiment. Puis un autre. Et je me suis arrêté.

S'il n'y avait pas eu de problème particulier, si Angie s'était contentée d'éteindre son talkie-walkie afin de ne pas révéler sa présence et si elle se tenait au quinzième étage de l'autre côté de la porte donnant sur l'issue de secours, d'où elle observait l'appartement du suspect par un petit carré vitré, mieux valait que j'évite de me précipiter vers l'entrée, où Chris Mullen pouvait surgir et me reconnaître...

Je me suis de nouveau adossé au mur.

9 : 24.

Quatorze minutes s'étaient écoulées depuis que Mullen m'avait écarté sans ménagement de son chemin.

Le talkie-walkie dans mon blouson a vibré contre ma poitrine. Quand je l'ai saisi, il a émis un petit bip, suivi par :

– Il redescend.

C'était la voix d'Angie.

– Où es-tu ?

– Une chance qu'on ait inventé les écrans de télé géants, c'est tout ce que je peux te dire.

– Vous êtes *chez lui* ? est intervenu Broussard.

– Bien sûr. C'est pas mal, mais les serrures sont vachement faciles à forcer.

– Pourquoi est-il revenu ?

– À cause de son costume. C'est une longue histoire, je vous raconterai tout plus tard. Il devrait déboucher dans la rue d'une minute à l'autre.

Mullen a quitté l'immeuble vêtu d'un costume bleu au lieu du noir qu'il portait en arrivant. Il avait également changé de cravate. J'en regardais le nœud lorsque la tête au-dessus a pivoté dans ma direction ; aussitôt, j'ai baissé les yeux vers mes chaussures. Le dealer paranoïaque type étant prompt à remarquer les mouvements rapides dans la foule, je préférais ne pas me détourner.

J'ai entamé un lent compte à rebours depuis dix, baissé discrètement le volume du talkie-walkie dans ma poche, et à peine entendu Broussard déclarer :

– Il repart. Je le tiens.

Relevant les yeux, j'ai distingué les épaules de Chris Mullen devant une jeune fille vêtue d'une veste jaune vif et repéré Broussard qui se frayait un chemin parmi les passants à l'endroit où Court Street devenait State Street. Mullen a bifurqué à droite au niveau de Old State House, puis retraversé la ruelle.

J'ai pivoté vers la vitrine d'Eddie Bauer, qui m'a renvoyé mon reflet.

– Ouf, ai-je marmonné.

Une heure plus tard, Angie a ouvert la portière côté passager de la Crown Victoria en disant :

– Il est sur écoute, mon grand. Il est sur écoute.

J'avais garé la voiture au quatrième étage du parking de Pi Alley, l'avant orienté en direction de Devonshire Place.

– T'as mis des mouchards dans toutes les pièces ?

Elle a allumé une cigarette.

– Et aussi dans les téléphones.

J'ai consulté ma montre. Angie était restée sur place exactement soixante minutes.

– Qui êtes-vous vraiment, mademoiselle Gennaro ? Un agent de la CIA ?

La cigarette à la bouche, elle m'a souri.

– Si je te le dis, chéri, je serai peut-être obligée de te tuer après.

– Bon, c'était quoi cette histoire de costume ?

Son regard s'est fait rêveur tandis qu'elle contemplait à travers le pare-brise la façade de Devonshire Place. Au bout de quelques secondes, elle a remué légèrement la tête.

– Ah oui, le costume. Il se parle, figure-toi.

– Qui ? Mullen ?

Elle a opiné.

– À la troisième personne.

– Il a dû piquer ça à Cheddar, ai-je observé.

– Bref, il a ouvert la porte en marmonnant : « Un choix d'enfer, Mullen. Porter un costume noir le vendredi, franchement ! Tu déconnes ou quoi ? » Ce genre de trucs.

– Je pencherais pour une tendance aux superstitions débiles.

Angie a éclaté de rire.

– Tout juste. Là-dessus, il est entré dans sa chambre, où il s'est démené comme un beau diable, arrachant son costume, fouillant la penderie, etc. Il lui a fallu plusieurs minutes pour sélectionner un nouveau costume, et moi, je pensais : Ouf, il va enfin sortir, parce que je commence à me sentir rudement à l'étroit derrière cette télé, au milieu de tous ces satanés

câbles qui ressemblent à des serpents...

– Et ?

En de tels moments, il arrive à Angie de se perdre dans ses souvenirs ; aussi est-il bon parfois de la rappeler à l'ordre.

Elle m'a regardé en fronçant les sourcils.

– Un peu de patience, M. Va-droit-au-but. Et donc... Brusquement, je l'entends crier : « Hé, tête de nœud ! Ouais, toi, là. Espèce de tête de nœud ! »

– Quoi ?

Je me suis penché en avant.

– Ça redevient intéressant, hein ? (Elle m'a adressé un clin d'œil.) Du coup, j'ai cru qu'il m'avait repérée. Que j'étais fichue. Cuite. Tu vois le problème ?

Ses grands yeux bruns avaient maintenant la taille de deux soucoupes.

– Je vois, ai-je répondu.

Elle a tiré sur sa cigarette.

– Ben non. En fait, il s'était remis à parler tout seul.

– Il se traite de « tête de nœud » ?

– Mouais, apparemment. Et ça a continué. « Hé, tête de nœud, tu vas quand même pas garder une cravate jaune avec ce costume ? Ah, bravo. T'es impayable, trouduc. »

– Trouduc ?

– Je te jure. Il est un peu limité côté vocabulaire, je suppose. Après, c'est reparti pour une séance d'agitation frénétique dans la chambre, le temps qu'il choisisse une autre cravate. Il n'arrêtait pas de pester dans sa barbe, et moi, je me disais : Bon, il va en trouver une qui lui convient, mais au moment de sortir je parie qu'il va vouloir changer de chemise. D'ici là, j'aurai tellement de crampes que je ne pourrai jamais m'extraire toute seule de derrière cette télé.

– Et ?

– Il a quitté l'appartement. Je vous ai appelés. (Elle a jeté sa cigarette par la vitre ouverte.) Point final.

– T'étais déjà chez lui quand Broussard t'a prévenue qu'il revenait ?

Elle a fait non de la tête.

– J'étais devant sa porte, les passe-partout à la main.

– Tu te fous de moi ?

– Pourquoi ?

– T'es entrée alors que tu le savais en chemin ?

Angie a haussé les épaules.

– Ç'a été plus fort que moi.

– T'es dingue.

– Et c'est ce qui te plaît en moi, beau gosse. (Elle a laissé échapper un petit rire de gorge.) Ça me motive.

Je me demandais si je devais l'embrasser ou l'étriper quand le talkie-

walkie a croassé entre nous. La voix de Broussard s'est élevée du haut-parleur.

– T'es toujours derrière lui, Poole ?

– Affirmatif. Le taxi roule dans Purchase en direction du sud. Sûrement vers la voie express.

– Kenzie ?

– Oui ?

– Mlle Gennaro est avec vous ?

– Affirmatif, ai-je répondu de mon ton le plus grave, m'attirant un coup de coude de la part d'Angie.

– Ne bougez pas. On attend de voir où il va. Moi, je retourne sur mes pas.

Une bonne minute s'est écoulée avant que Poole n'intervienne de nouveau.

– Ça y est, il est sur la voie express. Cap vers le sud. Mademoiselle Gennaro ?

– Oui, Poole ?

– Tous vos amis sont en place ?

– Tous jusqu'au dernier.

– Laissez vos récepteurs ouverts et quittez votre position. Récupérez Broussard, et ensuite filez vers le sud.

– Compris. Inspecteur Broussard ?

– Je remonte Broad Street vers l'ouest.

J'ai passé la marche arrière.

– Entendu, on vous retrouve au croisement entre Broad Street et Batterymarch.

– Bien reçu.

Tandis que je sortais du parking, Angie a allumé le récepteur portable posé sur la banquette arrière et monté le son jusqu'à ce que nous entendions le léger sifflement de l'air dans l'appartement désert de Chris Mullen. J'ai emprunté la rampe d'accès sous Devonshire Place, tourné à gauche dans Water Street, traversé les places Post Office et Liberty, puis aperçu Broussard appuyé contre un lampadaire devant une épicerie.

Il a sauté dans la voiture au moment où la voix de Poole résonnait dans le talkie-walkie.

– Il quitte la voie express à Dorchester, au niveau du centre commercial de South Bay.

– Il retourne dans son ancien fief, a commenté Broussard. Vous autres, les gars de Dorchester, faut toujours que vous rentriez au bercail, hein ?

– Mouais, ça nous attire comme un aimant, lui ai-je assuré.

– Oubliez ce que je viens de dire, est intervenu Poole. Il prend à gauche dans Boston Street, en direction de Southie.

– Bon, d'accord, ai-je concédé. Pas un aimant très puissant.

Dix minutes plus tard, nous sommes passés devant la Taurus de Poole stationnée dans Gavin Street, au cœur de la cité Old Colony à South Boston, et nous nous sommes garés un peu plus loin. Lors de sa dernière transmission, Poole nous avait informés qu'il suivait maintenant Mullen à pied. Il n'y avait pas grand-chose à faire en attendant qu'il reprenne contact, sinon demeurer assis dans la voiture en regardant les immeubles.

La vue n'est pas désagréable, cela dit. Les rues propres, bordées d'arbres, sinuent gracieusement entre des bâtiments de brique rouge dont les bordures sont fraîchement repeintes de blanc. Presque tous les appartements du rez-de-chaussée donnent sur des carrés de pelouse entourés de petites haies. La clôture ceignant le square au milieu est droite, bien plantée en terre et dénuée de rouille. En matière de cités, Old Colony est l'une des plus plaisantes du pays sur le plan esthétique.

Elle souffre cependant d'un problème lié à l'héroïne. Et d'un taux de suicide important chez les adolescents, qui s'explique sans doute par l'héroïne susmentionnée. Et la présence de l'héroïne sus-mentionnée s'explique sans doute par le fait que même si l'on grandit dans la plus jolie cité du monde, elle n'en reste pas moins une cité, et que l'héroïne, ce n'est peut-être pas la panacée, mais ça permet au moins d'échapper un temps à la contemplation des mêmes murs, des mêmes briques et des mêmes clôtures.

– J'ai grandi ici, a déclaré Broussard, installé sur la banquette arrière.

Il scrutait avec attention les environs à travers la vitre, comme s'il pensait qu'ils allaient changer de forme sous ses yeux.

– Avec un nom comme le vôtre ? a lancé Angie. Vous rigolez !

Le policier a souri, avant de hausser légèrement les épaules.

– Mon père était dans la marine marchande à La Nouvelle-Orléans. Il s'est attiré quelques emmerdes là-bas, et du coup, il s'est retrouvé à bosser comme docker d'abord à Charlestown, et ensuite à Southie. (Broussard a indiqué de la tête les édifices de brique.) On a atterri ici. À l'époque, le tiers des mômes s'appelaient Frankie O'Brien, et les autres, Sullivan, Shea, Carroll ou Connelly. Et quand ils ne se prénommaient pas Frank, c'était Mike, Sean ou Pat, a-t-il ajouté en haussant les sourcils à mon intention.

J'ai levé les mains.

– Oups.

– Alors, porter un nom comme Remy Broussard... Mouais, je dirais que ça m'a endurci. (Il s'est fendu cette fois d'un large sourire, avant de siffloter doucement.) Bon sang, quand on parlait de rentrer chez soi...

– Ah bon ? Vous n'habitez plus Southie ? a demandé Angie.

– J'en suis parti à la mort de mon père, a répondu Broussard.

– Et vous en avez la nostalgie ?

Il a pincé les lèvres, puis jeté un coup d'œil à des gamins qui se poursuivaient sur le trottoir en s'invectivant et en se bombardant de ce qui

ressemblait à des capsules de bouteilles.

– Pas vraiment, non. J'ai toujours eu l'impression d'être un plouc égaré dans la ville. Y compris à La Nouvelle-Orléans. (Il a haussé les épaules.) Moi, ce que j'aime, ce sont les arbres.

Sur ce, il a tourné le bouton de fréquence sur son talkie-walkie, qu'il a approché de ses lèvres.

– Inspecteur Pasquale ? C'est Broussard. À vous.

Pasquale faisait partie des policiers de la PEAS chargés de surveiller la prison de Concord au cas où des visiteurs se présenteraient pour Cheddar.

– Ici Pasquale.

– Du nouveau ?

– Rien du tout. Pas de visite depuis la vôtre, hier.

– Des coups de fil ?

– Négatif. Olamon a perdu le droit d'utiliser le téléphone depuis qu'il a déclenché une bagarre dans la cour le mois dernier.

– O.K. Terminé.

Broussard a laissé retomber le talkie-walkie sur le siège, puis redressé brusquement la tête au moment où une voiture remontait la rue vers nous.

– Hé, mais qu'est-ce qu'on a là ?

Une Lexus RX 300 gris fumée, équipée d'une plaque d'immatriculation personnalisée sur laquelle on pouvait lire PHARO, nous a croisés ; après avoir parcouru encore une vingtaine ou une trentaine de mètres, elle a effectué un demi-tour afin de venir se garer sur un emplacement interdit, bloquant ainsi l'accès à une ruelle. Il s'agissait d'un véhicule tout-terrain sportif qui allait chercher dans les cinquante mille dollars, idéal pour les expéditions hors des chemins carrossables, voire les safaris occasionnels qui avaient lieu dans le quartier, et dont chaque centimètre brillait comme si on l'avait astiqué avec des chiffons de soie. Sa présence détonnait parmi toutes les Escort, Golf et Geo bas de gamme stationnées dans la rue – jusqu'à la Buick du début des années 80 dont le propriétaire avait scotché des sacs poubelle verts sur la vitre arrière brisée.

– La RX 300, a déclaré Broussard du ton pénétré d'un vendeur professionnel. Une petite merveille de confort pour le dealer qui ne veut pas être embêté par les tempêtes de neige ou les routes en mauvais état. (Il s'est penché en avant, les coudes calés sur les dossiers de nos sièges, les yeux rivés au rétroviseur.) Mesdames et messieurs, voici Pharaoh Gutierrez, seigneur tout-puissant de la cité de Lowell.

Un homme mince d'origine hispanique est descendu de la Lexus. Sous une queue-de-pie en soie noire dont les basques lui arrivaient derrière les genoux, il portait un pantalon de lin noir et une chemise couleur citron vert au col fermé par une broche également noire.

– Sacrée bête de mode, a commenté Angie.

– N'est-ce pas ? Et encore, a précisé Broussard, il a fait dans la discrétion aujourd'hui. Vous devriez voir le tableau quand il sort en

boîte... !

Derrière nous, Pharaoh Gutierrez a rajusté les pans de sa veste et lissé les jambes de son pantalon.

– Mais qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ici ? a demandé Broussard à voix basse.

– Qui est-ce ?

– Il gère les affaires de Cheddar à Lowell et à Lawrence, des bonnes vieilles villes industrielles comme on les aime. D'après la rumeur, il serait en plus le seul à pouvoir traiter avec tous ces tarés de pêcheurs à New Bedford.

– Dans ce cas, je comprends mieux, a affirmé Angie.

– Vous comprenez quoi ? a lancé Broussard, sans quitter des yeux le rétroviseur.

– Qu'il ait rendez-vous avec Chris Mullen.

Broussard a secoué la tête.

– Oh, non, non, non. Mullen et Gutierrez se méprisent au plus haut point. À cause d'une histoire de femme, à ce qu'on m'a rapporté ; ça remonterait à une dizaine d'années. C'est pour ça que Gutierrez s'est retrouvé exilé à l'extérieur du périp'h' et que Mullen a continué de sévir intra-muros. Croyez-moi, sa présence ici n'a aucun sens.

Agrippant les revers de sa veste tel un juge, le menton légèrement relevé, Gutierrez balayait du regard la rue et humait l'air de son long nez fin. Son attitude rigide paraissait forcée, artificielle ; elle ne cadrerait pas avec sa stature longiligne. Il offrait l'image d'un homme qui ne tolère pas la moindre offense, mais s'attend perpétuellement à être offensé. Si peu sûr de lui qu'il serait prêt à tuer pour prouver le contraire.

Il me rappelait certains gars que j'avais connus – en général plus petits que la moyenne, ou plus frêles, mais tellement déterminés à montrer qu'ils pouvaient être redoutables eux aussi qu'ils ne cessaient jamais de se battre, ne s'accordaient jamais de pause pour souffler, ne prenaient jamais le temps de manger. Ces types-là sont devenus soit des flics, soit des criminels. Apparemment, il n'y avait pas d'option intermédiaire pour eux. Et beaucoup sont morts en pleine jeunesse, un point d'interrogation furieux figé sur le visage.

– Il a l'air d'un chieur, ai-je dit.

Broussard a placé les deux mains sur le dossier de mon siège, avant d'y appuyer son menton.

– Mouais, ça résume bien le personnage. Trop à prouver, trop peu de temps pour le faire. J'ai toujours pensé qu'il allait péter les plombs un de ces jours, et se pointer chez Chris Mullen pour lui expédier une balle dans le crâne, un truc comme ça. Et au diable Cheddar Olamon.

– C'est peut-être le jour, justement, a observé Angie.

– Peut-être, oui, a murmuré Broussard.

Gutierrez a contourné la Lexus, puis s'est adossé à l'aile avant. Il a

fouillé du regard la ruelle qu'il bloquait, avant de consulter sa montre.

– Mullen se dirige vers vous, a annoncé Poole dans le talkie-walkie.

Sa voix n'était qu'un murmure.

– Présence inamicale à l'horizon, l'a averti Broussard. Reste où tu es, vieux.

– Bien reçu.

Angie a incliné le rétroviseur vers la droite de façon à nous offrir une vue nette de Gutierrez, de la Lexus et de la ruelle.

Enfin, Mullen est apparu. Il a passé la main sur sa cravate en regardant Gutierrez et la voiture qui lui barrait le passage.

Broussard s'est redressé, il a sorti son Glock et en a actionné la glissière.

– Si ça tourne mal, nous a-t-il prévenus, ne sortez pas de la voiture. Contentez-vous d'appeler le 911.

Au même moment, Mullen a brandi en souriant une mallette noire.

Gutierrez a hoché la tête.

Broussard s'est baissé sur la banquette arrière. Il avait déjà posé les doigts sur la poignée de la portière.

Mullen a tendu sa main libre, et au bout de quelques secondes Gutierrez l'a serrée. Là-dessus, les deux hommes se sont étreints en se tapant mutuellement dans le dos.

– Alors, là, je n'en reviens pas, a déclaré Broussard en lâchant la poignée.

Après les embrassades, Gutierrez a récupéré la mallette. Il a ensuite pivoté vers la Lexus, dont il a ouvert la portière d'un grand geste ponctué par une petite révérence, et Mullen a grimpé sur le siège passager. Un instant plus tard, Gutierrez se glissait au volant et démarrait.

– Poole ? a fait Broussard dans son talkie-walkie. On vient de voir Pharaoh Gutierrez et Chris Mullen se comporter comme deux vieux frangins qui se retrouvent après des années de séparation.

– Arrête de déconner.

– Je te jure, mon vieux.

La Lexus de Gutierrez s'est écartée du trottoir et nous a dépassés. Alors qu'elle poursuivait sa route, Broussard a de nouveau parlé dans son émetteur.

– Tiens-toi prêt, Poole. On file un 4 x 4 Lexus gris foncé conduit par Gutierrez avec Mullen comme passager. Ils quittent la cité.

Quand nous sommes passés devant la ruelle suivante, Poole en a débouché au pas de course. Il arborait un déguisement de clochard semblable au mien, agrémenté cependant d'un bandana bleu foncé. Il l'a ôté en traversant la chaussée derrière notre voiture pour rejoindre la Taurus, et de notre côté nous avons suivi la Lexus de Gutierrez dans Boston Street, puis jusqu'à Andrew Square et enfin sur la route annexe parallèle à la voie express.

– Si Mullen et Gutierrez sont de nouveau copains, qu'est-ce que ça signifie ? a demandé Angie.

– Un tas d'emmerdes pour Cheddar Olamon.

– Maintenant qu'il est en prison, ses deux lieutenants – considérés jusque-là comme des ennemis mortels – unissent leurs forces contre lui, c'est ça ?

Broussard a acquiescé.

– Ils veulent s'approprier son empire.

– Et Amanda, où est-elle dans tout ça ? suis-je intervenu.

– Quelque part au milieu, a répondu le policier avec un haussement d'épaules.

– Au milieu de quoi, au juste ? ai-je répliqué. D'une ligne de mire ?

Il arrive parfois, quand on prend des truands en filature pendant un certain temps, que l'on devienne un peu jaloux de leur style de vie.

Oh, ce ne sont pas les choses matérielles – bolides à soixante mille dollars, appartements de luxe à un million, meilleures places lors des matchs de foot – qui s'avèrent les plus dérangeantes, même si elles suscitent à l'occasion un indéniable agacement. Ce sont plutôt ces petits privilèges quotidiens dont sait profiter un bon dealer qui nous semblent vraiment étrangers, à nous autres pauvres représentants de la masse laborieuse.

Par exemple, tout au long de notre opération de surveillance, j'ai rarement vu Chris Mullen ou Pharaoh Gutierrez respecter la signalisation routière. De toute évidence, les feux rouges n'étaient destinés qu'aux mécréants et les panneaux de stop aux imbéciles. La limitation de vitesse sur la voie express ? Oh, je vous en prie. Pourquoi rouler à 90 kilomètres-heure quand on peut rallier sa destination beaucoup plus rapidement à 130 ? Pourquoi rester sur la voie normale quand la bande d'arrêt d'urgence est dégagée ?

Sans compter la question du stationnement. Se garer à Boston est grosso modo aussi facile que skier au Sahara. De vieilles dames tout à fait respectables en étoles de vison se sont canardées pour un emplacement sujet à contestation. Au milieu des années quatre-vingt, un imbécile est allé jusqu'à verser un quart de million de dollars pour une place dans un parking de Beacon Hill – hors charges mensuelles, s'entend.

Boston : On est une petite ville, il y fait froid, et on tuerait pour une place de stationnement. Mais venez donc ! Amenez la famille !

Gutierrez, Mullen et les deux ou trois sous-fifres que nous avons espionnés au cours des quelques jours suivants n'avaient pas ce problème. Ils laissaient leur véhicule en double file, tout simplement, où et quand bon leur semblait, aussi longtemps qu'ils le désiraient.

Une fois, dans Columbus Avenue à South End, en sortant de déjeuner chez Hammersleys, Chris Mullen s'est fait apostropher par un artiste – avec bouc de rigueur et trois clous d'oreille – fort en colère. La belle

Benz noire de Chris bloquait la Civic pourrie de l'artiste, et comme celui-ci était accompagné par sa petite amie, il s'est senti obligé de jouer les outragés. De notre poste d'observation dans la voiture arrêtée une cinquantaine de mètres plus loin de l'autre côté de la rue, nous n'avons pas pu entendre ce qui se disait, mais nous avons néanmoins saisi l'essentiel. L'artiste et sa moitié vociféraient et gesticulaient à qui mieux mieux. Très calme, Chris Mullen a glissé l'extrémité de son écharpe en cachemire sous son imperméable Armani de couleur sombre, lissé sa cravate et expédié un coup de pied dans la rotule de l'artiste avec une telle adresse que l'homme s'est retrouvé à terre avant même que sa petite amie n'ait achevé sa litanie de protestations. À ce moment-là, Chris se tenait si près d'elle qu'on aurait pu les prendre pour des amoureux. Il lui a appuyé l'index et le majeur contre le front, pouce replié, pendant ce qui a dû paraître des heures à l'infortunée petite amie. Puis il a feint de tirer, retiré ses doigts et soufflé dessus. Un sourire aux lèvres, il s'est ensuite penché vers elle pour lui planter un rapide baiser sur la joue.

Quand il a redémarré au volant de sa somptueuse voiture, la jeune femme hébétée l'a suivi des yeux, oublieuse, m'a-t-il semblé, de son cher et tendre qui hurlait de douleur en se contorsionnant sur le trottoir comme un chat à la colonne vertébrale brisée.

En plus du quatuor que nous formions avec Broussard et Poole, plusieurs flics de la PEAS participaient à cette surveillance, et à nous tous, nous avons également observé les faits et gestes de plusieurs truands notoires agissant pour le compte de Cheddar Olamon. Il y avait Carlos Orlando, dit Le Surin, qui supervisait les trafics quotidiens dans les cités et n'allait jamais nulle part sans sa pile de bandes dessinées. Il y avait aussi JJ MacNally, qui avait gravi les échelons de la hiérarchie jusqu'au rang de souteneur en chef pour toutes les prostituées de North Dorchester, sauf les Vietnamiennes, mais qui n'en était pas moins lui-même raide dingue d'une jeune Asiatique ayant l'air d'avoir quinze ans maximum. Joel Green et Hicky Vister officiaient comme usuriers et bookmakers dans un box du Elsinore, un bar à Lower Mills dont Cheddar était le propriétaire ; quant à Buddy Perry et Brian Box – deux types bêtes à manger du foin –, ils constituaient la force de frappe.

Un seul regard suffisait pour comprendre que l'on n'avait pas affaire à des petits génies. Cheddar avait réussi son ascension en payant ses dettes, en montrant du respect envers tous ceux qui étaient susceptibles de lui nuire et en sautant sur l'occasion chaque fois qu'un poste à responsabilité se libérait. À cet égard, la plus belle opportunité pour lui s'était présentée quelques années plus tôt, lorsque Jack Rouse, alors parrain de la mafia irlandaise à Dorchester et à Southie, s'était évanoui dans la nature en même temps que son bras droit, Kevin Hurlihy – un gars qui avait un nid de guêpes à la place du cerveau et de l'acide corrosif dans les veines. Après leur disparition, Cheddar avait fait une offre pour Dorchester et

remporté le marché. Il était malin, Chris Mullen aussi, mais moitié moins, et Pharaoh Gutierrez semblait relativement débrouillard. Mais le reste de ses hommes de main constituaient l'illustration vivante d'une politique visant à ne jamais engager quelqu'un qui, en plus d'être rapace (ce que Cheddar considérait comme allant de soi dans ce milieu), était suffisamment futé pour vouloir concrétiser ses projets.

Alors, il embauchait des abrutis, des accros à l'adrénaline et des types qui aimaient entourer d'un élastique leurs liasses de billets, parler comme James Caan et bomber le torse, mais dont l'ambition n'allait guère plus loin.

Chaque fois que Mullen et Gutierrez entraient quelque part – appartement, entrepôt, immeuble de bureaux –, l'endroit était immédiatement signalé à la PEAS, surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant les trois jours suivants et infiltré si possible.

Les mouchards que nous avons placés chez Mullen nous ont révélé qu'il appelait sa maman tous les soirs à dix-neuf heures, et que leur conversation tournait toujours autour des mêmes sujets : et pourquoi il n'était pas marié, et pourquoi il se montrait aussi égoïste en refusant de donner des petits-enfants à sa mère, et pourquoi il ne fréquentait jamais de gentilles filles, et comment se faisait-il qu'il était toujours aussi pâlichon alors qu'il avait un si bon travail pour les Eaux et Forêts. À dix-neuf heures trente, il regardait *Jeopardy* ! à la télévision et donnait les réponses à haute voix, mettant dans le mille environ une fois sur trois. Il était très doué pour les questions de géographie, mais carrément nul dans le domaine des artistes français du dix-septième siècle.

Nous l'avons entendu s'entretenir avec plusieurs petites amies, blaguer avec Gutierrez à propos des bagnoles, des films et du hockey, mais comme pas mal de criminels, il semblait rechigner à parler business au téléphone.

Les recherches concernant Amanda avaient échoué sur tous les fronts, et peu à peu les policiers affectés à la PEAS étaient transférés dans d'autres secteurs.

Au quatrième jour de notre filature, Broussard et Poole ont reçu un appel du lieutenant Doyle leur demandant de le rejoindre au poste une demi-heure plus tard et de s'assurer que nous venions avec eux.

– Ça risque de barder, nous a prévenus Poole sur le trajet.

– Pourquoi nous convoquer aussi ? a lancé Angie.

– C'est pour ça qu'à mon avis, ça va barder, a répondu Poole, avant de sourire quand elle lui a tiré la langue.

Jack Doyle n'avait pas l'air de passer une bonne journée. Il avait le teint gris, des cernes sombres sous les yeux, et il émanait de toute sa personne une odeur de café froid.

– Fermez la porte, a-t-il ordonné à Poole quand nous sommes entrés.

Nous avons pris place sur des chaises devant son bureau pendant que Poole s'exécutait.

– Lorsque j'ai créé la PEAS, a commencé Doyle, je voulais recruter de bons policiers. Alors, j'ai cherché partout sauf aux Mœurs et aux Stups. À votre avis, pourquoi, inspecteur Broussard ?

Celui-ci triturerait sa cravate.

– Parce que tout le monde a peur de bosser avec les gars des Mœurs et des Stups, monsieur.

– Et pourquoi cette peur, inspecteur principal Raftopoulos ?

– Parce qu'on est super mignons et qu'ils sont jaloux, a répondu l'intéressé avec un sourire.

Doyle a esquissé un geste signifiant « bien sûr, continuez comme ça », avant de hocher la tête à plusieurs reprises.

– Parce que, a-t-il enfin déclaré, les gars des Mœurs et des Stups sont des cow-boys. Des têtes brûlées. Ils carburent à l'adrénaline. Et ils aiment aussi faire les choses à leur manière.

Poole a acquiescé.

– Oui, monsieur, c'est souvent un effet secondaire malencontreux de certaines missions.

– Pourtant, votre lieutenant du 0-6 m'a assuré que vous étiez tous les deux très intègres, très efficaces, très règlement-règlement. Je me trompe ?

– C'est ce que dit la rumeur, monsieur, a confirmé Broussard.

Le lieutenant l'a gratifié d'un sourire contraint.

– Vous avez été promu inspecteur de première classe l'année dernière. C'est bien ça, Broussard ?

– Oui, monsieur.

– Ça vous plairait d'être rétrogradé en deuxième ou troisième classe ? Ou de redevenir simple îlotier, peut-être ?

– Euh, non, monsieur. Je n'en serais pas très heureux.

– Alors, arrêtez de me casser les couilles avec vos conneries, inspecteur.

Broussard a toussoté dans son poing.

– Oui, monsieur.

Doyle a saisi une feuille de papier sur son bureau, l'a parcourue quelques secondes, puis l'a reposée.

– Vous avez affecté la moitié des effectifs de la brigade à la surveillance des hommes d'Olamon. Quand je vous ai demandé pourquoi, vous m'avez affirmé tenir d'une source anonyme que Cheddar Olamon était impliqué dans la disparition d'Amanda McCready. (Il a de nouveau hoché la tête comme pour lui-même, puis il a rivé son regard à celui de Poole.) Vous êtes prêt à revenir sur cette déclaration ?

– Pardon ?

Les yeux fixés sur sa montre, Doyle s'est levé.

– Je vais faire le compte à rebours à partir de dix. Si vous me dites la vérité avant que j'arrive à un, vous garderez peut-être vos postes. Dix.

– Monsieur...

– Neuf.

– Monsieur, on ne sait pas...

– Oooh, le menteur. Huit. Sept.

– On pense qu'Amanda McCready a été kidnappée par Cheddar Olamon qui compte ainsi récupérer l'argent qu'Helene McCready a volé à son organisation.

Poole s'est assis en haussant les épaules à l'adresse de Broussard.

– Donc, c'est un kidnapping, a conclu Doyle.

– Possible, a reconnu Broussard.

– Le genre de crime qui, normalement, est du ressort des autorités fédérales.

– Seulement si on est certains qu'il s'agit bien d'un kidnapping, a ajouté Poole.

Après avoir ouvert un tiroir, Doyle en a retiré un magnétophone qu'il a placé sur son bureau. Pour la première fois depuis notre arrivée, il nous a regardés, Angie et moi, avant d'appuyer sur la touche PLAY.

Nous avons entendu d'abord quelques grésillements, puis la sonnerie d'un téléphone, et enfin une voix que j'ai identifiée comme étant celle de Lionel répondre : « Allô ? »

À l'autre bout de la ligne, une femme a déclaré :

« Dites à votre sœur d'envoyer le vieux flic, son charmant collègue et les deux détectives privés à la carrière de Granite Rail demain soir à huit heures. Dites-leur bien de l'aborder côté Quincy, en suivant la pente de l'ancienne voie ferrée.

– Excusez-moi mais... Qui êtes-vous ?

– Demandez-leur d'apporter ce qu'ils ont trouvé à Charlestown.

– Je ne sais pas si...

– Dites-leur qu'on procédera à un échange entre ce qu'ils ont trouvé à Charlestown et ce qu'on a trouvé à Dorchester. (La voix, grave et monocorde, s'est soudain animée.) Pigé, mon grand ?

– C'est que... je n'en suis pas sûr. Je peux aller chercher un papier et un crayon ?

Petit rire de gorge.

– Espèce de p'tit filou, va ! Tout est enregistré. À l'intention de ceux qui nous écoutent : si demain soir je vois d'autres personnes à Granite Rail que les quatre mentionnées tout à l'heure, le paquet de Dorchester atterrira au pied d'une falaise.

– Qui voulez-vous...

– Bye-bye, mon grand. Soyez sage, surtout. Compris ?

– Non, attendez... »

Il y a eu un déclic, suivi par le souffle saccadé de Lionel, et enfin par la

tonalité.

Doyle a éteint le magnétophone. Adossé à son siège, il a rapproché les deux index, qu'il a tapotés sur ses lèvres.

Après quelques minutes de silence, il a lancé :

– Alors, les gars, qu'est-ce que vous avez trouvé à Charlestown ?

Aucun de nous n'a soufflé mot.

Le lieutenant a fait pivoter son fauteuil vers Poole et Broussard.

– Je recommence le coup du compte à rebours ?

Poole s'est tourné vers Broussard. Celui-ci a levé la main, paume vers le ciel, puis l'a orientée vers son collègue.

– Merci beaucoup, a lancé Poole.

Et d'expliquer à Doyle :

– On a découvert deux cent mille dollars enterrés dans le jardin de David Martin et Kimmie Niehaus.

– Les boursoufflés ?

– C'est ça, monsieur.

– Et ces deux cent mille dollars, vous les avez déclarés comme pièce à conviction, bien sûr.

Cette fois, c'est Poole qui a tendu la main vers Broussard.

– Euh, pas exactement, monsieur, a-t-il répondu en contemplant ses chaussures.

– Tiens donc. (Doyle a pris un crayon pour griffonner quelques mots sur le bloc-notes placé à côté de son coude.) Quand j'aurai prévenu l'Inspection générale des services et que vous serez tous les deux virés d'ici manu militari, dans quelle agence de sécurité pensez-vous travailler ?

– Eh bien, voyez-vous...

– À moins que vous ne cherchiez une place dans un bar ? (Doyle s'est fendu d'un large sourire.) Les civils adorent ça – quand le barman est un ancien flic. Du coup, ils entendent des tas de récits de guerre.

– Écoutez, lieutenant, a repris Broussard, avec tout le respect que je vous dois, on aimerait bien rester en poste.

– Oh, je n'en doute pas, a répliqué Doyle, avant de prendre d'autres notes. Vous auriez dû y réfléchir avant de vous approprier à mauvais escient des preuves importantes dans le cadre d'une enquête criminelle. C'est un délit grave, messieurs. (Il a décroché le téléphone, puis pressé deux touches sur le cadran.) Michael ? Donnez-moi les noms des inspecteurs en charge de l'affaire David Martin/Kimmie Niehaus. Non, je ne quitte pas. (Le combiné contre son épaule, Doyle s'est mis à tapoter sur son bureau la gomme fixée à son crayon en sifflotant doucement. Quand une petite voix s'est élevée du récepteur, il a repris la communication.) O.K., c'est bon. (Il a inscrit les noms sur son bloc, puis raccroché.) Ce sont les inspecteurs Daniel Guden et Mark Leonard. Vous les connaissez ?

- Vaguement, a répondu Broussard.
- Je suppose que vous avez omis de les informer de votre trouvaille dans le jardin des victimes.
- Oui, monsieur.
- Oui, quoi ? Vous les avez informés ? Ou oui, vous avez omis de les informer ?

– La seconde option, monsieur, a avoué Poole.

Doyle a croisé les mains derrière sa nuque avant de s'adosser de nouveau à son siège.

– Bon, résumez-moi la situation, messieurs. Au cas où tout ça ne sentirait pas aussi mauvais que j'en ai l'impression pour le moment, peut-être – et je dis bien, peut-être – que vous aurez encore vos jobs la semaine prochaine. Mais je peux déjà vous promettre une chose : ce ne sera pas à la PEAS. Si je veux voir des cow-boys en action, je regarde *Rio Bravo*, O.K. ?

Poole lui a tout raconté, en prenant comme point de départ le moment où Angie et moi avons repéré Chris Mullen sur les enregistrements de journaux télévisés. Le seul élément dont il a fait abstraction, c'est le message de rançon retrouvé sur le corps de Kimmie, et de mon côté, après avoir repassé dans ma tête la conversation téléphonique entre Lionel McCready et l'inconnue, je me suis rendu compte d'une chose : rien ne permettait de deviner que l'interlocutrice de Lionel exigeait de l'argent en échange d'une enfant. Or, sans preuve de kidnapping, pas d'implication des autorités fédérales.

– Où est l'argent ? a interrogé Doyle lorsque Poole s'est tu.

– Je l'ai, ai-je répondu.

– Ben tiens, a répliqué le lieutenant sans un regard pour moi. De mieux en mieux, sergent Poole. Deux cent mille dollars volés – et par la même occasion, un beau paquet d'indices matériels – sont aujourd'hui aux mains d'un civil dont le nom a été associé ces dernières années à trois homicides non résolus ainsi, à en croire certaines sources, qu'à la disparition de Jack Rouse et de Kevin Hurlihy.

– Ce n'est pas moi, ai-je déclaré aussitôt. Vous devez sûrement confondre avec l'autre Patrick Kenzie.

Angie m'a expédié un coup de pied dans la cheville.

– Pat... a commencé Doyle en se penchant en avant, les yeux fixés sur moi à présent.

– Patrick.

– Oh, désolé. Eh bien, mon cher Patrick, a poursuivi le lieutenant, j'ai de quoi vous épingler pour recel de biens dérobés, entrave à la justice, entrave à l'action de la police dans une enquête criminelle et détournement de preuves relatives à cette même enquête. Alors, vous voulez vraiment continuer à m'emmerder, histoire que je vous prenne en

grippe pour de bon et que je voie ce que je peux encore déterrer sur votre compte ?

J'ai changé de position sur mon siège.

– Pardon ? a-t-il lancé. Je ne vous ai pas entendu.

– Non, ai-je murmuré.

Il a placé sa main derrière son oreille.

– Vous dites ?

– Non, monsieur.

Cette fois, il a souri, puis assené une grande claque sur son bureau.

– Parfait, fiston. Vous me répondez quand je vous pose une question. Sinon, vous la fermez. (De la tête, il a indiqué Angie.) Comme votre associée, là. On m'a raconté que vous étiez le cerveau de l'équipe, ma p'tite dame. Apparemment, c'est vrai. (Il s'est de nouveau tourné vers Poole et Broussard.) Donc, les cow-boys, vous avez décidé de jouer le jeu de Cheddar Olamon et de rendre le fric pour récupérer la gamine.

– C'est à peu près ça, monsieur.

– Et qu'est-ce qui m'empêche d'alerter les fédéraux, à présent ? s'est-il enquis en ouvrant les mains.

– Pas de demande de rançon officielle, a répondu Broussard.

Doyle a jeté un coup d'œil au magnétophone.

– Ah bon ? Et ce qu'on a écouté tout à l'heure, c'est quoi ?

– Eh bien... (Poole a montré du doigt l'appareil sur le bureau.) Sur cette bande, une femme parle d'échanger « quelque chose » trouvé à Charlestown contre « quelque chose » trouvé à Dorchester. Elle pourrait tout aussi bien proposer de troquer des timbres contre des cartes de baseball.

– D'après vous, le fait qu'elle ait appelé la mère d'une enfant disparue ne risque pas d'intriguer nos collègues du FBI ?

– Euh, pour être exact, monsieur, elle a appelé le frère de la mère d'une enfant disparue, a rectifié Broussard.

– En précisant : « Dites à votre sœur », a souligné Doyle.

– D'accord, mais rien ne prouve pour autant qu'on évoque un kidnapping. Et vous connaissez les fédéraux, ils ont foiré dans les grandes largeurs à Ruby Ridge et à Waco, ils ont passé des marchés complètement insensés avec la mafia de Boston, ils...

– On est tous au courant des récents déboires du Bureau, inspecteur Broussard, l'a interrompu Doyle. (Il a considéré un instant le magnétophone, puis le bloc-notes près de son coude.) La carrière de Granite Rail ne dépend pas de notre juridiction. Elle est placée sous l'autorité partagée de la police d'État et de celle de Quincy. Alors... a-t-il ajouté en claquant des mains. C'est O.K.

– O.K. ? a répété Broussard, l'air incrédule.

– Autrement dit, pas d'allusion explicite à la petite McCready et une action conjointe avec les flics d'État et de Quincy. Les fédéraux restent

chez eux bien au chaud. Notre interlocutrice anonyme a précisé qu'elle ne voulait que vous deux à la carrière. Mais on va boucler ces collines, messieurs. On va former un cordon tout autour, et sitôt la gamine hors de danger, on tombera à bras raccourcis sur Mullen, Gutierrez et tous ceux qui s'imaginent bientôt recevoir deux cent mille dollars de paie. (De nouveau, il a frappé de la paume son bureau.) Ça marche ?

– Oui, monsieur.

– Oui, monsieur.

Le lieutenant Doyle a gratifié ses hommes d'un de ces sourires glacials dont il avait le secret.

– Encore deux ou trois choses, messieurs. Une fois l'opération terminée, je vous éjecte tous les deux de mon service et de mon commissariat. En cas de problème demain soir, c'est dans l'équipe de déminage que vous atterrirez. Jusqu'à la retraite, vous passerez votre temps à ramper sous des bagnoles en espérant qu'elles ne vous exploseront pas à la figure. Des questions ?

– Non, monsieur.

– Non, monsieur.

Quart de tour dans notre direction.

– Quant à vous, monsieur Kenzie et mademoiselle Gennaro, vous êtes des civils. Ça ne me plaît pas de vous voir dans ce bureau, et encore moins de vous mêler à l'expédition de demain soir, mais je n'ai pas tellement le choix. Alors, écoutez-moi bien : vous n'échangez pas de coups de feu avec les suspects ; vous ne leur adressez pas la parole ; en cas de fusillade, vous vous plaquez au sol et vous vous protégez la tête ; par la suite, vous ne révélez rien de cette mission à la presse ; et enfin, vous n'écrirez pas de livre à ce sujet. C'est clair ?

J'ai acquiescé de la tête.

Angie aussi.

– Au moindre écart, je vous fais retirer vos licences et vos permis de port d'armes, je rouvre le dossier sur le meurtre de Marion Socia¹, je préviens mes copains journalistes et je les encourage à enquêter sur la disparition inexpiquée de Jack Rouse et de Kevin Hurlihy. Vous me suivez ?

Cette fois, nous avons opiné de concert.

– Ajoutez donc un « Oui, lieutenant Doyle », tant que vous y êtes.

– Oui, lieutenant Doyle, a murmuré Angie.

– Oui, lieutenant Doyle, ai-je dit en écho.

– Bon. (Il s'est carré dans son fauteuil avant d'ouvrir largement les bras.) Maintenant, foutez-moi le camp d'ici. Tous les quatre.

– Charmant, a marmonné Angie lorsque nous avons débouché dans la rue.

– Oh, il aboie beaucoup, mais il ne mord pas, a expliqué Poole.

– Vous rigolez ?

Le policier m'a regardé comme si j'avais sniffé de la colle, puis il a remué la tête très lentement.

– Oups, ai-je fait.

– L'argent est en sécurité, monsieur Kenzie ?

J'ai opiné.

– Vous le voulez maintenant ?

Les deux équipiers ont échangé un coup d'œil avant de hausser les épaules.

– Inutile, a répondu Broussard. De toute façon, on va tous se réunir demain – nous, les flics d'État et les gars de Quincy – pour un conseil de guerre. Vous n'aurez qu'à l'apporter à ce moment-là.

– Qui sait ? a lancé Poole. Peut-être qu'avec tous les collègues qui collent le train aux sous-fifres de Cheddar Olamon, on réussira à en coincer un au moment où il sort de chez lui avec la gosse pour se rendre à la carrière. Après, il ne restera plus qu'à les choper, et tout sera réglé.

– Bien sûr, Poole, a ironisé Angie. Bien sûr. Ce sera un vrai jeu d'enfant.

Il a soupiré en se balançant légèrement d'avant en arrière.

– Merde, a grommelé Broussard, j'ai pas envie de me retrouver chez les démineurs !

Son partenaire a lâché un petit rire.

– On y est déjà, mon vieux !

Assis sur le perron de Beatrice et Lionel McCready, nous les avons informés du mieux possible des derniers développements de l'affaire, tout en gommant les détails susceptibles de les incriminer aux yeux des autorités fédérales si les choses nous revenaient plus tard dans la figure.

– Si je comprends bien, a résumé Beatrice à la fin de notre récit, tout ça est arrivé parce que Helene a échafaudé un plan à la con et qu'elle a arnaqué un type dangereux.

D'un geste, je lui ai signifié que oui.

Lionel a ôté une peau morte sur le côté de son pouce en relâchant son souffle.

– D'accord, c'est ma sœur, a-t-il déclaré au bout d'un moment, mais je trouve ça... Enfin, c'est...

– Impardonnable, a conclu Beatrice.

Il l'a regardée un instant, avant de tourner la tête vers moi comme s'il venait de recevoir un verre d'eau glacée en plein visage.

– Mouais, a-t-il chuchoté. Impardonnable.

Angie s'est approchée de la balustrade, et lorsque je me suis levé j'ai senti sa main chaude se glisser dans la mienne.

– Si ça peut vous consoler, a-t-elle dit, je pense que personne n'aurait pu prévoir ce qui allait se passer.

Beatrice s'est installée près de son mari. Elle lui a pressé les mains, et

tous deux se sont perdus quelques secondes dans la contemplation de la rue, les traits tirés, l'air à la fois vidés, furieux et résignés.

– Je ne comprends pas, a murmuré Beatrice. Non, vraiment, je ne comprends pas.

– Ils vont la tuer ? a demandé Lionel en nous jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Non, ai-je répondu. Ça n'aurait aucun sens.

Angie a serré mes doigts avec plus de force pour m'empêcher de chanceler sous le poids de mon mensonge.

De retour dans l'appartement, je me suis douché le premier afin d'effacer la fatigue de quatre jours passés dans une voiture à suivre des truands dans toute la ville, puis Angie a pris le relais.

Lorsqu'elle est sortie de la salle de bains, une serviette blanche enroulée étroitement autour son corps couleur de miel, elle est restée un moment sur le seuil du salon à se brosser les cheveux en me regardant, tandis qu'assis dans un fauteuil je griffonnais quelques notes relatives à notre entretien avec le lieutenant Doyle.

Enfin, j'ai levé la tête et croisé son regard.

Elle a des yeux étonnants, immenses, d'une chaude nuance caramel. Parfois, j'ai l'impression que je pourrais m'y noyer. Ce qui ne me dérangerait pas, croyez-moi. Pas le moins du monde.

– Tu m'as manqué, a-t-elle dit dans un souffle.

– Qu'est-ce que tu racontes ? On est restés enfermés dans la même baignoire pendant trois jours et demi...

La tête légèrement inclinée, elle m'a contemplé avec insistance jusqu'à ce que je réagisse.

– Oh, tu veux dire que tu t'es languie de moi ?

– Mouais.

– Beaucoup ?

Elle a laissé tomber sa serviette.

– À ce point ? (J'ai senti quelque chose se nouer dans ma gorge.) Aïe, aïe, aïe...

Après avoir fait l'amour avec Angie, je baigne un long moment dans un univers de bruits et de visions fugaces tirés de ma mémoire. Allongé dans l'ombre moite, alors que le cœur d'Angie bat contre le mien, que sa colonne se porte à la rencontre de mes doigts ou que sa hanche réchauffe ma paume, j'entends l'écho de ses doux gémissements, de la brusque accélération de son souffle, de ce petit rire de gorge qu'elle émet après l'orgasme, quand elle rejette la tête en arrière et que ses longs cheveux noirs cascaden souplement dans son dos. Les yeux clos, je revois en gros plan ses dents du haut mordant sa lèvre inférieure, la courbe de son mollet sur le drap blanc, la saillie d'une omoplate sous sa peau, l'expression de rêve et de désir qui embrume et mouille ses yeux, ses

ongles rose foncé qui s'enfoncent dans la chair au-dessus de mon abdomen.

Après avoir fait l'amour avec Angie, je ne suis plus bon à rien pendant au moins une demi-heure. Juste pour composer un numéro de téléphone, il faudrait qu'on m'explique la manœuvre par un dessin. Seules les fonctions motrices de base ne sont pas anéanties chez moi. Autant dire que soutenir une conversation intelligente est largement hors de ma portée. Je me borne à flotter béatement sur un océan de sons et d'images.

– Hé...

Ses doigts ont pianoté sur mon torse, sa cuisse s'est pressée contre l'intérieur de la mienne.

– Mmm ?

– Ça t'arrive de penser...

– Pas pour l'instant, non.

Elle a éclaté de rire, appuyé son pied sur ma cheville pour se redresser un peu, puis laissé courir sa langue sur ma gorge.

– Sois sérieux, juste une seconde.

– Bon, vas-y, ai-je réussi à articuler.

– Eh bien, est-ce que ça t'arrive de penser, quand tu es en moi, que... enfin, que si on voulait, on pourrait créer une vie ?

J'ai tourné la tête, soulevé les paupières et plongé mon regard dans le sien. Elle l'a soutenu calmement. Sous son œil gauche, une trace de mascara évoquait une ecchymose dans la pénombre de notre chambre.

Car c'était bien *notre* chambre, à présent. Angie possédait toujours la maison de Howes Street où elle avait grandi, elle conservait presque tous ses meubles là-bas, mais elle n'y avait pas passé une seule nuit depuis près de deux ans.

Notre chambre. Notre lit. Nos draps entortillés autour de nos deux corps enlacés – cœurs battant à l'unisson, membres si étroitement entremêlés qu'un observateur extérieur aurait été bien en peine de déterminer ce qui appartenait à l'un et ce qui appartenait à l'autre. J'avais moi-même parfois du mal à m'y retrouver.

– Un bébé, ai-je chuchoté.

Elle a opiné.

– Tu parles d'élever un enfant, ai-je repris lentement. Dans ce monde ? Avec un boulot comme le nôtre ?

De nouveau, elle a opiné. Cette fois, ses yeux brillaient.

– Tu en as envie ?

– Je n'ai pas dit ça, a-t-elle répondu dans un souffle, avant de me déposer un baiser sur le bout du nez. J'ai juste dit : « Est-ce que ça t'arrive d'y penser ? » Est-ce qu'il t'arrive de penser au pouvoir qu'on a lorsqu'on fait l'amour dans ce lit, que les ressorts gémissent, qu'on gémit et que tout semble... eh bien, absolument merveilleux, et pas seulement à cause des sensations physiques mais parce qu'on est vraiment réunis, toi et moi,

jusque dans l'intimité la plus profonde ? (Elle a posé sa main sur mon sexe.) On est capables de donner la vie, mon amour. Toi et moi. Il suffirait que j'oublie ma pilule un soir et j'aurais une chance sur, quoi, cent mille ? de porter un enfant. Ton enfant. Le mien. (Elle m'a encore embrassé.) Le nôtre.

Étendus l'un contre l'autre comme nous l'étions en cet instant, réchauffés par nos corps, tellement *comblés* par notre présence mutuelle, il devenait facile de rêver qu'un embryon se développait en ce moment même en elle. Tout ce qu'il y avait de sacré et de mystérieux au sujet du corps féminin en général et de celui d'Angie en particulier me semblait résider à l'intérieur du cocon formé par ces draps, ce matelas moelleux et ce lit branlant. Tout me paraissait tellement clair, soudain !

Mais le monde, ce n'est pas ça. Le monde, c'est la dureté du ciment et le tranchant du silex. Le monde est peuplé de monstres qui ont été un jour des bébés, des zygotes dans le ventre maternel, qui sont nés d'une femme grâce à ce seul miracle encore existant au vingtième siècle – et qui sont arrivés dans la vie furieux, ou pervers, ou appelés à le devenir. Combien d'amants comme nous avaient reposé dans des cocons semblables, sur des couches semblables, en proie à des émotions semblables ? Combien de monstres avaient-ils engendré ? Et combien de victimes ceux-ci avaient-ils fait ?

– Parle-moi, a repris Angie en écartant de mon front une mèche humide.

– J'y ai pensé.

– Et ?

– Ça me bouleverse.

– Moi aussi.

– Ça m'effraie.

– Moi aussi.

– Beaucoup.

– Pourquoi ? a-t-elle demandé, les yeux brusquement rétrécis.

– À cause de tous les gosses retrouvés dans des fûts de ciment, de toutes les Amanda McCready qui disparaissent comme si elles n'avaient jamais existé, de tous les pédophiles qui se baladent dans les rues avec du ruban adhésif et des cordes en nylon au fond des poches. Le monde, c'est l'enfer, ma belle.

Elle a hoché la tête.

– Et ?

– Et c'est l'enfer. Bon. Et après ? Je veux dire, nos parents devaient le savoir aussi, et pourtant, ils nous ont eus.

– Mouais, et on a connu une sacrée belle jeunesse, hein ?

– Tu aurais préféré ne pas naître ?

J'ai placé mes deux mains sur ses reins et elle s'est redressée. Son buste s'est détaché du mien, le drap est tombé de son dos, et une fois assise sur

mes cuisses, elle m'a regardé, les cheveux dégagés de son visage – nue, magnifique, plus proche de la perfection que tout ce dont j'avais pu rêver.

– Et moi, est-ce que j'aurais préféré ne pas naître ? ai-je murmuré.

– Qu'est-ce que tu réponds à cette question ?

– Je suis content d'être là. Mais Amanda McCready ?

– Notre enfant n'aurait pas le même destin.

– Comment peux-tu en être sûre ?

– Parce qu'on ne chercherait pas à arnaquer des dealers qui nous l'enlèveraient pour récupérer leur fric.

– Des mômes disparaissent tous les jours pour des raisons bien moins graves, et tu le sais. Ils disparaissent parce qu'en allant à l'école ils ont tourné au mauvais endroit au mauvais moment, ou parce qu'ils ont été séparés de leurs parents dans un centre commercial. Et ils meurent, Ange. Ils meurent.

Une larme unique a roulé sur sa joue, puis sur son sein, avant de tomber sur ma poitrine, déjà froide au moment de toucher ma peau.

– Je le sais, oui, a-t-elle déclaré. Il n'empêche, je veux notre enfant. Pas aujourd'hui, peut-être même pas l'année prochaine. Mais je le veux. Je veux créer quelque chose de beau, donner naissance à un être à la fois comme nous et complètement différent de nous.

– Tu veux un bébé, quoi.

Elle a fait non de la tête.

– Je veux *ton* bébé.

Au bout d'un certain temps, nous nous sommes assoupis.

Ou plutôt, *je* me suis assoupi. En me réveillant quelques minutes plus tard, j'ai découvert sa place désertée et je suis parti à sa recherche dans l'appartement obscur. Elle était assise à table près de la fenêtre, la peau argentée par les rais de la lune s'insinuant à travers les fentes du store.

Elle avait placé un bloc-notes près de son coude et ouvert devant elle le dossier de l'affaire. Lorsque je me suis encadré dans l'embrasure, elle a levé les yeux vers moi.

– Ils ne peuvent pas la laisser vivre, a-t-elle déclaré.

– Cheddar et Chris Mullen, tu veux dire ?

– Oui. C'est une initiative idiote. Il faut qu'ils la tuent.

– Jusque-là, ils l'ont maintenue en vie.

– Qu'est-ce qu'on en sait ? Et de toute façon, même si c'est le cas, ils l'ont fait juste pour récupérer l'argent. C'est une sorte de garantie, en somme. Mais après, ils la tueront. Elle est trop embarrassante pour eux.

Cette fois, je n'ai pu qu'acquiescer.

– Tu as déjà envisagé cette éventualité, Patrick ?

– Oui.

– Alors, demain soir...

– Je m'attends à découvrir un cadavre, ai-je avoué.

Quand elle a allumé une cigarette, la flamme du briquet a brièvement doré sa peau.

– Tu penses pouvoir le supporter ?

– Non, Ange.

Je me suis approché de la table, j'ai posé les mains sur ses épaules et, conscient de notre nudité, j'ai repensé au pouvoir que nous détenions dans notre lit et dans nos corps, à cette troisième vie possible qui flottait entre nous tel un esprit.

– Bubba ? a-t-elle lancé.

– Oh oui.

– Poole et Broussard ne vont pas apprécier.

– Raison pour laquelle on ne les informera pas de sa présence.

– Si Amanda est toujours vivante quand on atteindra la carrière, et si on parvient à la localiser, ou du moins à apprendre où elle est...

– Bubba se chargera de ses ravisseurs. Ils les descendra et s'évanouira dans la nuit.

Enfin, elle a souri.

– Tu veux l'appeler ?

J'ai poussé le téléphone vers elle.

– À toi l'honneur.

Angie a croisé les jambes en composant le numéro, puis incliné la tête pour porter le combiné à son oreille.

– Hello, mon grand, a-t-elle susurré quand il a décroché. Ça te dirait de venir faire la fête avec nous demain soir ?

Elle a écouté la réponse, et peu à peu son sourire s'est élargi.

– Oui, Bubba. Pour peu que la chance soit de ton côté, t'auras sûrement l'occasion de dégommer quelqu'un.

¹ Voir *Un dernier verre avant la guerre*, du même auteur, aux Éditions Rivages.

Le major Dempsey, de la police d'État du Massachusetts, se distinguait par sa large face irlandaise plate comme une crêpe et ses yeux de hibou, globuleux et méfiants. Il allait même jusqu'à ciller à la façon du volatile en question : une brusque crispation des muscles oculaires abaissait ses épaisses paupières qui demeuraient closes un peu plus longtemps que la normale avant de se relever d'un coup tels des stores, puis de disparaître sous ses sourcils.

Comme la plupart des flics d'État que j'avais eu l'occasion de rencontrer, il semblait doté d'un tuyau de plomb en guise de colonne vertébrale, et ses lèvres pâles, trop minces, paraissaient tracées d'un coup de crayon mal assuré sur la peau blême de son visage. Il avait des mains d'un blanc laiteux, de longs doigts fuselés presque féminins, des ongles manucurés aussi lisses qu'une pièce de monnaie. Mais ces mains-là constituaient la seule trace d'une quelconque douceur en lui. Le reste de sa personne était taillé dans le schiste ; son corps mince était tellement sec, tellement dénué de la plus petite once de graisse que s'il tombait de l'estrade j'étais prêt à parier qu'il se fracasserait en morceaux.

L'uniforme de la police d'État m'a toujours troublé, en particulier celui des gradés. Il y a quelque chose d'une agressivité toute teutonne dans cet étalage de cuir noir ciré à la salive, dans la forme prononcée des épaulettes et l'éclat des insignes en argent, dans la rigidité de la sangle du Sam Browne plaquée en travers du torse de l'épaule droite à la hanche gauche et le léger allongement de la visière de la casquette qui, ainsi, couvre le front et ombre les yeux.

Les agents municipaux me rappellent les troufions des vieux films de guerre. Même bien habillés, ils donnent invariablement l'impression d'être prêts à ramper sur une plage pendant la bataille de Normandie, un cigare humide fiché entre les dents, indifférents à la pluie de terre qui leur martèle le dos. Mais lorsque je regarde le flic d'État type – mâchoire crispée, port de tête arrogant, lumière se reflétant sur toutes les parties de l'uniforme censées briller –, je me le représente aussitôt en train de marcher au pas de l'oie dans les rues polonaises à l'automne 1939.

Le major Dempsey avait ôté son grand couvre-chef une fois présents

tous les participants au briefing, révélant en dessous une touffe de cheveux ras d'un orange inquiétant qui s'étalait sur son crâne tel un gazon artificiel, produisant chez les inconnus un effet déconcertant dont il semblait parfaitement conscient. Il en a lissé les côtés avec ses doigts, puis il a saisi la baguette sur son bureau et l'a tapotée dans sa paume tout en survolant l'assemblée de ses yeux de hibou où se lisait une perplexité teintée de mépris. À sa gauche se trouvait une petite rangée de chaises sous le sceau du Commonwealth¹ ; le lieutenant Doyle y avait pris place, ainsi que le chef de la police de Quincy, revêtus tous deux pour l'occasion de leur plus belle tenue funéraire. Les trois hommes contemplaient la pièce d'un air autoritaire.

Nous étions rassemblés dans la salle de réunion des locaux de la police d'État à Milton ; les flics d'État, regard d'aigle et joues imberbes, casquette fourrée sous le bras, pantalon et chemise sans le moindre pli, en accaparaient la moitié gauche.

La droite était occupée par les agents de Quincy devant et ceux de Boston derrière. Les premiers semblaient en majorité inspirés par l'exemple de leurs collègues d'État, même si j'avais déjà remarqué ici et là quelques froissures, quelques casquettes posées par terre. Il s'agissait pour la plupart d'hommes et de femmes jeunes, vifs et frais comme des garçons, et j'étais prêt à parier qu'aucun d'eux n'avait jamais fait feu en service.

L'arrière de la salle, par comparaison, évoquait la file d'attente pour la soupe populaire. Les flics en uniforme étaient présentables, mais les gars de la PEAS ainsi que leurs homologues féminines, sans compter la cohorte d'inspecteurs appartenant à d'autres brigades et affectés temporairement à cette mission, formaient un groupe hétéroclite caractérisé par des couleurs qui détonnaient, des taches de café, des barbes naissantes, des haleines empestant le tabac, des cheveux en bataille et des vêtements tellement chiffonnés que de petits appareils ménagers auraient pu se perdre dans leurs plis. Bon nombre d'entre eux travaillaient sur l'affaire McCready depuis le début, et ils avaient cette attitude style « Si ça ne vous plaît pas, je vous emmerde » propre à tous les flics ayant accumulé trop d'heures supplémentaires et frappé à trop de portes. Contrairement aux policiers d'État et aux agents de Quincy, les membres du contingent de Boston se vautraient sur leur siège, échangeaient des coups de pied et toussaient beaucoup.

Angie et moi, arrivés un peu avant le début de la réunion, nous étions installés au fond de la salle. Avec son jean noir propre et sa chemise de coton également noire sous un blouson de cuir brun, Angie avait suffisamment bonne allure pour aller s'asseoir parmi les gars de Quincy, mais moi, j'incarnais le style grunge post-Seattle avec ma chemise de flanelle déchirée sur un T-shirt blanc Ren & Stimpy et un jean éclaboussé de peinture blanche. Mes baskets montantes, en revanche, étaient

flambant neuves.

– C'est le modèle qui se gonfle ? avait demandé Broussard au moment où nous nous glissions sur les sièges à côté de lui et de Poole.

J'avais négligemment ôté une poussière sur mes nouvelles chaussures.

– Nan.

– Dommage. J'aime bien les baskets gonflables.

– D'après la pub, avais-je précisé, elles devraient me permettre de sauter aussi haut que Penny Hardaway et d'attraper deux nanas à la fois.

– Sûr que ça vaut le coup, alors.

Derrière le major Dempsey, deux policiers fixaient maintenant au mur une grande carte topographique des carrières de Quincy et de la réserve de Blue Hills. À peine avaient-ils terminé leur tâche que le major indiquait de sa baguette un endroit en plein milieu du plan.

– La carrière de Granite Rail, a-t-il annoncé d'un ton sec. De nouveaux éléments dans l'affaire Amanda McCready nous amènent à penser qu'une opération s'y déroulera ce soir à vingt heures. Les ravisseurs souhaitent échanger l'enfant contre un sac d'argent volé présentement aux mains de la police de Boston. (Avec sa baguette, il a tracé un large cercle sur la carte.) Comme vous pouvez le constater, ce site a sans doute été choisi en raison de la myriade d'issues potentielles qu'il offre.

– Myriade... a répété Poole dans un souffle. Le terme est joli.

– Même en ayant recours à tous les hélicoptères dont nous disposons et à des effectifs positionnés en des points stratégiques autour des deux carrières et de la réserve, il ne sera pas facile de cerner les lieux. Pour ne rien arranger, les ravisseurs ont exigé que quatre personnes seulement se rendent sur place. Jusqu'au moment de l'échange, il nous faudra donc demeurer complètement invisibles.

Un policier a levé la main en s'éclaircissant la gorge.

– Excusez-moi, major, mais comment voulez-vous qu'on établisse un périmètre de sécurité autour du site sans se faire repérer ?

– C'est là que le bât blesse.

Dempsey s'est passé la main sur le menton.

– Le poste de commandement numéro un, a-t-il poursuivi, prendra position dans cette vallée, au pied de la piste verte à Blue Hills. De cet endroit, le sommet de la carrière de Granite Rail est à moins d'une minute en hélicoptère. Le gros de nos troupes se tiendra là-bas, prêt à intervenir. Une fois informés que l'échange s'est bien déroulé, nous nous déploierons dans la réserve et en dehors de façon à bloquer Quarry Street, Chickatawbut et Saw Cut Notch aux deux extrémités, ainsi que les entrées et sorties nord et sud de la voie express en direction du sud-est. De cette façon, on couvrira la totalité de la zone. Le poste de commandement numéro deux se placera ici, à l'entrée du cimetière de Quincy, et le poste de commandement numéro trois...

Nous avons écouté pendant encore une bonne heure Dempsey exposer

dans les grandes lignes la stratégie d'encerclement et répartir les tâches entre les services de police municipale et d'État. Plus de cent cinquante flics seraient disséminés autour des carrières de Quincy et à la lisière de Blue Hills. Ils pourraient compter sur trois hélicoptères. L'équipe de négociateurs du BPD serait également sur place. Le lieutenant Doyle et le chef de la police de Quincy joueraient les patrouilleurs – chacun sillonnant les lieux dans sa propre voiture, tous feux éteints.

– Pourvu qu'ils ne se rentrent pas dedans, a ironisé Poole.

Les carrières représentaient une vaste étendue de terrain. À la belle époque du granit en Nouvelle-Angleterre, elles étaient plus de soixante en exploitation. Granite Rail faisait partie des vingt-deux qui n'avaient pas été comblées ; les autres étaient dispersées parmi les collines déchiquetées entre la voie express et Blue Hills. Nous arriverions de nuit, avec très peu de lumière. Même les rangers que Dempsey avait conviés à la réunion pour parler de la région ont souligné la présence de sentiers si nombreux que certains étaient connus seulement des rares personnes à les emprunter.

Mais ce n'était pas vraiment le problème, de toute façon. Ces chemins aboutissaient tous quelque part, à savoir un petit nombre de routes et des parcs publics. En admettant que les kidnappeurs puissent passer entre les mailles du filet tendu sur les collines, ils se feraient forcément coincer plus bas. S'il n'y avait eu que nous quatre plus quelques flics éparpillés sur les lieux, j'aurais donné l'avantage aux hommes de Cheddar. Mais avec cent cinquante policiers sur le site, je ne voyais pas comment quelqu'un pourrait s'imaginer arriver et repartir sans qu'on le remarque.

Or, si bêtes que soient les recrues de Cheddar Olamon, elles devaient bien se douter que dans une situation impliquant un otage, et malgré leurs exigences, les flics se mobiliseraient en nombre.

Dans ce cas, comment comptaient-elles s'en sortir ?

J'ai levé la main lorsque Dempsey a de nouveau marqué une pause, mais comme il paraissait envisager de m'ignorer, j'ai dû lancer :

– Major ?

Il a baissé les yeux vers sa baguette.

– Oui.

– À mon avis, les ravisseurs ne pourront pas s'échapper.

Plusieurs gloussements ont accueilli cette remarque. Quant à Dempsey, il a souri.

– Eh bien, monsieur Kenzie, c'est le but, non ?

Je lui ai souri en retour.

– Je comprends tout à fait, ai-je répondu, mais vous ne croyez pas qu'ils y ont pensé aussi ?

– Comment ça ?

– Ils ont eux-mêmes choisi ce site. Alors, je suppose qu'ils ont pris en compte la possibilité d'un encerclement, pas vrai ?

Dempsey a haussé les épaules.

– Le crime rend stupide.

Déclaration saluée par quelques rires polis parmi les gars en bleu. J'ai attendu qu'ils s'éteignent.

– Mais s'ils ont prévu une telle éventualité, major, qu'est-ce qui va se passer ? ai-je insisté.

Son sourire s'est élargi, sans gagner pour autant ses yeux de hibou. Fixés sur moi, ils se sont rétrécis ; son regard reflétait un vague désarroi, une vague contrariété aussi.

– Il n'y a pas d'issue, monsieur Kenzie. Quel que soit leur plan, il a une chance sur un milliard de réussir.

– C'est sur celle-là qu'ils comptent, justement.

– Eh bien, ils se trompent. (De nouveau concentré sur sa baguette, Dempsey a froncé les sourcils.) Bon, d'autres questions idiotes ? a-t-il lancé à la cantonade.

À dix-huit heures, nous avons rencontré l'inspecteur Maria Dykema, de l'équipe de négociateurs, dans une fourgonnette garée sous un château d'eau à environ trente mètres de Ricciuti Drive, la route creusée au cœur des carrières de Quincy. C'était une petite femme menue d'une quarantaine d'années aux courts cheveux gris et aux yeux en amande. Vêtue d'un tailleur sombre, elle a tripoté machinalement la boucle d'oreille en perle qui ornait son oreille gauche pendant presque toute la conversation.

– Si vous vous retrouvez face au kidnappeur et à l'enfant, qu'est-ce que vous faites ?

Son regard nous a survolés tous les quatre avant de se fixer sur la paroi de la camionnette, où était scotchée une photo découpée dans le *National Lampoon* montrant une main qui braquait un pistolet sur la tête d'un chien. ACHETEZ CE MAGAZINE OU NOUS TUONS LE CHIEN, disait la légende.

– J'attends, a repris l'inspecteur Dykema.

– On ordonne au suspect de... a commencé Broussard.

– Non, vous demandez au suspect, a rectifié son interlocutrice.

– Donc, on demande au suspect de relâcher l'enfant.

– Et s'il vous répond : « Je vous emmerde » en braquant son arme sur vous ?

– On...

– Vous battez en retraite, a-t-elle décrété. Vous ne le perdez pas de vue, mais vous lui laissez de la marge. S'il panique, la gamine meurt. S'il se sent menacé, idem. La première chose à laquelle vous devez penser, c'est à lui donner l'illusion qu'il a de l'espace, qu'il peut respirer. Vous ne voulez pas qu'il se sente en position de supériorité, mais vous ne voulez pas non plus qu'il se croie acculé. Il faut réussir à le convaincre qu'il a le choix. (Elle a détaché son attention de la photo, tiré sur sa boucle

d'oreille, puis tourné la tête vers nous.) C'est clair ?

J'ai opiné.

– Quoi qu'il arrive, ne visez pas le suspect. Évitez les mouvements brusques. Si vous vous déplacez, dites-le-lui avant. Par exemple : « Je vais reculer, maintenant. » Ou : « Je baisse mon arme », etc.

– Vous nous conseillez de le dorloter, en somme, a conclu Broussard.

Elle a esquissé un léger sourire en considérant l'ourlet de sa jupe.

– Inspecteur Broussard, ça fait six ans que j'appartiens à l'équipe de négociateurs, et durant tout ce temps je n'ai perdu qu'une vie. Si vous tenez absolument à bomber le torse en criant : « À terre, fils de pute ! » dans une situation de ce genre, libre à vous. Auquel cas, rendez-moi service : épargnez-moi vos beaux discours quand le kidnappeur aura tiré dans le cœur d'Amanda McCready et répandu son sang sur votre chemise. (Elle a haussé les sourcils.) On est d'accord ?

– Je n'avais pas l'intention de critiquer vos méthodes de travail, inspecteur, a répliqué Broussard. C'était une simple observation.

Poole a acquiescé.

– S'il est impératif de dorloter un gars pour sauver cette gosse, je suis prêt à le coller dans un landau en lui chantant une berceuse. Vous avez ma parole.

Avec un soupir, elle s'est laissée aller en arrière avant de passer les deux mains dans ses cheveux.

– Les chances de tomber sur le ravisseur en compagnie d'Amanda McCready sont quasiment inexistantes. Mais pour peu que ça vous arrive, n'oubliez pas : leur seule monnaie d'échange, c'est cette gamine. Les gens qui détiennent des otages et se retrouvent cernés sont comme des rats acculés dans un coin. Ils sont en général d'autant plus dangereux qu'ils paniquent. Et ce n'est pas eux qu'ils estimeront responsables du fiasco, ni vous d'ailleurs. Ils en rejeteront la faute sur la petite. Alors, à moins d'agir avec la plus grande prudence, ils la supprimeront.

Elle s'est tue le temps pour nous d'assimiler cette dernière information. Enfin, elle a retiré de la poche de sa veste quatre cartes de visite, qu'elle a remises à chacun de nous.

– Vous avez tous un téléphone portable ? a-t-elle demandé.

Nous avons opiné.

– Mon numéro est inscrit au dos de cette carte. En cas d'affrontement avec le kidnappeur, et si vous ne savez plus quoi dire, n'hésitez pas à m'appeler et à me le passer. O.K. ?

Pendant quelques secondes, elle a contemplé par la vitre arrière la masse sombre des collines, les escarpements rocheux des carrières et les silhouettes élancées, tourmentées, des pics de granit.

– Les carrières, a-t-elle murmuré, songeuse. Pourquoi choisir un endroit pareil ?

– Ça me paraît difficile de s'en échapper, a renchéri Angie. Étant donné

les circonstances.

L'inspecteur Dykema a hoché la tête.

– Et pourtant, ils vous ont bel et bien donné rendez-vous là-bas. Alors, qu'est-ce qu'ils savent que nous ignorons ?

À dix-neuf heures, nous nous sommes rassemblés dans l'unité mobile du BPD, où le lieutenant Doyle nous a confié sa propre vision de l'opération.

– Si vous foirez, y a des tas de falaises là-bas d'où sauter. Donc, a-t-il conclu en tapotant le genou de Poole, évitez de foirer.

– Merci pour vos encouragements, monsieur.

Doyle a glissé la main sous la console devant lui pour récupérer un sac de sport bleu clair qu'il a lancé à Broussard.

– L'argent que M. Kenzie nous a apporté ce matin. Tout a été compté, les numéros de série sont relevés. Il y a exactement deux cent mille dollars dans ce sac. Pas un sou de moins. Veillez à ce que l'intégralité de la somme nous soit rendue.

À cet instant, un grésillement s'est élevé de la radio qui occupait un bon tiers de la console :

– Lieutenant ? Ici l'unité 5-9. À vous.

Après avoir soulevé le combiné, Doyle a pressé la touche ENVOI.

– Ici le lieutenant Doyle. Je vous écoute, 5-9.

– Mullen a quitté Devonshire Place à bord d'un taxi qui roule dans Storow en direction de l'ouest. On est derrière lui. À vous.

– De l'ouest ? s'est étonné Broussard. Pourquoi partir vers l'ouest ? Pourquoi prendre Storow ?

– Unité 5-9, avez-vous formellement identifié Mullen ?

– Ah...

Notre interlocuteur a marqué une longue pause emplie de grésillements.

– Répétez, unité 5-9. À vous.

– On a intercepté le coup de fil de Mullen à la société de taxis, et ensuite on l'a vu sortir dans Devonshire par la porte de service avant de monter dans la voiture. À vous.

– Vous n'avez pas l'air très sûr de vous.

– C'est que, mon lieutenant, on a vu un homme correspondant au signalement de Mullen qui portait une casquette des Celtics et des lunettes de soleil... Euh... À vous.

Doyle a fermé les yeux un instant, le combiné appuyé contre son front.

– Unité 5-9, avez-vous oui ou non formellement identifié le suspect ? À vous.

Nouvelle pause prolongée, comblée par des parasites.

– Ben, maintenant que j'y repense, mon lieutenant, je suis obligé de répondre négatif. Mais on est pratiquement certains que...

– Qui surveille Devonshire Place avec vous, unité 5-9 ? À vous.

– L'unité 6-7. Est-ce qu'on devrait...

D'une première pression sur un bouton de la radio, Doyle a coupé la communication. D'une seconde, il a établi le contact avec un autre policier.

– Unité 6-7 ? Ici le lieutenant Doyle. Répondez. À vous.

– Ici l'unité 6-7, mon lieutenant. À vous.

– Quelle est votre position ?

– Je suis dans Tremont, en direction du sud. Mon collègue est à pied. À vous.

– Qu'est-ce que vous faites dans Tremont, unité 6-7 ? À vous.

– On file le suspect, mon lieutenant. Il longe le terrain communal. À vous.

– Êtes-vous en train de me dire que vous suivez Chris Mullen dans Tremont, unité 6-7 ?

– Affirmatif, mon lieutenant.

– Unité 6-7, demandez à votre partenaire d'appréhender M. Mullen. À vous.

– Affirmatif, monsieur.

Doyle a posé quelques instants le combiné sur la console, puis il s'est pincé l'arête du nez en poussant un profond soupir.

Avec Angie, nous avons regardé tour à tour les deux inspecteurs. Broussard a haussé les épaules. Poole a secoué la tête d'un air dégoûté.

– Euh, ici l'unité 6-7, mon lieutenant. À vous.

– Je vous écoute, a répondu Doyle, qui avait de nouveau soulevé le combiné.

– Eh bien, mon lieutenant, hum...

– L'homme que vous avez pris en chasse n'est pas Mullen. Affirmatif ?

– Affirmatif, mon lieutenant. L'individu était habillé comme le suspect, mais...

– Terminé, unité 6-7.

Doyle a raccroché d'un mouvement brusque, puis s'est adossé à son siège avant de s'adresser à Poole.

– Où est Gutierrez ?

Avant de répondre, l'inspecteur a croisé les mains sur ses genoux.

– Aux dernières nouvelles, il se trouvait dans sa chambre au Hilton de Prudential. Il est arrivé hier soir de Lowell.

– Qui s'occupe de lui ?

– Une équipe de quatre hommes. Dean, Gallagher, Gleason et Halpern.

Le temps de comparer les noms avec ceux inscrits sur la liste qui précisait le numéro de leur unité, et Doyle a rallumé sa radio.

– Unité 4-9, ici le lieutenant Doyle. À vous.

– Ici l'unité 4-9, mon lieutenant. À vous.

– Quelle est votre position ? À vous.

– Dalton Street, mon lieutenant, près du Hilton. À vous.

– Où est l'unité... (Doyle a consulté la liste près de lui.) Où est l'unité 7-3 ? À vous.

– L'inspecteur Gleason surveille le hall, mon lieutenant. L'inspecteur Halpern couvre l'arrière de l'hôtel. À vous.

– Et où est le suspect ? À vous.

– Dans sa chambre, mon lieutenant. À vous.

– Confirmez, unité 4-9. À vous.

– Affirmatif. On vous rappelle, mon lieutenant. Terminé.

Pendant que nous attendions la réponse, personne n'a soufflé mot. Nous n'avons pas échangé le moindre regard non plus. Tout comme certains supporters se doutent parfois lors d'un match de foot que leur équipe favorite a beau mener à cinq minutes de la fin, elle va néanmoins se saborder d'une manière ou d'une autre, nous pressentions tous les cinq, à l'arrière de l'unité mobile, que si nous avions possédé un avantage quelconque jusque-là, il s'était à présent évanoui dans l'obscurité grandissante. Puisque Mullen avait réussi aujourd'hui à semer avec une facilité déconcertante quatre inspecteurs expérimentés, combien de fois s'était-il ainsi joué de nous les jours précédents ? Combien de fois les policiers avaient-ils cru le talonner alors qu'ils filaient quelqu'un d'autre ? Pour autant que nous le sachions, il aurait très bien pu rendre visite à Amanda McCready. Ou préparer l'itinéraire qui le mènerait ce soir hors des collines. Ou encore acheter certains flics pour qu'ils tournent la tête au bon moment, voire déterminer lesquels il éliminerait de l'équation après vingt heures dans l'ombre des carrières.

Et en admettant qu'il nous ait repérés depuis le début, Chris Mullen avait très bien pu nous montrer tout ce qu'il voulait nous faire voir, s'arrangeant ainsi pour détourner notre attention de ce qu'il ne voulait pas nous faire voir.

– Lieutenant ? Ici l'unité 4-9. On a un problème. Gutierrez a disparu. Je répète, Gutierrez a disparu. À vous.

– Depuis combien de temps, unité 4-9 ? À vous.

– Difficile à dire, mon lieutenant. Sa voiture de location stationne toujours dans le parking. La dernière fois où on l'a vu en personne, il était dix-neuf heures. À vous.

– Terminé.

Durant quelques secondes, Doyle a paru sur le point de fracasser le combiné dans sa main, mais en fin de compte il l'a reposé doucement, presque délicatement, dans l'angle de la console.

– Il a dû demander qu'on lui amène une autre voiture dans le parking un ou deux jours avant son arrivée, a raisonné Broussard.

Doyle a opiné.

– Si je vérifie auprès des différentes équipes, combien d'acolytes de Cheddar Olamon se seront volatilisés, d'après vous ?

Personne n'avait de réponse à lui fournir, mais à mon avis, il n'en espérait pas.

¹ Terme désignant les États du Kentucky, du Massachusetts, de la Pennsylvanie et de la Virginie. (*N.d.T.*)

Lorsqu'on prend la direction du sud à la sortie de mon quartier et qu'on traverse la Neponset River, on arrive à Quincy, longtemps considérée par la génération de mon père comme une première étape significative destinée aux Irlandais suffisamment aisés pour quitter Dorchester mais pas assez riches pour s'établir à Milton, la banlieue chic située à quelques kilomètres plus au nord-ouest. Une fois sur l'I-93, on aperçoit à l'ouest, juste avant d'atteindre Braintree, un groupe de collines brun clair qui semblent toujours sur le point de s'effondrer brusquement.

C'est dans ces collines que les grands hommes de l'histoire de Quincy découvrirent un granit d'une incroyable richesse, tellement constellé d'éclats de silice noir et de quartz fumé qu'il devait scintiller à leurs pieds telle une rivière de diamants. La première voie ferrée commerciale de la nation fut construite en 1827 ; des clous et des boulons fixèrent ses rails au sol de Quincy, en plein cœur des coteaux, de façon à pouvoir transporter le granit jusque sur les rives de la Neponset, où on le chargeait alors sur des schooners en partance pour Boston, Manhattan, La Nouvelle-Orléans, Mobile et Savannah.

Ce commerce florissant donna naissance à des édifices conçus pour résister à la fois au temps et aux modes : des bibliothèques et sièges gouvernementaux imposants, des églises élancées, des prisons étouffant les bruits, la lumière et les rêves d'évasion, des colonnes monolithiques cannelées à l'entrée des résidences particulières un peu partout dans le pays, sans compter le fameux monument de Bunker Hill. Et une fois toute cette roche arrachée aux entrailles de la terre, il ne resta plus que des trous. Des trous profonds. Des trous larges. Des trous que rien d'autre ne vint jamais combler sinon de l'eau.

Suite au déclin de l'industrie du granit, les carrières sont devenues au fil des années l'endroit idéal pour se débarrasser de divers encombrants : voitures volées, cuisinières et réfrigérateurs cassés, cadavres. Tous les deux ou trois ans, quand un enfant se volatilise après s'y être aventuré ou quand un détenu de Walpole avoue à la police avoir précipité du haut d'une falaise une prostituée portée disparue, le site est passé au peigne fin et les journaux publient des cartes topographiques et des photos sous-

marines révélant un paysage submergé des plus tourmentés : massifs montagneux, rochers brisés, pics déchiquetés s'élevant des profondeurs, soudaines avancées pierreuses... Autant de formes spectrales évocatrices d'une Atlantide noyée sous trente mètres d'eau de pluie.

Parfois, on retrouve les corps. Parfois, non. Les lacs des carrières, agités par des tempêtes subaquatiques de limon sombre provoquant de brusques changements dans leurs reliefs, riches de surplombs et de crevasses inexplorées, révèlent leurs secrets aussi facilement et fréquemment que le Vatican.

Tandis que nous peinions pour gravir la pente de la vieille voie ferrée, cassant les branches à hauteur de nos visages, écrasant les herbes folles, trébuchant sur des pierres dans l'obscurité, glissant sur certains cailloux lisses et pestant dans notre barbe, je me suis dit que si nous avions été des pionniers déterminés à franchir les collines pour atteindre le réservoir de l'autre côté, à Blue Hills, nous serions sans doute morts à l'heure actuelle. Un ours, un orignal de mauvais poil ou encore quelques Indiens sur le sentier de la guerre nous auraient sûrement déjà occis pour avoir osé troubler leur tranquillité.

– Tâchez donc de faire un peu plus de bruit, tant que vous y êtes ! ai-je lancé à Broussard qui, après avoir dérapé, s'était cogné le tibia contre un rocher dans lequel il venait de balancer un coup de pied rageur.

– Hé, je ressemble à Jeremiah Johnson, peut-être ? a-t-il riposté. La dernière fois que je me suis retrouvé dans les bois, j'étais bourré, je baisais et d'où j'étais je voyais l'autoroute.

– Vous baisiez ? a répété Angie. Grands dieux !

– Pourquoi ? Vous avez quelque chose contre le sexe ?

– Contre les bestioles, plutôt, a-t-elle répondu. Je ne les supporte pas.

– C'est vrai que quand on baise en pleine nature, l'odeur attire les ours ? a demandé Poole.

Prenant appui contre un tronc d'arbre, il a inspiré de grandes goulées d'air nocturne.

– Y a plus d'ours dans le coin.

– On ne sait jamais, a-t-il marmonné en laissant son regard se perdre parmi les arbres enténébrés.

Il a posé par terre le sac de sport contenant l'argent, puis sorti de sa poche un mouchoir pour essuyer la sueur sur sa gorge et son visage congestionné. Après avoir gonflé les joues pour souffler un grand coup, il a dégluti à plusieurs reprises.

– Ça va, Poole ?

– Ça va, ça va. C'est juste que je suis pas trop en forme. Et, ben, pas de première jeunesse non plus.

– Vous voulez qu'on porte l'argent ? est intervenue Angie.

L'ayant gratifiée d'une petite grimace, il a ramassé le sac et indiqué d'un geste la pente devant lui.

– Encore une fois sur la brèche, mes amis, encore une fois, a-t-il déclaré.

– C'est pas une brèche, a objecté Broussard. C'est une colline.

– Je citais Shakespeare, espèce d'ignare !

Sur ce, Poole a poursuivi l'ascension.

– Dans ce cas, t'aurais dû dire : « Mon royaume pour un cheval », a enchaîné son collègue. Ça aurait été plus approprié.

Angie, qui reprenait son souffle elle aussi, a croisé le regard de Broussard qui faisait de même.

– On ne rajeunit pas, a-t-elle observé.

– Sûr.

– Il est temps de raccrocher, vous croyez ?

– J'aimerais bien. (Il a souri, avant de se pencher en inspirant profondément.) Ma femme a eu un accident de voiture juste avant notre mariage, figurez-vous. Résultat, multiples fractures. Et bien sûr, on n'avait pas de mutuelle. Vous savez combien ça coûte de réparer un os cassé ? Bon sang, vu comme c'est parti, j'en serai réduit à poursuivre les malfrats en déambulateur quand je prendrai ma retraite.

– Quelqu'un a parlé de déambulateur ? a lancé Poole en observant la pente. Mouais, ce serait pas de refus.

Gamin, j'avais emprunté ce sentier de nombreuses fois pour atteindre les trous d'eau de Granite Rail ou de la carrière de Swingle. Les lieux étaient interdits d'accès, bien sûr, entourés d'un grillage et gardés par les rangers du MDC, mais il y avait toujours des ouvertures à découvrir parmi les mailles quand on savait où regarder ; dans le cas contraire, il suffisait d'apporter son matériel pour en découper une. À l'époque, les rangers se comptaient sur les doigts, mais de toute façon, même une petite armée aurait été incapable de surveiller les dizaines de carrières et les centaines de gosses qui s'y frayaient un chemin au plus fort de l'été.

J'avais donc déjà grimpé le long de cette crête, soit. Au moins quinze ans plus tôt. En plein jour.

Mais aujourd'hui, la situation était un chouia différente. Primo, je n'avais plus ma robuste constitution d'adolescent. Trop de contusions, trop de bars et lors de certaines enquêtes beaucoup trop de collisions brutales avec d'autres personnes et des tables de billard – sans oublier, un jour, celle avec un pare-brise et la route de l'autre côté – avaient provoqué dans mon corps raideurs, douleurs et sourds élancements permanents dignes d'un homme ayant deux fois mon âge ou d'un footballeur professionnel.

Secundo, à l'instar de Broussard, je n'avais rien d'un Grizzly Adams : mon expérience d'un monde dépourvu d'asphalte et de bons restaurants était fort limitée. Je m'obligeais à une randonnée annuelle avec ma sœur et sa famille dans le mont Rainier, près de Washington ; quatre ans plus tôt, je m'étais même laissé convaincre de partir camper dans le Maine par

une femme qui s'imaginait proche de la nature parce qu'elle s'habillait dans les surplus de l'armée et de la marine. L'expédition devait durer trois jours, mais nous n'avions résisté que le temps d'une nuit et d'une bombe insecticide avant de nous précipiter à Camden, impatients de nous vautrer dans des draps blancs et de profiter du service d'étagère.

Tout en montant vers la carrière de Granite Rail, j'observais mes compagnons d'infortune. À mon avis, aucun d'eux n'aurait tenu plus longtemps que moi lors de ce séjour de camping. Peut-être qu'au soleil, avec de vraies chaussures de randonnée, un solide bâton et l'aide d'une remontée mécanique particulièrement performante, nous aurions progressé à une allure convenable, mais ce soir-là, ce n'est qu'au bout de vingt minutes passées à crapahuter dans la pente, nos lampes électriques braquées sur d'anciennes traces de pas et les rails à moitié ensevelis d'une voie ferrée inutilisée depuis presque cent ans, que nous avons enfin deviné la proximité de l'eau.

Rien ne vaut la senteur propre, fraîche et prometteuse d'un lac de carrière. Je ne sais pas trop pourquoi – sinon peut-être parce qu'il y a là des décennies d'eau de pluie accumulée entre des parois de granit, gonflée et purifiée par des sources souterraines –, mais le fait est qu'à l'instant où cette odeur m'a empli les narines, je me suis revu à seize ans, prêt à sauter du haut de Heaven's Peak, une falaise culminant à une vingtaine de mètres dans la carrière de Swingle, anticipant déjà le choc, regardant l'onde vert clair se déployer en dessous de moi telle une main ouverte prête à m'accueillir, ayant soudain l'impression d'être léger, désincarné, semblable à un pur esprit devant le vide impressionnant. Ensuite, je m'élançais, et l'air se transformait alors en tornade s'élevant tout droit de l'étendue émeraude qui se portait à ma rencontre, les graffitis semblaient jaillir des parois rocheuses et des surplombs alentour, exploser en un tourbillon de rouge, de noir, de doré et de bleu, et je respirais cette odeur propre, fraîche et brusquement effrayante de la pluie séculaire juste avant de frapper la surface, orteils pointés, poignets collés aux hanches, puis de m'enfoncer loin vers ces abysses où gisaient les voitures, les réfrigérateurs et les cadavres.

Au fil du temps, alors que les carrières revendiquaient une jeune vie tous les quatre ans environ, sans parler des dépouilles abandonnées au plus noir de la nuit et parfois découvertes tard – si elles l'étaient un jour –, j'ai lu bon nombre d'articles de journaux dans lesquels les éditorialistes, les militants et les parents en deuil demandaient : « Pourquoi ? Pourquoi ? »

Pourquoi les gosses – les « rats de carrière », comme nous nous étions surnommés à l'époque – éprouvent-ils le besoin de plonger depuis des hauteurs atteignant parfois trente mètres dans des profondeurs atteignant parfois soixante mètres, truffées de pièges tels que des amas de rochers insoupçonnés, des antennes de voiture, des morceaux de bois ou Dieu sait

quoi encore ?

Je n'en ai pas la moindre idée. Je sautais parce que j'étais un gosse. Parce que mon père était un salaud, que la guerre faisait rage en permanence dans mon foyer, que ma sœur et moi passions une bonne partie de notre vie à chercher des endroits où nous cacher et que ladite vie ne nous paraissait guère valoir le coup. Parce que souvent, lorsque je me tenais au bord de ces falaises, devant cette immense cuvette remplie de liquide vert tendant le cou pour mieux la contempler, j'éprouvais un frémissement glacé au creux de mon estomac, j'avais une conscience aiguë de chacun de mes membres, de mes os, de mes vaisseaux sanguins. Parce que je me sentais pur dans l'air et propre dans l'eau. Je sautais d'abord pour prouver quelque chose à mes copains, et ensuite, une fois la preuve apportée, je sautais parce que c'était plus fort que moi, parce qu'il me fallait des sommets toujours plus vertigineux, des chutes toujours plus longues. Je sautais pour cette même raison qui m'a poussé à devenir détective privé : je déteste savoir ce qui va arriver.

– J'ai besoin de me reposer un peu, a soudain lancé Poole.

Il a attrapé une tige épaisse devant lui et, sans la lâcher, il a voulu se baisser. Le sac de sport est tombé de sa main, son pied a glissé, et lui-même s'est affalé sur son chargement, la tige toujours serrée dans ses doigts.

Nous étions à environ quinze mètres du but. Je distinguais sur les falaises sombres et dans le ciel bleu foncé par-delà la dernière crête un léger reflet vert, semblable à une fine écharpe nuageuse, révélateur de la proximité du lac.

– Pas de problème, vieux, pas de problème.

Broussard s'est approché de son équipier au moment où celui-ci, pantelant, plaçait sa lampe électrique sur ses genoux.

Dans l'obscurité, le visage de Poole m'a paru plus blanc que jamais. Il luisait littéralement. Sa respiration sifflante semblait transpercer la nuit, ses yeux roulaient dans leurs orbites comme s'ils cherchaient un point impossible à localiser.

Angie s'est agenouillée près de lui et lui a placé une main sous la mâchoire pour lui prendre le pouls.

– Inspirez profondément.

L'inspecteur a hoché la tête, les yeux exorbités, avant de s'exécuter.

– Comment tu te sens ? a demandé Broussard en s'accroupissant à côté de lui.

– Ça va, a articulé Poole. Super.

Le voile de sueur sur sa figure a gagné sa gorge et mouillé son col.

– C'est juste que je suis foutrement trop... foutrement trop vieux pour traîner ma carcasse sur une... une... (Il a toussé.) Une putain de colline.

Angie a consulté du regard Broussard, qui s'est tourné vers moi.

De nouveau, Poole a toussé. À la lueur de ma lampe électrique, j'ai

aperçu de minuscules gouttes de sang sur son menton.

– Donnez-moi une minute, a-t-il dit.

J'ai fait non de la tête. Broussard, qui avait saisi le message, a sorti son talkie-walkie, mais son collègue lui a attrapé le poignet.

– Qu'est-ce que tu fabriques ?

– Je préviens le central. On va devoir t'évacuer.

La main de Poole s'est crispée sur le poignet de Broussard quand une quinte de toux l'a secoué avec tant de violence que je l'ai cru un instant saisi de convulsions.

– Pas question, a-t-il déclaré une fois la crise passée. On n'est pas censés être plus de quatre sur les lieux.

– Écoutez, Poole, est intervenue Angie, vous n'êtes pas bien du tout.

Il lui a adressé un faible sourire.

– Non, ça va aller.

– N'importe quoi, a répliqué Broussard en détournant les yeux du sang sur le menton de son collègue.

– Sérieux. (Poole a changé de position sur le sol, la tige désormais solidement enroulée autour de l'avant-bras.) Continuez, les enfants. Continuez.

Il souriait toujours, mais près de ses joues luisantes, les coins de sa bouche tremblotaient.

Durant quelques secondes, nous l'avons contemplé. Il paraissait à un soubresaut seulement de la tombe. Sa peau avait la couleur de la cendre et ses yeux refusaient de se fixer. Il respirait par à-coups.

Pourtant, il agrippait toujours d'une poigne de fer l'avant-bras de Broussard. Après nous avoir dévisagés tous les trois, il a semblé deviner nos pensées.

– Je suis vieux et couvert de dettes, a-t-il haleté. Et de toute façon, je vais m'en sortir. Contrairement à la gosse si vous ne la retrouvez pas.

– Cette gosse, je ne la connais pas, a riposté Broussard. Tu piges ?

Poole a opiné, puis resserré sa prise sur le poignet de son équipier jusqu'à faire rougir la peau sous ses doigts.

– J'apprécie, fiston. Vraiment. C'est quoi, le premier truc que je t'ai appris ?

Broussard a détourné la tête, et quand la lumière de la lampe d'Angie, jusque-là braquée sur le torse de Poole, s'est posée sur le visage du jeune inspecteur, celui-ci n'a pu dissimuler ses yeux embués.

– C'est quoi ? a insisté Poole.

Son cadet s'est éclairci la voix avant de cracher dans les bois.

– Hein ? l'a pressé Poole.

– Toujours boucler une affaire, a enfin répondu Broussard d'une voix étranglée, comme si la main de son équipier avait délaissé son poignet pour se refermer sur sa gorge.

– Toujours, a répété Poole. (Du regard, il a indiqué la crête derrière

lui.) Alors, vas-y.

– Je...

– T'avise pas de me plaindre, fils. Surtout pas. Prends le fric.

Tête basse, Broussard a tiré le sac sur lequel était allongé son collègue, puis il en a tapoté le fond pour faire tomber la terre qui le salissait.

– Allez-y, a ordonné Poole. Maintenant.

Après avoir dégagé son poignet, Broussard s'est relevé. Le regard fixé sur les bois sombres, il ressemblait à un gamin qui vient d'apprendre la signification du mot « solitude ».

L'ombre d'un sourire aux lèvres, Poole nous contemplait, Angie et moi.

– Je survivrai. Sauvez la gamine et demandez un hélico.

J'ai baissé les yeux. Pour autant que je puisse en juger, il venait d'avoir une petite attaque ou un infarctus. Et le sang jailli de ses poumons ne présageait rien de bon. De toute évidence, j'avais devant moi un homme qui, à moins de recevoir au plus vite des soins, allait décéder.

– Je vais rester, a décrété Angie.

Nous l'avons regardée. Toujours agenouillée près de Poole, elle a caressé son front blême, puis ses courts cheveux.

– Pas question, a répliqué l'inspecteur en lui repoussant la main. (La tête inclinée, il l'a dévisagée avec intensité.) Cette gamine va mourir ce soir, mademoiselle Gennaro.

– Angie.

– Cette gamine va mourir ce soir, Angie. (Serrant brusquement les dents, il a grimacé sous l'effet d'une douleur au niveau du sternum, avant de déglutir avec force pour tenter de l'atténuer.) Sauf si on intervient. On doit tous se mobiliser. (Il a encore tiré sur la plante pour pouvoir se redresser légèrement.) Alors, vous allez grimper jusqu'à cette carrière. Vous aussi, Patrick. Quant à toi, a-t-il ajouté à l'adresse de son collègue, t'as intérêt à les suivre. Allez-y, O.K. ? Allez-y tout de suite.

Aucun de nous n'en avait envie. C'était évident. Mais soudain, Poole a tendu le bras vers nous de façon à ce que nous puissions distinguer le cadran lumineux de sa montre. Il était huit heures et trois minutes.

Nous étions en retard.

– Allez-y, a encore sifflé Poole entre ses dents.

J'ai évalué la distance restant à parcourir, observé les bois derrière Poole, et enfin Poole lui-même. Couché sur le sol, les jambes écartées, un pied ballant sur le côté, il avait l'air d'un épouvantail tombé de son support.

– Allez !

Cette fois, nous l'avons laissé.

Lorsque nous nous sommes remis en route, Broussard a pris la tête du trio sur un chemin de plus en plus obstrué par les touffes d'herbe et les broussailles. Hormis le bruit de notre passage, rien ne troublait le silence de la nuit, au point que nous aurions pu facilement nous croire seuls

dehors.

À l'approche du sommet, nous nous sommes retrouvés face à un grillage d'environ trois mètres cinquante de haut qui ne constituait cependant pas un obstacle : une ouverture grande comme une porte de garage y avait été pratiquée, que nous avons franchie sans même marquer une pause.

En haut, Broussard s'est arrêté juste le temps de chuchoter dans son talkie-walkie :

– On arrive à la carrière. L'inspecteur Raftopoulous est malade. À mon signal – je répète, à mon signal –, envoyez un hélicoptère sur la pente de la voie ferrée à quinze mètres de la cime. Attendez mon signal. Confirmez.

– Affirmatif.

– Terminé.

Broussard a replacé le talkie-walkie sous son imperméable.

– Et maintenant ? a demandé Angie.

Nous avions atteint le bord d'un à-pic, à une dizaine de mètres environ au-dessus de l'eau. Malgré l'obscurité, je distinguais la forme de falaises et d'escarpements, de troncs tordus, de saillies rocheuses. Un autre alignement granitique irrégulier s'élevait sur notre gauche, constitué de quelques sommets déchiquetés un peu plus hauts que celui sur lequel nous nous tenions. À notre droite, le terrain demeurait plat sur une soixantaine de mètres, puis s'incurvait et redevenait accidenté, inégal, avant de se perdre dans l'ombre. En contrebas, l'eau étale formait un large cercle de lumière grise au milieu des parois noires.

– La femme qui a téléphoné à Lionel a dit d'attendre des instructions, a déclaré Broussard. Vous voyez des instructions quelque part ?

Avec sa lampe électrique, Angie a balayé le sol à nos pieds, les murailles de granit, les arbres et les buissons. Le faisceau lumineux dansant était pareil à un œil paresseux qui nous révélait des aperçus fractionnés d'un univers foisonnant, étrange, capable de changer brutalement d'aspect en l'espace de quelques dizaines de centimètres à peine – passant de la pierre à la mousse, d'une écorce blanche dénudée à une végétation vert menthe. Et au milieu des arbres apparaissaient ici et là des pans de grillage.

– Non, je ne vois rien, a répondu Angie.

Bubba se dissimulait quelque part, je le savais. Sans doute nous avait-il repérés, à présent. Et peut-être avait-il repéré aussi Mullen, Gutierrez et leurs éventuels acolytes. Ainsi qu'Amanda McCready. Il avait dû arriver par Milton, traverser le parc Cunnigham, puis grimper le long d'un sentier qu'il avait découvert des années auparavant, lors d'une expédition visant à se débarrasser ou d'armes encore chaudes, ou d'une voiture, ou d'un corps – bref, du genre de trucs que les gars comme lui jetaient dans les carrières désaffectées.

Il aurait fixé sur son fusil une lunette équipée d'un intensificateur de lumière, et à travers son viseur nous aurions sûrement tous l'air d'évoluer dans un paysage d'algues aux contours flous, ou de figurer sur une photographie en plein processus de développement sous ses yeux.

Le talkie-walkie sur la hanche de Broussard a émis un bip qui a résonné presque comme un cri dans le silence ambiant. L'inspecteur l'a cherché à tâtons, puis porté à ses lèvres.

– Broussard.

– Ici Doyle. Le poste trente-cinq vient de recevoir un appel d'une femme qui avait un message pour vous. C'est sûrement celle qui a téléphoné à Lionel McCready.

– Bien reçu. Qu'est-ce qu'il dit, ce message ?

– Vous devez partir à droite, inspecteur Broussard, en direction des falaises au sud de la carrière. Kenzie et Gennaro doivent aller à gauche.

– Rien d'autre ?

– Rien d'autre. Terminé.

Broussard a de nouveau fixé à sa hanche le talkie-walkie, avant de contempler les falaises de l'autre côté de l'eau.

– Diviser pour régner...

Il a tourné la tête vers nous, les yeux rétrécis, le regard vide. La peur et l'inquiétude semblaient l'avoir rajeuni de dix ans.

– Soyez prudent, a murmuré Angie.

– Vous aussi, a-t-il répondu.

Nous sommes tous restés immobiles encore quelques secondes, comme pour retarder l'inévitable, ce moment où nous découvririons enfin si Amanda McCready était vivante, où nous n'aurions plus le contrôle de nos espoirs ou de nos prévisions, ni la possibilité de décider qui serait blessé, perdu ou tué.

– Bon, a fait Broussard. Merde.

Sur un dernier haussement d'épaules, il s'est éloigné en direction du sentier plat, le faisceau de sa lampe éclairant le sol devant lui.

Avec Angie, nous nous sommes écartés du bord de l'à-pic, puis nous avons cheminé sur la roche jusqu'à ce qu'une anfractuosité s'ouvre devant nous, nous séparant de la plaque de granit suivante d'environ trente centimètres. J'ai pris Angie par la main pour franchir la crevasse, et une fois de l'autre côté nous avons parcouru encore une dizaine de mètres avant de nous heurter à une muraille de pierre.

Celle-ci, qui devait mesurer à peu près trois mètres de haut, était d'un beige crémeux parcouru de volutes couleur chocolat. Elle m'a fait penser à un gâteau marbré. Un très gros gâteau marbré, de six tonnes au bas mot.

Nous avons dirigé nos lampes électriques vers notre gauche, sans rien distinguer d'autre que cette façade rocheuse se perdant parmi les arbres. J'ai de nouveau illuminé la section juste en face de moi, où j'ai fini par découvrir des sortes d'entailles, comme si par endroits la pierre s'était

écaillée tel du schiste argileux. Une petite saillie large d'une trentaine de centimètres apparaissait à moins d'un mètre du sol, et un peu plus haut j'en ai remarqué une seconde plus grande.

– T'as pratiqué l'escalade, ces derniers temps ? ai-je demandé à Angie.

La lumière de sa lampe dansait sur la paroi de granit.

– Tu ne penses pas sérieusement... ?

– Je ne vois pas d'autre solution, Ange. (Je lui ai tendu ma torche puis, de la pointe du pied, j'ai exploré la roche jusqu'à localiser la première saillie.) À ta place, je ne resterais pas derrière moi, ai-je dit en la regardant par-dessus mon épaule. Y se pourrait bien que je redescende très vite.

Elle a remué la tête en allant se placer à ma gauche, sans cesser de m'éclairer pendant que je pesais deux ou trois fois de tout mon poids sur la petite avancée sous mon pied pour en éprouver la solidité. Comme elle ne s'écroulait pas, j'ai inspiré à fond, pris mon élan et tenté d'agripper la saillie supérieure. Mes doigts se sont bien posés sur la roche poussiéreuse, mais ils ont glissé inexorablement et je me suis retrouvé sur les fesses.

– Pas mal, a commenté Angie. T'es naturellement doué pour toutes les activités sportives, c'est incontestable.

En me relevant, j'ai frotté sur mon jean mes mains salies. Ensuite, sourcils froncés, j'ai renouvelé ma tentative, pour atterrir tout aussi piteusement sur mon postérieur.

– Dommage que tes nerfs s'en mêlent, a ajouté Angie.

Au troisième essai, j'ai réussi à accrocher le rebord pierreux au moins quinze secondes avant de lâcher prise.

Angie m'a braqué les deux lampes en pleine figure tandis que je considérais d'un œil torve cette saleté de façade rocheuse récalcitrante.

– Tu permets ? a-t-elle demandé.

J'ai récupéré les torches, que j'ai dirigées vers la paroi.

– Je t'en prie.

Elle a reculé de plusieurs pas, les yeux fixés sur l'obstacle devant elle. Puis elle s'est accroupie et redressée deux ou trois fois, elle a étiré son buste au maximum et remué les doigts pour les assouplir. Je n'avais même pas encore deviné son plan qu'elle s'élançait déjà vers le mur. Juste avant qu'elle ne s'aplatisse dessus comme Vil Coyote dans une fausse porte ouverte peinte sur la muraille, son pied a pris appui sur la première saillie, sa main droite a agrippé la seconde un peu plus haut et son corps menu s'est haussé d'environ soixante centimètres tandis que son bras gauche passait par-dessus le sommet.

Trente secondes plus tard, elle était toujours plaquée sur le granit comme si on l'y avait jetée.

– Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ? ai-je dit.

– Ben, je pensais à une petite sieste...

– J'ai l'impression de déceler comme une nuance de sarcasme dans cette remarque.

– Ta perspicacité m'étonnera toujours.

– Je sais, c'est une de mes nombreuses qualités.

– Patrick, a-t-elle grondé d'un ton sourd qui m'a rappelé celui de ma mère autrefois et de deux ou trois bonnes sœurs de ma connaissance, viens ici et pousse-moi.

J'ai coincé une des torches dans mon ceinturon de façon à ce que la lumière m'éclaire directement le visage, l'autre dans la poche arrière de mon jean, et après avoir placé mes paumes sous les talons d'Angie, je l'ai poussée. Les deux lampes électriques devaient peser plus lourd qu'elle. Elle s'est propulsée vers le sommet et j'ai tendu les bras le plus possible jusqu'au moment où j'ai senti ses pieds se soulever. Parvenue en haut, elle s'est retournée puis, agenouillée, la main baissée vers moi, elle m'a lancé :

– Prêt, le champion olympique ?

Faisant mine de tousser, j'ai marmonné :

– S'pèce d'andouille.

Un sourire aux lèvres, elle a retiré ses doigts.

– Pardon ?

– J'ai dit, va falloir que je me *débrouille* pour glisser l'autre lampe électrique dans ma poche.

– Oh. (Elle m'a de nouveau offert sa main.) Bien sûr.

Après qu'Angie m'eut aidé à me hisser auprès d'elle, nous avons inspecté le sommet à la lueur de nos torches. Il formait sur une vingtaine de mètres une étendue rocheuse plane, lisse comme une boule de bowling. Allongé sur le ventre, j'ai avancé la tête et ma lampe électrique par-dessus le bord pour observer l'à-pic qui nous séparait du lac en contrebas.

Nous nous trouvions à mi-chemin de l'extrémité nord de la carrière. En face de nous, de l'autre côté du lac, se dressait une rangée de falaises et de saillies rocheuses souillées de graffitis parmi lesquels j'ai même aperçu un piton oublié par un varappeur. À la lueur de ma lampe, l'eau semblait frissonner comme une route d'où s'élèvent des vagues de chaleur en été. Elle avait conservé cette teinte vert clair dont je me souvenais – en un peu plus laiteux, peut-être –, mais je savais la couleur trompeuse. Des plongeurs à la recherche d'un corps l'année pré-cédente avaient dû abandonner leurs recherches tant la haute concentration de limons, associée à l'absence naturelle de visibilité par quarante mètres de fond, rendait leur tâche difficile. J'ai ramené le faisceau de ma torche vers nous, exposant au passage une plaque d'immatriculation tordue qui flottait à la surface, un gros morceau de bois rongé par des animaux qui lui avaient vaguement donné la forme d'un canoë, puis une sorte de rondeur pâle.

– Patrick...

– Une seconde. Oriente ta lampe par là.

J'ai de nouveau braqué la mienne à l'endroit où il m'avait semblé distinguer un arrondi de chair, pour ne plus voir que l'eau couleur de jade.

– Ange ! Vite, bordel !

Étendue près de moi, elle a éclairé à son tour la même zone. Malheureusement, la lumière n'arrivait qu'atténuée vingt mètres plus bas et l'opacité de la masse liquide ne nous aidait guère. Pareils à des yeux, nos deux faisceaux ont balayé la surface d'avant en arrière et de droite à gauche, fouillant chaque fois de minuscules carrés.

– Qu'est-ce que t'as vu ? m'a-t-elle demandé.

– Je ne sais pas. C'était peut-être une pierre...

Le morceau de bois brun foncé est de nouveau apparu, de même que la plaque d'immatriculation toute froissée – comme si d'énormes mains avaient voulu l'écraser dans un geste de colère.

C'était peut-être bel et bien une pierre, après tout. L'effet conjugué de la lumière blanche, de l'eau verte et de l'obscurité environnante m'avait sans doute abusé. S'il y avait eu un corps en bas, nous l'aurions découvert à présent. De plus, les cadavres ne flottent pas. Du moins, pas dans ces carrières.

– J'ai quelque chose, a dit Angie.

J'ai incliné ma lampe électrique afin d'en amener le faisceau près de celui d'Angie, et nos rayons lumi-neux réunis ont révélé la tête et les yeux fixes de Pea, la poupée d'Amanda McCready. Habillée d'une robe à fleurs trempée, salie, elle baignait sur le dos dans les eaux vertes.

Oh, Seigneur, ai-je songé. Non.

– Patrick, a murmuré Angie. Elle est peut-être là-dessous.

– Attends, ne...

– Elle est peut-être là-dessous, a-t-elle répété juste avant de rouler sur le dos et de se débarrasser de sa chaussure gauche.

– Angie, non, ne fais pas ça. On est censés...

De l'autre côté de la carrière, la lisière d'arbres derrière les falaises a paru exploser. Des balles ont fracassé les branches, des points lumineux jaunes et blancs ont brusquement troué l'obscurité.

– Je suis piégé ! Je suis piégé ! a hurlé Broussard dans le talkie-walkie. Demande renfort d'urgence ! Je répète : demande renfort d'urgence !

Un éclat de granit détaché de la falaise m'a atteint à la joue juste avant que les arbres derrière nous se mettent à trembler à leur tour et à se défaire de leur branchage, en même temps que des étincelles accompagnées de cliquetis métalliques jaillissaient de la façade rocheuse.

Angie et moi, nous avons roulé sur le sol pour nous écarter du bord, puis j'ai saisi mon talkie-walkie.

– Ici Kenzie. On nous tire dessus. Je répète : On nous tire dessus depuis le sud de la carrière.

J'ai reculé un peu plus loin dans les ténèbres. Ma lampe électrique gisait toujours à l'endroit où je l'avais abandonnée, faisceau braqué sur le

pan de roche opposé. Quiconque s'était posté là-bas pour nous mitrailler s'en servait sans doute comme repère.

– T'es touchée ?

– Non, a répondu Angie.

– O.K., je reviens tout de suite.

– Quoi ?

De nouveaux tirs ont balayé les pierres et la végétation dans notre dos, et j'ai retenu mon souffle en attendant une pause. Lorsque celle-ci est survenue, nous environnant d'un silence assourdissant, j'ai crapahuté jusqu'à la torche, que j'ai expédiée d'un revers de main dans le lac en contrebas.

– Putain, a murmuré Angie quand je l'ai rejointe. Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Aucune idée. S'ils ont des lunettes à intensificateur de lumière sur leurs fusils, on est foutus.

Le sniper a de nouveau ouvert le feu. Les feuilles des arbres derrière Angie s'envolaient dans la nuit, les balles lacéraient les troncs, brisaient les branches les plus fines. Les tirs se sont interrompus une demi-seconde, le temps que notre assaillant réajuste sa cible, puis les balles ont frappé cette fois la paroi en dessous de nous, à quelques centimètres du bord, martelant la pierre comme une pluie de grêlons. Que le sniper élève légèrement son arme, et c'en était fait de nous.

– Demande d'urgence assistance hélico, a crié Broussard. Immédiatement ! On est tombés dans une embuscade !

– Hélico en route, a répliqué une voix calme et froide.

J'ai pressé le bouton d'émission à la faveur d'une nouvelle accalmie.

– Broussard ?

– Mouais. Vous êtes O.K., tous les deux ?

– On est repérés.

– Moi aussi.

Une brusque salve de coups de feu a éclaté non loin de lui. De l'endroit où j'étais posté, je distinguais à intervalle régulier l'éclair lumineux des feux de bouche parmi les troncs.

– Fils de pute ! s'est exclamé Broussard.

Au même moment, le ciel a déversé sur nous un torrent de lumière blanche alors que deux hélicoptères se matérialisaient au milieu de la carrière, équipés de projecteurs suffisamment puissants pour illuminer un stade de football. Pendant quelques instants, j'ai été complètement aveuglé par ce flot de clarté éblouissante. Autour de moi, les couleurs se sont effacées ; arbres, falaises, eau, tout est devenu blanc.

Au milieu de cette débauche de blancheur, un long objet sombre s'est soudain détaché, surgi de la lisière des bois de l'autre côté du lac ; il a tourné sur lui-même en décrivant un arc de cercle dans l'air, puis il est passé par-dessus le bord de la falaise. J'ai suivi des yeux sa trajectoire

descendante suffisamment longtemps pour reconnaître un fusil avant qu'il ne disparaisse de ma vue. Pourtant, des tirs résonnaient toujours en face de nous.

Et puis, ils ont brusquement cessé. J'ai de nouveau scruté la lumière blanche, pour entrevoir cette fois la crosse d'un second fusil qui s'envolait lui aussi en direction de l'eau.

L'un des hélicoptères a viré vers Broussard, et j'ai entendu crépiter une arme automatique une fraction de seconde avant que la voix du policier ne s'élève du talkie-walkie :

– Cessez le feu ! Cessez le feu, bande d'abrutis !

La cime des arbres se désintégraît, feuilles et branches déchiquetées jaillissaient dans toutes les directions. Soudain, l'arme automatique dans l'hélicoptère s'est tue, tandis que le second appareil virait pour braquer sur nous son faisceau lumineux. Le souffle de ses rotors m'a déséquilibré, mais déjà Angie s'emparait du talkie-walkie.

– Reculez ! a-t-elle crié. On va bien. Vous êtes dans la ligne de tir.

La lumière a disparu un moment, et lorsque ma vision s'est éclaircie et que le vent est un peu retombé, je me suis rendu compte que l'hélicoptère s'était déplacé d'environ dix mètres ; à présent, il stationnait au-dessus du lac, dont il illuminait la surface.

Tous les coups de feu avaient cessé, à présent, mais le hurlement des turbines et le vrombissement des rotors remplaçaient le vacarme des détonations.

Reportant mon attention sur le lac transformé en étendue de blancheur, j'ai vu ses eaux se creuser de vagues ; le morceau de bois et la plaque d'immatriculation ont percuté la poupée d'Amanda. Je me suis tourné vers Angie au moment où elle ôtait sa chaussure droite tout en se débarrassant de son sweat-shirt. Seulement vêtue d'un soutien-gorge noir et d'un jean, elle a frissonné dans la fraîcheur de l'air.

– Tu ne vas quand même pas... ai-je commencé.

– Bien sûr que non.

Elle a feint de ramasser son sweat-shirt puis, me prenant au dépourvu, elle s'est élancée, et j'avais à peine eu le temps de pivoter que ses jambes se détendaient pour la projeter dans le vide, buste en avant, tête baissée. L'hélicoptère s'est incliné sur la droite, éclairant le corps d'Angie à l'instant où il se raidissait.

Elle est tombée comme une pierre.

La forme sombre de sa silhouette se découpait dans la lumière crue. Les bras collés aux flancs, elle avait l'air d'une fine statue chutant inexorablement.

Enfin, elle a fendu la surface telle une lame de couteau, l'a traversée pratiquement sans soulever d'écume, puis elle a disparu.

– Civil à l'eau, a lancé quelqu'un dans le talkie-walkie. Civil à l'eau.

Comme s'il s'attendait à ce que je suive l'exemple d'Angie, le pilote

s'est dirigé vers la falaise, il a viré à droite et a ensuite stabilisé au maximum son appareil qui, s'il oscillait encore légèrement, n'en formait pas moins maintenant devant moi un barrage quasi infranchissable.

Lorsqu'on se jette d'un sommet de ce genre, il ne faut négliger ni l'élan ni la vitesse. Il est impératif de sauter le plus loin possible de façon à ce que les caprices de l'air et de la gravité ne vous repoussent pas contre la paroi ou les affleurements rocheux pendant la chute. En conséquence, même si je me débrouillais pour passer entre les patins de l'hélicoptère, il y avait de fortes chances pour que les turbulences en dessous me plaquent violemment contre le mur, faisant de moi un graffiti de plus sur la pierre.

Étendu à plat ventre, j'ai cherché Angie des yeux. Étant donné la façon dont elle s'était enfoncée dans l'eau, elle avait dû descendre à une bonne profondeur même si elle avait commencé à battre des pieds sitôt sa tête immergée. Or d'innombrables dangers pouvaient la guetter dans un tel cloaque : morceaux de bois, vieux frigo en équilibre sur une saillie engloutie...

Elle a refait surface à environ quinze mètres de la poupée, jeté des regards frénétiques autour d'elle, puis replongé.

Dans la partie sud de la carrière, Broussard est apparu en haut d'un amas rocheux. Il a agité les bras, amenant l'hélicoptère qui survolait cette zone à bifurquer vers lui. Il a voulu saisir un des patins tandis que le bruit strident de la turbine – semblable à la fraise du dentiste – déchirait la nuit, mais un brusque coup de vent a déporté l'engin.

Quant à celui devant moi, secoué par la même rafale, il a bien failli être rabattu contre la pente. Mais il a réussi à se rétablir, et le temps de virer à droite pour aller tourner au milieu de la carrière, il est revenu dans ma direction alors que j'enlevais mes chaussures et mon blouson.

Angie, qui avait émergé, essayait maintenant d'atteindre la poupée. Elle a levé les yeux, observé les manœuvres aériennes, et disparu sous la surface.

De l'autre côté du lac, l'hélicoptère s'approchait une nouvelle fois de Broussard. Celui-ci a grimpé plus haut sur l'amas rocheux et manqué perdre l'équilibre, mais il est parvenu de justesse à enrouler les bras autour d'un des patins au moment où l'hélicoptère s'écartait de la colline, le nez orienté vers l'eau. Ses jambes ont battu l'air, son corps s'est soulevé à plusieurs reprises sans succès, et enfin on l'a tiré à l'intérieur de la cabine.

Au même instant, le second appareil est arrivé droit sur moi, et j'ai compris soudain, presque trop tard, qu'il tentait un atterrissage. Après avoir ramassé en hâte mes chaussures et mon blouson, j'ai reculé en chancelant, puis fait un écart sur la gauche quand l'avant des patins s'est incliné vers le sol, avant de se redresser brusquement. L'appareil a reculé et pivoté vers la gauche.

Lorsqu'il a repris un peu d'altitude, le souffle puissant des rotors m'a

plaque à terre. Le hurlement de la turbine me vrillait littéralement les tympan.

Je me remettais debout tant bien que mal quand l'appareil a rebondi une première fois sur la pierre, puis une seconde. J'ai vu les traits du pilote se crispier dans le cockpit alors qu'il luttait pour se stabiliser ; le nez de l'engin s'est abaissé, la queue s'est relevée, et pendant une fraction de seconde j'ai cru que les rotors allaient percuter l'éboulis de roches entre le bord de la falaise et les arbres.

Enfin, un flic en combinaison bleu sombre et casque noir a sauté de la cabine. Tête baissée, genoux pliés, il s'est précipité vers moi.

– Kenzie ? a-t-il crié.

J'ai opiné.

– Venez.

M'attrapant par le bras, il m'a forcé à baisser la tête tandis que l'autre hélicoptère s'éloignait de l'eau pour s'orienter vers la pente où nous avions laissé Poole. Il n'y avait aucun moyen de se poser à proximité, je le savais. Les lieux, trop étroits, n'étaient en outre pas assez dégagés. La seule façon de le sortir de là, c'était d'envoyer un homme avec une civière pour le remonter.

Le flic m'a poussé dans la cabine alors que les rotors continuaient de fouetter l'air ; à peine étais-je à l'intérieur que l'appareil de nouveau décollait, avant de piquer vers le lac.

J'ai aperçu Angie au moment où nous plongeons dans sa direction. Agrippant d'une main la poupée d'Amanda, elle s'est enfoncée sous la surface. Quand nous nous sommes approchés, l'eau a commencé à bouillonner furieusement.

– Remontez ! ai-je hurlé.

Le copilote s'est retourné vers moi, et j'ai levé le pouce.

– Vous allez la noyer ! Remontez ! Remontez !

L'homme a donné un coup de coude au pilote, qui a aussitôt tiré sur le manche. J'ai senti mon estomac se mêler à mes intestins lorsque nous avons viré sur la droite et qu'une falaise surchargée de graffitis s'est brusquement dressée devant le cockpit, puis éloignée de nous tandis que nous prenions de la hauteur pour décrire un cercle et revenir nous positionner en vol stationnaire à une dizaine de mètres au-dessus de l'endroit où nous avions distingué Angie pour la dernière fois.

Elle a reparu, lutté quelques secondes contre les remous qui menaçaient de la submerger, craché, et pour finir elle s'est allongée sur le dos.

– Qu'est-ce qu'elle fait ? a demandé le flic à côté de moi.

– Elle essaie de regagner le bord, ai-je répondu en la voyant nager en dos crawlé vers les rochers, la poupée accompagnant les moulinets de son bras gauche.

Mon voisin a hoché la tête, le fusil pointé vers les arbres.

Comme il n'y avait pas d'équipe de natation dans son lycée, Angie avait intégré une association sportive féminine et remporté à seize ans une médaille d'argent lors d'une compétition régionale. Aujourd'hui, malgré des années de tabagie, elle parvenait à maintenir une excellente cadence. Son corps fendait l'eau proprement, créant si peu de vaguelettes dans son sillage qu'elle me faisait penser à une anguille.

– Il va falloir qu'elle marche, m'a crié le copilote. On ne peut pas atterrir dans ce coin.

Au même instant, Angie a deviné la présence d'un petit affleurement rocheux derrière elle juste avant de le heurter. Elle s'est retournée, laissé flotter jusqu'aux boulders, et après avoir coincé la poupée dans une crevasse, elle a réussi à se hisser sur l'un d'eux.

Le pilote s'est rapproché le plus possible avant de parler dans un mégaphone fixé sur le projecteur :

– On ne peut pas vous évacuer, mademoiselle Gennaro. Les parois sont trop proches, il n'y a pas assez de place.

Livide sous la lumière crue, de longues mèches noires collées aux joues, Angie a hoché la tête et esquissé un geste las.

– Il y a un chemin juste derrière ces gros cailloux, a poursuivi le pilote. Suivez-le et continuez vers la gauche. Vous arriverez sur Ricciuti Drive. Quelqu'un vous attendra là-bas.

Après avoir levé les pouces dans sa direction, Angie s'est assise pour reprendre son souffle, la poupée posée sur ses genoux.

Peu à peu, elle s'est réduite à un petit point clair se détachant sur fond noir tandis que l'hélicoptère virait une nouvelle fois, puis se propulsait au-dessus des falaises avant de plonger beaucoup trop vite à mon goût vers l'ancienne voie ferrée et de se diriger vers l'ouest en direction des pentes de Blue Hills.

– Mais enfin, qu'est-ce qu'elle cherchait là-dedans ? a interrogé le flic à côté de moi en abaissant son arme.

– La gosse, ai-je déclaré.

– De toute façon, on va revenir avec des plongeurs.

– En pleine nuit ?

Il m'a observé à travers son viseur.

– Possible, a-t-il répondu d'un ton légèrement hésitant. Au plus tard, on sera là dans la matinée.

– Je pense qu'elle espérait la retrouver avant, ai-je souligné.

Mon voisin a haussé les épaules.

– Si Amanda McCready est vraiment dans cette carrière, vieux, Dieu seul peut nous aider à localiser son cadavre.

Nous nous sommes posés sur la piste verte de la réserve de Blue Hills, entre les câbles des remontées mécaniques, puis nous avons vu le second hélicoptère faire de même et atterrir en douceur à une vingtaine de mètres.

Plusieurs ambulances et voitures de police, deux véhicules des rangers du MDC et quelques unités de flics d'État nous attendaient.

À peine descendu du second hélicoptère, Broussard s'est précipité vers la première voiture de police, dont il a obligé le conducteur à sortir en le tirant par le col.

Je suis parvenu à sa hauteur au moment où il démarrait.

– Où est Poole ?

– J'en sais rien, a-t-il répondu. Il n'était ni à l'endroit où on l'a laissé, ni sur le sentier. À mon avis, soit il a essayé de redescendre tout seul, soit il a voulu grimper au sommet quand il a entendu les coups de feu.

À cet instant, le major Dempsey a couru vers nous.

– Broussard ? Mais qu'est-ce qui s'est passé là-haut, bordel ?

– C'est une longue histoire, major.

Je me suis installé sur le siège passager à côté de Broussard.

– Où est la gosse ?

– Elle n'était pas là, monsieur. C'était un piège.

Dempsey s'est penché vers la vitre ouverte.

– J'ai entendu dire que sa poupée avait été repérée dans l'eau.

Broussard a tourné la tête vers moi, les yeux écarquillés.

– Exact, ai-je déclaré. Mais on n'a pas vu de corps.

Près de moi, Broussard a enclenché la première.

– Faut que je retrouve Poole, monsieur.

– Le sergent Raftopoulos a appelé il y a deux minutes. Il est dans Pritchett Street. Avec des macchabées, apparemment.

– Qui ?

– Aucune idée.

– Une unité de rangers est partie à Ricciuti Drive chercher votre associée, monsieur Kenzie, m'a informé le major en s'écartant de la vitre.

– Merci.

– Qui a tiré, là-haut ? a encore demandé Dempsey.

– Je l'ignore, monsieur, a répondu Broussard. Mais ils m'ont complètement coincé.

Le brusque gémissement d'une turbine a retenti dans la nuit, et Dempsey a dû crier pour couvrir le bruit :

– Ils ne peuvent pas s'enfuir ! Ils sont encerclés ! Il n'y a pas d'issue !

– Oui, monsieur.

– Aucune trace de la petite ? a repris Dempsey.

Il devait penser que s'il posait la question suffisamment souvent, il finirait tôt ou tard par obtenir la réponse escomptée.

Broussard a fait non de la tête.

– Écoutez, monsieur, malgré tout le respect que je vous dois, le sergent Raftopoulos a eu une sorte de crise cardiaque en chemin. Je voudrais le rejoindre.

– Allez-y.

Le major Dempsey a reculé d'un pas en faisant signe à plusieurs voitures de s'aligner derrière nous alors que Broussard démarrait en trombe pour descendre la pente, droit vers une ligne d'arbres, braquait à gauche quelques secondes plus tard, puis fonçait sur une piste creusée d'ornières en direction de la sortie de la voie express qui nous mènerait à un rond-point et dans Pritchett Street.

Après encore deux chemins poussiéreux, nous avons atteint Quarry Street et accéléré sur le flanc sud des collines, les gyrophares bleu et rouge derrière nous tressautant et zigzaguant dans le rétroviseur.

Broussard n'a pas ralenti à l'approche du panneau de stop au bout de la rue. Il est monté sur l'accotement pour aborder le rond-point en appuyant plus fort encore sur la pédale d'accélérateur. Les quatre roues lui ont résisté un bref instant, le lourd véhicule a paru sur le point de faire un tête-à-queue et de déraiper, voire de se renverser, mais soudain les pneus ont trouvé une prise, le puissant moteur a rugi et nous avons traversé comme une flèche le sens giratoire. Broussard a de nouveau immobilisé le volant, et nous avons gravi un autre accotement, faisant jaillir de l'herbe et de la terre sur le capot, puis nous sommes passés à toute allure devant une usine désaffectée à notre droite avant d'apercevoir Poole une cinquantaine de mètres plus loin, assis sur le côté gauche de la chaussée, le dos calé par l'aile arrière de la Lexus 300.

Sa tête, appuyée contre la carrosserie, dodelinait. Sa chemise ouverte jusqu'au nombril révélait la main qu'il avait placée sur son cœur.

Après avoir arrêté brutalement la voiture, Broussard a bondi dehors, glissé sur le bas-côté et rejoint son équipier, près duquel il s'est agenouillé.

– Hé, collègue ! Collègue !

Poole a entrouvert les yeux et ébauché un faible sourire.

– J'me suis paumé.

Broussard lui a pris le pouls, puis il lui a posé sa paume sur le cœur et relevé avec son pouce la paupière gauche.

– O.K., vieux, O.K. Tu vas... tu vas t'en sortir.

Plusieurs véhicules de police se sont arrêtés devant nous. Quand un jeune flic de Quincy a émergé du premier, Broussard lui a lancé :

– Ouvrez la portière arrière !

Le jeunot, qui semblait avoir quelques problèmes avec sa lampe électrique, a fini par la lâcher. Il s'est baissé pour la ramasser.

– Ouvrez cette putain de portière ! a crié Broussard. Tout de suite !

Son interlocuteur a réussi à expédier d'un coup de pied la torche électrique sous sa voiture avant de reculer pour obéir à l'ordre de Broussard.

– Aidez-moi à le soulever, Kenzie.

J'ai attrapé les jambes de Poole, Broussard s'est placé derrière lui pour le saisir par le torse, et nous l'avons transporté jusqu'à la voiture du jeunot, où nous l'avons installé sur la banquette arrière.

– Je vais bien, a marmonné Poole, dont les yeux ont roulé vers la gauche.

– Évidemment que tu vas bien. (Broussard a souri, avant de s'adresser au jeune flic, qui paraissait très nerveux.) Vous êtes capable de rouler vite ?

– Euh, oui, monsieur.

Derrière nous, plusieurs policiers ayant dégainé leur arme approchaient prudemment de l'avant de la Lexus.

– Sortez de là ! a ordonné l'un d'eux en braquant son pistolet sur le pare-brise.

– Quel est l'hôpital le plus proche ? a demandé Broussard au jeunot. Celui de Quincy ou celui de Milton ?

– D'ici, monsieur, c'est celui de Milton.

– Combien de temps vous faut-il pour y arriver ? a insisté Broussard.

– Trois minutes.

– Débrouillez-vous pour que deux suffisent.

Sur ce, Broussard a gratifié d'une bourrade l'épaule du flic avant de le pousser vers la portière côté conducteur.

Le jeunot s'est aussitôt glissé au volant. Broussard a pressé la main de son collègue en disant :

– À tout à l'heure.

Poole, à demi inconscient, a hoché la tête.

Enfin, nous avons reculé et Broussard a claqué la portière arrière.

– Deux minutes, a-t-il répété au chauffeur.

Les roues de la voiture ont projeté des gravillons et soulevé des nuages de poussière quand le jeune flic a quitté le bas-côté pour s'engager sur la route. Le temps d'allumer ses phares, et il fonçait tellement vite sur la chaussée qu'on l'aurait cru catapulté par un lance-roquettes.

– Oh, merde, a lancé un des hommes postés devant le capot de la Lexus. Oh, merde...

Avec Broussard, nous nous sommes dirigés vers eux. L'inspecteur s'est adressé à deux policiers d'État, à qui il a montré l'usine abandonnée.

– Fouillez ce bâtiment. Vite.

Les deux flics n'ont même pas posé de questions. Une main sur l'arme à leur hanche, ils ont remonté la rue en direction de l'usine.

Broussard et moi avons joué des coudes pour nous immiscer dans le petit groupe rassemblé près du pare-chocs de la Lexus, et nous nous sommes alors retrouvés face à Chris Mullen et Pharaoh Gutierrez. Celui-ci occupait le siège du conducteur, et Mullen celui du passager. Les phares étaient toujours allumés, le moteur en marche. Un trou étoilait le pare-brise devant Gutierrez, et un autre, en tous points semblable, l'étoilait devant Mullen.

Les trous dans leur front étaient également identiques – tous deux gros comme une pièce de dix *cents*, tous deux cernés d'une bordure de peau blanche plissée, tous deux laissant échapper un mince filet de sang qui s'écoulait sur le nez des victimes.

Selon toute vraisemblance, Gutierrez avait été abattu le premier. Son visage ne reflétait que l'impatience et ses deux mains vides gisaient sur le siège, paumes tournées vers le ciel. Les clés étaient encore sur le tableau de bord, le levier de vitesse au point mort. Les doigts de Chris Mullen agrippaient le revolver à sa ceinture, et son expression figée mêlait la peur à la surprise. Il avait eu une demi-seconde pour comprendre qu'il allait mourir, peut-être moins. Mais un laps de temps néanmoins suffisant pour que tout se mette à tourner au ralenti, que mille pensées affolées se bousculent dans son cerveau furieux tandis qu'il prenait conscience de la balle qui avait tué Pharaoh, tentait de saisir son arme et entendait la balle suivante traverser le pare-brise.

Bubba, ai-je pensé aussitôt.

À cinquante mètres de la Lexus, l'usine désaffectée avec son chemin de ronde affaissé offrait une cachette idéale pour un sniper.

À la lueur des phares, j'ai vu les deux flics d'État s'en approcher lentement, genoux légèrement pliés, armes dégainées et pointées vers le chemin de ronde. L'un d'eux a fait signe à l'autre, et ils se sont avancés vers une porte latérale. Le premier l'a ouverte d'un coup de pied, le second l'a franchie avec précaution, son pistolet devant lui à hauteur de poitrine.

J'espère que t'as pas fait ça juste pour t'amuser, Bubba, ai-je songé. Dis-moi au moins que t'as récupéré Amanda McCready.

Broussard a suivi la direction de mon regard.

– L'angle de tir va sûrement révéler que les coups de feu sont partis de ce bâtiment. Vous pariez combien ?

– Rien du tout, ai-je répondu.

Deux heures plus tard, ils tentaient toujours d'élucider le mystère. La nuit s'était soudain rafraîchie, et il tombait maintenant de la neige fondue qui éclaboussait les pare-brise et raidissait nos cheveux comme de la glace.

Les deux hommes chargés d'explorer l'usine en avaient rapporté une Winchester modèle 94 munie d'une lunette à intensificateur de lumière. La carabine avait été fourrée dans un vieux baril de pétrole au premier étage, à droite de la fenêtre qui donnait sur le chemin de ronde. Le numéro de série avait été limé, et le premier technicien de la police scientifique à y jeter un coup d'œil a éclaté de rire en entendant mentionner la possibilité de relever des empreintes.

D'autres flics d'État avaient été envoyés sur les lieux pour tenter de rassembler des indices supplémentaires, mais au bout de deux heures de recherches ils n'avaient trouvé ni douilles ni quoi que ce soit d'autre, et les gars de la police scientifique s'étaient révélés incapables de localiser la moindre empreinte sur la rambarde du chemin de ronde ou l'encadrement de la fenêtre permettant d'y accéder.

Le ranger qui était allé rejoindre Angie de l'autre côté de la colline menant à la carrière de Swingle lui avait donné un ciré orange vif pour se protéger, ainsi qu'une paire de chaussettes épaisses ; pourtant, elle continuait de frissonner et de s'essuyer les cheveux avec une serviette, bien que ceux-ci eussent séché ou gelé des heures plus tôt. L'été indien, semblait-il, avait disparu aussi sûrement que les Indiens du Massachusetts.

Deux plongeurs avaient tenté de percer les secrets du lac de Granite Rail, mais la visibilité s'était révélée nulle en dessous de neuf mètres, et compte tenu du mauvais temps, des dépôts de limon s'étaient détachés des murailles de granit, obscurcissant davantage l'eau.

Les hommes-grenouilles avaient abandonné la partie à vingt-deux heures, sans avoir rien découvert d'autre qu'un jean d'homme accroché à une saillie à environ six mètres sous la surface.

Lorsque Broussard avait atteint la partie sud de la carrière, pratiquement en face de l'endroit d'où Angie et moi avions aperçu la poupée, il avait repéré un message placé sous un petit boulder et illuminé par une lampe-stylo suspendue à une branche en surplomb.

COUCHEZ-VOUS.

Au moment où il s'apprêtait à saisir la note, des coups de feu avaient retenti parmi les arbres, et il s'était jeté sur un replat de la falaise, serrant contre lui son arme et son talkie-walkie, abandonnant le sac rempli d'argent et sa lampe électrique à la lisière des arbres. Une seconde rafale de balles l'avait acculé au bord de la paroi rocheuse, où il s'était tapi dans

l'obscurité – son seul refuge – en braquant son pistolet vers les troncs, mais sans tirer de crainte que les feux de bouche n'indiquent sa position.

Une fouille minutieuse de l'endroit où il s'était dissimulé avait permis de retrouver le message, la lampe-stylo des ravisseurs et le sac de sport, ouvert et vide. Plus de cent douilles avaient été ramassées dans les bois et parmi les surplombs juste derrière la cachette de Broussard. Le policier qui nous avait communiqué l'information par radio avait ajouté :

– Je suis sûr qu'on va en récupérer des tas d'autres. C'est comme si les tireurs avaient pété les plombs. On se croirait à Grenade, nom d'un chien !

Policiers et rangers de notre côté de la carrière avaient appelé eux aussi pour déclarer qu'au moins cinquante cartouches avaient été tirées en direction de notre propre replat ou dans les arbres derrière nous.

C'est un flic d'État qui a parfaitement résumé la situation par radio :

– Major Dempsey ? À mon avis, monsieur, ils n'étaient pas censés s'en sortir vivants. Oh non.

Toutes les routes permettant d'accéder aux carrières ou d'en partir avaient été bloquées, mais comme les coups de feu avaient éclaté dans la partie sud de Granite Rail, on avait ordonné aux policiers et aux rangers accompagnés de chiens de concentrer leurs recherches par là, et même de la rue où nous étions, au nord des collines, nous distinguions parfois le ballet de leurs faisceaux lumineux jouant sur les cimes des arbres.

Poole avait été victime de ce que les médecins pensaient être un infarctus du myocarde, d'autant plus brutal qu'il avait été aggravé par sa longue marche jusqu'à Quarry Street. Une fois sur place, déjà désorienté et sans doute en plein délire, il avait apparemment vu Gutierrez et Mullen se diriger vers Pritchett Street, où il était arrivé pour découvrir leurs cadavres et prévenir le central en se servant du téléphone de la voiture.

Aux dernières nouvelles, il était en soins intensifs à l'hôpital de Milton, dans un état critique.

– Quelqu'un a fait le calcul ? nous a demandé Dempsey.

Nous étions appuyés contre le capot de la Crown Victoria. Broussard fumait une des cigarettes d'Angie ; celle-ci, grelottante, buvait à petites gorgées le café contenu dans une tasse du MDC pendant que je lui frictionnais le dos pour la réchauffer.

– Le calcul de quoi ? ai-je répliqué.

– Celui qui explique comment Gutierrez et Mullen peuvent se retrouver sur la route à peu près au moment où vous êtes pris pour cible. (Il mâchonnait un cure-dents en plastique rouge, qu'il effleurait parfois du pouce et de l'index sans jamais l'ôter de sa bouche.) À moins qu'ils n'aient disposé d'un hélico, mais je ne crois pas que ce soit le cas... Et vous ?

– Non, je ne crois pas qu'ils aient eu un hélico, ai-je répondu.

Il a souri.

– Bien. Donc, si on élimine cette hypothèse, je ne vois absolument pas

comment ils auraient pu se planquer dans ces collines pour vous tirer dessus et traîner par ici quelques minutes plus tard. Ça me paraît tout simplement, disons, impossible. Vous me suivez ?

Angie claquait des dents lorsqu'elle a demandé :

– Alors, qui était là-haut avec nous ?

– Bonne question. Une parmi tant d'autres, en tout cas. (Il a jeté un coup d'œil à la masse sombre des collines par-delà la voie express.) Du style, où est la petite ? Où est l'argent ? Où sont ceux – ou celui – qui se sont crus dans un film de Schwarzeneger en vous mitraillant comme des cinglés ? Où sont ceux – ou celui – qui ont exécuté Gutierrez et Mullen aussi proprement ? (Il a posé son pied sur le pare-chocs, effleuré de nouveau le cure-dents, puis levé les yeux vers les véhicules qui filaient sur la voie express de l'autre côté de la Lexus.) La presse va s'en donner à cœur joie.

Broussard a tiré longuement sur sa cigarette, avant d'exhaler bruyamment la fumée.

– Vous nous la jouez PVA, Dempsey, pas vrai ?

Le major a haussé les épaules, ses yeux de hibou toujours fixés sur la voie express.

– PVA ? a interrogé Angie.

– Protégez Vos Arrières, a expliqué Broussard. Le major Dempsey ne tient pas à passer pour le flic qui a perdu en une nuit Amanda McCready, deux cent mille dollars et deux vies. Je me trompe ?

Dempsey a tourné la tête de façon à orienter le cure-dents vers son subordonné.

– En effet, je ne tiens pas à passer pour ce flic-là, inspecteur Broussard.

– Donc, c'est moi qui porterai le chapeau, a affirmé ce dernier.

– C'est vous qui avez perdu l'argent, a rétorqué Dempsey. On vous a laissé carte blanche, et voilà le résultat. (Sourcils froncés, il a observé quelques instants les deux assistants du légiste qui retiraient de la Lexus le cadavre de Gutierrez pour l'allonger dans la housse mortuaire noire étalée sur la route.) Le lieutenant Doyle est au téléphone depuis huit heures et demie avec le préfet de police en personne pour essayer de lui expliquer la situation. La dernière fois où je l'ai vu, il tentait de vous défendre, votre équipier et vous. Je lui ai affirmé qu'il perdait son temps.

– L'inspecteur Broussard était censé faire quoi, au juste, quand les snipers ont ouvert le feu ? est intervenue Angie. Avoir la présence d'esprit d'attraper le sac et de sauter dans l'eau ?

Dempsey a haussé les épaules.

– C'était une possibilité, oui.

– Putain, j'y crois pas, a lancé Angie. Il a risqué sa vie pour...

– Mademoiselle Gennaro, l'a interrompue Broussard en lui posant une main sur le genou. Le major Dempsey se contente de me tenir le discours que me tiendra le lieutenant Doyle tout à l'heure.

– Écoutez l'inspecteur Broussard, mademoiselle Gennaro, lui a conseillé Dempsey.

– Quelqu'un va devoir payer pour tout ce bordel, a ajouté Broussard, et c'est moi qui suis élu.

Une remarque que Dempsey a saluée d'un petit rire.

– Vous êtes le seul candidat, inspecteur.

Sur ce, il s'est dirigé vers un groupe de policiers, le talkie-walkie collé à sa bouche, en jetant un coup d'œil aux collines derrière lui.

– C'est pas juste, a dit Angie.

– Pour eux, ça l'est, a répliqué Broussard. (Il a expédié dans la rue sa cigarette, consumée jusqu'au filtre.) J'ai merdé.

– On a *tous* merdé, a rectifié Angie.

De la tête, il a esquissé un mouvement de dénégation.

– Si encore on avait le fric, ils accepteraient le fait que la petite Amanda soit morte ou toujours portée disparue. Mais sans le fric ? On fait figure de clowns. À cause de moi.

Il a craché par terre, secoué la tête et donné un coup de talon rageur dans le pneu près de son pied.

Angie a regardé un des techniciens de la police scientifique glisser la poupée d'Amanda dans un sac en plastique, le sceller, puis noter quelque chose dessus au marqueur noir.

– Elle est là-haut, hein ? a-t-elle murmuré en levant les yeux vers les carrières.

– Elle est là-haut, a confirmé Broussard.

Nous serions toujours sur place à l'aube, lorsque le camion de dépannage remorquerait la Lexus dans Pritchett Street, puis négocierait le rond-point en direction de la voie express.

Les flics sillonnaient les collines, d'où ils rapportaient des douilles et des éclats de balles retirés de la roche ou des troncs d'arbre. L'un d'eux avait également récupéré le sweat-shirt et les chaussures d'Angie, mais personne ne semblait savoir qui il était ni ce qu'il avait fait de sa trouvaille. Pendant que nous attendions, un flic avait placé une couverture sur les épaules d'Angie, ce qui ne l'empêchait pas de frissonner sans arrêt. Ses lèvres paraissaient bleues à la lumière combinée des lampadaires, des phares et des projecteurs installés pour éclairer la scène du crime.

Le lieutenant Doyle, revenu de la carrière vers une heure, a replié l'index plusieurs fois pour demander à Broussard de le rejoindre. Tous deux ont marché sur la route jusqu'au ruban jaune cernant l'usine, avant de s'immobiliser et de carrer les épaules en une attitude de défi. À ce moment-là, Doyle a explosé. Il était impossible de distinguer ses paroles, mais de toute évidence il criait, et le doigt qu'il brandissait sous le nez de Broussard révélait clairement qu'une attitude du genre « On a essayé, bon sang ! » n'arrangerait en rien son humeur. L'inspecteur a gardé la tête baissée presque tout le temps, mais à mesure que le sermon se prolongeait – il a duré au moins vingt minutes –, Doyle paraissait de plus en plus agité. Une fois l'orage passé, Broussard a levé les yeux, et le lieutenant a remué la tête de telle façon que même à cinquante mètres, on percevait la froide finalité du geste. Enfin, il a abandonné Broussard pour se diriger vers l'usine.

– Mauvaises nouvelles, je suppose, a dit Angie quand Broussard a extrait une autre cigarette du paquet posé sur le capot de la voiture.

– Je serai mis à pied demain en attendant d'être convoqué par l'Inspection générale des services. (Il a haussé les épaules en allumant la cigarette.) Ma dernière mission officielle consiste à informer Helen McCready que nous n'avons pas réussi à localiser sa fille.

– Et votre lieutenant, ai-je fait, il a approuvé cette opération, non ? Alors, quelle est sa responsabilité dans tout ça ?

– Aucune.

Broussard s'est appuyé contre le pare-chocs, il a tiré sur sa cigarette puis soufflé un filet de fumée bleue.

– Aucune ? a répété Angie.

– Aucune, a confirmé l'inspecteur en laissant tomber sa cendre sur la chaussée. Je porte le chapeau, j'assume l'entière responsabilité du fiasco, j'admets avoir dissimulé des informations importantes afin de m'attribuer toute la gloire de l'arrestation, et je ne perdrai pas mon badge. (Il a de nouveau haussé les épaules.) C'est merveilleux, la politique dans la police, non ?

– Mais... a commencé Angie.

– À propos, a enchaîné Broussard, qui s'était tourné vers elle. Le lieutenant a signifié très claire-ment que si vous parliez à quelqu'un de cette affaire, il – voyons si je me souviens des termes exacts – « vous fera plonger tête la première pour le meurtre de Marion Socia ».

J'ai laissé mon regard dériver vers la porte de l'usine où j'avais vu disparaître Doyle.

– Il a que dalle, ai-je murmuré.

Broussard a fait non de la tête.

– Il ne bluffe jamais. S'il affirme être en mesure de vous coincer, c'est qu'il l'est.

Je me suis accordé quelques instants de réflexion. Quatre ans plus tôt, Angie et moi avions abattu de sang-froid un souteneur doublé d'un dealer de crack sous le pont de la voie express sud. Nous avions utilisé des armes non enregistrées dont nous avions effacé toutes les empreintes après coup.

Le problème, c'est que nous avons laissé un témoin, un aspirant caïd nommé Eugene. Je n'ai jamais su son nom de famille et, à l'époque, j'étais persuadé que si je ne liquidais pas Socia, celui-ci liquiderait Eugene. Pas tout de suite, mais sous peu. Eugene, me suis-je dit, avait dû être arrêté plusieurs fois au fil des années – une carrière chez Shearson Lehman ne semblait pas inscrite dans son avenir –, et lors d'une de ces arrestations, il avait sans doute proposé de nous balancer en échange d'une peine plus légère. Étant donné l'absence totale de preuves permettant d'établir un lien entre nous et la mort de Socia, je ne doute pas que le procureur ait décidé de ne pas donner suite, mais quelqu'un avait pu communiquer l'information à Doyle.

– Il nous tient par les couilles, si je comprends bien.

Broussard m'a regardé, puis il s'est adressé à Angie en souriant.

– C'est une image, bien sûr. Mais c'est vrai, il vous tient.

– Quelle pensée réconfortante ! a ironisé Angie.

– Les pensées réconfortantes, c'est pas ce qui nous a manqué cette semaine... (D'une chiquenaude, Broussard a envoyé sa cigarette sur le bas-côté.) Bon, faut que je déniche un téléphone pour appeler ma femme

et lui apprendre la bonne nouvelle.

Il s'est dirigé vers les flics et les fourgonnettes encerclant la Lexus de Gutierrez, les épaules voûtées, les mains dans les poches, le pas quelque peu incertain, comme si le sol lui paraissait moins stable qu'une demi-heure plus tôt.

Angie a frissonné, moi aussi.

Les plongeurs sont retournés dans la carrière alors que le jour se levait, déclinant diverses nuances de violet ecchymose et de rose foncé dans le ciel par-dessus les sommets rocheux, et les policiers, qui anticipaient le flot de circulation matinal, ont bloqué Pritchett Street et Quarry Street avec du ruban jaune et des herses. Un contingent entier de flics d'État ont formé une barrière humaine devant les collines elles-mêmes. À cinq heures, certains de leurs collègues ont continué de surveiller les points de jonction avec les principales routes, mais les voitures ont été autorisées à passer après contrôle, et les accès au périphérique ont été réouverts. Bientôt, comme s'ils avaient attendu jusque-là au détour du virage, les camionnettes de la télé et les journalistes de la presse écrite ont établi leur campement sur la voie express, encombrant la bande d'arrêt d'urgence, braquant leurs projecteurs sur nous et les coteaux en face d'eux. À plusieurs reprises, un reporter a demandé à Angie pourquoi elle ne portait pas de chaussures. Chaque fois, Angie lui a répondu en baissant la tête et en levant vers lui son majeur droit.

Au début, les journalistes s'étaient rendus sur les lieux à cause d'une rumeur selon laquelle quelqu'un aurait tiré des centaines de coups de feu avec une arme automatique dans les carrières de Quincy et deux corps auraient été retrouvés dans Pritchett Street, victimes apparemment d'une exécution professionnelle. Mais ensuite, sans que l'on sache comment, le nom d'Amanda McCready, porté par la brise matinale descendue des sommets, leur a été soufflé, et le grand cirque a commencé.

L'un des reporters postés sur la voie express a reconnu Broussard, les autres se sont mis aussitôt de la partie, et bientôt nous nous sommes fait l'effet d'esclaves enchaînés à une galère tandis qu'ils nous criaient d'en haut :

– Inspecteur ! Où est Amanda McCready ?

– Est-ce qu'elle est morte ?

– Où est votre équipier ?

– Est-il vrai que les ravisseurs d'Amanda McCready ont été abattus hier soir ?

– Pouvez-vous confirmer que l'argent de la rançon a disparu ?

– Le corps d'Amanda a-t-il été retrouvé dans ces carrières ? Est-ce pour cette raison que vous ne portez pas de chaussures, madame ?

Au même moment, un flic d'État a traversé Pritchett Street chargé d'un sac en papier qu'il a remis à Angie.

– Vos affaires, madame. Y a des trous dedans.

La tête toujours baissée, Angie l'a remercié puis, après avoir retiré du sac ses Doc Martens, elle les a chaussées.

– À mon avis, ce sera plus difficile d'enfiler le sweat-shirt, a dit Broussard en souriant.

– Ah oui ?

Angie s'est laissé glisser du capot avant de tourner le dos aux journalistes au moment où un flic, matraque en main, repoussait l'un d'entre eux qui tentait de franchir le garde-fou.

Elle s'est débarrassée de la couverture et du ciré sur ses épaules, amenant aussitôt plusieurs caméras à braquer leur objectif sur sa peau nue et son soutien-gorge noir.

– Je devrais me lancer dans un lent effeuillage, tu crois ? m'a-t-elle demandé. Onduler un peu des hanches, peut-être ?

– C'est ton show, Ange. Je pense que t'as maintenant l'attention de tout le monde.

– Vous avez la mienne, en tout cas, a affirmé Broussard, qui lorgnait sans vergogne la dentelle noire tendue par les seins d'Angie.

– Ô joie...

Avec une petite grimace, elle a enfilé son sweat-shirt, qu'elle a ensuite baissé sur son torse.

Sur la voie express, quelqu'un a applaudi et quelqu'un d'autre a sifflé. Sans se retourner, Angie a extirpé du col d'épaisses mèches de cheveux.

– *Mon* show ? m'a-t-elle lancé, un triste sourire aux lèvres, en remuant légèrement la tête. Oh, non. C'est le leur, mon grand. Rien que le leur.

L'état de Poole est passé de critique à sérieux peu après le lever du soleil, et comme nous n'avions rien d'autre à faire, nous avons suivi la Taurus de Broussard jusqu'à l'hôpital de Milton.

En arrivant, nous avons dû batailler avec l'infirmière du service pour obtenir l'autorisation d'entrer dans l'unité de soins intensifs alors qu'aucun de nous n'avait un lien de parenté avec Poole. Et puis, un médecin qui nous croisait a soudain demandé à Angie :

– Vous savez que vous avez la peau toute bleue ?

Après un nouvel échange de propos un peu vifs, Angie a fini par accompagner le médecin derrière un rideau afin de vérifier qu'elle ne souffrait pas d'hypothermie, et l'infirmière, par nous accorder à contrecœur la permission d'aller voir Poole en soins intensifs.

– Infarctus du myocarde, a-t-il annoncé en se calant le dos contre les oreillers. Rien que le mot, ça fout les jetons.

– C'est en deux mots, collègue, a rectifié Broussard avant de presser maladroitement le bras de son aîné.

– On s'en balance. Ce qui compte, c'est que c'était une putain de crise cardiaque, oui !

Alors qu'il changeait de position, un sifflement lui a échappé, laissant

supposer une douleur soudaine.

– Détends-toi, bon sang ! s'est exclamé Broussard.

– Qu'est-ce qui s'est passé là-haut, nom d'un chien ? a demandé Poole.

Nous lui avons raconté le peu que nous savions.

– Si j'ai bien compris, y avait deux tireurs dans les bois et un au sol ? a-t-il conclu après notre récit.

– Apparemment, oui, a répondu Broussard. Ou alors, un tireur avec deux fusils et un autre sur la passerelle de l'usine.

À en juger par la grimace de Poole, il croyait à cette hypothèse autant qu'à celle d'un tueur isolé dans le cas du meurtre de John Kennedy. Il a déplacé sa tête sur l'oreiller pour me regarder.

– Vous êtes bien sûr d'avoir vu deux fusils passer par-dessus la falaise ?

– J'en suis presque sûr, oui, ai-je affirmé. C'était de la folie, là-haut. (J'ai haussé les épaules, puis hoché la tête.) Non, en fait, j'en suis totalement sûr. Il y avait deux fusils.

– Et le sniper à l'usine aurait abandonné son arme derrière lui ?

– Mouais.

– Mais pas les douilles.

– Exact.

– Et les autres – ou l'autre – embusqués dans les bois se débarrassent de leurs fusils mais laissent les douilles partout...

– Tout juste, a confirmé Broussard.

– Pour le coup, je comprends plus rien à rien.

À cet instant, Angie est entrée dans le service ; elle se tamponnait le bras avec un coton tout en ramenant de temps à autre son avant-bras contre son biceps. Elle s'est approchée de nous en souriant.

– Alors, qu'est-ce que vous a dit le docteur ? a interrogé Poole.

– Hypothermie modérée. Il m'a injecté de la soupe au poulet dans les veines, ou un truc comme ça, pour que je puisse garder mes doigts et mes orteils.

Elle avait repris des couleurs – pas autant que d'habitude, mais c'était déjà mieux. Elle s'est assise sur le lit à côté de Poole, avant de lui confier :

– Vous et moi, Poole, on ressemble à deux fantômes.

De ses lèvres desséchées, il a esquissé un sourire.

– On m'a rapporté que vous aviez voulu imiter les célèbres plongeurs des îles Galapagos, ma chère. Ceux qui sautent de falaises vertigineuses.

– Acapulco, est intervenu Broussard. Y a pas de plongeurs de ce genre dans les Galapagos.

– Ben, dans les îles Fidji, alors, a repris Poole. Et arrête de me corriger tout le temps, ça m'énerve. Bon, je vous repose la question, les enfants : qu'est-ce qui s'est passé ?

Angie lui a tapoté la joue.

– À vous de nous le dire. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Pendant quelques secondes, il a gardé le silence.

– En fait, je sais pas trop. Pour une raison quelconque, je me suis retrouvé en train de descendre la colline. Le problème, c'est que j'avais oublié ma lampe électrique et mon talkie-walkie. (Il a arqué les sourcils.) Génial, hein ? Bref, quand j'ai entendu tous ces coups de feu, j'ai essayé de remonter jusqu'à l'endroit où j'étais, mais j'avais beau faire, il me semblait que je m'éloignais du bruit au lieu de m'en rapprocher. Ah, ces foutus bois... a-t-il ajouté. Après, je me souviens d'avoir atteint le croisement entre Quarry Street et la sortie de la voie express, et là, j'ai vu la Lexus foncer. Alors, j'ai décidé de la suivre à pied. Le temps que j'arrive, nos deux copains avaient reçu une balle dans le crâne, et moi, je me sentais tout drôle.

– Tu te rappelles avoir prévenu le central ? s'est enquis Broussard.

– C'est vrai ?

Broussard a opiné.

– En te servant du téléphone de la voiture.

– Waouh ! a lancé son collègue. Je manque pas de ressources, hein ?

Avec un sourire, Angie a attrapé un mouchoir sur le chariot à côté du lit pour essuyer le front de Poole.

– Merde, a lâché celui-ci d'une voix pâteuse.

– Quoi ?

Ses yeux se sont égarés un moment, avant de se fixer de nouveau sur nous.

– Hein ? Rien, c'est juste ces médocs qu'ils m'ont refilés. Ils m'empêchent de me concentrer.

L'infirmière du service a écarté le rideau près de Broussard.

– Il faut que vous partiez, maintenant. S'il vous plaît.

– Qu'est-ce qui s'est passé là-haut ? a marmonné Poole.

– Maintenant, a insisté l'infirmière, tandis que son patient, incapable de fixer son regard, tentait d'humecter ses lèvres sèches et battait des cils. M. Raftopoulos n'est pas en état de soutenir une conversation.

– Non, l'a interrompue Poole. Attendez.

Broussard lui a tapoté le bras.

– On va revenir, vieux. T'inquiète pas.

– Qu'est-ce qui... s'est passé ? a encore demandé Poole, qui s'endormait déjà quand nous nous sommes retirés.

Bonne question, ai-je songé en quittant l'unité de soins intensifs.

De retour dans notre appartement, Angie est partie prendre une bonne douche chaude pendant que je téléphonais à Bubba.

– Quoi ? a-t-il aboyé.

– Dis-moi qu'elle est avec toi.

– Qu'est-ce tu me chantes, Patrick ?

– Dis-moi qu'Amanda McCready est avec toi.
– Ben non. Pourquoi elle serait avec moi ?
– T'as liquidé Gutierrez et...
– Non, c'est pas moi.
– Si, c'est forcément toi, Bubba.
– Gutierrez et Mullen ? Pas possible, mon pote. J'ai passé deux heures la gueule dans la poussière à Cunningham Park.

– T'étais même pas là ?
– Je me suis fait sonner. Quelqu'un m'attendait, Patrick. Je me suis pris un p'tain de coup de marteau ou un truc comme ça derrière la tête, et ça m'a mis K.O. J'ai même pas pu ressortir du parc.

– Bon, ai-je repris, avec le sentiment que de gros nuages noirs s'amoncelaient dans ma tête, raconte-moi tout. Lentement. Donc, t'es arrivé à Cunningham Park...

– ... vers six heures et demie. J'avais emporté mon attirail, et j'ai voulu couper par le parc en direction des carrières. J'en étais plus très loin quand j'ai entendu quelque chose. Au moment où je tournais la tête, *vlam* !, un connard essaie de me défoncer le crâne. Tu me connais, au début, ça m'agace, mais ça me bousille aussi la vue, et quand je me baisse, re-*vlam*. Je tombe sur un genou, et là, je reçois un troisième coup. Y en a p'têt eu un quatrième, mais tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillé dans une mare de sang, et qu'il était dans les huit heures et demie. Le temps que j'atteigne les collines, les bois grouillaient de flics. Alors, j'ai filé voir Doc Laglousse.

Doc Laglousse était le médecin éthéromane auquel Bubba et la moitié des truands de la ville s'adressaient pour soigner en toute discrétion leurs blessures.

– Comment tu te sens ? ai-je demandé.

– J'ai encore l'impression qu'une sirène hurle dans ma tête, et des fois, y a des trucs qui deviennent noirs devant mes yeux, mais en gros, ça va. En tout cas, je veux le choper, ce fils de pute. Personne m'expédie au tapis, tu comprends ?

Je comprenais. De tout ce que j'avais entendu au cours des dix dernières heures, c'était sans doute la nouvelle la plus déprimante. Quelqu'un d'assez malin et rapide pour mettre Bubba hors jeu était forcément un adversaire redoutable.

Encore une chose : À partir du moment où on décidait de s'attaquer à Bubba, pourquoi le laisser en vie ? Les kidnappeurs avaient tué Mullen et Gutierrez, et tenté de nous supprimer aussi, Broussard, Angie et moi. Pourquoi ne s'étaient-ils pas contentés d'abattre Bubba de loin pour se débarrasser définitivement de lui ?

– Doc Laglousse a dit qu'un coup de plus m'aurait sûrement sectionné les tendons de la nuque, vieux, a poursuivi Bubba. Crois-moi, je suis salement en rogne.

– Quand je découvrirai qui est derrière tout ça, je te le dirai.
– J'ai lancé les recherches aussi de mon côté. C'est Doc Laglousse qui m'a parlé de Mullen et de Pharaoh. Alors, j'ai demandé à Nelson de passer quelques coups de fil. J'ai appris aussi que les flics avaient perdu le fric.

– Mouais.

– Mais pas de gamine.

– Non, pas de gamine.

– Cette fois, mec, tu te bats contre des putains de pros.

– J'en ai bien conscience.

– Hé, Patrick ?

– Mmm ?

– Cheddar est pas assez débile pour envoyer quelqu'un me faire voir trente-six chandelles.

– Sciemment, non. Mais peut-être qu'il ne comptait pas sur ta présence.

– Cheddar sait parfaitement qu'on est comme cul et chemise, toi et moi. Il devait se douter que pour une opération pareille, tu m'appellerais en renfort.

Il avait raison. Cheddar était trop avisé pour ne pas deviner que Bubba serait de la partie. Et il n'ignorait sans doute pas que Bubba était du style à balancer une grenade parmi ses hommes de main juste pour avoir une petite chance de liquider le gars qui l'avait assommé. Alors, si Cheddar avait réellement donné l'ordre de l'agresser... Mais encore une fois, pourquoi ne pas l'éliminer, purement et simplement ? Une fois Bubba mort, Cheddar n'avait plus à craindre de représailles. Tandis qu'en le laissant en vie, il n'avait plus qu'une solution s'il tenait à retrouver son organisation en sortant de taule : livrer à Bubba le nom d'au moins un des joueurs dans les bois ce soir-là. Sauf s'il disposait d'autres options dont je n'avais pas idée.

– Bon sang de bonsoir ! ai-je pesté.

– J'ai encore un truc tordu pour toi, a déclaré Bubba.

À ce stade, je n'étais pas certain que ma cervelle déjà malmenée puisse endurer un nouveau choc. Néanmoins, j'ai lancé :

– Vas-y, je t'écoute.

– Y a une rumeur qui circule au sujet de Pharaoh Gutierrez.

– Je suis au courant. Il s'était acoquiné avec Mullen pour prendre le pouvoir à la place de Cheddar.

– Non, pas celle-là. Celle-là, tout le monde la connaît. Non, ce que j'ai entendu dire, c'est que Pharaoh était pas des nôtres.

– Alors, c'était qui ?

– Un flic, Patrick, a répondu Bubba. (J'ai soudain senti tout le poids de mon cerveau basculer vers la gauche.) Le bruit court qu'il était de la DEA.

– Un flic de la DEA ? a répété Angie. C'est une blague, ou quoi ?
J'ai haussé les épaules.

– C'est ce que Bubba a entendu dire. Tu connais comme moi ce que valent les rumeurs de la rue : soit c'est n'importe quoi, soit c'est la pure vérité. Aujourd'hui, il est trop tôt pour se prononcer.

– Et après ? Gutierrez infiltre la bande de Cheddar Olamon il y a six ans, il participe aux opérations, et là-dessus il se retrouve mêlé à l'enlèvement d'une gosse de quatre ans sans en informer ses supérieurs ?

– Ça ne colle pas, hein ?

– Non, mais le contraire m'aurait étonnée.

Je me suis adossé à la chaise de cuisine en m'efforçant de maîtriser une folle envie de balancer un coup de poing dans le mur. Il s'agissait sans doute de l'affaire la plus exaspérante sur laquelle j'avais jamais travaillé. Rien, mais absolument rien, n'avait de sens. Une fillette de quatre ans disparaît. L'enquête nous amène à penser qu'elle a été kidnappée à cause de sa mère, qui a fauché de l'argent à un dealer de drogue. La demande de rançon nous est communiquée par une femme apparemment de mèche avec les ravisseurs. Le rendez-vous qu'elle nous fixe nous conduit tout droit à une embuscade. Les ravisseurs sont tués. L'un d'eux était peut-être un agent d'infiltration au service du gouvernement fédéral. La jeune disparue reste introuvable ; peut-être a-t-elle été abandonnée dans un lac de carrière.

Angie s'est penchée par-dessus la table pour me poser une main chaude sur le poignet.

– On devrait au moins s'accorder quelques heures de sommeil.

Je lui ai pris la main.

– Est-ce qu'il y a dans cette affaire une chose, une seule, qui te semble logique ?

– Maintenant que Gutierrez et Mullen ont été éliminés ? Non. Personne d'autre, dans l'organisation de Cheddar, ne pourrait reprendre le flambeau. En fait, pas un de ces types n'est assez malin pour avoir monté un coup pareil.

– Hé, une petite minute...

– Quoi ?

– Tu viens de le dire. Il y a maintenant un vide à combler dans l'organisation de Cheddar. Et si c'était le but ?

– Comment ça ?

– Cheddar était peut-être au courant de l'opération prévue par Mullen et Gutierrez, qui sait ? Ou alors, il connaissait Mullen, mais il avait entendu certains bruits affirmant que Gutierrez n'était pas celui qu'il prétendait être ?

– D'après toi, Cheddar aurait tout échafaudé – le kidnapping, la demande de rançon et le reste – uniquement pour pouvoir liquider ses principaux lieutenants ? (Elle a lâché ma main.) Tu déconnes, ou quoi ?

– C'est juste une hypothèse.

– Une hypothèse complètement idiote.

– Hé ! ai-je protesté.

– Non, réfléchis un peu. Pourquoi se serait-il donné autant de mal quand il lui suffisait d'engager deux pros de la gâchette pour abattre Mullen et Gutierrez pendant leur sommeil ?

– Sauf qu'il est aussi remonté contre Helene et qu'il veut récupérer ses vingt plaques.

– Alors, il aurait demandé à Mullen d'enlever la petite, d'orchestrer ce soi-disant échange enfant-contre-fric, et ensuite il l'aurait fait descendre ?

– Pourquoi pas ?

– Eh bien, qu'est-ce que devient Amanda là-dedans ? Où est l'argent ? Qui nous a tiré dessus hier soir ? Qui a assommé Bubba ? Comment expliques-tu que Mullen ne se soit douté de rien ? À ton avis, combien d'hommes aurait dû mettre Cheddar sur une opération aussi complexe ? De plus, Chris Mullen n'était pas un imbécile. Au contraire, c'était même le plus futé de toute la bande. Tu ne crois pas que s'il y avait eu un complot contre lui, il l'aurait flairé ?

Je me suis frotté les yeux.

– Bon sang, ce que j'ai mal à la tête...

– Moi aussi. Et tu n'arranges pas les choses.

Devant mon regard noir, elle a souri.

– O.K., a-t-elle repris. Retour à la case départ. Amanda est enlevée. Pourquoi ?

– À cause du pognon que sa mère a volé à Cheddar.

– Dans ce cas, pourquoi ne s'est-il pas contenté d'envoyer un de ses sous-fifres la menacer ? Je suis presque sûre qu'elle aurait craqué tout de suite. D'ailleurs, Cheddar devait le savoir aussi.

– Il leur a peut-être fallu au moins trois mois pour découvrir que l'argent n'avait pas été saisi par la police lors du raid contre les bikers.

– D'accord. À ce moment-là, ils pouvaient toujours agir vite. Souviens-toi, Ray Likanski avait les deux yeux au beurre noir quand on l'a rencontré.

– Tu crois que Mullen l'avait tabassé ?

– Mullen ne se serait pas borné à le cogner s'il l'avait soupçonné de détournement de fonds. Tu vois, c'est ce que j'essaie de te dire. Si Chris Mullen avait réellement cru Ray et Helene coupables de s'être appropriés le fric de l'organisation, il n'aurait pas kidnappé Amanda. Non, il aurait liquidé Helene, tout simplement.

– Donc, pour toi, Cheddar ne serait pas derrière l'enlèvement de la gosse ?

– Peut-être pas, non.

– Et l'histoire des deux cent mille dollars ne serait qu'une coïncidence ? La tête inclinée, j'ai arqué un sourcil interrogateur.

– Tu penses que ce serait une grosse coïncidence... a-t-elle murmuré.

– Une coïncidence énorme, au moins de la taille du Vermont ! Surtout quand le message retrouvé dans les sous-vêtements de Kimmie indiquait que deux cent mille dollars, c'était le prix à payer pour récupérer un enfant.

Elle a opiné puis, après avoir saisi sa tasse à café par l'anse, elle l'a fait glisser d'avant en arrière sur la table.

– Bon, on en revient à Cheddar, et à toutes ces interrogations sur les raisons qui l'auraient poussé à se donner autant de mal.

– Ce qui, j'en conviens, n'a pas de sens et ne correspond pas du tout à ses méthodes habituelles.

– Alors, où est-elle, Patrick ? a-t-elle demandé en détachant son regard de la tasse.

Je lui ai effleuré le bras, avant de glisser ma main dans la manche de son peignoir.

– Dans la carrière, Ange.

– Pourquoi ?

– Je l'ignore.

– Quelqu'un enlève cette petite fille, exige une rançon et finit par la tuer. C'est aussi simple que ça ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu'elle avait vu le visage des ravisseurs ? Parce que le ou les tireurs embusqués dans la carrière hier soir ont deviné la présence des flics et compris qu'on essayait de jouer sur tous les tableaux ? Je ne sais pas, Ange. Parce que certaines personnes n'hésitent pas à assassiner des enfants.

Elle s'est levée.

– Viens, on va voir Cheddar.

– On ne va pas se coucher, alors ?

– On aura bien le temps de dormir quand on sera morts.

La pluie de neige fondue qui s'était brièvement abattue sur nous la nuit précédente avait repris au matin, et lorsque nous avons atteint la prison de Concord, il nous semblait que des milliers de pièces de monnaie crépitaient sur le capot.

Cette fois, comme je n'étais pas accompagné par deux représentants de la loi, Cheddar a été introduit dans le parloir où un épais panneau de verre le séparait de nous. Avec Angie, nous avons tous les deux décroché un téléphone dans notre box, en même temps que Cheddar avançait la main vers le sien.

– Salut, Ange, a-t-il dit. T'as bonne mine.

– Salut, Cheddar.

– Peut-être qu'un de ces quatre, quand je serai sorti d'ici, on pourrait aller se prendre un chocolat au malt, ou un truc comme ça ?

– Au malt ?

– Ben ouais. (Il a carré les épaules.) Ou un soda avec de la crème glacée. Ce genre de chose, quoi.

Elle a plissé les yeux.

– D'accord, Cheddar. D'accord. T'auras qu'à me passer un coup de fil lorsque tu seras dehors.

– Ah ça ! (De sa main épaisse, il a frappé la vitre.) Tu peux y compter !

– Cheddar, ai-je appelé.

Il a haussé les sourcils.

– Chris Mullen est mort.

– On m'a mis au courant. C'est terrible.

– Ça n'a pas l'air de t'émouvoir beaucoup, a observé Angie.

Cheddar s'est adossé à son siège, puis il nous a considérés un moment en se grattant machinalement le torse.

– Dans ce business, on fait pas de vieux os, a-t-il répondu.

– Pharaoh Gutierrez y est passé aussi.

– Mouais. (Cheddar a opiné.) C'est triste. Ce gars-là, au moins, y savait se fringuer. Voyez ce que je veux dire ?

– Y a une rumeur qui circule, ai-je poursuivi, selon laquelle Pharaoh ne se contentait pas de bosser pour toi.

Un sourcil arqué, Cheddar a paru un brin décontenancé.

– Tu peux répéter ça, mon frère ?

– On raconte que Pharaoh travaillait pour les fédéraux.

– Merde ! (Cheddar s'est fendu d'un large sourire en remuant la tête, mais ses yeux sont restés écarquillés et son regard un peu absent.) Si tu crois tout ce que t'entends dans la rue, t'es mûr pour devenir un putain de flic.

L'image était faiblarde, et il ne l'ignorait pas. Une bonne partie de son influence dépendait de sa capacité à conserver un débit à la fois fluide, rapide et drôle, même quand il proférait des menaces. Or, à en juger maintenant par la relative mollesse de son discours, la possibilité que Pharaoh puisse être un flic ne lui avait de toute évidence jamais traversé l'esprit jusque-là.

J'ai souri.

– Un flic, Cheddar. Dans ta propre organisation. T'imagines les dégâts pour ta crédibilité ?

Il a recouvré son expression de curiosité amusée, et après s'être ressaisi, il s'est de nouveau laissé aller en arrière sur sa chaise.

– Ton pote Broussard, il est venu ici y a une heure, pour me dire qu'il avait plus rien contre Mullen et Gutierrez. D'après lui, c'est moi qui aurais donné l'ordre de les supprimer. Il a dit aussi qu'il allait me faire payer ça. Que je suis responsable de la mise à pied et de la crise cardiaque de son abruti d'équipier. Y m'a vraiment gonflé, ce mec.

– Désolé de l'apprendre. (Je me suis penché vers la vitre.) Mais je connais quelqu'un d'autre qui l'a rudement mauvaise en ce moment.

– Ah bon ? Qui ça ?

– Le frangin Rogowski.

À ces mots, Cheddar a cessé de se gratter la poitrine. Les deux pieds avant de sa chaise sont retombés brusquement sur le sol.

– Et pourquoi il est en colère, le frangin Rogowski ?

– Figure-toi qu'un gars de ton équipe a voulu lui défoncer le crâne.

Cheddar a nié de la tête.

– Pas de *mon* équipe, mon mignon. Sûrement pas.

J'ai jeté un coup d'œil à Angie.

– C'est regrettable, a-t-elle déclaré.

– Mouais, ai-je confirmé. Dommage.

– Pourquoi ? a demandé Cheddar. Vous savez bien que je lèverais jamais la main sur le frangin Rogowski.

– Tu te rappelles ce type, Patrick ? a lancé Angie.

– Lequel ? ai-je interrogé.

– Oh, ça remonte à deux ou trois ans. C'était un gros bonnet de la mafia irlandaise... Tu vois de qui je veux parler ? a-t-elle ajouté en claquant des doigts.

– Jack Rouse, ai-je répondu.

– C'est ça. Il était quoi ? Le parrain irlandais, un truc comme ça, non ?

– Hé, une minute, nous a interrompus Cheddar. Personne a la moindre idée de ce qui est arrivé à Jack Rouse. On dit juste qu'il se serait mis à dos les Patriso, ou qu'y aurait eu une embrouille du même style.

À travers la vitre, il nous a regardés nier de la tête.

– Attendez un peu, a-t-il repris. Vous allez quand même pas me faire croire que Jack Rouse a été buté par...

– Chut, ai-je murmuré en portant un doigt à mes lèvres.

Cheddar a posé le téléphone sur la table devant lui, puis il s'est absorbé une bonne minute dans la contemplation du plafond. Quand il a reporté son attention sur nous, il semblait avoir rapetissé d'au moins trente centimètres, et la sueur qui mouillait sa frange le rajeunissait de dix ans. Enfin, il a récupéré le combiné.

– Le coup du bowling¹ ? a-t-il chuchoté.

Deux ans plus tôt, Bubba, un tueur à gages nommé Pine, Phil Dimassi et moi-même avions rejoint Jack Rouse et Kevin Hurlihy, son bras droit déjanté, dans un bowling désaffecté en plein quartier homo. Sur six personnes entrées dans le bâtiment, quatre seulement en étaient ressorties. Jack Rouse et Kevin Hurlily, ligotés, bâillonnés et torturés par Bubba aidé de quelques boules de bowling, n'avaient pas eu la moindre chance d'en réchapper. Leur exécution avait reçu l'approbation du Gros Freddy Constantine, chef de la mafia italienne dans le secteur, et ceux d'entre nous qui avaient survécu ce jour-là savaient bien que personne ne retrouverait jamais les corps. D'ailleurs, personne n'aurait été assez fou pour les chercher.

– Alors, c'est vrai ? a poursuivi Cheddar à voix basse.

En guise de confirmation, je lui ai opposé un regard vide.

– Merde, faut dire à Bubba que j'y suis pour rien s'il a été estourbi !

Je me suis tourné vers Angie. Elle a soupiré, dévisagé Cheddar un instant, puis baissé les yeux vers la petite tablette sous le panneau de verre.

– Bon sang, Patrick, a insisté Cheddar d'une voix dépouillée à présent de toutes ses intonations à la Huggy Les Bons Tuyaux. Faut absolument que tu le dises à Bubba.

– Qu'il lui dise quoi ? a interrogé Angie.

– Que je suis pas mêlé à tout ça.

Un sourire aux lèvres, elle a fait non de la tête.

– Bien sûr, Cheddar. Bien sûr...

D'un revers de main, il a cogné la vitre.

– Écoutez-moi, bordel ! J'y suis pour rien !

– Bubba ne voit pas les choses de cette façon, Cheddar.

– Alors, explique-lui.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est la vérité.

– Si tu crois que je vais avaler ça... ai-je répliqué.

Il a avancé sa chaise dans ma direction en serrant le combiné avec force, comme s'il voulait le briser.

– Tu vas m'écouter, oui, espèce de pauvre minable ? s'est-il écrié. Si ce dingue s'imagine que j'ai envoyé un de mes gars le matraquer, autant que je surine un gardien tout de suite histoire de m'assurer que je resterai en cellule d'isolement pour le restant de mes jours. Ce mec-là, c'est une putain de condamnation à mort en chair et en os. Alors, tu vas lui dire...

– Je t'emmerde, Cheddar.

– Quoi ?

J'ai répété mes propos très lentement, très distinctement. Avant d'ajouter :

– Je suis venu te trouver y a deux jours en te suppliant d'épargner une gosse de quatre ans. Aujourd'hui, elle est morte. À cause de toi. Et tu voudrais que je te plaigne ? Sûrement pas. Je vais dire à Bubba que tu lui *présentes des excuses* pour avoir envoyé un des gars le matraquer.

– Non...

– J'ajouterai que tu regrettes beaucoup. Et que tu rattraperas le coup un de ces jours.

– Non ! s'est-il exclamé. Tu peux pas faire un truc pareil.

– Ah oui ? Regarde-moi bien, vieux.

J'ai éloigné le combiné de mon oreille, puis feint de raccrocher.

– La gosse est pas morte, a-t-il lâché.

– Comment ça ? a demandé Angie.

Aussitôt, j'ai rapproché le combiné.

– Elle est pas morte, m'a répété Cheddar.

– Qui ?

Il a fait les gros yeux, avant d'incliner la tête en direction du gardien posté près de la porte.

– Tu sais très bien qui.

– Alors, où est-elle ? a questionné Angie.

– Donnez-moi encore quelques jours, a répondu Cheddar.

– Pas question, ai-je décrété.

– Z'avez pas le choix. (Il a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule, puis il s'est penché vers la vitre.) Quelqu'un vous contactera, a-t-il murmuré. Vous pouvez me croire. Mais j'ai besoin de vérifier certains trucs avant.

– Bubba est furieux, l'a averti Angie. Et il a tout un tas de copains.

Du regard, elle a balayé les murs du parloir.

– Sans déc', a répliqué Cheddar. Deux de ses potes, les frères Twoomey, viennent de tomber pour le braquage d'une banque à Everett. Y seront amenés ici la semaine prochaine en attendant leur transfert définitif. Alors, arrêtez de me foutre la trouille. J'en chie déjà dans mon froc, O.K. ? Mais j'ai besoin de temps pour rappeler les chiens. Vous

recevrez un message. Promis.

– Comment peux-tu être sûr qu'elle est encore en vie ?

– Je le sais, c'est tout. (Il nous a gratifiés d'un sourire peiné.) Vous avez vraiment pas la plus petite idée de ce qui se passe, hein ? Vous vous en rendez compte, au moins ?

– Maintenant, oui, ai-je répondu.

– Persuadez Bubba que je suis pas mêlé à c't'histoire. Parce que vous me voulez vivant. O.K. ? Sans moi, vous pouvez dire adieu à la gosse. Adieu pour toujours. Vous piguez ? Bye-bye, baby, a-t-il chantoné.

Adossé à mon siège, je l'ai observé un moment. Il semblait sincère, mais il est passé maître dans l'art de tromper son monde. Il a réussi dans le milieu en parvenant à identifier les choses susceptibles de nuire aux gens et les personnes qui les convoitent le plus. Qui en ont besoin. Il sait comme personne brandir des sachets d'héroïne devant des filles toxicos afin de les obliger à coucher avec des inconnus, et ensuite leur donner seulement la moitié de ce qu'il leur a fait miroiter. Il sait aussi comme personne brandir des demi-vérités devant les flics et les adjoints du procureur afin de les amener à signer au bon endroit avant de leur fournir un fac-similé de ce qu'il leur avait promis au départ.

– Il me faut d'autres infos, Cheddar.

Le gardien a cogné à la porte en criant :

– Encore soixante secondes, Olamon !

– D'autres infos, Patrick ? Mais pourquoi, bordel ?

– Je veux récupérer la gosse, ai-je déclaré. Tout de suite.

– Je peux rien...

– Va te faire foutre, Cheddar ! (J'ai frappé la vitre de séparation.) Où est-elle ? Où est-elle, bon sang ?

– Si je te le dis, y se douteront que ça vient de moi, et je serai mort demain matin.

Tout en parlant, il reculait, les mains levées devant lui, une expression de pure terreur inscrite sur ses traits épais.

– Donne-moi au moins un indice concret. Une piste que je puisse suivre.

– La possibilité d'une corroboration par un tiers, a renchéri Angie.

– Une quoi ?

– Plus que trente secondes, a lancé le gardien.

– Donne-nous quelque chose, Cheddar.

Il a jeté un coup d'œil désespéré derrière lui, puis aux murs qui le retenaient prisonnier et à la vitre entre nous.

– Allez, soyez sympas, a-t-il imploré.

– Vingt secondes, l'a prévenu Angie.

– Écoutez...

– Quinze.

– Non, je...

– Tic-tac, tic-tac, ai-je égrené.

– Le p'tit copain de cette salope d'Helene McCready, a lâché Cheddar. Voyez de qui je veux parler ?

– Il a quitté la ville, a répliqué Angie.

– Ben, débrouillez-vous pour le trouver, a sifflé Cheddar entre ses dents. C'est la seule info que je peux vous donner. Demandez-lui quel rôle il a joué le soir où la gamine a disparu.

– Cheddar... a commencé Angie.

Mais déjà, le gardien se dressait derrière lui et lui posait une main sur l'épaule.

– Vous aurez beau vous triturer la cervelle pour essayer de savoir ce qui s'est passé, a ajouté Cheddar, vous êtes complètement à côté de la plaque. En fait, vous en êtes tellement loin que vous pourriez tout aussi bien être au Groenland. Vu ?

Le gardien lui a arraché le téléphone des mains.

Cheddar s'est levé, puis s'est laissé conduire sans protester vers la porte. Au moment où le gardien l'ouvrait, Cheddar s'est retourné vers nous pour articuler en silence :

– Au Groenland.

Il a haussé les sourcils à plusieurs reprises avant que le gardien ne le pousse vers la sortie. Enfin, il a disparu dans le couloir.

Le lendemain, peu après midi, les plongeurs explorant le lac de Granite Rail ont découvert à cinq mètres de profondeur un lambeau de tissu accroché à une pointe de granit qui émergeait, tel un pic à glace, d'une saillie rocheuse le long de la muraille sud.

À quinze heures, Helene a formellement reconnu le tissu : c'était un morceau du T-shirt que portait sa fille le soir de sa disparition. Il avait été arraché à l'arrière du vêtement jusqu'au col où figuraient les initiales A. McC. tracées au feutre.

Après avoir procédé à l'identification dans le salon de Beatrice et Lionel, Helene a regardé Broussard placer l'échantillon d'étoffe rose dans un sac à mise sous scellés, et soudain le verre de Pepsi qu'elle tenait a volé en éclats.

– Oh, Seigneur ! s'est écrié Lionel. Helene...

– Elle est morte, n'est-ce pas ?

Elle a serré le poing, enfonçant un peu plus dans sa chair les bouts de verre. De grosses gouttes de sang s'écrasaient maintenant sur le plancher.

– Nous n'en savons rien, mademoiselle McCready, a répondu Broussard. Je vous en prie, laissez-moi examiner votre main.

– Elle est morte, a répété Helene d'une voix plus forte. N'est-ce pas ?

Quand elle a écarté le bras que Broussard s'apprêtait à saisir, du sang a giclé sur la table basse.

– Bonté divine, Helene !

Tout en pressant l'épaule de sa sœur, Lionel a tenté à son tour d'attraper la main blessée.

Helene s'est violemment détournée de lui. Ce faisant, elle a perdu l'équilibre et s'est affalée sur le sol où elle est restée assise, sa main blessée ramenée contre elle, les yeux levés vers nous. Au moment où j'ai croisé son regard, je me suis rappelé lui avoir dit chez P'tit Dave qu'elle était idiote.

En vérité, elle n'était pas idiote, mais complètement anesthésiée – vis-à-vis du monde en général, du danger réel auquel sa fille avait été confrontée, et même des échardes de verre déchirant sa chair, ses tendons et ses artères.

Cependant, la douleur émergeait peu à peu. Enfin. Alors qu'Helene soutenait mon regard, j'ai vu ses yeux s'agrandir et s'éclaircir au moment où s'imposait à elle une brusque révélation. C'était un réveil atroce, une explosion nucléaire de lucidité dans ses prunelles, accompagnée par la prise de conscience soudaine de ce que sa négligence avait coûté à sa fille, des souffrances terribles qu'avait dû endurer la malheureuse enfant – autant de visions cauchemardesques enfoncées dans son petit crâne à coups de piston.

Brusquement, elle a ouvert la bouche et poussé un hurlement silencieux.

Elle était toujours assise par terre, indifférente au sang qui coulait sur son jean. Tout son corps tremblait sous l'effet du relâchement, du chagrin et de l'horreur, tandis que la tête renversée, les joues ruisselantes de larmes, elle contemplait le plafond et se balançait d'avant en arrière en hurlant sans bruit.

À six heures ce soir-là, avant que nous ayons l'occasion de lui parler, Bubba est entré en compagnie de Nelson Ferrare dans un bar de Lower Mills dont Cheddar était propriétaire. Ils ont ordonné aux trois poivrots de service et au barman de s'accorder une pause-déjeuner, et dix minutes plus tard la quasi-totalité de l'établissement explosait, projetant une montagne de débris sur le parking. Un box entier a fracassé la porte avant d'aplatir la Honda Accord d'un conseiller municipal qui l'avait garée illégalement sur un emplacement réservé aux handicapés. Les pompiers arrivés sur les lieux ont dû mettre des masques à oxygène. La déflagration avait été d'une telle puissance que le brasier s'était étouffé de lui-même ; presque plus rien ne brûlait dans le bar, mais au sous-sol les pompiers se sont retrouvés en face d'une montagne enflammée d'héroïne non coupée ; après que les deux premiers à pénétrer dans la cave eurent commencé à vomir, leurs collègues ont décidé de battre en retraite et de laisser la drogue se consumer en attendant de disposer du matériel de protection adéquat.

J'aurais bien transmis un message à Cheddar pour l'informer que

Bubba avait agi de son propre chef, mais à six heures et demie ce même soir, à la prison de Concord, il a glissé sur le sol fraîchement nettoyé à la serpillière. Et ç'a été une sacrée glissade ! D'une manière ou d'une autre, il a réussi à perdre l'équilibre au point de passer par-dessus la rambarde du troisième étage et, après une chute de dix mètres, à fracasser sur le sol dallé sa tête énorme couronnée de cheveux jaunes, interrompant pour toujours le flot de ses conneries.

¹ Voir *Ténèbres, prenez-moi la main*, du même auteur, aux Éditions Rivages.

Deuxième partie

Hiver

Cinq mois se sont écoulés sans qu'Amanda McCready ne donne signe de vie. L'affichette sur laquelle figurait sa photo – celle qui montrait son petit visage encadré de cheveux lui retombant mollement sur les épaules et son regard vide, comme absent –, en général déchirée ou abîmée par le mauvais temps, restait placardée sur les chantiers de construction et les poteaux téléphoniques, et apparaissait aussi de temps à autre dans un bulletin d'informations. Mais plus on regardait ce portrait et plus il devenait flou, plus la jeune Amanda s'associait à un personnage de fiction, se réduisait à une image parmi tant d'autres exposées sur des panneaux d'affichage ou relayées par les tubes cathodiques, jusqu'à ce que les passants contemplent ses traits avec une mélancolie détachée, incapables qu'ils étaient de se remémorer qui elle était ou pourquoi sa photo se trouvait sur le lampadaire près de l'arrêt de bus.

Ceux qui se rappelaient le drame se contentaient probablement de balayer d'un haussement d'épaules le frisson inspiré par son souvenir, de s'absorber dans la page sportive de leur journal ou de guetter l'arrivée du car. Le monde est impitoyable, se disaient-ils. Des choses horribles s'y produisent tous les jours. Zut, mon bus a du retard.

Un mois entier de fouilles dans les carrières n'avait abouti à aucun résultat, et les recherches avaient cessé lorsque les vents de novembre avaient balayé les collines, provoquant une chute brutale des températures. Les plongeurs s'étaient néanmoins engagés à retourner sur les lieux au printemps, et une nouvelle fois l'idée de vider puis de combler les carrières avait resurgi, mais les conseillers municipaux de Quincy, qui s'inquiétaient des millions de dollars que coûterait une telle mesure, avaient bénéficié du soutien inattendu des écologistes clamant que cette opération de remblai reviendrait à nuire à l'environnement, détruire une multitude de points de vue intéressants offerts aux randonneurs ou aux promeneurs, priver les habitants de la ville d'un site doté d'une grande valeur historique et faire disparaître de l'État certaines des plus belles falaises se prêtant à la varappe.

Poole a repris son service en février, à six mois de ses trente ans de

carrière, mais il a été réaffecté à la brigade des Stups et rétrogradé au rang de simple inspecteur. Par rapport à Broussard, cependant, il pouvait s'estimer heureux. Ce dernier, privé de son grade d'inspecteur, s'était vu quant à lui rétrogradé au rang d'agent, soumis à une période probatoire de neuf mois et cantonné à la gestion du parc automobile. Nous l'avions rejoint dans un bar le lendemain de sa sanction, un peu plus d'une semaine après notre expédition nocturne à Granite Rail, et c'est avec un sourire empreint d'amertume qu'il avait contemplé le bâtonnet en plastique avec lequel il remuait les glaçons dans son verre de Tanqueray-tonic.

– Alors, comme ça, Cheddar vous aurait dit qu'elle était vivante et quelqu'un d'autre, que Gutierrez bossait pour la DEA ?

J'avais acquiescé.

– Pour Amanda, Cheddar nous a affirmé que Ray Likanski pouvait confirmer ses propos.

Le sourire amer de Broussard s'était teinté de désespoir.

– On a lancé ici et en Pennsylvanie des avis de recherche le concernant. Je m'arrangerai pour les réactiver, si vous voulez. (Il avait haussé les épaules en me regardant.) Ça ne peut pas faire de mal, je suppose.

– Vous croyez que Cheddar nous a menti ? avait interrogé Angie.

– À propos d'Amanda ? (Broussard avait ôté de son verre le bâtonnet qu'il avait suçoté, puis placé sur sa serviette en papier.) Oui, mademoiselle Gennaro, je crois qu'il vous a menti.

– Pourquoi ?

– Parce que c'était un criminel, et que c'est une manie chez les individus de ce genre. Parce qu'il vous savait prêts à gober n'importe quoi tellement vous étiez désireux de la retrouver vivante.

– Mais quand vous lui avez rendu visite ce jour-là, il ne vous en a pas parlé ?

Broussard avait remué la tête en sortant de sa poche un paquet de Marlboro. À présent, il était tabagique à plein temps.

– Il a paru tout surpris d'apprendre que Mullen et Gutierrez avaient été abattus, et quand je lui ai assuré que s'il me restait une chose à faire en ce bas monde, ce serait de lui pourrir la vie, il s'est marré. Le lendemain, il nous quittait... (Il avait allumé la cigarette en fermant un œil pour se protéger de la brusque chaleur dégagée par l'allumette.) Franchement, je regrette de ne pas l'avoir tué moi-même. Ou de ne pas avoir mis un autre taulard sur le coup. Sérieux. J'espère seulement qu'il a été liquidé par quelqu'un de sensible au sort de cette petite fille, et qu'il a compris pourquoi il mourait pendant sa chute jusqu'en enfer.

– Qui l'a poussé, à votre avis ? avait demandé Angie.

– D'après ce que j'ai entendu dire, les soupçons se portent sur ce cinglé d'Arlington qu'on vient d'inculper de double homicide.

– Le gamin qui a assassiné ses deux sœurs l'année derrière ? avait interrogé Angie.

– Tout juste, avait répondu Broussard. Peter Popovich. Il est resté à Concord un mois en attendant son transfert définitif, et il aurait eu des mots avec Cheddar dans la cour d'exercice. Ou c'est lui le coupable, ou Cheddar a réellement glissé. (Il avait haussé les épaules.) Dans tous les cas, ça me convient parfaitement.

– Vous ne trouvez pas curieux qu'il nous affirme posséder des infos sur Amanda McCready, et qu'il meure le lendemain ?

– Non, avait déclaré Broussard après avoir avalé une gorgée de sa boisson. Écoutez, je vais être franc avec vous. J'ignore ce qui est arrivé à cette gosse, et ça me mine. Ça me mine vraiment. Mais je ne pense pas qu'elle soit encore en vie, et je ne pense pas non plus que Cheddar Olamon ait jamais été capable de dire la vérité, même dans son propre intérêt.

– Et pour Gutierrez et la DEA ? avait lancé Angie.

Il avait fait non de la tête.

– Impossible. On serait au courant, maintenant.

– Alors, avait repris posément Angie, qu'est devenue Amanda McCready ?

Broussard avait contemplé la table quelques instants, tapoté sa cigarette au bord du cendrier pour en faire tomber la cendre, et lorsqu'il nous avait de nouveau regardés, des larmes brillaient sur les poches rougies en dessous de ses yeux.

– Aucune idée, avait-il déclaré. Si seulement je m'y étais pris autrement... Si seulement j'avais demandé l'intervention des fédéraux. Si seulement... (Sa voix s'était brisée. Tête basse, il avait porté sa main à son œil droit.) Si seulement...

Sa pomme d'Adam avait tressauté tandis qu'il avalait sa salive. Ensuite, il avait pris une profonde inspiration, mais il n'avait pas ajouté un mot.

Avec Angie, nous avons accepté d'autres affaires au cours de l'hiver ; aucune, cependant, n'avait le moindre rapport avec des enfants disparus. De toute façon, les parents en détresse n'auraient pas été nombreux à vouloir nous engager. Après tout, nous n'avions pas réussi à retrouver Amanda McCready, et l'odeur âcre de cet échec semblait nous suivre partout, que nous sortions le soir dans le quartier ou que nous allions faire nos courses au supermarché le samedi après-midi.

Ray Likanski ne donnait aucun signe de vie non plus, ce qui me chiffonnait beaucoup. Pour autant qu'on le sache, il n'était plus dans la ligne de mire ; il n'y avait donc aucune raison pour qu'il continue à se cacher. Pendant quelques mois, avec Angie, il nous est arrivé à plusieurs reprises de partir sur une impulsion surveiller la maison de son père une

journée et une nuit entières, pour voir nos efforts récompensés seulement par un goût de café froid dans la bouche et des muscles endoloris par la longue attente dans la voiture. En janvier, Angie a glissé un mouchard dans le téléphone de Lenny Likanski, et durant deux semaines nous l'avons écouté appeler les numéros d'urgences et commander des pizzas, mais pas une fois il n'a cherché à appeler son fils ou reçu un appel de lui.

Un jour, n'y tenant plus, nous avons roulé toute la nuit jusqu'à Allegheny, en Pennsylvanie. Après avoir déniché l'adresse des Likanski dans l'annuaire, nous les avons filés plus d'un week-end. Les trois frères, Yardack, Leslie et Stanley, étaient également cousins germains de Ray. Tous trois travaillaient dans une usine à papier qui emplissait l'air d'émanations rappelant l'odeur du toner dans un photocopieur Xerox, et tous trois se saoulaient dans le même bar, flirtaient avec les mêmes femmes puis rentraient seuls dans la maison qu'ils partageaient.

Le quatrième soir, Angie et moi avons suivi Stanley dans une ruelle où il s'est procuré de la coke auprès d'une femme en VTT. Quand celle-ci s'est éloignée, et tandis que Stanley disposait la poudre en une ligne grossière sur le dos de sa main puis la sniffait, je me suis approché de lui par-derrière et je lui ai chatouillé le lobe de l'oreille avec mon .45 en lui demandant où était passé le cousin Ray.

Stanley en a pissé sur place ; de la vapeur s'est élevée du sol gelé entre ses pieds.

– Je... j'en sais rien. J'ai pas de nouvelles de Ray depuis au moins deux étés.

J'ai armé mon pistolet, dont j'ai plaqué le canon sur sa tempe.

– Oh, mon Dieu ! Non ! a gémi Stanley.

– Tu racontes n'importe quoi, Stan. Alors, je vais tirer. O.K. ?

– Non ! J'en sais rien, je vous jure ! Ray... Ray... Ça fait presque deux ans que je l'ai pas vu. Vous devez me croire, nom d'un chien !

Par-dessus son épaule j'ai jeté un coup d'œil à Angie, qui scrutait son visage. Après avoir croisé mon regard, elle a acquiescé d'un mouvement de tête. Stanley disait la vérité.

– La coke, ça ramollit la bite, mon grand, l'a averti Angie.

Nous avons ensuite remonté la ruelle, récupéré notre voiture et quitté la Pennsylvanie.

Une fois par semaine, nous allions voir Beatrice et Lionel. Tous les quatre, nous passions en revue les informations dont nous disposions, puis celles qui nous manquaient – ces dernières nous paraissant immanquablement plus nombreuses et importantes que les autres.

Un soir, fin février, alors que nous sortions de chez eux et qu'ils restaient à frissonner sur le perron pour s'assurer, comme ils le faisaient toujours, que nous arrivions sans encombre jusqu'à notre voiture, Beatrice a lancé :

– Je pense beaucoup aux pierres tombales.

Parvenus sur le trottoir, nous nous sommes tournés vers elle.

– Quoi ? a demandé Lionel.

– La nuit, quand je n'arrive pas à dormir, a-t-elle expliqué, je me demande ce qu'on inscrira sur sa pierre tombale. On devrait en acheter une, tu crois ?

– Chérie, ne...

Elle l'a interrompu d'un geste, avant de resserrer autour d'elle les pans de son gilet.

– Je sais, je sais. J'ai l'air de renoncer, de dire qu'elle est morte quand on aimerait tellement qu'elle soit vivante... Oui, je sais. Mais tu te rends compte ? Rien n'indique qu'elle a jamais vécu parmi nous. (De la main, elle a désigné le perron.) Rien ne rappelle qu'elle s'est tenue un jour ici même. Nos souvenirs ne sont pas assez fiables, tu vois ? Ils vont s'estomper. (Elle a hoché la tête comme pour elle-même.) Ils vont s'estomper, a-t-elle répété avant de rentrer dans la maison.

J'ai revu Helene une fois, à la fin du mois de mars, alors que je jouais aux fléchettes avec Bubba au Kelly's Tavern, mais elle, elle ne m'a pas vu – ou du moins, elle a fait semblant de ne pas me voir. Elle s'est assise seule au bout du comptoir, où elle a siroté une boisson pendant une bonne heure, les yeux rivés sur le verre comme si Amanda devait apparaître au fond.

Bubba et moi étions arrivés tard, et après les fléchettes nous avons entamé une partie de billard au moment où déferlait une foule de clients désireux de passer une dernière commande. Dix minutes plus tard, ils étaient massés devant le comptoir sur au moins trois rangées. Après l'annonce de la fermeture, nous avons fini notre partie, vidé nos bières et placé les verres vides sur le bar en nous dirigeant vers la porte.

– Merci.

J'ai tourné la tête, pour découvrir Helene toujours assise dans son coin, environnée des tabourets que le barman avait déjà posés autour d'elle sur la surface d'acajou. Pour quelque obscure raison, je la croyais déjà partie.

Ou peut-être l'avais-je espéré.

– Merci, a-t-elle répété tout doucement. Pour avoir essayé, au moins.

Immobile sur les dalles de caoutchouc, j'avais conscience de ne pas savoir quoi faire de mes mains. Ni de mes bras. Ni d'aucun de mes membres, d'ailleurs. Je me sentais embarrassé, gauche.

Helene gardait les yeux fixés sur son verre, ses cheveux sales lui retombant sur le visage. Elle paraissait minuscule au milieu de tous les tabourets retournés, dans la faible lumière qui éclairait encore le bar.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que je pourrais lui dire. Je n'étais même pas certain de pouvoir parler. J'avais envie de m'approcher d'elle, de l'enlacer et de lui présenter des excuses pour ne pas avoir été en

mesure de sauver sa fille ni même de la retrouver, pour avoir échoué, pour tout. J'avais envie de chialer.

Au lieu de quoi, j'ai soudain pivoté vers la porte.

– Monsieur Kenzie ?

Je me suis arrêté sans me retourner.

– Je m'y prendrais différemment, si j'en avais la possibilité, a-t-elle ajouté. Je... je ne la perdrais jamais de vue.

Je ne me rappelle pas si j'ai opiné ou donné la moindre indication laissant supposer que je l'avais entendue. Je suis sûr en tout cas de ne pas l'avoir regardée. Et d'avoir fichu le camp sans demander mon reste.

Le lendemain, réveillé avant Angie, je suis allé moudre du café dans la cuisine en m'efforçant de chasser de ma tête l'image d'Helene McCready et ce mot horrible qu'elle avait prononcé : « Merci. »

Ensuite, je suis descendu chercher le journal, que j'ai fourré sous mon bras le temps de remonter. Je me suis préparé une tasse de café, je l'ai emportée dans le salon, puis j'ai ouvert le quotidien et appris ainsi qu'un autre enfant avait disparu.

Il s'appelait Samuel Pietro et il avait huit ans.

Il avait été vu pour la dernière fois le samedi après-midi, au moment où il quittait ses copains sur une aire de jeux à Weymouth pour rentrer chez lui. Nous étions aujourd'hui lundi. Sa mère n'avait signalé sa disparition que la veille.

C'était un petit garçon adorable avec ses grands yeux bruns qui me rappelaient ceux d'Angie et son sourire chaleureux, tout de guingois, sur le cliché vraisemblablement découpé dans sa photo de classe de CE2. Son visage respirait l'espoir, la jeunesse, l'assurance.

J'ai envisagé de cacher le journal à Angie. Depuis notre expédition à Allegheny – ou plus précisément, depuis le moment où nous étions sortis de cette ruelle, soudain vidés de toute notre énergie et privés de toute notre détermination –, elle nourrissait une véritable obsession pour la petite Amanda McCready. Mais cette obsession ne pouvait trouver d'exutoire dans l'action, puisqu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Alors, Angie lisait et relisait nos notes sur l'affaire, établissait des diagrammes et des schémas récapitulatifs et s'entretenait des heures avec Broussard ou Poole, ressassant invariablement les mêmes choses, tournant invariablement en rond.

Mais aucune de ces nuits passées à s'interroger ni aucune de ces cartes fixées au tableau d'affichage n'a donné lieu à une nouvelle hypothèse ou à une révélation subite. Ce qui ne l'a cependant pas empêchée de s'obstiner. Et lorsqu'on signalait la disparition d'un enfant au journal télévisé, elle regardait, fascinée, les détails du drame.

Elle pleurait quand on découvrait leur cadavre.

Chaque fois en silence, chaque fois derrière une porte close, chaque

fois à des heures où elle me croyait à l'autre bout de l'appartement, donc dans l'impossibilité de l'entendre.

Je n'ai que très récemment mesuré combien la mort de son père l'avait affectée. Moins sa mort, à vrai dire, que le fait de n'avoir jamais eu de certitude quant à la façon dont il avait été tué. Comme elle n'a pas eu l'occasion de voir son corps, de lui jeter un ultime regard pendant qu'on le mettait en terre, il demeure peut-être vivant à ses yeux.

La fois où elle avait interrogé Poole à son sujet, j'étais avec elle, et j'ai lu sur les traits de l'inspecteur la crainte de sa propre impuissance tandis qu'il tentait d'expliquer qu'il avait à peine connu cet homme ; il lui arrivait de le croiser dans la rue ou de tomber sur lui lors d'un raid sur une salle de jeu clandestine, et même dans ces moments-là, Jimmy l'Élégant restait invariablement fidèle à son image de parfait gentleman capable de comprendre que les flics faisaient leur boulot tout comme il faisait le sien.

– Ça vous ronge encore, hein ? avait-il conclu.

– De temps en temps, oui, avait répondu Angie. C'est une réalité qu'il faut accepter dans sa tête, alors que le cœur ne se... résigne jamais complètement.

Ainsi en est-il allé pour Amanda McCready. Ainsi en est-il allé pour tous les enfants disparus dans le pays au cours de ces longs mois d'hiver et qu'on n'a pas retrouvés, ni saufs ni morts. Peut-être, ai-je songé un jour, suis-je devenu détective privé parce que je détestais savoir ce qui devait arriver, et Angie, parce qu'elle avait besoin de le savoir.

J'ai de nouveau examiné la figure souriante et confiante de Samuel Pietro, ses grands yeux qui semblaient vouloir vous engloutir, exactement comme ceux d'Angie.

Cacher le quotidien, je le savais, serait stupide. Il y aurait toujours d'autres journaux, toujours la télé et la radio, toujours des gens pour bavarder dans les supermarchés, les bars ou pendant qu'ils faisaient le plein à la station-service.

Sans doute était-il possible, il y a quarante ans, d'échapper aux médias, mais aujourd'hui c'est différent. Ils sont partout ; ils nous informent, nous matraquent, voire nous éclairent parfois. Quoi qu'il en soit, ils sont là. En permanence. Et il n'y a aucun moyen de les fuir, aucun endroit où se réfugier.

Du bout de l'index, j'ai suivi les contours du visage sur la photo, et pour la première fois en quinze ans, j'ai récié une prière.

Troisième partie

Le mois le plus cruel

Début avril, Angie passait la plupart de ses nuits avec ses tableaux d'affichage, ses notes sur Amanda McCreedy et le petit autel qu'elle avait édifié à l'affaire dans la seconde chambre minuscule de mon appartement – celle que j'utilisais auparavant pour stocker mes bagages et les cartons à donner à l'Armée du Salut, où de petits appareils ménagers accumulaient la poussière en attendant d'être portés chez le réparateur.

Elle y avait placé un téléviseur et un magnétoscope pour pouvoir visionner encore et encore les bulletins d'informations datant du mois d'octobre. Deux semaines après la disparition de Samuel Pietro, elle s'enfermait au moins cinq heures par soirée dans cette pièce, sous le regard impavide d'Amanda dont les photos ornaient le mur au-dessus de la télé.

Je peux comprendre l'obsession au sens général du terme, comme la plupart d'entre nous, et dans le cas d'Angie cette fixation ne me semblait pas trop la perturber – du moins, pour le moment. Au cours de cet hiver interminable, j'avais fini par accepter l'idée qu'Amanda était morte, recroquevillée sur un surplomb rocheux à cinquante mètres de profondeur dans le lac de carrière, ses cheveux clairs ondoyant au gré des légers remous de l'eau. Je n'en étais néanmoins pas sûr au point d'éprouver une pointe de condescendance face à quiconque la croyait toujours vivante.

Angie se raccrochait de toutes ses forces à la déclaration de Cheddar selon laquelle Amanda était toujours en vie, à l'idée que la clé de l'énigme résidait quelque part dans notre dossier, dans les menus détails relevés lors de nos propres investigations et de celles de la police. Elle avait réussi à convaincre Broussard et Poole de lui prêter des copies de leurs notes, ainsi que des rapports quotidiens et des transcriptions d'interrogatoires établis par la plupart des membres de la PEAS affectés à l'enquête. Elle était certaine, m'avait-elle affirmé, que tôt ou tard toute cette paperasserie et toutes ces vidéos allaient lui révéler la vérité.

Mais la vérité, lui avais-je dit un jour, c'était qu'un membre de l'organisation de Cheddar avait dû attendre que Mullen et Gutierrez aient jeté le corps d'Amanda par-dessus la falaise pour les coincer tous les

deux. Et ce même quelqu'un les avait descendus, puis s'était tranquillement fait la malle avec les deux cent mille dollars.

– Ce n'est pas ce que pensait Cheddar, en tout cas, m'avait-elle rétorqué.

– À mon avis, Broussard avait raison : Cheddar était un menteur chevronné.

Elle avait haussé les épaules.

– Désolée, mais je ne suis pas d'accord.

Du coup, le soir, elle ressassait tout ce qui avait mal tourné à l'automne, et de mon côté je lisais, ou je regardais un vieux film sur AMC, ou encore, j'allais jouer au billard avec Bubba – ce que je faisais d'ailleurs cette nuit-là lorsqu'il m'a lancé :

– J'aimerais bien que tu viennes avec moi à Germantown.

N'ayant bu qu'une seule bière à ce moment-là, je n'ai pas douté un instant de l'avoir parfaitement entendu.

– Attends un peu, Bubba. Tu voudrais que je m'occupe d'une transaction avec toi ?

Je l'ai contemplé de l'autre côté de la table tandis qu'un barbare choisissait dans le juke-box un titre des Smiths. Je hais les Smiths. Je préférerais encore me retrouver ligoté sur une chaise et obligé d'écouter un medley des chansons de Suzanne Vega et Natalie Merchant pendant que des génies de l'art conceptuel se déchirent les parties génitales à coups d'ongles plutôt qu'écouter trente secondes Morrissey et son groupe chanter d'un ton geignard leur angoisse d'anciens des beaux-arts répétant combien ils sont humains, combien ils ont besoin d'amour, etc. Je suis peut-être cynique, mais si on s'abstient de geindre, on a plus de chances de baiser, ce qui peut constituer une première étape prometteuse.

Bubba a tourné la tête vers le bar en braillant :

– C'est qui, le crétin qu'a mis cette merde ?

– T'énerve pas, vieux, lui ai-je conseillé.

Il a brandi un doigt dans ma direction.

– Une seconde. (De nouveau, il s'est adressé au barman.) C'est qui qu'a décidé de passer c'te foutue chanson à la con ?

– Du calme, Bubba, l'a averti ce dernier.

– Je voudrais juste qu'on me dise qui a décidé de passer c'te chanson, merde !

Gigi Varon, une pocharde d'une trentaine d'années qui en paraissait bien quarante-cinq tant elle était ratatinée, a levé timidement la main à l'extrémité du comptoir.

– Je savais pas, monsieur Rogowski. Je regrette. Je vais aller débrancher.

– Hé, Gigi ! s'est écrié Bubba en la saluant d'un geste joyeux. Comment tu vas, ma grande ? Non, t'inquiète pas pour ça.

– Sérieux, je vais y aller.

– Non, non, bébé, a-t-il insisté en secouant la tête. Paulie, sers donc deux verres à Gigi. Sur mon compte.

– Merci, monsieur Rogowski.

– Pas de problème. Mais ça craint, Morrissey. Vraiment. Tiens, demande donc à Patrick. Ou à n'importe qui ici.

– Mouais, ça craint, a renchéri un vieux pilier de bar, approuvé aussitôt par plusieurs autres clients.

– Après, je mettrai les Amazing Royal Crowns, a déclaré Gigi.

J'avais fait découvrir à Bubba les Amazing Royal Crowns quelques mois plus tôt, et à présent, c'était son groupe favori.

Il a ouvert les bras en grand.

– Paulie ? Tu lui sers trois verres, O.K. ?

Nous étions au Live Bootleg, un minuscule pub sur la frontière Southie/Dorchester qu'aucun panneau ne signalait. La façade de brique était peinte en noir, et le nom de l'établissement, barbouillé à la peinture rouge, n'apparaissait que dans l'angle inférieur droit du mur donnant sur Dorchester Avenue. Tenu soi-disant par Carla Dooley, alias « La belle Carlotta », et son mari dit La Tremblote, le Live Bootleg appartenait en réalité à Bubba, et à l'intérieur j'ai toujours vu tous les tabourets occupés et l'alcool couler à flots. De plus, la clientèle n'était pas du genre à chercher des ennuis ; depuis que Bubba avait donné le coup d'envoi, trois ans plus tôt, il n'y avait jamais eu de bagarre ni de file d'attente devant les toilettes parce qu'un junkie ne se pressait pas pour se faire son fixe. Évidemment, les ceusses qui fréquentaient le bar n'ignoraient pas l'identité du véritable propriétaire, ni la façon dont il risquait de réagir si quelqu'un fournissait à la police un prétexte pour frapper à la porte ; ainsi, malgré son intérieur sombre et sa réputation trouble, le Live Bootleg était à peu près aussi dangereux que les parties de bingo organisées le mercredi soir à St. Bart. En outre, la plupart du temps, on y entendait de la meilleure musique.

– Je ne vois pas pourquoi t'as flanqué une frousse pareille à Gigi, ai-je reproché à Bubba. C'est ton juke-box. C'est toi qui as chargé le CD des Smiths.

– Pas du tout ! C'est sur une de ces compils « Le meilleur des années 80 ». Y a bien fallu que je supporte un titre des Smiths parce qu'y a *Come on, Eileen* dessus et des tas d'autres trucs super.

– Comme Katrina and the Waves ? Ou Bananarama ? Ça, c'étaient des groupes d'enfer.

– Écoute, y a Nena. Alors, ferme-la.

– « Neun-und-neunzig Luftballons », ai-je fredonné. Bon, d'accord. (Je me suis penché vers la table pour mettre la sept dans le trou.) Alors, c'est quoi cette histoire de transaction pour laquelle t'as besoin de moi ?

– Ben, y me faut du renfort, tu comprends. Nelson est pas là en ce moment et les Twoomey sont en taule pour deux à six ans.

– Des millions de types seraient prêts à te donner un coup de main pour un billet de cent.

J'ai voulu envoyer la six dans la poche, mais elle a croisé sur sa route la bille dix de Bubba, et je me suis écarté de la table.

– En fait, y a deux raisons pour que tu viennes avec moi.

Bubba s'est penché à son tour pour jouer la neuf, il l'a regardée évoluer sur la table tandis qu'elle était renvoyée par la bande, puis il a fermé étroitement les yeux quand la blanche est tombée dans la poche latérale. Pour un type qui s'entraîne aussi souvent au billard, Bubba est vraiment trop nul.

J'ai remplacé la blanche, avant de viser la quatre.

– La première, c'est quoi ? ai-je demandé.

– Je te fais confiance et t'as une dette envers moi.

– Je compte deux raisons, là.

– Nan, une seule. Maintenant, tais-toi et tire.

J'ai mis la quatre dans le trou, et la blanche s'est éloignée lentement de la deux.

– La deuxième raison, a poursuivi Bubba, qui passait à la craie l'extrémité de la queue, lui arrachant moult grincements, c'est que j'aimerais bien que tu voies mes acheteurs.

J'ai mis la deux dans le trou, mais caché la blanche derrière l'une de celles de Bubba.

– Pourquoi ?

– À mon avis, ça va t'intéresser.

– Tu ne peux pas m'en dire plus ?

– Je suis pas sûr que ce soient les gens à qui je pense. Alors, vaudrait mieux que tu m'accompagnes, pour en juger par toi-même.

– Quand ?

– Dès que j'aurai gagné c'te partie.

– Niveau de danger ?

– Pas plus élevé que d'habitude.

– Ah. Très élevé, donc.

– Allez, joue pas les mauviettes. Lance ta boule.

La ville de Germantown se blottit contre le port qui sépare Quincy de Weymouth. Elle avait été baptisée ainsi au milieu du dix-huitième siècle, lorsqu'un verrier avait fait venir d'Allemagne des ouvriers sous contrat, puis doté la ville de larges rues et de grandes places inspirées de la tradition germanique. Mais suite à la faillite de la fabrique, les Allemands avaient été livrés à eux-mêmes lorsqu'il était apparu que leur rendre leur liberté reviendrait moins cher que les envoyer ailleurs.

Cette situation avait marqué le début d'une longue série d'échecs qui semblaient encore hanter le minuscule port et les générations descendant des premiers ouvriers arrivés sur place. Les deux siècles suivants ont vu

fleurir puis décliner des activités industrielles telles que la fabrication de poteries, de chocolat, de bas, de produits à base d'huile de baleine, de sels médicinaux et de salpêtre. Pendant un temps, l'industrie de la pêche à la baleine et à la morue a connu un certain succès, mais devant l'ampleur qu'elle prenait, elle a préféré s'établir plus au nord en direction de Gloucester, ou plus au sud vers Cape Cod, à la recherche de meilleures prises et de meilleurs fonds.

Peu à peu, Germantown est devenue une langue de terre oubliée dont les eaux environnantes, qu'un haut grillage séparait des habitants, étaient polluées par les chantiers navals de Quincy, une centrale électrique, des cuves de pétrole et l'usine Procter & Gamble qui constituaient les seuls bâtiments importants à l'horizon. Un ancien projet de logements destinés aux anciens combattants avait laissé le littoral gâché par des immeubles inachevés couleur de pierre ponce, répartis par groupes de quatre abritant chacun seize appartements et incurvés comme des fers à cheval, et des structures métalliques pareilles à des squelettes s'élevant de flaques de rouille sur le bitume fissuré.

Le pavillon devant lequel Bubba a garé sa Hummer se situait à une centaine de mètres de la côte, et les maisons voisines, condamnées par des planches, étaient en bonne voie d'écroulement. Dans le noir, le pavillon lui-même semblait s'affaisser, et si je ne parvenais pas à en distinguer les détails, l'ensemble dégageait cependant une impression de délabrement.

L'homme sur le seuil portait une barbe poivre et sel taillée court qui lui recouvrait le contour de la mâchoire mais refusait de pousser sur la fossette de son long menton, exposant un cercle rose de chair plissée dont les mouvements évoquaient un clin d'œil. Il devait avoir entre cinquante et soixante ans, mais l'aspect noueux, presque tordu de sa silhouette le faisait paraître beaucoup plus âgé. Il arborait une casquette de base-ball des Red Sox trop petite même pour sa tête minuscule, une moitié de T-shirt jaune qui découvrait un estomac ridé d'un blanc laiteux et un collant noir en nylon qui s'arrêtait au-dessus de ses chevilles nues et lui serrait tellement l'entrejambe que son sexe évoquait un poing serré.

Abaisant encore un peu sur son front la visière de sa casquette, il a demandé :

– C'est vous, Jerome Miller ?

« Jerome Miller », le pseudonyme favori de Bubba, était le nom du personnage joué par Bo Hopkins dans *Tueur d'élite*, un film qu'il avait dû voir dix mille fois et dont il connaissait toutes les répliques par cœur.

– À votre avis ?

De son corps massif, Bubba dominait son frêle interlocuteur, le dissimulant à ma vue.

– Je pose la question, c'est tout...

– Ben, je suis le lapin de Pâques qui vous apporte un gros sac rempli

de flingues. (Bubba s'est penché vers lui.) Alors, vous allez nous laisser entrer, bordel ?

Notre hôte s'est écarté d'un pas, et nous avons franchi le seuil pour pénétrer dans un salon sombre envahi par les relents âcres du tabac. L'homme a récupéré sur la table basse une cigarette allumée posée dans un cendrier plein à ras bord, l'a portée à ses lèvres humides pour en tirer une bouffée, puis nous a observés à travers la fumée, ses yeux clairs brillant presque dans la pénombre.

– Allez-y, montrez-moi, a-t-il dit enfin.

– Vous voulez pas allumer une lampe ? a interrogé Bubba.

– Nan. Ici, y en a pas.

Bubba l'a alors gratifié d'un large sourire tout en dents.

– Alors, conduisez-nous dans une pièce où y en a.

L'homme a soulevé ses épaules osseuses.

– Comme vous voulez.

Alors que nous nous engageons à sa suite dans un couloir étroit, j'ai remarqué que l'attache à l'arrière de la casquette n'était pas fermée, les deux parties étant trop éloignées l'une de l'autre ; de plus, elle était placée bizarrement sur sa tête, trop haut sur son crâne. Je me suis demandé qui il me rappelait. Dans la mesure où je ne connaissais pas beaucoup de vieillards affublés de T-shirts coupés et de collants moulants, j'aurais pensé que la liste des possibilités était assez réduite. Or cet individu avait bel et bien quelque chose de familier, mais sans doute à cause de la barbe, ou de la casquette de base-ball, je n'arrivais pas à le remettre.

Il régnait autour de nous une odeur semblable à celle dégagée par l'eau sale d'une baignoire que l'on n'aurait pas vidée depuis des jours, et les murs empestaient le moisi. Quatre portes donnaient sur le couloir, qui menait droit à celle du fond. Au-dessus de nous, quelque part à l'étage, j'ai soudain entendu un choc assourdi. Le plafond vibrait comme si quelqu'un avait poussé à fond le volume d'une chaîne hi-fi, et pourtant la musique ne nous parvenait que faiblement, presque comme si elle provenait d'une autre maison plus loin dans la rue. Un système d'insonorisation, en ai-je conclu. Peut-être y avait-il un groupe là-haut, des musiciens du troisième âge en caleçons et T-shirts coupés qui reprenaient les vieilles chansons des Muddy Waters et se trémoussaient en rythme.

Lorsque nous nous sommes approchés des deux premières portes, j'ai jeté un coup d'œil à la pièce sur ma gauche, pour ne distinguer qu'une pièce obscure remplie d'ombres et de formes parmi lesquelles il m'a semblé reconnaître un fauteuil inclinable et des piles de magazines ou de livres. Une odeur de cigare froid s'en échappait. Quant à la pièce de droite, il s'agissait d'une cuisine baignée par une lumière blanche si crue que j'ai supposé les néons dotés de rampes d'une puissance industrielle – du genre de celles que l'on trouve plutôt dans les dépôts de camions que

chez les particuliers. Elle n'éclairait pas, elle aveuglait, et j'ai dû ciller à plusieurs reprises pour m'y habituer.

L'homme a soulevé un objet posé sur le plan de travail, puis l'a lancé dans notre direction. Le voyant approcher entre deux clignements d'yeux, je l'ai saisi au vol. C'était un petit sac en papier, que je tenais par le fond. Des liasses de billets menaçaient de se répandre sur le sol quand je l'ai retourné. Je l'ai ensuite donné à Bubba.

– Bien rattrapé, a commenté le vieillard. (Avec un sourire révélant des chicots jaunis par le tabac, il s'est tourné vers Bubba.) Votre sac de sport, maintenant, monsieur.

Bubba le lui a aussitôt flanqué en pleine poitrine ; sous le choc, l'homme est parti à la renverse. Étala sur le carrelage noir et blanc, il a pris appui sur ses paumes pour se redresser.

– Mal rattrapé, a déclaré Bubba. Et si je le plaçais sur la table, tout simplement ?

Notre hôte a levé la tête, acquiescé sans un mot et cillé lui aussi.

C'était son nez busqué qui me disait quelque chose, ai-je pensé soudain. Il saillait d'un visage par ailleurs plat, avant d'amorcer un piqué si abrupt que le bout projetait une ombre sur les lèvres de son propriétaire.

Celui-ci s'est remis debout, il a dépoussiéré son collant noir, puis il s'est frotté les mains en regardant Bubba ouvrir le sac. Deux minuscules brasiers se sont allumés dans ses yeux quand il en a découvert le contenu, tandis que des gouttes de sueur mouchetaient sa lèvre supérieure.

– Enfin vous voilà, mes chéris, a-t-il murmuré au moment où Bubba écartait largement les deux côtés du sac, révélant quatre pistolets automatiques Calico M-110 dont l'alliage d'aluminium noir luisait de graisse.

Le Calico M-110 est sans doute l'une des armes de poing les plus étranges qu'il m'ait été donné de voir. Il mesure environ quarante centimètres de long, dont vingt rien que pour le canon et la poignée, derrière laquelle se trouvent la glissière et la plus grosse partie de la structure. À vrai dire, il me rappelle ces pistolets qu'on fabriquait tout gosses avec des élastiques, des pinces à linge et des bâtonnets de glace pour s'envoyer des trombones.

Mais avec nos élastiques et nos pinces à linge, nous ne pouvions pas tirer plus de dix trombones à la minute. Le M-110 peut tirer jusqu'à une centaine de projectiles en quinze secondes grosso modo.

Le petit vieux en a retiré un du sac, puis l'a placé dans sa paume pour le soupeser, les yeux luisant comme s'ils avaient été graissés eux aussi. Il s'est ensuite humecté les lèvres, imaginant peut-être le goût du pistolet.

– Vous faites des réserves en prévision d'une guerre ? ai-je lancé.

Cette remarque m'a valu un regard peu amène de la part de Bubba, qui a commencé à compter l'argent dans le sac en papier.

L'homme contemplait toujours l'arme dans sa main, l'air tellement attendri qu'on l'aurait cru ému devant un chaton.

– La persécution existe en permanence sur tous les fronts, mon garçon. Faut savoir se tenir prêt. (Du bout des doigts, il a caressé la structure du pistolet.) Là, tout doux, mon beau, a-t-il roucoulé.

C'est à cet instant précis que je l'ai reconnu.

Leon Trett, le bourreau d'enfants dont Broussard m'avait donné la photo au tout début de l'enquête sur la disparition d'Amanda McCready. L'homme soupçonné d'avoir violé une cinquantaine de jeunes victimes et d'en avoir tué deux.

À qui nous venions de fournir des armes.

Ô joie.

Brusquement, il a levé les yeux vers moi comme s'il lisait dans mes pensées, et je me suis senti tout petit et glacé sous le feu de son regard clair.

– Et les chargeurs ? a-t-il demandé.

– Tout à l'heure, quand je me casserai, a répondu Bubba. M'emmerdez pas pendant que je calcule.

– Non, non, a protesté Trett en avançant vers lui. Pas tout à l'heure. Maintenant.

– Fermez-la, a ordonné Bubba. Je compte. (D'où j'étais, je l'ai entendu marmonner :) ... quatre cent cinquante, soixante, soixante-cinq, soixante-dix, soixante-quinze...

Trett a secoué la tête à plusieurs reprises, pensant peut-être ainsi faire apparaître les chargeurs ou ramener Bubba à la raison.

– Maintenant, a-t-il répété. Je les veux maintenant. Je les ai payés.

Au moment où il s'apprêtait à attraper le bras de Bubba, celui-ci, d'un revers de main, l'a envoyé valdinguer contre la petite table sous la fenêtre.

– Et merde ! (Bubba s'est arrêté de compter, puis il a rassemblé les billets en tas.) Va falloir que je recommence tout.

– Mes chargeurs... a insisté Trett du ton gignard d'un gamin de huit ans trop gâté.

– Ta gueule.

Une nouvelle fois, Bubba s'est absorbé dans ses calculs.

Les larmes aux yeux, Trett a frappé le M-110 dans sa paume.

– Qu'est-ce qui se passe, mon bébé ?

Au son de cette voix, je me suis retourné. Derrière moi se dressait la femme la plus imposante que j'aie jamais vue. Ce n'était pas une amazone, non, c'était carrément le yéti – une créature géante, énorme, couverte d'une crinière d'épais cheveux gris qui se dressait sur son crâne en touffes d'environ dix centimètres de haut, retombait sur les côtés de son visage, masquant ses pommettes et le coin de ses yeux, et pendouillait sur ses larges épaules comme de la mousse espagnole.

Elle était vêtue de brun foncé des pieds à la tête, et sous les plis de son ample tenue, la masse imposante de sa chair semblait trembler de colère tandis qu'elle se tenait sur le seuil de la cuisine, un .38 émergeant de la grosse patte qui lui servait de main.

Roberta Trett. Sa photo ne lui rendait décidément pas justice.

– Y veulent pas me donner les chargeurs, l'a informée Leon. Y z'ont pris l'argent, mais y veulent pas me donner les chargeurs.

Sa femme a fait un pas en avant en tournant lentement la tête pour parcourir la pièce du regard. Le seul à ignorer sa présence, c'était Bubba. Posté au milieu de la cuisine, tête basse, il essayait de compter.

Avec nonchalance, Roberta a pointé son revolver dans ma direction.

– Filez-lui ses chargeurs.

J'ai haussé les épaules.

– Je ne les ai pas.

– Vous, a-t-elle grondé en brandissant son arme vers Bubba. Hé, vous !

– ... huit cent cinquante, a poursuivi celui-ci, huit cent soixante, huit cent soixante-dix...

– Hé ! Regardez-moi quand je vous parle !

Bubba a légèrement pivoté vers elle, mais sans quitter des yeux l'argent.

– Neuf cent. Neuf cent dix, neuf cent vingt...

– Monsieur Miller, l'a interrompu Leon, au désespoir, ma femme vous parle !

– ... neuf cent soixante-cinq, neuf cent soixante-dix...

– Monsieur Miller !

Le cri de Leon était tellement strident qu'il m'a vrillé les tympans avant de résonner dans mon cerveau.

– Mille, a annoncé Bubba.

Interrompant sa tâche, il a glissé la somme déjà comptée dans la poche de sa veste.

Leon a poussé un gros soupir, et ses traits crispés se sont relâchés sous l'effet du soulagement.

Bubba m'a regardé, apparemment indifférent à toute cette agitation.

Roberta a baissé son arme.

– Maintenant, monsieur Miller, on pourrait peut-être...

Après avoir léché le bout de son pouce, Bubba s'est attaqué au premier billet de la liasse qu'il avait encore entre les mains.

– Vingt, quarante, soixante, quatre-vingt-dix, cent...

Leon Trett semblait sur le point de faire une embolie. Son visage couleur de craie avait gonflé, viré au cramoisi, et lui-même serrait le pistolet-mitrailleur inutile en sautillant de droite à gauche comme s'il avait une envie pressante.

De nouveau, Roberta a levé son .38, mais cette fois sans aucune nonchalance. Elle l'a braqué directement sur la tête de Bubba, avant de

fermer l'œil gauche et d'armer le chien.

Sous la lumière crue, les contours de leurs silhouettes au milieu de cette cuisine paraissaient prendre encore plus de relief ; vu leur taille, ils avaient tous les deux l'air d'un truc qu'on s'imaginait plus facilement escalader avec une corde et des pitons que mettre au monde.

J'ai sorti mon .45 du holster sur mes reins, je l'ai dissimulé derrière ma jambe gauche et j'ai ôté le cran de sûreté.

– Deux cent vingt, a continué Bubba, tandis que Roberta faisait encore un pas vers lui. Deux cent trente, deux cent quarante, hé vieux, descends-moi donc cette salope, s'te plaît, deux cent cinquante, deux cent soixante...

Roberta Trett s'est immobilisée, puis elle a incliné la tête comme si elle n'était pas sûre d'avoir bien entendu. De toute évidence, elle était dépassée par la situation, incapable d'analyser ses différentes options. Et de toute évidence aussi, l'expérience était totalement inédite pour elle.

À mon avis, on ne l'avait jamais ignorée de toute sa vie.

– Monsieur Miller, je vous demande d'arrêter de compter.

Elle a tendu le bras jusqu'à le raidir au maximum. Sur l'acier noir, ses jointures ont blanchi.

– ... trois cent, trois cent dix, trois cent vingt, j'ai dit : descends-moi cette salope, trois cent trente...

Cette fois, elle ne pouvait plus en douter. Un tremblement l'a saisie au niveau du poignet, faisant tressauter le revolver dans sa main.

– Posez cette arme, madame, ai-je ordonné.

Ses yeux ont roulé vers la droite, et elle s'est rendu compte que je n'avais pas bougé, que je ne la menaçais d'aucune manière. Mais là-dessus, elle a remarqué aussi qu'elle ne voyait pas ma main droite, et c'est alors que de mon pouce j'ai armé le chien de mon .45. Dans cette pièce d'une clarté aveuglante, où le seul son perceptible était le grésillement des néons, le bruit a retenti avec autant de force que la détonation elle-même.

– ... quatre cent cinquante, soixante, soixante-dix...

Roberta a lancé un bref regard à son époux par-dessus l'épaule de Bubba. Le .38 a tressauté de plus belle.

Quelque part dans la maison, j'ai entendu une porte s'ouvrir puis se refermer très vite. Sans doute au bout du long couloir qui divisait le pavillon.

Les yeux de Roberta ont filé vers la gauche, avant de se poser de nouveau sur Leon.

– Dites-lui d'arrêter, a gémi ce dernier. Dites-lui d'arrêter de compter. C'est insupportable.

– ... six cent, a déclaré Bubba d'une voix plus forte. Six cent dix, vingt, vingt-cinq – tiens, y a plus de billets de cinq –, six cent trente...

Des pas légers ont résonné dans le corridor. Roberta s'est raidie.

– Arrêtez, a supplié Leon. Arrêtez tout de suite.

Un individu encore plus petit que lui s'est figé après avoir franchi le seuil. Alors que ses yeux bruns s'écarquillaient de stupeur en nous voyant, j'ai retiré mon .45 de derrière ma jambe pour le pointer droit sur son front.

Il avait le torse si creusé qu'il semblait presque inversé, mais si son sternum et sa cage thoracique s'incurvaient vers l'intérieur, son estomac en revanche saillait comme celui d'un pygmée. Son œil droit, affligé d'un léger strabisme, ne cessait de se détacher de nous, de dériver telle une embarcation dans la tempête. De fines griffures rouges marbraient son sein droit.

Pour tout vêtement, il ne portait qu'une serviette éponge bleue, et sa peau luisait de sueur.

– Retourne dans ta chambre, Corwin, a ordonné Roberta.

Corwin Earle. Il avait donc trouvé sa famille, finalement.

– Non, Corwin va rester encore un peu avec nous, ai-je déclaré en amenant le canon de mon pistolet juste devant son œil normal.

Les bras collés aux flancs, le nouveau venu a hoché docilement la tête.

Tous les regards, sauf le mien, ont ensuite convergé vers Bubba.

– Deux mille ! a-t-il croassé, avant de brandir la liasse de billets dans sa main.

– On est donc bien d'accord, vous avez été dédommagé comme convenu, a dit Roberta Trett d'une voix aussi tremblante que le revolver entre ses doigts. À présent, veuillez respecter les termes du marché, monsieur Miller. Remettez-nous les chargeurs.

– Donnez-les-nous, donnez-les-nous ! a piaillé Leon.

Bubba l'a gratifié d'un regard froid.

Corwin Earle a reculé d'un pas.

– Oh, non, ai-je déclaré.

Il a dégluti avec peine. J'ai indiqué avec mon pistolet un point devant lui, et il a suivi le mouvement.

Un petit rire a échappé à Bubba. Un léger *hé-hé-hé* qui a suffi à provoquer une crispation dans la nuque de Roberta Trett.

– Les chargeurs, a-t-il fait d'un air songeur. (Quand il s'est tourné vers Roberta, il a paru découvrir le .38 qu'elle lui agitait sous le nez.) Mais bien sûr...

Il a rapproché les lèvres pour souffler un baiser dans sa direction. Elle a cillé en s'écartant comme si elle risquait d'être empoisonnée.

Bubba a feint de plonger la main dans la poche de son trench, mais à la dernière seconde son bras s'est relevé d'un coup.

– Hé ! s'est écrié Leon.

Sa femme a sursauté violemment lorsque Bubba lui a frappé le poignet ; le .38 a jailli de sa main, survolé l'évier et poursuivi sa course folle vers le plan de travail.

Tout le monde, à l'exception de Bubba, a plongé vers le sol.

Et puis, le revolver a heurté le mur au-dessus du plan de travail, et sous l'impact le coup de feu est parti.

La balle a creusé un trou dans le Formica de mauvaise qualité derrière l'évier, avant de s'enfoncer dans le mur à côté de la fenêtre près de laquelle s'était réfugié Leon.

L'arme est retombée sur le plan de travail avec un claquement sec, le canon a encore tourné, et enfin il s'est immobilisé devant l'égouttoir poussiéreux.

– Ouais, cool, a commenté Bubba en examinant le trou dans la cloison.

Nous nous sommes tous redressés, sauf Leon. Assis par terre, il avait placé une main sur son cœur, et en découvrant la dureté que reflétaient maintenant ses yeux délavés, j'ai compris qu'il était beaucoup moins fragile que son petit numéro larmoyant avec Bubba ne l'avait laissé supposer. C'était juste un masque, un rôle qu'il avait endossé pour endormir notre méfiance ; mais à présent, il ne jouait plus. Son regard fixé sur Bubba était chargé de haine pure.

Après avoir tranquillement empoché la seconde liasse, celui-ci s'est approché de Roberta. Parvenu devant elle, il a tapé du pied par terre jusqu'au moment où elle a enfin levé la tête vers lui.

– Z'aviez un flingue braqué sur moi, Xena la Grande.

Lorsque Bubba a passé une main sur sa mâchoire, le crissement de sa barbe naissante sous sa paume calleuse a paru remplir la cuisine tout entière.

Roberta a placé ses poings sur ses hanches.

Bubba lui a souri gentiment.

– Vous croyez que je devrais vous tuer ? a-t-il demandé d'une voix douce.

Elle a fait non de la tête.

– Z'en êtes sûre ?

Cette fois, elle a opiné avec beaucoup de conviction.

– N'empêche, vous le braquiez quand même sur moi, ce flingue.

De nouveau, elle a acquiescé. Ensuite, elle a tenté de parler, mais seul un gargouillis est sorti de sa bouche.

– Comment ? a lancé Bubba.

Elle a avalé.

– Désolée, monsieur Miller.

– Ah.

À son tour, Bubba a opiné.

Mais quand il m'a adressé un clin d'œil, j'ai reconnu dans ses prunelles cette lueur verte dansante, furieuse, que j'avais déjà eu l'occasion de voir, celle révélant qu'il était capable de tout, à présent. De tout.

Prenant appui sur la table, Leon s'est redressé derrière lui.

– Écoute-moi bien, l'avorton, l'a averti Bubba, le regard toujours fixé sur Roberta. T'essaies d'atteindre ce Charter vingt-deux collé sous la

table, et je m'en sers pour t'exploser les couilles.

Leon a laissé retomber sa main.

La sueur dégoulinait des cheveux de Corwin, qui a battu des cils pour chasser les gouttes coulant de son front, avant de placer sa paume sur l'encadrement de la porte pour maintenir son équilibre.

Bubba s'est approché de moi et, tout en surveillant les autres, il m'a chuchoté à l'oreille :

– Y sont armés jusqu'aux dents, ces cons. Va falloir qu'on se magne pour sortir. Pigé ?

J'ai acquiescé.

Au moment où il retournait vers Roberta, j'ai vu Leon regarder la table, puis le placard, puis le lave-vaisselle dont la porte rouillée, maculée de crasse, laissait supposer qu'il n'avait pas lavé une assiette depuis l'époque où j'étais au lycée.

J'ai surpris Corwin Earle en train de faire la même chose ; lorsque ses yeux ont croisé ceux de Leon, la peur les a désertés.

Bubba avait parfaitement jugé la situation, je devais bien le reconnaître. Nous nous retrouvions tous les deux en plein milieu de Tombstone. Si nous baissions la garde ne serait-ce qu'une fraction de seconde, les Trett et Corwin Earle se rueraient sur leurs armes pour nous donner leur propre version de *OK Corral*.

– S'il vous plaît, a dit Roberta Trett à Bubba. Partez.

– Et les chargeurs ? a-t-il rétorqué. Vous les vouliez, non ? Ça vous intéresse plus ?

– Je...

Du bout des doigts, il lui a effleuré le menton.

– Oui ou non ?

Elle a fermé les yeux.

– Oui.

– Ben, je regrette, mais c'est pas possible, a répondu Bubba. Faut que je file.

Il a incliné la tête vers moi, puis s'est dirigé vers la porte.

À son passage, Corwin s'est plaqué contre le mur. J'ai reculé en gardant en joue les occupants de la pièce. En voyant les yeux de Leon Trett flamboyer de colère, j'ai su qu'ils allaient s'élancer à notre poursuite.

Agrippant Corwin Earle par la nuque, je l'ai propulsé au centre de la cuisine, près de Roberta. Ensuite, je me suis tourné vers Leon.

– Si tu bouges, je te descends, l'ai-je prévenu.

Quand il a repris la parole, il n'y avait plus trace dans ses intonations du petit gosse geignard. Il s'est exprimé d'une voix sourde, légèrement rauque, froide comme la pierre.

– T'es pas encore arrivé dehors, mon garçon. Ça fait loin.

Je suis sorti dans le couloir, mon arme toujours braquée sur la cuisine. Bubba, à quelques pas de moi, sifflotait.

– À ton avis, faut qu'on détaille ? ai-je chuchoté du coin des lèvres.

Il a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Mouais, ça vaudrait mieux.

Sur ce, il a chargé tel un hussard napoléonien, martelant de ses rangers le vieux plancher, ponctuant sa course d'un rire dément – un *Ha-ha-ha* assourdissant qui semblait faire trembler la maison tout entière.

Laissant enfin retomber mon bras, je me suis précipité à sa suite. J'avais l'impression que le couloir et le salon plongés dans la pénombre tanguaient tandis que je me ruais à mon tour vers l'entrée.

Derrière moi, je les ai entendus s'agiter dans la cuisine et ouvrir la porte du lave-vaisselle, dont les charnières ont grincé.

Bubba ne s'est pas arrêté pour tirer la porte moustiquaire dressée entre nous et la liberté ; il a foncé droit dedans, arrachant l'encadrement sous l'impact, ignorant le fin grillage vert qui lui enveloppait la tête comme un voile.

Au moment d'atteindre le seuil, j'ai risqué un coup d'œil derrière moi. Déjà, Leon Trett déboulait dans le couloir sombre, le bras tendu. J'ai dirigé mon pistolet vers lui, mais j'étais dehors, à présent, et nous sommes restés quelques instants face à face, nos armes pointées l'un vers l'autre.

Enfin, il a baissé la sienne en remuant la tête.

– Une autre fois, mon garçon ! a-t-il lancé.

– C'est ça.

Derrière moi, sur la pelouse, Bubba faisait un raffut de tous les diables en même temps qu'il se débarrassait des morceaux de porte dont il était couvert et éclatait de son rire dément.

– Ha, ha, ha ! C'est moi Conan ! a-t-il crié, les bras largement écartés. Grand chasseur de méchants gnomes ! Y a personne qu'ose affronter ma bravoure et ma force ! Ha, ha, ha !

Je l'ai rejoint, et nous avons couru jusqu'à sa Hummer. Le temps qu'il s'installe au volant et déverrouille la portière de mon côté, j'ai gardé mon pistolet braqué vers la maison en le serrant à deux mains. Mais je n'ai décelé aucun mouvement de ce côté-là.

Enfin, j'ai grimpé à mon tour dans le gros véhicule carré, et Bubba a démarré avant même que j'aie refermé la portière.

– Pourquoi tu leur as pas filé les chargeurs ? ai-je demandé après qu'il eut mis une bonne distance entre les Trett et nous.

Il n'a même pas freiné à l'approche d'un panneau de stop.

– Y m'ont énervé, et en plus, y z'ont embrouillé mes calculs.

– C'est tout ? C'est pour ça que tu les as conservés ?

Bubba a froncé les sourcils.

– Je supporte pas qu'on m'empêche de compter. Ça me rend dingue.

– À propos, ai-je repris au moment où il négociait un virage, c'était quoi cette histoire de gnomes ?

- Hein ?
- Y a pas de méchants gnomes dans *Conan le Barbare*.
- T'es sûr ?
- Presque.
- Mince.
- Désolé.
- Pourquoi faut toujours que tu gâches tout, Patrick ? Merde, à la fin, t'es vraiment pas marrant.

– Ange ! ai-je appelé au moment où Bubba et moi déboulions dans l'appartement.

Elle a passé la tête hors de la minuscule chambre où elle travaillait.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– T'as suivi de près l'affaire Pietro, non ?

Un bref éclair de souffrance a traversé ses yeux.

– Mouais.

– Viens dans le salon, l'ai-je pressée en l'entraînant à ma suite. Vite, dépêche-toi.

Elle m'a regardé, puis elle a regardé Bubba qui se balançait d'avant en arrière, une bulle de chewing-gum rose grossissant entre ses épaisses lèvres molles.

– Vous avez bu quoi, tous les deux ?

– Rien, ai-je affirmé. Allez, dépêche-toi.

Après avoir éclairé le salon, nous lui avons raconté notre expédition chez les Trett.

– Vous êtes vraiment dingues, a-t-elle observé à la fin de notre récit. Deux graines de fêlés qui ont décidé d'aller faire joujou avec la famille Tarée.

– O.K., O.K., ai-je marmonné. Mais dis-moi, Ange, comment était habillé Samuel Pietro quand il a disparu ?

Angie s'est calée dans son fauteuil.

– Un jean, un sweat-shirt rouge sur un T-shirt blanc, une parka rouge et bleu, des moufles noires et des baskets montantes. (Elle a plissé les yeux.) Et après ?

– C'est tout ? a demandé Bubba.

– Oui, a-t-elle répondu avec un haussement d'épaules. Et aussi une casquette des Red Sox.

J'ai tourné la tête vers Bubba, qui a opiné, puis levé les mains.

– Je peux pas y retourner, mon vieux. C'est mes flingues qui sont là-bas.

– Pas de problème, ai-je déclaré. On va téléphoner à Poole et à Broussard.

– D'accord, mais pourquoi ? a interrogé Angie.

– Donc, vous avez vu Trett coiffé d'une casquette des Red Sox ? a lancé Poole, assis en face de nous dans un café de la chaîne Wollaston.

J'ai approuvé d'un signe de tête.

– Laquelle casquette était beaucoup trop petite pour lui, ai-je souligné.

– Et vous en avez conclu qu'elle appartenait à Samuel Pietro.

De nouveau, j'ai acquiescé.

Broussard s'est adressé à Angie.

– Vous les croyez ?

Elle a allumé une cigarette.

– Sur un plan pratique, tout colle. Les Trett habitent Germantown, juste en face de Weymouth, à trois ou quatre kilomètres seulement de Natasket Beach et de l'aire de jeux où se trouvait Samuel Pietro avant de disparaître. De plus, les carrières ne sont pas très éloignées non plus...

– Oh, je vous en prie ! (Broussard a écrasé dans sa main un paquet de cigarettes vide qu'il a ensuite jeté sur la table.) Vous en revenez encore à Amanda McCready ? Parce que Leon Trett vit à une dizaine de kilomètres de Granite Rail, ça signifie forcément qu'il a tué la gamine ? Vous voulez rire !

Il a échangé un coup d'œil avec Poole et tous deux ont remué la tête d'un air sceptique.

– Hé, c'est vous qui nous avez montré les photos des Trett et de Corwin Earle ! s'est défendue Angie. Vous vous rappelez ? Vous nous avez dit que Corwin Earle projetait d'enlever des gosses pour les offrir à ses amis. Vous nous avez conseillé d'ouvrir l'œil. Pas vrai, inspecteur Broussard ?

– Agent Broussard, a-t-il corrigé. Je ne suis plus inspecteur, maintenant.

– Eh bien, a-t-elle répliqué, si on se pointe chez les Trett pour en savoir un peu plus, vous récupérerez peut-être votre grade.

La maison des Trett se dressait à une dizaine de mètres de la route, au milieu d'une étendue d'herbes folles. Derrière le rideau de pluie nuancé d'ambre par l'éclairage municipal, le modeste pavillon blanc paraissait granuleux, maculé de traînées crasseuses comme si d'immenses doigts sales s'en étaient donné à cœur joie sur la façade. Près du soubassement, cependant, quelqu'un avait aménagé un petit coin de jardin où certaines fleurs étaient en bouton et d'autres déjà épanouies. Cette vision aurait dû susciter l'admiration, et pourtant c'était troublant de découvrir dans l'ombre d'une construction aussi décrépite et sale des plates-bandes de crocus violets, de perce-neige blancs, de tulipes rouge vif et de forsythia jaune pâle manifestement entretenues avec le plus grand soin.

Roberta Trett, me suis-je souvenu, avait été fleuriste – et douée dans

son domaine, à l'évidence, puisqu'elle avait réussi malgré les rigueurs de l'hiver à faire jaillir des couleurs de la terre durcie. Mais je ne parvenais pas à imaginer la femme massive qui, la veille, avait braqué son .38 sur la tête de Bubba, puis armé le chien, capable d'assez de délicatesse et de douceur pour donner naissance à des végétaux d'une telle beauté, d'une telle fragilité.

La maison comportait un étage et toutes les fenêtres du haut donnant sur la rue étaient obturées par des planches peintes en noir. Dessous, les bardeaux étaient fendus ou complètement détruits, de sorte que la partie supérieure de la façade évoquait un visage triangulaire aux yeux sombres qui grimaçait un sourire exposant des dents ébréchées ou cassées.

Fleurs ou pas, il en émanait toujours, comme je l'avais ressenti la veille au soir, une impression de décomposition aussi perceptible qu'une odeur nauséabonde.

Une haute clôture hérissée de barbelés séparait de ses voisines la propriété des Trett. À gauche et à droite, celle-ci avait vue sur deux jardins envahis par les mauvaises herbes et deux pavillons abandonnés.

– Il n'y a pas moyen d'entrer autrement que par la porte, a observé Angie.

– On dirait bien, oui, a confirmé Poole.

La porte moustiquaire démolie par Bubba gisait en tas sur l'herbe, et c'était maintenant la porte principale, un battant de bois blanc fissuré en son centre, qui fermait la maison. Peu de gens devaient oser s'aventurer dans cette partie de la rue, déserte et totalement silencieuse, ai-je pensé. Depuis notre arrivée, une seule voiture nous avait doublés.

La portière arrière de notre Crown Victoria s'est ouverte, puis Broussard s'est glissé sur la banquette près de Poole, secouant la tête, éclaboussant de gouttelettes le menton et les tempes de son collègue.

– Tu te prends pour un chien, maintenant ? a grogné celui-ci en s'essuyant le visage.

Broussard a souri.

– Je suis trempé.

– Ça, j'avais remarqué. (Poole a retiré un mouchoir de sa poche de poitrine.) Je répète : tu te prends pour un chien, maintenant ?

– *Ouah, ouah.* (Broussard a encore secoué la tête.) Bon, la porte de derrière se trouve bien à l'endroit indiqué par Kenzie. À peu près en face de l'entrée. Y a une fenêtre en haut orientée au sud, une autre orientée à l'ouest et une troisième derrière. Toutes obturées. Celles du rez-de-chaussée sont masquées par d'épais rideaux. J'ai aussi remarqué deux vantaux métalliques verrouillés à environ trois mètres de la porte à l'arrière ; ils doivent permettre d'accéder à la cave, je suppose.

– Vous avez décelé des signes de vie à l'intérieur ? a questionné Angie.

– Impossible, avec les rideaux.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ? ai-je demandé.

Broussard a saisi le mouchoir de son collègue pour s'essuyer à son tour, puis il le lui a réexpédié sur les genoux. Poole a contemplé un instant le carré de tissu d'un air à la fois stupéfait et dégoûté.

– Qu'est-ce qu'on fait ? a répété Broussard en haussant les sourcils. Vous, rien du tout. Vous êtes des civils. Si vous posez le pied dans ce jardin ou si vous alertez Trett d'une manière ou d'une autre, je vous arrête illico. Avec mon ex et futur partenaire, on va s'approcher de cette maison, frapper à la porte et voir si M. Trett et sa femme ont envie de tailler une bavette. Au cas où ils nous enverraient promener, on s'en ira bien sagement et on appellera en renfort les flics de Quincy.

– Pourquoi ne pas les prévenir tout de suite ? a suggéré Angie.

Les deux policiers se sont regardés, avant de lui jeter un coup d'œil consterné.

– Oh, ça va ! Pardon d'être aussi débile, a-t-elle déclaré avec humeur.

Un sourire est apparu sur les lèvres de Broussard.

– On ne demande pas de renfort sans motif valable, mademoiselle Gennaro.

– Et vous en aurez un quand vous aurez frappé à la porte, c'est ça ?

– Au cas où l'un d'eux serait assez con pour l'ouvrir, oui, a décrété Poole.

– Pourquoi ? suis-je intervenu. Vous croyez vraiment que du seuil vous verrez Samuel Pietro brandir dans le couloir à l'intérieur un écriteau marqué « À l'aide ! » ?

Poole a haussé les épaules.

– Vous seriez étonné de tout ce qu'on peut entendre par une porte entrebâillée, monsieur Kenzie. Tenez, j'ai même connu des flics qui ont confondu le sifflement d'une théière avec les cris d'un gosse. Bien sûr, c'est dommage que les portes aient dû être ouvertes à coups de pied, le mobilier saccagé et les habitants malmenés à cause d'une telle méprise, mais tout ça reste dans le domaine du motif d'intervention valable.

– Le système judiciaire n'est pas parfait, a enchaîné Broussard en levant les mains, mais on essaie de faire avec.

Son collègue a sorti de sa poche une pièce de vingt-cinq *cents* qu'il a posée sur l'ongle de son pouce avant de pousser Broussard du coude.

– Choisis.

– Quelle porte ? s'est enquis Broussard.

– Statistiquement, celle de devant concentre plus de coups de feu, a précisé Poole.

– Exact, a convenu son équipier en scrutant la maison sous la pluie.

– D'un autre côté, on sait tous les deux que ça va être long pour atteindre la porte de derrière.

– Et qu'il va falloir progresser à découvert.

Poole a opiné.

– Bon, le perdant passe par-derrière.

– Pourquoi ne pas vous approcher ensemble de l'entrée ? ai-je demandé.

L'aîné des deux policiers a levé les yeux au ciel.

– Parce qu'ils sont au moins trois là-dedans, monsieur Kenzie.

– Et qu'il vaut mieux diviser pour régner, a renchéri Broussard.

– Qu'est-ce que vous faites de tous ces flingues ? a lancé Angie.

– Ceux que votre mystérieux contact aurait aperçus ? s'est renseigné Poole.

J'ai acquiescé de la tête.

– C'est ça, ai-je répondu. Des Calico M-110, à ce qu'il lui a semblé.

– Sans les munitions, si j'ai bien compris.

– Hier soir, ils n'en avaient pas, ai-je admis. Mais ils ont peut-être eu le temps d'aller s'approvisionner ailleurs, durant ces seize dernières heures ?

– Auquel cas, a reconnu Poole, ils ont une grosse puissance de feu.

– Bon, on avisera le moment venu. (Broussard s'est tourné vers Poole.)
Le coup de la pièce de monnaie, ça ne me réussit jamais.

– Qui sait, t'auras peut-être de la chance, cette fois-ci ?

Un soupir a échappé à Broussard.

– O.K. Face.

Poole a lancé la pièce, qui s'est élevée dans la pénombre de l'habacle, avant d'accrocher un reflet ambré visible malgré la pluie et de briller une fraction de seconde comme de l'or espagnol. Elle est retombée dans la paume de l'inspecteur, qui l'a aussitôt plaquée sur le dos de sa main.

Après y avoir jeté un coup d'œil, Broussard a grimacé.

– On prend les deux meilleurs résultats sur trois ? a-t-il demandé.

Son collègue a fait non de la tête en empochant la pièce.

– Je passe par-devant, toi par-derrrière.

Broussard s'est adossé à la banquette, et pendant une bonne minute personne n'a soufflé mot. Nous nous sommes bornés à contempler le petit pavillon crasseux à travers les rideaux de pluie. Ce n'était qu'une espèce de boîte, à vrai dire, dont le perron affaissé, les bardeaux manquants et les fenêtres aveugles évoquaient irrésistiblement la ruine, la dégradation, la pourriture.

En le regardant, il était impossible d'imaginer des gens s'aimer dans cette bicoque, des enfants s'amuser dans ce jardin, des rires monter vers cette charpente.

– On emporte les fusils ? a enfin repris Broussard.

– Mouais, a répondu Poole. On va se la jouer western, partenaire.

Déjà, Broussard attrapait la poignée.

– Je ne voudrais pas gâcher votre numéro à la John Wayne, est intervenue Angie, mais vous ne croyez pas que des fusils vont éveiller les soupçons des Trett si vous êtes soi-disant là seulement pour leur poser quelques questions ?

– Ils ne les verront pas, a expliqué Broussard en poussant la portière.

C'est pour ça que Dieu a créé les imperméables.

Une fois sorti de voiture, il a traversé la route pour aller ouvrir le coffre de la Taurus. Les deux hommes l'avaient garée près d'un arbre sans doute aussi vieux que la ville ; immense, tout tordu, avec des racines ayant crevé le trottoir autour du tronc, il masquait le véhicule, ainsi que Broussard, à la vue des Trett.

– Bon, c'est parti, a murmuré Poole sur la banquette arrière.

Broussard a retiré de la malle un imperméable qu'il a enfilé. J'ai pivoté vers notre passager.

– Si ça tourne mal, servez-vous de vos portables pour appeler le 911. (Il s'est penché en brandissant l'index devant nous.) Mais vous ne bougez de ce véhicule sous aucun prétexte, compris ?

– Compris, ai-je déclaré.

– Mademoiselle Gennaro ?

Elle a opiné.

– Parfait.

À son tour, l'inspecteur est sorti sous la pluie.

Il a traversé lui aussi la route pour rejoindre son collègue à l'arrière de la Taurus. Il a glissé quelques mots à Broussard ; celui-ci a hoché la tête et regardé dans notre direction en glissant un fusil sous un des pans de son imperméable.

– Des vrais cow-boys, a murmuré Angie.

– C'est peut-être pour Broussard la chance de redevenir inspecteur. Alors, évidemment, il est tout excité.

– Un peu trop, tu ne trouves pas ?

C'était comme si Broussard avait lu sur nos lèvres. Il nous a souri à travers les filets d'eau dégoulinant le long de nos vitres, puis il a haussé les épaules. Ensuite, il a parlé à l'oreille de Poole. Ce dernier lui a tapoté le dos et Broussard s'est éloigné de la Taurus sous les rafales de pluie, avant de pénétrer dans le jardin des Trett par l'est et de se frayer tranquillement un chemin parmi les herbes folles jusqu'à l'arrière du pavillon.

De son côté, après avoir refermé le coffre, Poole a tiré sur les pans de son imperméable afin de dissimuler son fusil. Celui-ci était logé entre son bras droit et son torse. Le policier tenait également son Glock de la main gauche, derrière son dos, quand il s'est dirigé vers la maison, les yeux fixés sur les fenêtres condamnées.

– Hé, t'as vu ? a soudain lancé Angie.

– Quoi ?

– La fenêtre à gauche de la porte d'entrée. J'ai l'impression que le rideau a bougé.

– T'es sûre ?

– J'ai dit : « J'ai l'impression », a-t-elle répondu en retirant de son sac son téléphone portable, qu'elle a placé sur ses genoux.

Poole approchait maintenant du perron. Il a soulevé le pied gauche pour aborder la première marche, et à ce moment-là il a dû remarquer un truc déplaisant, parce qu'il a aussitôt tendu la jambe par-dessus ladite marche pour prendre appui sur la seconde et grimper le petit escalier.

La plate-forme qu'il a atteinte se creusait en son milieu. Poole, immobile sur la véranda, penchait sensiblement vers la gauche tandis que la pluie s'écoulait entre ses pieds dans la rigole formée par l'enfoncement.

Il a observé un moment la fenêtre à gauche de la porte, puis celle de droite.

J'ai ouvert la boîte à gants pour récupérer mon .45.

Angie a elle-même attrapé son .38, dont elle a vérifié le barillet avant de le remettre en place.

Enfin, Poole s'est avancé vers la porte et, levant la main qui serrait le Glock, il a cogné contre le battant avant de reculer. Il a jeté un coup d'œil d'un côté, de l'autre, avant de se concentrer sur le panneau de bois blanc. De nouveau, il a frappé.

La pluie tombait presque sans bruit, en fins rideaux obliques, et hormis le gémissement aigu du vent, la rue autour de nous était toujours silencieuse.

Au bout de quelques instants, Poole a tourné la poignée. Sans résultat. Il a frappé une troisième fois.

Une voiture nous a doublés – un break Volvo beige transportant des bicyclettes sur la galerie, conduit par une femme courbée sur le volant, un bandeau pêche lui ceignant le front, le visage crispé par la nervosité. Nous avons vu les feux arrière s'allumer au niveau du stop une centaine de mètres plus loin ; ensuite, la voiture a bifurqué vers la gauche et nous l'avons perdue de vue.

Un coup de fusil à l'arrière de la maison, suivi par un fracas de verre brisé, a brusquement couvert les hurlements du vent. Un piaillage strident, pareil au couinement de freins usés, a résonné parmi les chuchotements de la pluie.

Poole nous a lancé un bref regard par-dessus son épaule, puis il a levé une jambe dans l'intention manifeste de défoncer la porte à coups de pied ; au même instant, il a disparu dans un jaillissement d'éclats de bois, de feu et d'explosions de lumière, accompagné par le staccato d'une arme automatique.

La décharge l'a projeté en arrière. Il a heurté la balustrade de la véranda avec tant de force qu'elle s'est tordue sous l'impact comme un bras qui se démet soudain de l'épaule. Le Glock lui a échappé des mains pour atterrir dans le massif de fleurs au bas du perron, et son fusil a dévalé les marches.

Les tirs ont cessé aussi brutalement qu'ils avaient commencé.

Pendant un moment, nous sommes restés pétrifiés dans la voiture, assourdis par le silence résonnant ayant suivi les détonations. Le fusil de

Poole est tombé de la dernière marche, la crosse a atterri dans l'herbe tandis que le canon brillait, noir et humide, sur le ciment au pied de l'escalier. Une forte rafale a balayé la pluie de plus belle, et la petite maison a émis moult plaintes et grincements sous les assauts du vent qui malmenaient le toit et faisaient trembler les vitres.

J'ai ouvert ma portière et je suis descendu sur la route avant de me ruer vers la maison en prenant soin de rester baissé. Malgré le sifflement du vent à mes oreilles, j'entendais le choc sourd de mes semelles de caoutchouc sur le goudron mouillé et le gravier.

Angie courait près de moi, son portable collé à l'oreille droite et au coin de ses lèvres.

– Policier à terre au 322, Admiral Farragut Road, à Germantown. Je répète : Policier à terre au 322, Admiral Farragut, à Germantown.

Tandis que nous nous engageons sur l'allée conduisant au perron, mes yeux faisaient d'incessants allers et retours entre les fenêtres et la porte. Celle-ci semblait avoir été attaquée par d'énormes bêtes sauvages aux griffes acérées. Le bois était creusé de trous et de profonds sillons à la bordure déchiquetée ; en plusieurs endroits, j'ai aperçu à travers l'intérieur du couloir, de la lumière et des touches de couleur ternes.

Nous venions d'atteindre les marches lorsque les trous en questions ont été masqués par une masse sombre. Aussitôt, j'ai poussé Angie de toutes mes forces, la projetant dans l'herbe, avant de plonger moi-même vers la gauche.

L'univers a paru exploser. Rien ne vous prépare jamais au bruit d'une arme automatique tirant sept coups à la seconde. À travers le bois, la fureur des balles semblait presque humaine ; c'était un déchaînement de folie furieuse, meurtrière.

Poole s'est effondré sur la gauche alors que les projectiles continuaient d'arroser la véranda. En un éclair, j'ai ramassé son fusil, fourré mon .45 dans mon holster et, en appui sur un genou, j'ai fait feu sur la porte qui a vomi un nuage de fumée. Une fois celle-ci dissipée, j'ai découvert au milieu du battant un trou gros comme mon poing. Au moment où je me redressais, j'ai glissé sur l'herbe mouillée et perçu un tintement de verre sur ma gauche.

Sans réfléchir, j'ai pivoté, tiré par-dessus la rambarde dans la fenêtre, fait exploser la vitre et l'encadrement, mis en pièces le rideau sombre.

À l'intérieur, quelqu'un a hurlé.

Les détonations avaient cessé, mais l'écho du coup de fusil et du crépitement de l'arme automatique résonnait toujours dans ma tête.

Angie, agenouillée au pied des marches, grimaçait en maintenant son .38 braqué vers la porte.

– Ça va ? ai-je demandé.

– J'ai la cheville bousillée.

– T'as été touchée par une balle ?

Elle a fait non de la tête, sans quitter des yeux le battant.

– Elle a lâché quand tu m'as poussée, je crois.

À travers ses lèvres entrouvertes, elle a pris une longue inspiration.

– Comment ça, elle a lâché ? Elle s'est brisée, tu veux dire ?

Elle a opiné, avant d'avalier une grande goulée d'air.

Près de nous, Poole a gémi. Un filet de sang rouge vif, ininterrompu, coulait du coin de sa bouche.

– Faut que je le mette à l'abri, ai-je déclaré.

– Vas-y, je te couvre, a répondu Angie.

Après avoir reposé le fusil dans l'herbe humide, je me suis redressé pour saisir la balustrade que Poole avait tordue en la percutant. Le pied calé contre le soubassement de la véranda, j'ai tenté d'arracher la rambarde, et peu à peu j'ai senti céder le bois pourri. Après un dernier effort, j'ai réussi à en emporter une partie. Poole s'est écroulé sur moi, m'entraînant dans sa chute.

Il a encore laissé échapper une plainte en se contorsionnant dans mes bras, et au moment où je me dégageais de sous son corps, j'ai vu bouger le rideau derrière la vitre de droite.

– Angie ! ai-je crié.

Mais déjà, elle s'était retournée. Elle a tiré trois fois dans la vitre et une pluie d'éclats de verre s'est abattue sur la galerie.

Accroupi près des buissons bas le long des fondations, j'ai guetté d'éventuels bruits en provenance de la maison, mais je n'ai plus rien entendu. Brusquement, Poole a été secoué d'un violent spasme, son dos s'est cambré et une fine brume pourpre a jailli de ses lèvres.

Après avoir baissé son arme, Angie a contemplé encore quelques instants les ouvertures dans la façade du pavillon, puis elle a crapahuté à genoux dans notre direction en s'efforçant de ne pas poser au sol sa cheville gauche. J'ai gardé mon .45 pointé au-dessus de sa tête pendant qu'elle progressait laborieusement, et enfin je me suis glissé de l'autre côté de Poole.

Une nouvelle salve de coups de feu a éclaté derrière la maison.

– Broussard...

Poole avait craché le nom de son équipier en agrippant le bras d'Angie, les pieds s'agitant convulsivement sur l'herbe.

Elle m'a regardé.

– Broussard, a-t-il répété juste avant qu'un horrible gargouillis monte de sa gorge et que son dos s'arque une nouvelle fois.

En un tournemain, Angie s'est débarrassée de son sweat-shirt, qu'elle a plaqué sur la fontaine de sang au milieu du torse de Poole.

– Chut, a-t-elle murmuré. (Elle lui a posé une main sur la joue.) Chut...

Celui ou celle qui tirait à l'arrière du pavillon s'était muni d'un gros chargeur. Pendant au moins vingt secondes, j'ai entendu le crépitement

régulier des détonations. Une courte pause a suivi, puis tout a recommencé. J'ignorais s'il s'agissait du Calico ou d'une arme du même genre, mais après tout, peu importait. Une mitraillette reste une mitraillette.

J'ai fermé les yeux une fraction de seconde, avalé un peu de salive pour tenter d'apaiser la douleur de ma gorge desséchée et senti un brusque flot d'adrénaline circuler dans mon sang comme un liquide toxique.

– Patrick ! N'y pense même pas.

Si je la regardais, je le savais, je ne bougerais pas. Or, quelque part à l'arrière de cette maison, Broussard était acculé, ou pire. Samuel Pietro était peut-être à l'intérieur aussi, les balles volant autour de lui comme autant de frelons.

– Patrick ! Non ! a hurlé Angie.

Mais j'avais déjà franchi d'un bond les trois marches du perron et atterri au milieu du creux où se rejoignaient les deux moitiés de la véranda démolie.

La poignée de la porte avait disparu lorsque Poole s'était fait piéger. J'ai ouvert d'un coup de pied le battant, puis tiré à hauteur de poitrine dans le couloir sombre – devant moi, à droite, à gauche – jusqu'à vider mon chargeur, que j'avais déjà remplacé lorsqu'il est tombé sur le sol. Il n'y avait personne, apparemment.

– Demande renfort d'urgence ! criait Angie au téléphone derrière moi. Policier à terre ! Policier à terre !

L'intérieur du pavillon était d'une nuance gris foncé comparable à celle du ciel au-dehors. J'ai remarqué tout de suite les longues traces de sang laissées par un corps se traînant dans le couloir. À l'autre bout, la porte de derrière, trouée par les impacts de balles, penchait vers le sol, la charnière inférieure ayant été détruite par les tirs.

Au milieu du corridor, la piste sanglante bifurquait vers la droite et se perdait par-delà le seuil de la cuisine. Je suis entré dans le salon pour vérifier qu'aucun des occupants ne se dissimulait parmi les ombres, mais je n'ai vu que des éclats de verre sous les fenêtres, des morceaux de bois et de tissu déchiquetés par la mitraille et un vieux canapé vomissant de la bourre et couvert de canettes de bière.

L'arme automatique s'était tue dès mon entrée, et pendant un moment je n'ai entendu que la pluie crachoter sur la véranda derrière moi, le tic-tac d'une horloge quelque part dans la maison et le bruit de mon propre souffle, saccadé et laborieux.

Les lattes du plancher ont craqué lorsque j'ai traversé le salon pour suivre de nouveau les traces de sang dans le couloir. La sueur me dégoulinait sur le visage et me mouillait les mains tandis que mes yeux filaient de la porte tout au fond aux trois autres donnant sur l'étroit passage. Celle de droite, environ trois mètres plus loin, ouvrait sur la cuisine. Celle de gauche déversait une lumière jaune devant moi.

Adossé au mur droit, j'ai progressé centimètre par centimètre jusqu'à avoir une vue partielle de cette pièce. Elle servait de fumoir, apparemment. Deux sièges étaient positionnés de chaque côté d'un bar à vins encastré dans le mur. L'un était le fauteuil inclinable que j'avais distingué dans la pénombre la veille, et l'autre, son jumeau. Le bar à vins occupait le centre de la cloison et l'on avait ôté les vitres censées protéger les étagères. Celles-ci croulaient sous les journaux et les magazines, dont plusieurs piles se dressaient aussi sur le sol près des sièges en cuir. Deux cendriers vieillots en étain, placés sur un support métallique ; étaient disposés près des accoudoirs ; l'un d'eux contenait un cigare à moitié fumé qui se consumait encore. Toujours immobile, j'ai pointé mon arme vers la partie droite de la pièce, à l'affût d'une ombre mouvante, d'un grincement du plancher.

Rien.

J'ai avancé de deux petits pas dans le couloir, avant de me plaquer contre le mur opposé et de braquer mon pistolet à l'entrée de la cuisine.

Sur le carrelage noir et blanc brillaient traînées sanglantes et viscères. Des empreintes de doigts humides, nuancées d'orange vif par les néons, souillaient les placards et le réfrigérateur. Soudain, j'ai vu une ombre dans l'angle droit de la pièce, distingué un souffle saccadé qui n'était pas le mien.

J'ai pris une profonde inspiration, compté jusqu'à trois, bondi de l'autre côté de la porte, constaté en un éclair que le fumoir à ma droite était totalement vide, puis abaissé le canon de mon arme vers Leon Trett assis contre le comptoir de la cuisine, les yeux rivés sur moi.

L'un des Calico M-110 gisait sur le seuil. D'un coup de pied, je l'ai expédié sous la table à ma droite.

Leon m'a regardé approcher, un rictus de souffrance lui déformant les traits. Il s'était rasé ; sa peau imberbe, jaunâtre, luisait d'un éclat malsain comme si elle avait été frottée à la brosse métallique puis huilée ; elle ressemblait à une matière que l'on pourrait aisément détacher de l'os à la petite cuillère. Sans la barbe, son visage paraissait plus long qu'il ne m'était apparu la veille, et ses joues étaient tellement creusées que sa bouche formait un ovale permanent.

Son bras gauche pendait à côté de lui, désormais inutile ; de son biceps s'écoulait un flot de sang foncé. Avec son bras droit, plaqué en travers de son abdomen, il s'efforçait de retenir ses intestins. Son pantalon fauve était trempé de son propre sang.

– Z'êtes venu m'apporter mes chargeurs ?

J'ai fait non de la tête.

– Je me suis débrouillé pour en trouver ce matin.

J'ai haussé les épaules.

– Qui êtes-vous ? a-t-il demandé d'une voix douce, le sourcil droit arqué.

– Couchez-vous par terre.

Il a émis un grognement.

– Dites, mon garçon, vous voyez pas que j'essaie de garder mes tripes, là ? Comment voulez-vous que je bouge sans qu'elles se défilent ?

– C'est pas mon problème. Couchez-vous par terre.

Sa mâchoire s'est durcie.

– Non.

– Couchez-vous, bordel !

– Non, a-t-il répété.

– Maintenant, Leon.

– Je vous emmerde. Tirez-moi une balle dans le crâne si ça vous chante.

– Leon...

Ses yeux sont partis vers la gauche un bref instant et sa mâchoire crispée s'est légèrement détendue.

– Allons, un peu de pitié, mon garçon. Soyez chic...

J'ai vu ses yeux bouger une nouvelle fois, deviné l'ébauche d'un sourire sur ses lèvres, et brusquement je me suis laissé tomber à genoux au moment même où Roberta Trett déchargeait son M-110 à l'endroit où je me tenais une fraction de seconde plus tôt, emportant d'une rafale la tête de son mari.

Un hurlement d'horreur et de stupeur est monté de sa gorge quand le visage de Leon a explosé comme un ballon piqué par une aiguille. Le temps de rouler sur le dos, et j'ai tiré une fois ; la balle l'a atteinte au niveau de la hanche droite et projetée dans un angle de la cuisine.

Mais déjà elle pivotait vers moi, la masse imposante de sa tignasse grise lui balayant la figure, et malheureusement le M-110 accompagnait son mouvement. Son doigt mouillé de sueur glissait sans arrêt sur la détente, et de sa main libre elle recouvrait la blessure de sa hanche tandis que ses yeux restaient rivés sur le corps décapité de son mari. En voyant le canon s'orienter dans ma direction, j'ai compris qu'à tout moment elle risquait d'émerger de son hébétude et de tirer.

J'ai plongé hors de la cuisine, puis roulé vers la droite alors que Roberta Trett achevait sa rotation, le Calico braqué sur moi. Le temps de me relever, et je me suis rué vers la porte du fond, que j'ai vue se rapprocher de plus en plus. Mais soudain, j'ai entendu Roberta s'engager dans le couloir à ma suite.

– T'as tué mon Leon, espèce de salaud ! T'as tué mon Leon !

Un tremblement de terre a paru secouer le couloir tout entier quand elle a pressé la détente.

Sans regarder, j'ai bondi dans la pièce sur ma gauche, pour découvrir, mais trop tard, qu'il s'agissait en fait d'un escalier.

Mon front s'est écrasé sur la septième ou huitième marche ; la violence du choc contre mes os, pareille à une décharge électrique, a ébranlé mes

dents. Les pas lourds de Roberta martelaient toujours le sol derrière moi.

Elle avait cessé de tirer, ce qui me terrifiait.

Elle me savait piégé.

Une douleur fulgurante m'a traversé le tibia tandis que dans ma précipitation je le cognais contre une autre marche ; j'ai trébuché, repris tant bien que mal mon équilibre et poursuivi mon ascension paniquée. En découvrant une porte métallique au sommet, j'ai pensé : Oh mon Dieu, faites qu'elle soit ouverte !

En contrebas, Roberta a atteint le pied de l'escalier et je me suis élancé vers l'obstacle paume en avant ; il a cédé d'un coup, comme une soudaine bouffée d'oxygène s'engouffrant dans mes poumons.

Mon torse a atterri sur le sol au moment où Roberta déchargeait une nouvelle fois son arme. J'ai roulé sur ma gauche, puis claqué la porte derrière moi ; les balles ont crépité sur le métal comme la grêle sur un toit de tôle ondulée. Le battant massif évoquait la porte blindée d'une chambre froide ou d'une cave, et il était muni de quatre gros verrous. Je les ai poussés l'un après l'autre tandis que les balles continuaient de rebondir de l'autre côté. La porte elle-même était à l'épreuve des balles et les verrous protégés par une épaisse couche d'acier.

– T'as tué mon Leon !

Les tirs avaient cessé et Roberta se lamentait au sommet de l'escalier, laissant échapper des gémissements démentiels si violents, si déchirants, si révélateurs de la prise de conscience brutale d'une solitude totale que malgré moi quelque chose s'est serré dans ma poitrine.

– T'as tué mon Leon ! Tu l'as tué ! Tu vas crever !

Un premier choc sourd a résonné, et dès le second j'ai compris que c'était Roberta en personne qui se jetait sur la porte, se servant de son corps disproportionné comme d'un bédard, encore et encore – *vlam, vlam* –, hurlant, criant et répétant le nom de son mari, déterminée à anéantir la seule barrière entre nous.

Même si j'avais encore mon arme et elle, peut-être pas, je savais qu'au cas où l'obstacle tomberait, elle me mettrait en pièces à mains nues, quel que soit le nombre de balles que je tirerais sur elle.

– Leon ! Leon !

J'ai guetté le hululement des sirènes, le grésillement des talkies-walkies, le bruit de fond d'un mégaphone. La police avait dû arriver, maintenant. Forcément.

C'est alors que je me suis rendu compte d'une chose : je n'entendais rien d'autre que Roberta, et encore, uniquement parce qu'elle se tenait juste de l'autre côté du battant.

La pièce n'était éclairée que par une ampoule nue de quarante watts, et quand je l'ai examinée, j'ai senti une peur glacée déferler en moi avec la violence d'une digue qui se rompt.

Je me trouvais dans une grande chambre donnant sur la rue. Les

fenêtres étaient masquées par d'épaisses planches noires fixées à l'encadrement, et les quarante ou cinquante vis à tête plate qui les maintenaient semblaient me regarder comme autant d'yeux gris argent.

Le plancher nu était jonché de déjections de rongeurs. Des sachets de chips, de Fritos et autres biscuits salés, disséminés près des plinthes, déversaient des tas de miettes écrasées par terre. Trois matelas souillés d'excréments, de sang et de Dieu sait quoi d'autre s'alignaient contre les murs. Ceux-ci étaient recouverts de grandes plaques de mousse grise et de polystyrène comme dans les studios d'enregistrement. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un studio d'enregistrement.

Des pitons avaient été enfoncés dans les murs juste au-dessus des matelas, servant de supports à de petits anneaux où pendaient des menottes. Une corbeille métallique dans l'angle ouest contenait toute une variété de cravaches, de fouets, de godemichés hérissés de piquants et de lanières de cuir. Il régnait dans cette pièce une odeur de chair tellement avilie, tellement salie que la souillure avait dû se propager jusqu'au cœur et empoisonner le cerveau.

Roberta ne cognait plus contre la porte, mais j'entendais toujours ses gémissements assourdis dans l'escalier.

Je me suis dirigé vers la partie est de la chambre où, à en juger par une arête de plâtre et de pous-sière s'élevant toujours du plancher, on avait abattu une cloison pour gagner de la place. Une grosse souris au pelage hirsute m'a filé entre les pieds avant de disparaître dans une ouverture un peu plus à l'est.

Mon pistolet braqué devant moi, j'ai enjambé d'autres sachets de chips, des bulletins du NAMBLA¹, des canettes de bière vides à l'ouverture couverte de moisissures. Des magazines ouverts, imprimés sur un méchant papier glacé, gisaient par terre, montrant des garçons, des filles, des adultes et même des animaux engagés dans une activité que je savais différente du sexe, même si ça y ressemblait de prime abord. Ces photos se sont frayé un chemin de feu jusqu'à mon esprit avant que je puisse me détourner. Ce qu'elles avaient capturé, emprisonné sur la pellicule n'avait rien à voir avec des relations humaines normales. Oh non, elles illustraient seulement la gangrène – celle des esprits, des cœurs et des organes.

Enfin, j'ai atteint l'ouverture dans laquelle la souris s'était engouffrée – un espace étroit sous les combles, où le toit s'inclinait vers les gouttières. Au fond se dressait une petite porte bleue.

Corwin Earle se tenait devant, le dos courbé sous le plafond mansardé, une arbalète à hauteur du visage, la crosse calée contre son épaule. De son œil gauche, il essayait de viser tout en cillant pour chasser la sueur qui lui coulait sur la paupière. Son œil droit a bien tenté de se fixer sur moi, mais chaque fois, comme mû par un ressort, il repartait aussitôt vers la droite. Il a fini par le fermer en calant de nouveau la crosse contre son

épaule. Il était complètement nu. Du sang avait éclaboussé sa poitrine et sa bedaine proéminente. Une impression de défaite et de profonde lassitude émanait de sa triste chair affaissée.

– Les Trett n'osent pas vous confier une mitraillette, Corwin ?

De la tête, il a esquissé un mouvement de dénégation.

– Où est Samuel Pietro ? ai-je demandé.

Il a de nouveau remué la tête, plus lentement cette fois, et fait rouler son épaule pour la soulager du poids de l'arbalète.

J'ai vu la pointe de la flèche osciller légèrement et j'ai aussi remarqué les tremblements qui parcouraient les bras de Corwin Earle.

– Où est Samuel Pietro ? ai-je répété.

Quand il a remué la tête une troisième fois, je lui ai tiré une balle dans le ventre.

Aucun son ne lui a échappé. Il s'est courbé en lâchant l'arbalète, puis il est tombé à genoux avant de rouler en position fœtale, langue pendante, comme un chien.

Après l'avoir enjambé, j'ai poussé la porte bleue avant de pénétrer dans une salle de bains à peine plus grande que des toilettes. J'ai vu une autre fenêtre obturée par du bois noir, un rideau de douche en lambeaux fourré sous le lavabo et du sang partout – sur le carrelage, sur la cuvette des W.-C., formant d'immenses éclaboussures sur les murs comme si on en avait vidé un plein seau contre les cloisons.

Une culotte d'enfant en coton blanc, trempée de sang, était abandonnée dans le lavabo.

Je me suis penché vers la baignoire.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté comme ça, tête basse, bouche entrouverte. J'ai senti un liquide chaud et humide couler sur mes joues – ruisseler, plutôt –, et ce n'est qu'au bout d'une éternité passée à contempler le petit corps dévêtu recroquevillé près de la bonde que j'ai pris conscience de mes larmes.

À peine sorti de la petite pièce, j'ai vu Corwin Earle à genoux, de dos, les bras serrés sur son estomac, essayant de se traîner sur le plancher.

Immobile, j'ai attendu, mon pistolet dirigé sur lui, ses cheveux noirs se dressant de l'autre côté du canon.

Tout en rampant, il émettait une sorte de halètement, de *tchou-tchou-tchou* qui m'a rappelé le bruit d'une locomotive.

Au moment où il atteignait l'arbalète et posait une main sur la crosse, j'ai dit :

– Corwin.

Quand il m'a lancé un regard par-dessus son épaule, il a découvert l'arme pointée sur lui et fermé les yeux. Inclinant la tête, il a néanmoins agrippé l'arbalète de ses doigts ensanglantés.

Je lui ai tiré une balle dans la nuque et j'ai continué d'avancer. Derrière moi, la douille a rebondi sur le plancher et Corwin s'est effondré par terre.

J'ai bifurqué vers la gauche pour rejoindre la porte blindée, dont j'ai actionné les verrous un par un.

– Roberta ? ai-je appelé. Vous êtes toujours là ? Vous m'entendez ? Je vais vous tuer, Roberta.

J'ai fait glisser les derniers verrous, puis j'ai ouvert la porte à la volée et je suis tombé nez à nez avec le canon d'un fusil.

Remy Broussard l'a aussitôt baissé. Entre ses jambes, Roberta Trett gisait à plat ventre sur les marches, un trou rouge foncé de la taille d'une assiette creusé au milieu du dos.

Le policier a placé une main sur la rampe tandis que la sueur inondait son front.

– Y a fallu que je fasse sauter le verrou des vantaux, dehors, pour entrer dans la cave, a-t-il expliqué. Désolé d'avoir autant tardé.

J'ai hoché la tête.

– La voie est dégagée, par ici ?

Il a pris une profonde inspiration en me fixant posément de ses yeux sombres.

– Oui. (Je me suis éclairci la gorge.) Corwin Earle est mort.

– Et Samuel Pietro ?

De nouveau, j'ai hoché la tête.

– Aussi. Enfin, je crois que c'est lui.

J'ai contemplé mon arme qui tressautait au bout de mon bras tremblant ; de fait, mon corps tout entier était secoué de spasmes. J'ai reporté mon attention sur Broussard, conscient des larmes chaudes jaillissant une nouvelle fois de mes yeux.

– C'est difficile à dire, ai-je ajouté juste avant que ma voix ne se brise.

Broussard a opiné. J'ai remarqué qu'il pleurait, lui aussi.

– Dans... dans la cave... a-t-il commencé.

– Quoi ?

– Des squelettes. Deux. Des gosses.

Ma voix m'a paru étrange lorsque j'ai déclaré :

– Je ne sais pas comment réagir.

– Moi non plus, a-t-il répondu.

Le regard rivé sur le cadavre de Roberta Trett, il lui a appuyé la bouche de son fusil contre la nuque, le doigt replié sur la détente.

Je me suis dit qu'il allait lui faire sauter la cervelle.

Au bout d'un moment, il a écarté son arme en soupirant. Il a levé son pied, l'a posé doucement sur la tête de la morte, puis l'a poussée dans l'escalier.

C'est ce que les policiers de Quincy ont découvert en arrivant : le corps massif de Roberta Trett dévalant les marches vers eux et les deux hommes au sommet chialant comme des mômes parce qu'ils ignoraient jusque-là que le monde pouvait se révéler aussi moche.

¹ North American Man/Boy Love Association, sorte de secte politico-pédophile.
(*N.d.T.*).

Il a fallu vingt heures pour confirmer que le corps dans la baignoire était – ou plutôt, avait été – celui de Samuel Pietro. L'œuvre de destruction accomplie au couteau par les Trett et Corwin Earle sur son visage rendait le recours à l'empreinte dentaire indispensable pour l'identification. Gabrielle Pietro était en état de choc depuis qu'un journaliste du *News*, renseigné par son informateur, l'avait appelée avant la police pour solliciter une déclaration suite au décès de son fils.

Cela faisait quarante-cinq minutes que Samuel Pietro était mort quand je l'avais découvert. D'après le légiste, au cours de ses deux semaines de captivité, l'enfant avait été sodomisé à de nombreuses reprises, fouetté sur le dos, les fesses et les jambes, et menotté si étroitement que la chair autour de son poignet droit était entaillée jusqu'à l'os. Durant tout ce temps, on ne l'avait nourri que de chips, de Fritos et de bière.

Moins d'une heure avant notre arrivée, Corwin Earle et l'un des Trett, voire les deux, ou même les trois ensemble – qui le saurait jamais, et de toute façon, quelle importance ? – avaient poignardé le garçonnet en plein cœur puis lui avaient tranché la gorge, sectionnant la carotide.

Je suis resté la matinée et une bonne partie de l'après-midi dans notre petit bureau encombré en haut du clocher de l'église St. Bartholomew, conscient de la masse du bâtiment autour de moi, de ses flèches montant vers le ciel. J'ai regardé par la fenêtre. J'ai essayé de ne pas penser. En proie à des palpitations sourdes dans ma poitrine et ma tête, j'ai avalé tasse de café froid sur tasse de café froid.

La veille au soir, aux urgences de l'hôpital New England Med, Angie s'était fait remettre en place puis plâtrer la cheville. Ce matin, elle avait quitté l'appartement au moment où je me réveillais et pris un taxi pour aller voir son médecin, de façon à ce qu'il puisse vérifier le travail de l'interne et lui préciser combien de temps sa jambe resterait immobilisée.

Après le coup de fil que m'avait passé Broussard pour me donner les détails concernant Samuel Pietro, j'ai abandonné le clocher et descendu l'escalier jusqu'à la chapelle. Là, je me suis assis dans la pénombre sur le premier banc, j'ai humé l'air imprégné de traces d'encens mêlées au parfum des chrysanthèmes, contemplé plusieurs saints figurant sur des

vitreaux et dont les yeux en losange ressemblaient à des pierres précieuses, puis regardé les flammes des petites bougies votives se refléter sur la balustrade d'acajou devant l'autel en me demandant pourquoi on avait autorisé un enfant de huit ans à vivre juste assez longtemps pour connaître toute l'atrocité de l'existence.

J'ai levé la tête vers le Jésus de verre coloré, les bras ouverts au-dessus du tabernacle en or.

– Huit ans, ai-je chuchoté. Expliquez-moi ça.

Je ne peux pas.

Vous ne pouvez pas, ou Vous ne voulez pas ?

Pas de réponse. Dieu n'a pas son pareil pour se fermer comme une huître.

Vous offrez huit ans de vie à un enfant. Vous permettez qu'il soit kidnappé, torturé, affamé et violé pendant quatorze jours – soit plus de trois cent trente heures, dix-neuf mille huit cent minutes interminables –, et puis Vous lui donnez à emporter comme ultime image celle du visage de ces monstres qui lui ont transpercé le cœur, lacéré la figure et ouvert la gorge sur le carrelage d'une salle de bains.

Où veux-tu en venir ?

– Et Vous ? ai-je répliqué d'une voix forte dont l'écho s'est répercuté sur la pierre.

Silence.

– Pourquoi ? ai-je encore chuchoté.

Silence prolongé.

– Il n'y a pas de foutue réponse, hein ?

Ne blasphème pas. Tu es dans un édifice du culte.

À présent, je savais que la voix dans ma tête n'était pas celle de Dieu. C'était sans doute celle de ma mère, ou d'une bonne sœur aujourd'hui défunte, mais je doutais que le Seigneur s'arrête sur ce genre de détails techniques lorsqu'une de ses ouailles se trouvait dans un moment de détresse absolue.

Mais une fois de plus, comment pouvais-je en être sûr ? Peut-être Dieu, s'Il existait, était-Il aussi mesquin et banal que la plupart d'entre nous.

Auquel cas, ce n'était pas un Dieu que je voulais avoir pour guide.

Pourtant, incapable de bouger, je suis resté sur le banc.

Je croyais en Dieu à cause de... De quoi ?

Le talent – celui attribué dès la naissance à Van Gogh, Michael Jordan, Stephen Hawking ou Dylan Thomas, pour ne citer qu'eux – m'avait toujours semblé la preuve de l'existence de Dieu. L'amour aussi.

Bon, d'accord, je crois en Vous. Mais je ne suis pas sûr de Vous aimer.

C'est ton problème.

– Quel bienfait retirer du viol et du meurtre d'un enfant ?

Ne formule pas de questions dont ton cerveau trop limité ne peut

appréhender la réponse.

J'ai regardé encore un moment les flammes des bougies vaciller, inspiré à plusieurs reprises pour m'imprégner de la tranquillité ambiante, puis fermé les yeux en espérant parvenir à la transcendance, la grâce, la sérénité ou n'importe quel état du même genre auquel les bonnes sœurs m'avaient appris à aspirer lorsque le monde devient trop dur à supporter.

Au bout d'environ une minute, j'ai rouvert les yeux. Si je ne suis jamais devenu un bon catholique, c'est sans doute parce que je manque de patience.

Soudain, la porte au fond du bâtiment s'est ouverte, j'ai entendu le claquement des béquilles d'Angie contre la barre de déverrouillage et un « Merde ! » retentissant aussitôt après, puis le battant s'est refermé et elle est apparue au pied de l'escalier qui menait au clocher. Elle m'a remarqué juste avant de s'y engager. Après avoir effectué un demi-tour laborieux, elle m'a regardé longuement avant d'esquisser un sourire.

Elle a descendu comme elle le pouvait les deux marches accédant à la chapelle, longé les confessionnaux et les fonts baptismaux, et enfin elle s'est arrêtée devant mon banc, à côté de la balustrade sur laquelle elle s'est hissée.

– Salut, a-t-elle dit en y appuyant ses béquilles.

– Salut.

Angie a observé un instant la Cène peinte au plafond avant de se concentrer de nouveau sur moi.

– Tu es à l'intérieur de la chapelle et l'église est toujours debout.

– C'est difficile à croire, hein ?

Nous sommes restés silencieux quelques instants. Tête renversée, Angie a examiné de nouveau le plafond ; ensuite, elle s'est absorbée dans la contemplation des détails d'une moulure sur le pilastre le plus proche de nous.

– Alors, quel est le verdict pour ta jambe ?

– Le docteur a parlé de fracture du péroné inférieur gauche.

J'ai souri.

– Ça te plaît comme formule, pas vrai ?

– Quoi ? Péroné inférieur gauche ? (Elle m'a adressé un grand sourire.)

Mouais. J'ai l'impression de me retrouver dans un épisode d'*Urgences*. Après, je vais demander un relevé des signes vitaux et une analyse des gaz du sang.

– Le médecin t'a conseillé de ne pas t'appuyer sur cette jambe, je suppose.

– Exact, mais de toute façon ils disent toujours ça, a-t-elle répondu avec un haussement d'épaules.

– Tu vas garder le plâtre combien de temps ?

– Trois semaines.

– Pas d'aérobic, donc.

Nouveau haussement d'épaules.

– Pas beaucoup de choses, en fait.

J'ai baissé les yeux vers mes chaussures, avant de les relever vers elle.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-elle demandé.

– J'ai tellement mal... À cause de Samuel Pietro. Je n'arrive pas à penser à autre chose. Quand on est allés là-bas avec Bubba, il était encore en vie, tu te rends compte ? Il était enfermé à l'étage, et il... on...

– Vous étiez dans une maison occupée par trois criminels armés jusqu'aux dents et complètement paranos. Vous n'auriez pas pu...

– Son corps, Angie. Il...

– Les flics ont confirmé qu'il s'agissait bien de lui ?

De la tête, j'ai acquiescé.

– Il était tout petit. Tout petit, ai-je murmuré. Nu, poignardé et... Oh, Seigneur...

J'ai essuyé d'un revers de main une larme brûlante, puis renversé la tête en arrière.

– Tu en as parlé à quelqu'un ? a chuchoté Angie.

– À Broussard.

– Comment il prend ça ?

– À peu près aussi bien que moi.

– Aucune nouvelle de Poole ?

– C'est grave, Ange. Les médecins pensent qu'il ne s'en sortira pas.

Sans un mot, elle a baissé les yeux en balançant légèrement dans le vide sa jambe valide.

– Qu'est-ce que tu as vu dans cette salle de bains, Patrick ? Je veux dire, quoi exactement ?

Pour toute réponse, je me suis borné à secouer la tête.

– Hé, c'est moi, Patrick. Je suis capable de le supporter.

– Mais je ne peux pas, Ange. Je ne peux plus. Dès que j'y repense ne serait-ce qu'une seconde, que je revois cette pièce, j'ai envie de mourir. Je ne veux pas continuer comme ça, porter ça en moi toute ma vie. Je veux mourir pour faire disparaître ces images.

Angie s'est laissée glisser jusqu'au sol avec précaution, puis m'a rejoint en prenant appui sur le banc. Je me suis déplacé et elle s'est assise près de moi. Elle a pris mon visage entre ses mains, mais je n'ai pas pu soutenir son regard ; j'étais certain qu'en découvrant la chaleur et l'amour dont il débordait, je me sentirais pour une obscure raison encore plus souillé, encore plus déboussolé.

Elle m'a embrassé le front et les paupières tandis que mes larmes séchaient sur mes joues, puis elle a attiré ma tête contre son épaule et déposé un baiser dans mon cou.

– Je ne sais pas quoi dire, a-t-elle chuchoté.

– Il n'y a rien à dire, Ange.

Je me suis éclairci la gorge avant de la serrer contre moi. Je percevais

les battements de son cœur. Elle représentait pour moi tout ce qu'il y avait de plus beau, de plus juste, de plus merveilleux au monde. Pourtant, j'avais toujours envie de mourir.

Ce soir-là, nous avons essayé de faire l'amour, et au début c'était bien. Marrant, même, à cause du lourd plâtre qui nous compliquait la tâche et des petits rires d'Angie provoqués par les analgésiques. Pourtant, lorsque nous nous sommes retrouvés nus tous les deux dans ma chambre, baignés par le clair de lune derrière la fenêtre, j'ai associé dans ma tête la vision qu'elle m'offrait à l'image figée de Samuel Pietro. Je lui ai effleuré les seins et j'ai vu le ventre flasque de Corwin Earle éclaboussé de gouttes pourpres ; j'ai laissé courir ma langue sur sa gorge et vu les murs maculés de sang, comme si on en avait vidé un plein seau contre les cloisons.

Debout devant cette baignoire, je m'étais retrouvé en état de choc. J'avais tout enregistré, ce qui avait suffi à m'arracher des larmes, mais une partie de mon cerveau, mue par une sorte de réflexe protecteur, s'était fermée ; résultat, je n'avais pas pris la véritable mesure de la scène d'horreur sous mes yeux. C'était atroce, sanglant, insensé – ça, je le savais –, mais les images demeuraient isolées, flottant sur un océan de faïence blanche et de carrelage noir et blanc.

Au cours des trente heures suivantes, mon cerveau avait tout remis en ordre, et j'étais désormais seul dans cette baignoire près du corps nu, torturé et avili de Samuel Pietro. La porte de la pièce étant verrouillée, je n'avais aucun moyen de sortir.

– Qu'est-ce qui cloche ? a demandé Angie.

Je me suis écarté d'elle pour regarder la lune au-dehors.

D'une main chaude, elle m'a caressé le dos.

– Patrick ?

Un cri s'est étouffé dans ma gorge.

– Patrick, s'il te plaît, parle-moi.

Le téléphone a sonné. J'ai décroché aussitôt.

C'était Broussard.

– Comment ça va ?

Au son de sa voix, j'ai senti le soulagement déferler en moi ; j'avais maintenant le sentiment de ne plus être seul.

– Plutôt mal. Et vous ?

– Sacrement mal, si vous voyez ce que je veux dire.

– Je vois, oui, ai-je répondu.

– Je ne peux même pas en discuter avec ma femme, alors que d'habitude je lui raconte tout.

– Je comprends.

– Écoutez, Patrick, je... Enfin, je suis encore en ville. En compagnie d'une bouteille. Ça vous tente de boire un coup avec moi ?

– Mouais.

– Je serai sur l'aire de jeux Ryan. Ça vous convient ?

– Pas de problème.

– O.K., à tout à l'heure.

Il a raccroché, et je me suis tourné vers Angie.

Elle avait remonté le drap sur son corps et s'apprêtait à attraper son paquet de cigarettes sur la table de chevet. Elle a calé le cendrier sur ses jambes, avant d'allumer sa cigarette et de me contempler à travers la fumée.

– C'était Broussard, ai-je expliqué.

Elle a hoché la tête, puis tiré une autre bouffée de sa cigarette.

– Il aimerait qu'on se voie.

– Toi et moi ? a-t-elle demandé en contemplant le cendrier.

– Non, juste moi.

– Tu ferais mieux d'y aller, alors.

Je me suis penché vers elle.

– Ange...

– Inutile de t'excuser, m'a-t-elle interrompu en levant une main. Sauve-toi. (Un sourire aux lèvres, elle a détaillé mon corps nu.) Mais d'abord, habille-toi.

Après avoir ramassé mes vêtements par terre, je les ai enfilés sous le regard attentif d'Angie derrière la fumée de sa cigarette.

Au moment où je quittais la chambre, elle a écrasé le mégot et appelé :

– Patrick.

Aussitôt, j'ai passé la tête dans l'entrebâillement de la porte.

– Quand t'auras envie de te confier, je serai là pour écouter tout ce que tu as à dire. O.K. ?

J'ai opiné.

– Et si tu préfères te taire, ça te regarde. Tu comprends ?

Une nouvelle fois, j'ai opiné.

Lorsqu'elle a reposé le cendrier sur la table de nuit, le drap est tombé, dévoilant son buste.

Durant un long moment, aucun de nous n'a soufflé mot.

– Juste pour que tout soit clair entre nous, a-t-elle déclaré enfin. Je ne suis pas comme ces femmes de flics dans les films.

– Comment ça ?

– Toujours à harceler leur mari en le suppliant de se confier.

– Ce n'est pas ce que j'attends de toi.

– Ces nanas-là, elles ne savent jamais quand s'en aller.

Les yeux plissés, je l'ai observée attentivement quelques instants.

Elle a déplacé les oreillers derrière sa tête.

– Tu peux éteindre la lumière en partant ?

J'ai éteint, mais je suis resté là encore quelque temps, conscient du regard d'Angie rivé sur moi.

C'est un flic rudement bourré que j'ai rejoint sur l'aire de jeux Ryan. Et ce n'est qu'en le voyant osciller sur une balançoire, sans cravate, le veston fripé sous un pardessus plein de sable, une chaussure délacée, que j'ai pris conscience d'une chose : jusque-là, il avait toujours offert une image soignée. Même après notre expédition dans les carrières et un saut pour s'agripper au patin d'un hélicoptère, il avait conservé son allure impeccable.

– Vous êtes comme Bond, ai-je dit.

– Hein ?

– James Bond. Vous êtes James Bond, monsieur Broussard. Monsieur Perfection Incarnée.

Avec un sourire, il a vidé ce qui restait d'une bouteille de Mount Gay. Après avoir jeté le cadavre dans le bac à sable, il en a retiré une nouvelle de sous son pardessus, puis il a dévissé la capsule et l'a envoyée d'une chiquenaude rejoindre la première bouteille.

– Parfois, ça me pèse d'être aussi beau. Hé, hé.

– Comment va Poole ?

Il a remué la tête.

– Aucun changement. Il est vivant, mais tout juste. Il n'est pas sorti du coma.

Je me suis assis sur la balançoire à côté de lui.

– Quel est le pronostic ? ai-je demandé.

– Pas bon. Il a eu plusieurs attaques au cours des trente dernières heures, qui ont privé d'oxygène son cerveau. D'après les médecins, même s'il survit, il restera partiellement paralysé et sans doute muet. Il ne quittera plus son lit.

J'ai songé à ce premier après-midi où j'avais rencontré Poole, à la première fois où j'avais assisté à cet étrange rituel consistant à humer une cigarette avant de la casser en deux, à la façon dont il avait souri d'un air malicieux devant mon expression perplexe en expliquant : « Désolé. J'ai arrêté. » Là-dessus, quand Angie lui avait demandé si ça le dérangeait qu'elle fume, il avait répondu : « Oh, Seigneur, non ! Au contraire... »

Merde. Jusqu'à maintenant, je ne m'étais pas rendu compte à quel point

il m'était sympathique.

Désormais, il ne serait plus là. C'en était fini des reparties humoristiques accompagnées d'un regard complice, teinté d'ironie.

– Je suis désolé, Broussard.

– Remy, a-t-il corrigé en me tendant un gobelet en plastique. Qui sait ? C'est le type le plus coriace que j'aie jamais connu. De plus, il a une sacrée volonté de vivre. Peut-être qu'il s'en tirera. Et vous ?

– Pardon ?

– Où en est votre volonté de vivre ?

J'ai attendu pour répondre qu'il remplisse de rhum la moitié de mon gobelet.

– Elle a été plus forte, ai-je avoué.

– La mienne aussi. Je ne comprends pas.

– Quoi ?

Il a levé sa bouteille et nous avons trinqué en silence.

– Eh bien, je ne comprends pas pourquoi ce qui est arrivé dans cette baraque m'a retourné comme ça. Je veux dire, des trucs horribles, j'en ai déjà vu des tonnes. (Il s'est penché en avant, puis m'a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.) Des trucs vraiment infects, Patrick. Des bébés à qui on faisait boire du Drano dans leurs biberons, des gamins étouffés, secoués jusqu'à la mort, tellement meurtris qu'on ne pouvait même pas se prononcer sur la couleur de leur peau. (Lentement, il a remué la tête.) Mouais, un vrai cauchemar. Pourtant, il y avait quelque chose dans ce pavillon...

– Le seuil critique, l'ai-je interrompu.

– Comment ?

– Le seuil critique, ai-je répété. (J'ai bu encore un peu de rhum. Je n'en étais pas encore au stade où l'alcool descendait tout seul, mais je m'en rapprochais.) Ces trucs horribles, vous les avez vus sur une certaine période, mais hier on a découvert en une fois toutes sortes d'abominations, et c'est ce qui nous a amenés au seuil critique.

Broussard a hoché la tête.

– Je n'aurais pas osé imaginer un endroit comparable à cette cave, a-t-il déclaré. Quant à ce gosse dans la baignoire... J'aurai bientôt vingt ans de maison, et je n'ai jamais... (Il a de nouveau porté la bouteille à sa bouche ; la brûlure du rhum lui a arraché un frisson, et un léger sourire s'est dessiné sur ses lèvres.) Vous savez ce que fabriquait Roberta quand je l'ai abattue ?

Je lui ai signifié que non.

– Elle grattait à la porte comme un chien. Je le jure devant Dieu. Elle grattait à la porte, elle gémissait et elle pleurait à cause de son Leon. Je venais d'émerger de cette cave où j'avais trouvé les deux petits squelettes à moitié enfouis dans le gravier et la chaux – de ce foutu sous-sol sorti tout droit d'un film d'épouvante –, et là-dessus je découvre Roberta en

haut de l'escalier... Je n'ai même pas vérifié si elle avait un flingue. J'ai juste déchargé le mien. (Il a craché dans le sable.) La salope. L'enfer, c'est encore trop bien pour une ordure pareille.

Pendant quelques instants, nous sommes restés silencieux, à écouter le grincement des chaînes de la balançoire, le bruit des voitures dans l'avenue, les raclements et claquements des crosses manipulées par les gamins qui jouaient au hockey sur le parking de l'usine d'électronique de l'autre côté de la rue.

– Les squelettes... ai-je murmuré à Broussard au bout d'un moment.

– Non identifiés. Tout ce que le légiste a pu m'apprendre, c'est que l'un est de sexe masculin et l'autre de sexe féminin, et qu'ils ont entre quatre et neuf ans. Va falloir encore une semaine pour qu'il en sache plus.

– Et les empreintes dentaires ?

– Les Trett ont réglé le problème. Les deux squelettes ont révélé des traces d'acide chlorhydrique. D'après le légiste, les Trett les ont fait tremper dans cette merde, puis ils leur ont arraché les dents quand ils ont été ramollis et ensuite ils ont fourré les os dans des caisses de chaux à la cave.

– Mais pourquoi ne s'en sont-ils pas débarrassé ?

– Pour pouvoir les regarder de temps en temps, peut-être ? (Broussard a haussé les épaules.) Que voulez-vous que je vous dise ?

– Donc, il est possible que l'un de ces deux squelettes soit celui d'Amanda McCready.

– Exact. Ou alors, elle a fini dans la carrière.

J'ai songé à la jeune Amanda et à cette affreuse cave. À ses yeux éteints, à ses attentes tellement modérées vis-à-vis de ces choses auxquelles les gosses aspirent de tout leur cœur, à son petit corps sans vie trempé dans une baignoire remplie d'acide, à ses cheveux se détachant de son crâne comme du papier mâché.

– Quel monde de tordus, a chuchoté Broussard.

– Mouais, tout à fait d'accord, Remy. Un monde à chier.

– Y a encore deux jours, je vous aurais affirmé le contraire. Je suis flic, c'est vrai, mais j'ai une sacrée veine. J'ai une femme remarquable, une belle maison, des placements intéressants dans lesquels j'ai investi au fil des années... Je vais prendre ma retraite dès que j'aurai vingt ans de service. (De nouveau, il a haussé les épaules.) Et puis, un jour, on tombe sur un truc comme – bon sang ! – ce gamin déchiqueté dans cette foutue salle de bains, et on commence à penser : O.K., je suis pas trop mal loti, mais pour la plupart des gens, la vie est une vraie chienne. Même si mon univers à moi est supportable, le reste n'est qu'un putain d'enfer.

– Oh, je comprends. Très bien, même.

– Tout déconne.

– Comment ça ?

– Tout déconne, a-t-il répété. Vous ne voyez pas ? Les bagnoles, les

machines à laver, les réfrigérateurs et les premières baraques qu'on achète, les godasses merdiques et les fringues merdiques... Tout déconne. Y compris les écoles.

– Les écoles publiques, du moins.

– Ah bon ? Prenez donc ces imbéciles qui sortent des cours privés. Vous avez déjà essayé de parler à ces espèces de crétins révoltés ? Demandez-leur ce qu'est la morale, et ils vous répondent que c'est un concept. Demandez-leur ce qu'est la décence, et ils vous répondent que c'est un mot. Regardez-moi ces gosses de riches qui tabassent des poivrots à Central Park pour des histoires de drogue ou juste parce que ça les amuse. Les écoles déconnent parce que les parents déconnent parce leurs propres parents déconnaient parce que tout déconne toujours ; alors, pourquoi gaspiller de l'énergie, de l'amour ou quoi que ce soit si le monde doit vous laisser tomber ? Bonté divine, Patrick ! Nous-mêmes, on déconne. Ce même était chez eux depuis deux semaines ; personne n'avait la moindre idée de ce qui lui était arrivé. Il était dans cette baraque, on s'en est douté plusieurs heures avant qu'il soit tué, mais on s'est contentés d'en discuter dans un bar. Il a eu la gorge tranchée alors qu'on aurait dû défoncer la porte depuis longtemps.

– Notre société est aujourd'hui la plus riche, la plus avancée de toute l'histoire de la civilisation, et pourtant on ne peut pas empêcher qu'un gosse soit charcuté dans une baignoire par trois monstres. Pourquoi ?

– Je l'ignore. (L'air contrarié, il a donné un coup de pied dans le sable devant lui.) Chaque fois qu'on trouve une solution, y a toujours des gens pour vous dire que vous êtes dans l'erreur. Vous croyez à la peine de mort ?

Je lui ai tendu mon gobelet.

– Non.

Alors qu'il me servait, sa main s'est figée.

– Pardon ?

– Je n'y crois pas. Désolé. Mais continuez de verser, s'il vous plaît.

Après avoir rempli mon gobelet, il a tété sa bouteille quelques secondes.

– Vous avez descendu Corwin Earle d'une balle dans la nuque, et maintenant vous affirmez que vous n'êtes pas pour la peine capitale ?

– À mon avis, la société n'a ni le droit ni la compétence de juger cette question. Quand elle m'aura prouvé qu'elle est au moins capable de goudronner correctement les routes, je lui laisserai le soin de décider de la vie ou de la mort des criminels.

– Encore une fois, je vous signale que vous avez exécuté quelqu'un, hier.

– D'un point de vue juridique, Corwin Earle avait la main sur son arme. De plus, je ne représente pas la société.

– En clair ?

– J'ai confiance en moi. J'assume mes actes. Je me méfie de la société.

– C'est pour ça que vous êtes devenu détective privé, Patrick ? Vous vous sentez l'âme du preux chevalier et tout le bazar ?

J'ai remué la tête en signe de dénégation.

– J'en ai rien à cirer.

Bref éclat de rire.

– Je suis devenu un privé parce que... J'en sais rien, je suis peut-être accro au « qu'est-ce qui va se passer maintenant ». Peut-être que j'aime démolir les façades. Je ne suis pas pour autant un type bien, juste un type qui ne supporte pas les imposteurs, ceux qui se font passer pour ce qu'ils ne sont pas.

Broussard a de nouveau levé sa bouteille, et j'ai choqué contre elle mon gobelet en plastique.

– Et si quelqu'un se faisait passer pour ce qu'il n'est pas afin de se conformer aux exigences de la société, alors qu'en réalité il est quelqu'un d'autre afin de se conformer à ses propres exigences ?

J'ai secoué la tête pour tenter de dissiper les effets de l'alcool.

– Euh, vous voulez bien me répéter ça ? ai-je lancé.

Quand je me suis mis debout dans le sable, mes pieds ne m'ont pas paru bien stables. J'ai néanmoins réussi à atteindre la cage d'écureuil en face des balançoires et à me percher sur l'un des barreaux.

– Si la société déconne, quelle est la place des hommes comme nous, soi-disant honorables ?

– Ils vivent en marge, ai-je répondu.

Il a opiné.

– Tout juste. Pourtant, il faut bien qu'on évolue à l'intérieur de la société, ou sinon, on devient... quoi ? Des saletés de miliciens, des mecs qui portent des treillis militaires et se plaignent sans arrêt des impôts alors qu'ils roulent sur des routes construites par le gouvernement. Je me trompe ?

– Je suppose que non.

Après s'être redressé, il a chancelé et agrippé la chaîne de la balançoire, puis il s'est penché en arrière, vers les zones d'ombre au-delà du portique.

– Un jour, j'ai compromis un gars en plaçant de fausses preuves dans sa bagnole.

– Vous avez fait quoi ?

Broussard a reparu dans la lumière.

– C'est vrai. Cet enfoiré de Carlton Volk avait violé des prostituées pendant des mois. Des mois, vous entendez ? Deux ou trois mecs ont bien essayé de le coincer, mais il les a salement amochés. Carlton était du genre cinglé, ceinture noire de karaté, champion de la salle de muscu en prison. On ne pouvait pas le raisonner. C'est alors que notre copain Ray Likanski m'a téléphoné pour me tuyauter. À l'époque, je crois que Ray le

Sec avait le béguin pour une des frangines. Mais peu importe. Bref, je savais que Carlton Volk était l'auteur de tous ces viols, mais comment l'inculper ? Même si les filles avaient accepté de témoigner – ce qui n'était pas le cas –, quelle crédibilité elles auraient eue ? Une pute qui porte plainte pour viol, ça ressemble à une blague. C'est comme de tuer un cadavre ; impossible, quoi. Et puis, j'ai appris qu'après deux condamnations Volk était en liberté conditionnelle ; du coup, j'ai planqué dans son coffre quelques grammes d'héroïne et deux flingues non enregistrés, bien en dessous de la roue de secours pour qu'il ne les trouve pas. Ensuite, j'ai remplacé par une vignette périmée celle à jour sur sa plaque d'immatriculation. Je veux dire, vous en connaissez, vous, des gens qui regardent leur vignette avant la date du renouvellement ? (Il s'est de nouveau enfoncé dans l'ombre.) Deux semaines plus tard, Carlton était arrêté à cause de cette vignette, les flics ont fait du zèle, etc., etc. Pour résumer, il a été condamné à vingt ans fermes, sans possibilité de conditionnelle.

J'ai attendu pour m'exprimer que son mouvement de balancier le ramène vers la lumière.

– Vous pensez avoir pris la bonne décision ? ai-je demandé.

– Pour les filles, oui, a-t-il répondu en haussant les épaules.

– Mais...

– Il y a toujours un « mais » dans les histoires de ce genre, pas vrai ? (Il a poussé un profond soupir.) *Mais* un type comme Carlton est parfaitement dans son élément en prison. Il s'envoie sûrement plus de gamins condamnés pour vol ou trafic de drogue qu'il ne se serait envoyé de frangines s'il était resté dehors. Alors, est-ce que j'ai œuvré pour le bien de la population tout entière ? Sans doute pas. Est-ce que j'ai œuvré pour le bien de quelques prostituées dont tout le monde se fout éperdument ? Peut-être.

– Et si vous deviez le refaire ?

– Laissez-moi vous poser une question, Patrick : et vous, vous auriez réagi comment face à un type comme Carlton ?

– On en revient à la peine de mort, pas vrai ?

– Au niveau de l'individu, oui. Pas au niveau de la société. Si j'avais eu assez de couilles pour descendre Volk, il ne violerait plus personne aujourd'hui. Il n'y a pas de demi-mesures. C'est tout noir ou tout blanc.

– Ces gosses en prison, ils auraient été violés par quelqu'un d'autre.

Il a opiné.

– À chaque solution son problème.

J'ai avalé une grande lampée de rhum, les yeux fixés sur une étoile solitaire brillant par-delà les fins nuages nocturnes et les fumées de la ville.

– Quand je me suis retrouvé devant le cadavre de ce petit garçon, quelque chose s'est brisé en moi, ai-je avoué. Je ne me souciais plus ni de

ce qui pouvait m'arriver, ni de ma vie, ni de rien. Je voulais juste...

À court de mots, j'ai ouvert les mains.

– ... équilibrer les comptes, a terminé Broussard.

De la tête, j'ai acquiescé.

– Donc, vous avez tiré une balle dans le crâne de ce type alors qu'il était à genoux.

De nouveau, j'ai acquiescé.

– Hé, Patrick, je ne suis pas en train de vous juger. Je dis simplement qu'on fait parfois ce qui nous semble juste, mais que nos arguments ne tiendraient pas devant un tribunal. Ils ne résisteraient pas à l'examen minutieux de... de la société, a-t-il ajouté en dessinant des guillemets dans l'air avec ses doigts.

J'ai cru percevoir le bruit plaintif qu'Earle avait laissé échapper, revoir le petit geyser de sang qui avait jailli de sa nuque, réentendre le choc sourd de son corps qui s'effondrait et le cliquetis de la douille vide qui rebondissait sur le plancher.

– Dans les mêmes circonstances, ai-je murmuré, je recommencerais.

– Est-ce que vous auriez raison pour autant ?

Remy Broussard s'est dirigé vers moi pour me resservir.

– Non, ai-je admis.

– Mais vous n'auriez pas tort non plus.

J'ai levé les yeux vers lui, souri et remué la tête.

– Non.

Adossé à la cage d'écureuil, il a bâillé.

– Ce serait chouette d'avoir toutes les réponses, hein ?

En examinant son profil comme gravé dans l'obscurité à côté de moi, j'ai senti quelque chose s'agiter dans ma tête et me harceler comme un hameçon lancé par un pêcheur. Il avait dit un truc qui me tracassait. Mais quoi ?

Plus je l'observais, et plus l'hameçon s'enfonçait dans les profondeurs de mon esprit. Lorsque je l'ai vu fermer les yeux, j'ai brusquement éprouvé le désir inexplicable de le frapper.

Au lieu de quoi, j'ai déclaré :

– Je suis content.

– De quoi ?

– D'avoir liquidé Corwin Earle.

– Moi aussi. Je suis content d'avoir liquidé Roberta. (Il a encore versé du rhum dans mon gobelet.) Merde, Patrick, je suis content qu'aucun de ces malades ne soit sorti vivant de la maison. On porte un toast au moins à ça ?

J'ai regardé la bouteille, puis Broussard, dont j'ai scruté les traits pour découvrir la raison de ce trouble soudain qu'il suscitait en moi. De cette peur, même. Incapable de rien distinguer dans l'obscurité, embrumé par les vapeurs de l'alcool, j'ai fini par trinquer avec lui.

– Puissent-ils endurer pour l'éternité les souffrances de leurs victimes, a déclamé Broussard. (Il a haussé les sourcils.) Vous me ponctuez ça d'un petit « amen », mon frère ?

– Amen, mon frère.

Je suis resté longtemps dans la pénombre grise de ma chambre éclairée par la lune, à regarder Angie dormir. Je ressassais sans relâche ma conversation avec Broussard tout en sirotant le grand café acheté au Dunkin' Donuts sur le chemin du retour ; parfois, je souriais lorsque Angie marmonnait dans son sommeil le nom du chien qu'elle avait eu petite, puis caressait doucement l'oreiller.

Peut-être était-ce le traumatisme subi chez les Trett qui avait tout déclenché. Ou peut-être était-ce le rhum. Ou encore, le fait que plus j'essaie de prendre du recul par rapport aux événements douloureux, plus j'ai tendance à me concentrer sur de petites choses, des détails, une parole ou une formule énoncée de manière désinvolte et qui se met à résonner sans relâche dans ma tête. Bref, quelle que soit la cause, j'avais découvert ce soir dans l'aire de jeux une vérité et un mensonge. Les deux en même temps.

Broussard avait raison : tout déconnaît.

Et moi aussi, j'avais raison : les façades, aussi élaborées soient-elles, finissent toujours par se fissurer.

Angie a roulé sur le dos en laissant échapper un léger soupir, puis repoussé le drap emmêlé près de ses chevilles. C'est sans doute cet effort – consistant à tenter de donner un coup de pied avec une jambe dans le plâtre – qui l'a réveillée. Elle a cligné des yeux, levé la tête, et enfin elle s'est tournée vers moi.

– Hé, qu'est-ce que tu... (Elle s'est assise, avant de s'humecter les lèvres et d'écarter quelques mèches égarées sur son front.) Qu'est-ce que tu fais ?

– Je réfléchis.

– T'es pété ?

Je lui ai montré ma tasse de café.

– Pas tant que ça.

– Alors, viens te coucher, m'a-t-elle suggéré, la main tendue vers moi.

– Broussard nous a menti.

Elle a retiré sa main, dont elle s'est servie pour se hisser contre la tête de lit.

– Comment ça ?

– L'année dernière, quand Ray Likanski a verrouillé le bar, puis s'est enfui.

– Eh bien quoi ?

– Broussard nous a raconté qu'il le connaissait à peine, que Poole avait parfois recours à lui comme indic.

– Bon, et alors ?

– Ce soir, avec un demi-litre de rhum dans le sang, il m'a avoué que Ray était son propre indic.

Angie a allumé la lampe sur la table de chevet.

– Quoi ?

J'ai hoché la tête.

– Ce... c'était peut-être juste un lapsus, l'année dernière, a-t-elle répondu d'un ton hésitant. Ou peut-être qu'on a compris de travers ?

Je l'ai gratifiée d'un regard appuyé.

En fin de compte, elle a levé la main en se tournant vers la table de nuit pour attraper ses cigarettes.

– T'as raison, a-t-elle conclu. Il est rare qu'on comprenne les choses de travers.

– En particulier tous les deux en même temps.

Elle a allumé une cigarette, remonté le drap sur sa jambe, puis elle s'est gratté le genou juste au-dessus du plâtre.

– Mais pourquoi aurait-il menti ?

J'ai haussé les épaules.

– Je me pose la question depuis tout à l'heure.

– Il avait peut-être une bonne raison de ne pas nous révéler que Ray bossait pour lui ?

J'ai avalé une gorgée de café.

– Possible, mais ça semble plutôt bizarre, non ? Ray est potentiellement un témoin capital dans la disparition d'Amanda McCready, et pourtant Broussard prétend ne pas le connaître ? Ça me semble...

– Louche.

– Un peu, oui. Et il y a autre chose...

– Quoi ?

– Broussard va bientôt prendre sa retraite.

– C'est quand, bientôt ?

– Je ne sais pas trop. Dans un avenir proche, je suppose. Il m'a dit qu'il allait sur ses vingt ans de maison, et qu'une fois passé le cap, il rendrait son tablier.

Elle a tiré une bouffée de sa cigarette en m'observant par-dessus l'extrémité rougeoyante.

– Donc, il prend sa retraite. Et après ?

– L'année dernière, quand on a grimpé dans les carrières, t'as blagué

avec lui. Tu te rappelles ?

– Moi ? a-t-elle répliqué, la main sur la poitrine.

– *Sí*. T'as lancé un truc du style « Il est peut-être temps de partir en retraite ».

Les yeux d'Angie se sont éclairés.

– Non, j'ai dit : « Il est peut-être temps de raccrocher. »

– Et il a répondu quoi ?

Les coudes sur les genoux, elle s'est penchée en avant, l'air pensif.

– Il a répondu... (Elle a agité sa cigarette à plusieurs reprises.) Il a répondu qu'il ne pouvait pas se le permettre. Il a parlé de frais médicaux, je crois.

– Ceux de sa femme, non ?

Angie a acquiescé.

– Elle avait eu un accident de voiture juste avant leur mariage. Elle n'était pas assurée. Broussard devait encore une grosse somme à l'hôpital.

– Alors, qu'est-ce qu'ils sont devenus, ces frais ? À ton avis, l'hôpital aurait déclaré : « Comme vous êtes sympa, on efface l'ardoise » ?

– J'en doute.

– Moi aussi. Donc, un flic fauché prétend ne pas connaître un des principaux acteurs de l'affaire McCready, et six mois plus tard le flic en question a suffisamment de fric pour prendre sa retraite, alors qu'il touchera une pension calculée sur vingt ans de carrière, et non trente ?

Pendant quelques instants, Angie s'est mordillé la lèvre.

– Passe-moi un T-shirt, s'il te plaît.

J'ai ouvert ma commode, puis sorti d'un tiroir un maillot vert foncé des Saw Doctors que je lui ai donné. Elle l'a enfilé avant de rejeter les draps et de chercher du regard ses béquilles. Soudain, elle s'est aperçue que je rigolais en douce.

– Qu'est-ce que t'as ?

– Ben, t'as l'air marrante, comme ça.

Son visage s'est assombri.

– Précise.

– Assise sur ce lit dans mon T-shirt avec ce gros plâtre sur la jambe... (Devant son expression peu amène, j'ai renoncé.) Enfin, je te trouve drôle, c'est tout.

– Ha, ha. Bon, où sont mes béquilles ?

– Derrière la porte.

– Tu veux bien... ?

Je les lui ai apportées, et elle a bataillé pour se redresser. Je l'ai ensuite suivie dans le couloir sombre jusqu'à la cuisine. L'horloge digitale sur le micro-ondes indiquait 4 : 04, mais si je sentais la fatigue dans mes articulations et ma nuque, mon esprit en revanche s'activait. Lorsque Broussard avait mentionné Ray Likanski sur l'aire de jeux, un déclic s'était produit dans mon cerveau, dont les rouages s'étaient mis en route.

Et cette discussion avec Angie me galvanisait.

Pendant qu'elle nous préparait une demi-cafétière de décaféiné et qu'elle sortait la crème du frigo et le sucre du placard, j'ai repensé à cette nuit dans les carrières, à ce moment où nous avions cru Amanda McCready perdue à jamais. Bon nombre des informations que je tentais de me remémorer et d'analyser se trouvaient dans mon dossier, je le savais, mais je n'avais pas envie pour le moment de relire ces notes. Les parcourir maintenant ne ferait que me ramener là où j'en étais six mois plus tôt, alors que fouiller mes souvenirs aboutirait peut-être à un nouvel angle d'approche.

Le kidnappeur avait réclamé quatre personnes pour lui apporter l'argent de Cheddar Olamon ce soir-là. Pourquoi quatre ? Pourquoi ne pas se contenter d'une seule ?

J'ai soumis le problème à Angie.

Adossée au four, les bras croisés, elle s'est absorbée dans ses réflexions.

– Je n'y avais jamais pensé. Bon sang, ce que je peux être bête ! s'est-elle exclamée.

– C'est toi qui le dis.

Elle a froncé les sourcils.

– Tu n'as pas démenti, Patrick.

– Moi, je sais déjà que je suis stupide. Mais c'est de toi qu'il est question, en l'occurrence.

– Un régiment entier a passé les collines au peigne fin et bloqué les routes aux alentours sans réussir à mettre la main sur un suspect.

– Peut-être que les ravisseurs savaient par où s'enfuir. Peut-être que certains flics avaient été achetés.

– Ou peut-être que cette nuit-là, il n'y avait personne là-haut, à part nous, a ajouté Angie, les yeux brillants.

– Nom de Dieu !

Elle s'est mordu la lèvre inférieure en haussant les sourcils.

– Tu crois que...

– Broussard aurait tiré sur nous ?

– Pourquoi pas ? On ne voyait pratiquement rien, sur cette falaise. Juste des feux de bouche. D'accord, on a entendu Broussard dire qu'il était pris pour cible. Mais durant tout ce temps, est-ce qu'on l'a aperçu une seule fois ?

– Non.

– Donc, si on nous a demandé de l'accompagner cette nuit-là, c'était pour corroborer sa version des faits, a-t-elle conclu.

Je me suis adossé à ma chaise en glissant mes doigts dans mes cheveux. Les choses pouvaient-elles être aussi simples ? Ou plutôt, aussi retorses ?

– À ton avis, Poole était dans le coup ? a demandé Angie en se

détournant du plan de travail tandis que de la vapeur s'échappait de la cafetière derrière elle.

– Comment ça ?

Elle a tapoté sa tasse contre sa cuisse.

– Eh bien, c'est lui qui a parlé de Ray Likanski comme de son indic. Pas Broussard. Et puis, n'oublie pas qu'ils faisaient équipe. Tu sais comment ça marche. Tiens, prends Oscar et Devin ; ils sont plus proches l'un de l'autre qu'un couple marié. Et d'une loyauté réciproque à toute épreuve.

Durant quelques secondes, j'ai médité cette remarque.

– Et quel aurait été le rôle de Poole, selon toi ?

Angie s'est servi un café alors que la machine n'avait pas fini de le passer ; quelques gouttes noires tombées du filtre ont grésillé sur la plaque chauffante.

– Tu veux que je dise ce qui m'a turlupiné durant tous ces mois ? a-t-elle repris en versant de la crème dans sa tasse.

– Vas-y, je t'écoute.

– Le sac vide. Imagine que tu sois le ravisseur. Tu coinces un flic au sommet d'une falaise et tu t'approches de lui pour le soulager du fric.

– O.K. Et après ?

– Tu prends le temps d'ouvrir le sac pour en sortir les billets ? Pourquoi ne pas emporter le tout ?

– Aucune idée. Tu crois que ça fait une grande différence, de toute façon ?

– Non, pas vraiment. (Elle m'a regardé droit dans les yeux.) Sauf si le sac ne contenait rien dès le départ.

– Je l'ai vu quand Doyle l'a remis à Broussard. Il était gonflé par les liasses à l'intérieur.

– D'accord, mais est-ce qu'il l'était toujours quand on a atteint les carrières ?

– Broussard l'aurait vidé pendant le trajet ? Mais comment ?

Les lèvres pincées, elle a remué la tête.

– Ça, je l'ignore.

Je me suis levé pour aller chercher une tasse dans le placard. Au moment où je la saisisais, elle m'a glissé entre les doigts, et après avoir frôlé le coin du plan de travail, elle est tombée par terre. Je ne l'ai pas ramassée.

– Poole, ai-je murmuré. L'enfoiré. C'était lui ! Quand il a eu sa crise cardiaque ou je ne sais quoi, il s'est écroulé sur le sac. Broussard l'a récupéré sous le corps de son équipier juste avant qu'on reparte.

– Là-dessus, Poole redescend, a enchaîné Angie, et remet le magot à une tierce personne. (Elle a marqué une pause.) Il aurait aussi tué Mullen et Gutierrez ?

– Ils auraient planqué un deuxième sac près de l'endroit où Poole s'est

effondré ?

– Franchement, je suis dépassée.

Je l'étais aussi. À la rigueur, je pouvais concevoir que Poole ait fauché les deux cent mille dollars de la rançon, mais de là à exécuter Mullen et Gutierrez... il y avait une sacrée marge !

– À moins qu'une troisième personne n'ait été présente ce soir-là.

– Peut-être. Nos deux lascars n'auraient pas pu faire disparaître le fric.

– Alors, qui était-ce ?

Angie a haussé les épaules.

– La mystérieuse femme qui a téléphoné à Lionel ? a-t-elle suggéré.

– Possible.

J'ai ramassé ma tasse. Elle semblait intacte, et après avoir vérifié si elle n'était pas ébréchée, je l'ai remplie de café.

– Bon sang ! s'est exclamée Angie en riant. C'est complètement dingue !

– Quoi ?

– Tout ça. Je veux dire, tu nous as entendus ? Broussard et Poole auraient tout orchestré ? Mais dans quel but ?

– Ben, récupérer l'argent.

– Tu crois vraiment que des gars comme Broussard et Poole seraient prêts à tuer une gosse pour deux cent mille dollars ?

– Non.

– Alors, pourquoi ?

J'ai cherché une réponse, sans parvenir à en trouver une.

– Franchement, Patrick, tu les imagines un seul instant capables de tuer Amanda McCready ?

– Les hommes sont capables de tout.

– D'accord, mais quelques-uns sont positivement incapables de certains actes. Ces deux-là, assassiner un môme ?

Je me suis souvenu de l'expression de Broussard et de la voix de Poole quand il parlait de la fillette retrouvée dans le ciment humide. D'accord, c'étaient peut-être de bons acteurs, mais là ils nous auraient joué un numéro digne de Robert De Niro s'ils avaient réellement éprouvé de l'indifférence pour la vie de cette enfant.

– Mmm, ai-je marmonné.

– Je sais ce que ça veut dire.

– Quoi ?

– Ton « Mmm ». Tu pédales dans la choucroute.

– Exact.

– Bienvenue au club.

J'ai bu encore un peu de café. Si ne serait-ce qu'un dixième de nos hypothèses se révélait juste, un crime sacrément grave avait été commis devant nous. Pas près de nous. Pas dans la même région. Non, au moment même où nous étions agenouillés près des coupables. Juste sous

notre nez.

Ai-je précisé qu'on gagnait notre vie comme détectives ?

Bubba est passé nous voir peu après le lever du soleil.

Il s'était assis en tailleur par terre dans le salon pour signer le plâtre d'Angie au marqueur noir. De sa large écriture d'écolier, il a écrit :

Angie

Ça te fé une belle jambe. Et même deu. Ha ha.

Ruprecht Rogowski

Angie lui a effleuré la joue.

– Oh ! T'as signé « Ruprecht ». C'est mignon comme tout.

Bubba, qui rougissait, lui a écarté la main en m'observant d'un œil torve.

– Qu'est-ce t'as, toi ?

– Ruprecht, ai-je gloussé. J'avais presque oublié.

Quand il s'est levé, son ombre a recouvert mon corps entier et une partie du mur. Il s'est frotté le menton en ébauchant un sourire crispé.

– Tu t'appelles la première fois où je t'ai collé une baffe, Patrick ?

J'ai dégluti avec peine.

– On était en CP.

– Et tu t'appelles pourquoi ?

Cette fois, je me suis éclairci la gorge.

– Parce que je m'étais foutu de ton prénom.

Il s'est penché vers moi.

– T'as envie de remettre ça ?

– Oh, non ! me suis-je exclamé, et me détournant, j'ai ajouté : Ruprecht... !

D'un bond, j'ai esquivé l'attaque de Bubba.

– Hé, là ! Du calme, les gars ! s'est écriée Angie.

Bubba s'est aussitôt figé ; j'en ai profité pour me glisser de l'autre côté de la table basse.

– Est-ce qu'on pourrait se concentrer sur la question du moment ? a-t-elle poursuivi. (Elle a ouvert le cahier placé sur ses genoux, puis ôté avec ses dents le capuchon de son stylo.) Franchement, Bubba, t'as tout le temps de flanquer une raclée à Patrick...

– Mouais, c'est vrai, a-t-il reconnu au terme de quelques secondes de réflexion intense.

– Parfait, a déclaré Angie qui, après m'avoir lancé un regard d'avertissement, a commencé à prendre des notes.

– Dis, a soudain lancé Bubba en indiquant le plâtre, comment tu fais pour te doucher avec ce machin-là ?

Angie a poussé un profond soupir.

– Alors, qu'est-ce que t'as découvert ? a-t-elle demandé.

Renonçant à percer le mystère de la douche, Bubba s'est installé sur le canapé avant de poser ses rangers sur la table basse – une attitude qu'en général je ne tolère pas, mais comme j'avais déjà l'impression de marcher sur des œufs après l'« affaire Ruprecht », je me suis abstenu de toute remarque.

– Dans ce qui reste de la bande de Cheddar, on raconte que Mullen et Gutierrez avaient jamais entendu parler d'une gosse disparue. Apparemment, s'ils sont partis à Quincy ce soir-là, c'était pour s'approvisionner.

– Ils allaient chercher quoi ? a interrogé Angie.

– Ben, de la dope, comme tous les dealers. Le bruit circulait qu'après une sacrée pénurie le marché allait être inondé de blanche. (Il a haussé les épaules.) En fait, c'est jamais arrivé.

– T'en es sûr ? ai-je questionné.

– Non, a-t-il répondu lentement, comme s'il s'adressait à un gamin attardé. J'ai causé à certains des gars dans l'organisation de Cheddar, et ils m'ont tous dit que pas une fois Mullen et Gutierrez avaient mentionné une expédition dans les carrières avec une gosse. En plus, ils ont jamais vu de gamine dans les parages. Donc, si Mullen et Gutierrez l'avaient kidnappée, c'était une décision perso. Et s'ils sont allés à Quincy ce soir-là pour se débarrasser de la petite, c'était aussi une décision perso.

Il s'est tourné vers Angie en me désignant du pouce.

– Le zozo, là, il était pas plus malin, avant ?

Elle a souri.

– Il a atteint le summum de ses capacités au lycée, je suppose.

– Y a encore un truc que je m'explique pas, a enchaîné Bubba. J'ai jamais compris pourquoi on m'avait pas achevé ce soir-là.

– Moi non plus, ai-je admis.

– Tous ceux à qui j'ai causé dans la bande à Cheddar m'ont juré leurs grands dieux qu'ils s'en seraient jamais pris à moi. Et je les crois. Je fais peur, dans le genre. Tôt ou tard, si l'un d'eux était impliqué, il aurait craché le morceau.

– Donc, celui qui t'a assommé...

– ... a sûrement rien d'un tueur professionnel. (Il a ponctué cette remarque d'un haussement d'épaules.) Enfin, à mon avis.

À cet instant, le téléphone a sonné dans la cuisine.

– Quel est le crétin qui se permet d'appeler à sept heures du mat' ? ai-je grommelé.

– Quelqu'un qui ne connaît pas tes habitudes de sommeil, a ironisé Angie.

Je suis allé décrocher.

– Salut, mon frère !

Broussard.

– Salut. Vous savez l'heure qu'il est ?

– Ouais. Désolé. Mais écoutez, j'ai besoin que vous me rendiez un service. Un gros service.

– Lequel ?

– Un de mes hommes s'est cassé le bras en cavalant après un suspect hier soir, et du coup il nous manque un joueur pour le match.

– Quel match ?

– Le match de foot. La Crime contre les Stups, les Mœurs et la PEAS. Je suis peut-être cantonné aux baignoles, mais pour ce qui est du foot, j'appartiens toujours à l'équipe Stups-Mœurs-PEAS.

– En quoi ça me concerne ?

– Comme je vous l'ai dit, il nous manque un joueur.

Je suis parti d'un rire tellement énorme que dans le salon Angie et Bubba se sont retournés pour me regarder.

– C'est si drôle que ça ? s'est enquis Broussard.

– Écoutez, Remy, je suis blanc et j'ai passé la trentaine. Les nerfs de ma main sont endommagés définitivement et la dernière fois où j'ai touché un ballon de foot, je devais avoir quinze ans.

– Oscar Lee m'a dit que vous faisiez de l'athlétisme à la fac, et aussi que vous jouiez au base-ball.

– Uniquement pour payer mes frais de scolarité. De toute façon, je ne me suis jamais illustré dans ces deux sports. (J'ai remué la tête en étouffant un dernier éclat de rire.) Désolé, mais va falloir que vous trouviez quelqu'un d'autre, Remy.

– Pas le temps. Le match débute à trois heures cet après-midi. Allez, mon vieux, un petit effort. S'il vous plaît... Je vous supplie, là. J'ai besoin d'un gars capable de se fourrer un ballon sous le bras pour courir sur de courtes distances et de jouer en défense. Arrêtez de me débiter des salades. Oscar m'a affirmé que vous étiez un des Blancs les plus rapides qu'il connaisse.

– Il sera là, je suppose.

– Évidemment ! Mais dans le camp adverse, bien sûr.

– Et Devin ?

– Amronklin ? C'est leur entraîneur. Patrick, si vous refusez de nous aider, on est baisés.

J'ai jeté un coup d'œil dans le salon. Bubba et Angie me dévisageaient d'un air perplexe.

– Où ? ai-je demandé.

– Au Harvard Stadium. À trois heures tapantes.

J'ai gardé le silence un moment.

– Si ça peut vous décider, mon vieux, je serai en position d'arrière, a précisé Broussard. Je vous offrirai des ouvertures sur un plateau, je veillerai à ce que vous vous en sortiez sans une égratignure.

– Trois heures, donc.

– Exact. Au Harvard Stadium. Je vous verrai là-bas.

Sur ce, il a raccroché.

J'ai aussitôt composé le numéro d'Oscar.

Il m'a fallu patienter au moins une minute avant qu'il s'arrête de rire.

– Il a... il a tout gobé ? a-t-il hoqueté enfin.

– Gobé quoi ?

– Les conneries que je lui ai racontées sur ta rapidité.

Nouvelle crise d'hilarité, suivie de quelques toussotements.

– Tu peux me dire pourquoi tu te marres, Oscar ?

– Hou-la-la ! Tu seras running back ?

– J'ai l'impression, oui.

Oscar a rigolé de plus belle.

– Et alors ?

– Alors, t'as intérêt à pas t'approcher du côté gauche.

– Pourquoi ?

– Parce que je commence au poste d'attaquant gauche.

J'ai fermé les yeux, avant d'appuyer ma tête contre le frigo. De tous les appareils ménagers dans la cuisine, le réfrigérateur était le plus représentatif de la situation. Il avait grosso modo la taille, la forme et le poids d'Oscar.

– À tout à l'heure sur le terrain !

Après encore quelques huées moqueuses, il a raccroché.

Je suis retourné dans le salon pour gagner la chambre.

– Où tu vas ? m'a lancé Angie.

– Au lit.

– Pourquoi ?

– J'ai un match important cet après-midi.

– Un match de quoi ? s'est enquis Bubba.

– De foot.

– Pardon ? a fait Angie.

– T'as bien entendu, ai-je répondu.

Parvenu dans la chambre, j'ai fermé la porte derrière moi.

Ils riaient toujours lorsque je me suis endormi.

À la brigade des Stups, des Mœurs et de la Protection de l'enfance, semblait-il, un gars sur deux s'appelait John. Il y avait John Ives, John Vreeman et John Pasquale. Le quarterback se nommait John Lawn, et l'un des receveurs, John Coltraine – mais lui, tout le monde l'avait baptisé Jazzie. Johnny Davis, un grand flic maigrichon au visage poupin, qui appartenait aux Stups, jouait tight end en attaque et free safety en défense. John Corkery, chef de la brigade de nuit au poste seize et seul membre de l'équipe à n'être rattaché ni aux Stups, ni aux Mœurs, ni à la PEAS, était entraîneur. De plus, un tiers de tous ces John avaient des frères dans la même brigade ; John Pasquale, par exemple, occupait le poste de tight end et son frère Vic, de receveur. John Vreeman prenait position à droite tandis que son frère Mel prenait position à gauche. John Lawn passait pour un bon quarterback, mais se faisait souvent charrier sous prétexte qu'il favorisait son frère Mike en cours de partie.

En fin de compte, j'ai renoncé au bout de dix minutes à mettre un nom sur les visages et décidé d'appeler tout le monde John tant qu'on ne me corrigeait pas.

Le reste des joueurs dans l'équipe des Justiciers, comme ils s'étaient baptisés, portaient d'autres noms, mais ils avaient tous la même allure, quelle que soit leur taille ou leur couleur de peau. C'était le « look flic » par excellence, cette façon particulière de se mouvoir, à la fois décontractée et prudente, cette lueur de défiance dans leurs yeux même lorsqu'ils riaient, cette impression qu'ils donnaient de pouvoir en une fraction de seconde vous faire passer du stade « ami » au stade « ennemi », ou l'inverse. Peu importait dans quel sens, c'était à vous de choisir, mais une fois la décision prise, ils agiraient immédiatement en conséquence.

J'ai connu beaucoup de flics, entraîné avec eux, trop bu avec eux et j'en ai même considéré quelques-uns comme des amis. Mais il s'agissait d'une amitié différente de celle que l'on peut entretenir entre civils. Je ne me suis jamais senti complètement à l'aise avec les policiers, jamais complètement sûr de ce qu'ils pensaient. J'ai toujours eu le sentiment qu'ils gardaient pour eux certaines choses – sauf, j'imagine, en compagnie

de leurs collègues.

Broussard m'a assené une bonne claque sur l'épaule, puis m'a présenté aux membres de l'équipe. J'ai eu droit à plusieurs poignées de main, quelques sourires et brefs hochements de tête, un « Sacré bon boulot avec Corwin Earle, m'sieur Kenzie ! », puis nous nous sommes tous rassemblés autour de John Corkery afin qu'il nous expose la stratégie du match.

De fait, en tant que stratégie, c'était assez simpliste : en gros, les types de la Crime n'étaient qu'une bande de lavettes se prenant pour des vedettes, et nous, nous devons jouer dans l'intérêt de Poole, dont la seule chance de sortir vivant des soins intensifs, apparemment, dépendait de notre capacité à flanquer une déroutée à nos adversaires. En cas de défaite, nous aurions tous sur la conscience la mort de l'inspecteur.

Pendant le discours de Corkery, j'ai observé l'équipe que nous allions affronter. Quand Oscar a croisé mon regard, il a agité joyeusement la main en se fendant d'un sourire carnassier grand comme la Merrimack Valley. Devin, m'ayant vu lui aussi, a souri à son tour, avant de pousser du coude un monstre aux allures d'enragé dont les traits chiffonnés me rappelaient la gueule d'un pékinois, puis de me désigner d'un geste. Le monstre a opiné du chef. Les autres joueurs de la Crime m'ont paru dans l'ensemble moins grands que les nôtres, mais ils semblaient plus malins, plus rapides, et se caractérisaient par une minceur évoquant plutôt la nervosité que la délicatesse.

– Cent dollars au premier qui en étale un sur le terrain, a conclu Corkery, avant de frapper dans ses mains. Allez-y, les mecs, massacrez cette bande de nazes.

Nous en resterions sans doute là en matière de discours d'encouragement, car les joueurs accroupis se sont redressés avec un bel ensemble en échangeant bourrades et tapes dans les mains.

– Où sont les casques ? ai-je demandé à Broussard.

Un des John, qui passait près de nous, lui a assené une bonne claque dans le dos.

– Il est marrant, ce gars-là. Où tu l'as déniché ?

– Pas de casques, donc, ai-je dit.

Broussard a acquiescé.

– C'est du *touch football*. Pas de contacts violents.

– Mouais, c'est ça, ai-je bougonné. Bien sûr.

La Crime, ou les Cogneurs, comme ils s'étaient baptisés, ont gagné à pile ou face et choisi d'attaquer. Pendant que nous nous mettions en ligne, Broussard m'a montré un Noir élancé dans l'équipe adverse en disant :

– Jimmy Paxton. Il est pour toi. Tu t'accroches à lui comme un morpion à un poil de cul.

Le centre des Cogneurs a fait passer le ballon entre ses jambes. Le quarterback a reculé de trois pas pour le rattraper, puis il l'a expédié au-

dessus de ma tête et Jimmy Paxton l'a reçu au niveau de la ligne vingt-cinq. J'ignore comment Paxton avait réussi à me contourner et à atteindre les vingt-cinq mètres, mais j'ai plongé comme j'ai pu et je suis parvenu à lui toucher les chevilles sur la ligne vingt-neuf. Les deux équipes se sont déplacées vers la ligne de mêlée.

– J'ai dit : « Comme un morpion à un poil de cul » ! m'a lancé Broussard. Z'avez pas capté l'image ?

Dans son regard, j'ai perçu la rage pure. Ensuite, il a souri, et j'ai mesuré alors combien ce sourire avait dû lui être utile dans la vie. Un beau grand sourire juvénile, typiquement américain.

– Je vais voir si je peux faire mieux, ai-je répondu.

Les Cogneurs se sont dispersés, et j'ai vu Devin sur la ligne de touche échanger un signe de tête avec Paxton.

– Ils vont revenir droit sur moi, ai-je glissé à Broussard.

John Pasquale, le cornerback, a répliqué :

– Va p'têt falloir améliorer un peu votre technique...

Quand les Cogneurs ont remis le ballon en jeu, Jimmy Paxton a foncé le long de la ligne de touche, et moi aussi. À un certain moment, il m'a jeté un coup d'œil juste avant de se redresser puis, sur un « Bye-bye, p'tit Blanc », il s'est élevé dans les airs ; je l'ai aussitôt imité, mon bras s'est détendu et ma main a détourné le ballon, l'expédiant en dehors du terrain.

Avec Jimmy Paxton, nous sommes retombés l'un sur l'autre et nous avons atterri rudement sur le sol. J'ai aussitôt compris que c'était le premier d'un grand nombre de chocs qui m'obligeraient à rester au lit toute la journée du lendemain.

Je me suis relevé le premier, avant de tendre la main à Paxton.

– T'allais quelque part, peut-être ?

Avec un sourire, il a accepté mon aide.

– Cause toujours, p'tit Blanc. T'as déjà presque plus de souffle.

Nous longions la ligne de touche en direction de la ligne de mêlée quand j'ai déclaré :

– Pour pas que tu continues à me traiter de p'tit Blanc et pour pas que je commence à te traiter de p'tit Noir, au risque de déclencher une émeute raciale à Harvard, je m'appelle Patrick.

Il m'a tapé dans la paume.

– Jimmy Paxton.

– Ravi de te connaître, Jimmy.

Lors de la remise en jeu suivante, j'ai une nouvelle fois soufflé le ballon à Jimmy Paxton.

– Ton équipe, c'est une sacrée bande de brutes vicieuses, a-t-il déclaré alors que nous entamions la longue marche jusqu'à la ligne de mêlée.

J'ai acquiescé.

– Nos gars vous considèrent comme des lavettes.

Pour toute réaction, Jimmy s'est contenté de hocher la tête.

– On n'est pas des lavettes, mais on n'est pas des cow-boys comme ces dingues. Les Stups, les Mœurs et la PEAS... (Il a sifflé.) Toujours les premiers à passer la porte parce qu'ils adorent décharger.

– Ils adorent quoi ?

– L'action, l'orgasme. Pas de préliminaires avec ces types-là. Ils veulent te baiser tout de suite. Tu vois ce que je veux dire ?

Pour le jeu suivant, Oscar a pris position à l'arrière et étalé trois joueurs d'un coup, permettant ainsi au running back de s'engouffrer dans une ouverture grande comme la cour de mon immeuble. Mais l'un des John – Pasquale ou Vreeman ; à ce stade, je les confondais tous – a attrapé par le bras le porteur du ballon au niveau de la ligne trente-six, et les Cogneurs ont opté pour une botte de dégagement.

La pluie s'est mise à tomber cinq minutes plus tard, et le reste de la première mi-temps s'est transformé en une vaste pagaille particulièrement inélégante. Logées à la même enseigne, pataugeant, glissant et trébuchant dans la boue, les deux équipes n'ont pas beaucoup progressé. Au poste de running back, j'ai gagné environ douze mètres avec quatre fois le ballon entre les mains ; au poste d'arrière, j'ai été écrasé à deux reprises par Jimmy Paxton, mais j'ai également réussi à désamorcer une de ses bombes et je me suis débrouillé pour le coller si étroitement que le quarterback a fini par choisir d'autres receveurs.

À la fin de la première mi-temps, le score était toujours de zéro à zéro, mais nous devenions de plus en plus menaçants. Alignés dans la zone des Cogneurs lors de la seconde mise en jeu et alors qu'il restait vingt secondes, les Justiciers ont changé de stratégie et John Lawn m'a envoyé le ballon ; j'ai vu un trou béant sans rien d'autre que du vert au-delà, contourné un arrière, franchi l'ouverture, fourré le ballon sous mon bras, baissé la tête... et c'est à ce moment-là qu'Oscar a surgi de nulle part, son souffle formant de petits nuages blancs sous l'averse froide, pour me percuter avec une telle force que j'ai eu l'impression d'avoir heurté de plein fouet un 747.

Le temps que je me redresse, la mi-temps avait été sifflée et j'avais les joues maculées de terre. Oscar m'a tendu une de ses grosses paluches et m'a remis sur pied en rigolant.

– Tu vas dégueuler ?

– Je réfléchis à la question, ai-je répondu.

La grande baffe qu'il m'a alors assenée dans le dos – une sympathique manifestation de l'esprit de camaraderie, ai-je supposé – a bien failli m'envoyer tête la première dans la boue.

– Bien essayé, en tout cas, a-t-il lancé en regagnant le banc des joueurs.

– Il n'est plus question de *touch football* ? ai-je demandé à Remy Broussard sur la ligne de touche, tandis que les Justiciers ouvraient une glacière pleine de bières et de sodas.

– Dès que quelqu'un fait ce que vient de faire le sergent Lee, y a plus de règles.

– Dans ce cas, on a droit à des casques pour la seconde mi-temps ?

– Nan, toujours pas, a-t-il répondu en retirant une bière de la glacière. Mais on devient beaucoup plus méchants.

– Y a déjà eu des morts pendant les matchs ?

– Pas encore, a-t-il répondu avec un sourire. Mais ça pourrait arriver. Une bière ?

J'ai fait non de la tête avec l'impression d'entendre une volée de cloches sonner à l'intérieur de mon crâne.

– Je vais prendre de l'eau, plutôt.

Il m'a passé une bouteille de Poland Springs puis, une main sur mon épaule, il m'a entraîné un peu plus loin le long de la ligne de touche, à l'écart des autres. Dans les gradins, quelques personnes s'étaient rassemblées – des coureurs pour la plupart, qui avaient découvert le match en cours au moment où ils s'apprêtaient à monter puis descendre les marches afin de s'échauffer, et un grand type assis tout seul dans son coin, ses longues jambes en appui sur la rambarde, sa casquette de baseball lui dissimulant les yeux.

– Hier soir... a commencé Broussard, qui a laissé quelques secondes les deux mots en suspens sous la pluie.

J'ai avalé un peu d'eau.

– J'ai dit un ou deux trucs que j'aurais pas dû dire. Quand je bois trop de rhum, j'ai les idées qui s'embrouillent.

Mon attention s'est portée sur la série de larges colonnes grecques qui se dressaient derrière les gradins.

– Quels trucs ?

Broussard s'est placé devant moi, les yeux brillants, animés d'un éclat févreux.

– N'essayez pas de jouer à ce jeu-là avec moi, Kenzie.

– Patrick, ai-je rectifié en faisant un pas vers la droite.

Il m'a suivi, le nez à quelques centimètres du mien, le regard toujours éclairé par cette étrange lueur dansante.

– On sait tous les deux que j'ai laissé échapper quelque chose par erreur. Alors, on en reste là et on oublie tout, O.K. ?

Le sourire que je lui ai adressé était à la fois amical et légèrement perplexe.

– J'ignore de quoi vous parlez, Remy.

Il a remué lentement la tête.

– Ne vous obstinez pas dans cette voie, Kenzie. C'est clair ?

– Non, je...

Je n'ai pas vu sa main bouger, mais j'ai senti une soudaine brûlure au niveau de mes phalanges, et brusquement ma bouteille s'est retrouvée par terre, en train de déverser son contenu dans la boue.

– Oubliez la nuit dernière et on sera copains.

La lueur dans son regard avait cessé de danser, mais elle brûlait maintenant de tout son éclat, transformant ses prunelles en braises ardentes.

J'ai contemplé la bouteille à terre, le plastique transparent baignant dans la gadoue.

– Et si je ne le fais pas ?

– Vous auriez tout intérêt à ne pas envisager ce « si ». (La tête inclinée, il a sondé mes yeux avec intensité, me donnant le sentiment qu'il y voyait quelque chose susceptible d'être retiré. Ou peut-être pas. Pour le moment, il ne pouvait se prononcer.) On s'est bien compris ?

– Sûr, Remy. On s'est compris.

Il a encore soutenu mon regard un long moment en respirant par les narines. Enfin, il a bu une longue gorgée de bière, puis baissé la canette.

– Agent Broussard, a-t-il corrigé, avant de retourner vers le terrain.

La seconde mi-temps a pris des allures de véritable guerre.

La pluie, la boue et l'odeur du sang ont libéré la violence des deux camps, et dans le carnage qui a suivi, trois Cogneurs et deux Justiciers ont abandonné définitivement leurs postes. L'un d'eux, Mike Lawn, a dû être transporté hors du terrain après qu'Oscar et un connard de la Crime nommé Zeke Monfriez l'eurent pris en sandwich lors d'une collision particulièrement brutale, manquant le casser en deux.

J'avais écopé jusque-là de deux côtes meurtries, plus un rude coup dans les reins qui m'amènerait sans doute à pisser du sang le lendemain, mais au regard de tous ces visages sanglants, de tous ces nez transformés en bouillie et de ce type qui avait craché deux dents dès la première mise en jeu, je m'estimais relativement chanceux.

Broussard s'est retrouvé à l'arrière et ne m'a plus approché jusqu'à la fin du match. Il a eu la lèvre fendue lors d'une remise en jeu, mais deux essais plus tard il a tendu le bras au moment où le responsable se précipitait vers lui, l'atteignant à la gorge avec une telle violence que le type est resté une bonne minute étalé sur le terrain, à tousser et à vomir, avant de pouvoir se redresser sur des jambes tellement chancelantes qu'il m'a fait penser à la quille d'un schooner dans une mer démontée. Après l'avoir plaqué au sol, Broussard lui avait en outre expédié quelques coups de pied pour faire bonne mesure ; résultat, les Cogneurs se sont déchaînés. Broussard s'est retranché derrière le mur formé par ses coéquipiers tandis qu'Oscar et Zeke tentaient de le coincer en le traitant de sale pourri. Lorsqu'il a croisé mon regard, il a souri tel un gosse de trois ans tout réjoui.

Il a ensuite brandi vers moi un doigt taché de sang.

Nous avons gagné avec trois points d'avance.

Pour quelqu'un comme moi, qui a grandi en aspirant aussi

désespérément à devenir un joueur de foot que la plupart des jeunes en Amérique, et qui continue d'annuler la plupart de ses engagements les dimanches après-midi d'automne, je suppose que j'aurais dû me sentir euphorique après ce qui serait sans doute ma dernière expérience d'un sport d'équipe. J'aurais dû éprouver le frisson de la victoire, l'intensité virile du combat. J'aurais dû avoir envie de pousser des cris de joie, j'aurais dû avoir les larmes aux yeux alors que je me tenais au milieu du premier stade de foot construit dans le pays, j'aurais dû regarder les colonnes grecques et la pluie qui s'abattait sur les longues planches dans les gradins, déceler les ultimes vestiges de l'hiver dans cette averse d'avril, l'odeur métallique de la pluie elle-même, la progression inéluctable du crépuscule dans le froid ciel pourpre.

Or je n'éprouvais rien de tout cela.

J'avais au contraire l'impression que nous n'étions qu'un ramassis d'idiots pathétiques, refusant de vieillir, prêts à briser des os et à déchirer la chair de nos semblables juste pour pouvoir déplacer de quelques mètres, voire de quelques centimètres seulement, un ballon brun sur un terrain.

De plus, en voyant Remy Broussard sur la ligne de touche qui versait de la bière sur son doigt ensanglanté, puis en arrosait sa lèvre fendue tout en tapant dans les mains de ses copains venus le féliciter, j'ai eu peur.

– Parlez-moi de lui, ai-je demandé à Devin et Oscar accoudés au comptoir à côté de moi.

– Qui ? Broussard ?

– Mouais.

Les deux équipes avaient décidé de se réunir dans un bar de Wester Avenue à Allston, situé à environ un kilomètre du stade. L'établissement avait été baptisé le Boyne en hommage à un cours d'eau irlandais qui traversait le village où ma mère avait grandi et perdu son pêcheur de père puis ses deux frères suite à l'association fatale du whiskey et de la mer.

Pour un pub irlandais, il y régnait une luminosité exceptionnelle encore accentuée par les tables de bois blond, les banquettes beige clair et le comptoir brillant, également de bois blond. La plupart des pubs irlandais sont plongés dans la pénombre et privilégient l'acajou, le chêne et les sols noirs ; dans l'obscurité, me suis-je toujours dit, réside un sens de l'intimité que ceux de ma race estiment nécessaire pour boire autant qu'on le fait en général.

Dans la lumière éclatante du Boyne, il était évident que la bataille nous ayant opposés sur le terrain se prolongeait jusqu'ici. Les types de la Crime s'étaient massés au comptoir et autour des petites tables hautes à proximité. Les flics des Stups-Mœurs-PEAS monopolisaient le fond de la salle, vautrés sur les banquettes des box ou regroupés près de la minuscule scène à côté de la sortie de secours ; ils parlaient si fort que les

trois musiciens irlandais ont cessé de jouer au bout de quatre chansons.

Je me suis demandé ce que pensait la direction de ces cinquante types ensanglantés entassés dans un établissement presque vide avant leur arrivée, s'il y avait quelques videurs de secours cachés en cuisine et un système d'alarme en liaison directe avec la police de Brighton, mais quoi qu'il en soit, les affaires marchaient au mieux : le barman servait sans interruption bières et babies, s'efforçait de devancer les commandes en provenance de la salle, envoyait des serveurs parmi les clients ramasser bouteilles cassées et cendriers renversés.

Broussard et John Corkery avaient réuni leur cour au fond de la salle ; de temps à autre, les voix s'élevaient pour porter un toast à l'exploit des Justiciers. Broussard pressait alternativement une serviette en papier et une bouteille de bière fraîche sur sa lèvre abîmée.

– Je croyais que vous étiez potes, tous les deux, a observé Oscar. Alors quoi, vos mamans veulent plus vous laisser jouer ensemble ? Vous vous êtes engueulés ?

– Le coup de la maman, ai-je marmonné.

– Un super flic, a expliqué Devin. Un peu m'as-tu-vu, mais pas plus que ses collègues des Stups et des Mœurs.

– Pourtant, Broussard appartient à la PEAS, ai-je objecté. Et encore, il n'y est même plus. Il s'occupe des bagnoles, maintenant.

– Son transfert à la PEAS est récent, a précisé Devin. Ça doit remonter à deux ans, un truc comme ça. Avant, il avait fait cinq ans aux Mœurs et cinq ans aux Stups.

– Oh, plus que ça. (Oscar a lâché un rot retentissant.) On est sortis de l'école de police la même année, on a passé tous les deux un an en uniforme et ensuite il a intégré les Mœurs, et moi, les Crimes violents. C'était en 83.

Remy Broussard a tourné la tête vers notre trio installé au comptoir au moment où deux joueurs de son équipe lui parlaient en même temps. Il a incliné la tête et levé sa bière vers nous.

Nous avons levé les nôtres en retour.

Il a souri, nous a observés encore un moment, puis s'est de nouveau mêlé à la conversation de ses compagnons.

– Flic des Mœurs un jour, flic des Mœurs toujours, a souligné Devin. Quelle bande de salauds !

– On les aura l'année prochaine, lui a assuré Oscar.

– Sauf que ce sera plus les mêmes, a déploré Devin. Broussard est sur le point de tout plaquer, Vreeman aussi. Corkery fêtera ses trente ans de carrière en janvier, et si j'ai bien compris il a déjà acheté une baraque en Arizona.

Je lui ai donné un coup de coude.

– Et toi ? Tu vas bientôt atteindre aussi les trente ans de maison.

Il a émis un petit reniflement de mépris.

– Tu voudrais que je prenne ma retraite, Patrick ? Et je deviendrais quoi, hein ? a-t-il demandé avant d'avalier un petit verre de Wild Turkey.

– Si on doit quitter ce job un jour, a repris Oscar, ce sera sur une civière.

Devin et lui ont trinqué.

– Pourquoi tu t'intéresses à Broussard ? s'est enquis Devin. Je pensais qu'après l'histoire des Trett vous seriez liés à vie par le sang, tous les deux. (Il a tourné la tête puis, du dos de la main, il m'a frappé l'épaule.) À propos, c'était rudement bien, ce que vous avez fait là-bas.

J'ai ignoré le compliment.

– Je m'intéresse à lui, c'est tout.

– Alors, pourquoi il t'a arraché cette bouteille, tout à l'heure ?

J'ai dévisagé Oscar avec surprise. Sur le moment, j'étais pratiquement sûr que Broussard avait dissimulé sa manœuvre en se servant de son corps comme écran.

– Tu l'as vu ?

Oscar a acquiescé de son énorme tête.

– J'ai aussi vu le regard qu'il t'a jeté après avoir dérouillé Rog Doleman.

– Et moi, a enchaîné Devin, je le vois sans arrêt regarder par ici, pendant qu'on bavarde si gentiment.

L'un des John s'est frayé un chemin jusqu'à nous, avant de commander deux pichets de bière et trois babies de Beam. Il a baissé les yeux vers moi, son coude pratiquement appuyé sur mon épaule, avant de reporter son attention sur Devin et Oscar.

– Ça gaze, les mecs ?

– Va te faire foutre, Pasquale ! a riposté Devin.

Celui-ci a éclaté de rire.

– De ta part, je sais que ça vient du fond du cœur.

– Bien sûr, ma poule, a raillé Devin.

Toujours gloussant, Pasquale a pris les pichets de bière que le barman venait de lui apporter. Je me suis écarté lorsqu'il les a tendus à John Lawn, derrière lui. Ensuite, il s'est retourné pour attendre ses babies en pianotant sur le comptoir.

– Vous êtes au courant de la façon dont notre pote Kenzie s'est illustré chez les Trett ? a-t-il demandé en m'adressant un clin d'œil.

– En partie, a déclaré Oscar.

– D'après ce que j'ai entendu dire, Roberta Trett l'avait coincé dans la cuisine. Mais il s'est baissé juste à temps, et du coup, elle a fait sauter la tête de son mari.

– Bon réflexe d'esquive, a commenté Devin.

Une fois ses babies posés devant lui, Pasquale a placé de la monnaie sur le comptoir.

– Mouais, il a bien esquivé, a-t-il renchéri, avant de m'effleurer l'oreille

de son coude en récupérant ses verres. Mais c'est plus une question de chance que de talent, non ? Qu'est-ce que vous en pensez ? (Il s'est déplacé de façon à présenter son dos à Oscar et Devin, le regard rivé au mien tandis qu'il sifflait l'un des babies.) Et le problème avec la chance, mon vieux, c'est qu'elle finit toujours par tourner.

Devin et Oscar ont pivoté sur leurs tabourets pour le suivre des yeux tandis qu'il rejoignait la foule au fond de la salle.

Oscar a sorti de la poche de sa chemise un cigare à moitié fumé, puis il l'a allumé en fixant Pasquale de son regard vide. Quand il en a tiré une bouffée, les filaments de tabac noir à l'extrémité ont grésillé.

– Subtil, a-t-il dit enfin en jetant son allumette dans le cendrier.

– Qu'est-ce qui se passe, Patrick ?

En contemplation devant le verre vide que Pasquale avait laissé derrière lui, Devin s'était exprimé d'une voix monocorde.

– Je n'en suis pas sûr, ai-je répondu.

– Tu t'es mis les cow-boys à dos, apparemment, a observé Oscar. C'est pas malin.

– Je n'en avais pas l'intention.

– T'as quelque chose sur Broussard ? a demandé Devin.

– Peut-être, ouais.

Devin a hoché la tête, tandis que de sa main droite il m'agrippait le coude avec force.

– Quoi que ce soit, a-t-il déclaré en esquissant un sourire contraint en direction de Broussard, laisse tomber.

– Et si je ne peux pas ?

La grosse tête d'Oscar s'est dressée derrière l'épaule de son collègue ; il a posé sur moi son regard éteint.

– Prends tes distances, Patrick.

– Et si je ne peux pas ? ai-je répété.

Un soupir a échappé à Devin.

– Alors, tu risques bientôt de plus pouvoir aller nulle part.

Dans le vague espoir que cela pourrait peut-être changer quelque chose, nous avons décidé d'aller voir Poole.

Le Centre médical de Nouvelle-Angleterre, dont les divers bâtiments et passerelles constituent le pivot entre Chinatown, le quartier des théâtres et les vestiges de l'ancien quartier chaud, s'étend sur deux pâtés de maisons.

Le dimanche matin de bonne heure, il est déjà difficile de trouver une place de stationnement autour de l'hôpital ; le jeudi soir, c'est carrément impossible. Le Schubert présentait une énième version de *Miss Saigon* et le Wang, la dernière création pompeuse d'Andrew Lloyd Webber ou quelque grande production similaire d'une bouillie musicale outrancière et lourdingue affichant complet ; quant à Tremont Street, elle grouillait de taxis, de limousines, de cravates noires, de fourrures claires et de flics furieux qui s'acharnaient sur leurs sifflets en s'efforçant de faire décrire à la circulation un vaste arc de cercle autour de la multitude de véhicules garés sur trois files.

Nous n'avons même pas envisagé de sillonner les rues environnantes ; nous nous sommes engagés directement dans le parking du Centre médical, j'ai pris un ticket et nous avons dû monter jusqu'au sixième niveau pour dénicher un emplacement libre. Une fois sorti de la Crown Victoria, j'ai maintenu ouverte la portière côté passager pendant qu'Angie bataillait avec ses béquilles, puis je l'ai refermée alors qu'elle se frayait déjà un chemin entre les voitures.

– C'est par où, l'ascenseur ? m'a-t-elle crié.

Un jeune homme à la silhouette élancée, tout en muscles, a répondu : « Par là » en indiquant un point sur sa gauche. Adossé au hayon d'une Chevy Suburban noire, il fumait un fin cigare dont la tête s'ornait encore de la bague rouge marquée Cohiba.

– Merci, a dit Angie, et sur ce, nous lui avons offert nos plus beaux sourires de commande en passant devant lui.

Il nous a souri en retour, puis gratifiés d'un petit salut de la main qui tenait le cigare.

– Il est mort.

Nous avons pilé net, et je me suis retourné pour l'examiner. Il portait un blouson en laine bleu marine agrémenté d'un col en cuir brun sur un pull à encolure en V et un jean, noirs tous les deux. Ses santiags, également noires, paraissaient aussi usées que celles d'un cavalier de rodéo. Il a tapoté son cigare pour en faire tomber la cendre, l'a de nouveau fiché entre ses lèvres et s'est adressé à moi :

– En principe, c'est le moment où vous demandez : « Qui est mort ? »

– Qui est mort ? ai-je répété tandis qu'il fixait du regard ses bottes.

– Nick Raftopoulos.

– Pardon ? a lancé Angie en pivotant tant bien que mal sur ses béquilles.

– C'est bien lui que vous êtes venus voir, non ? (Mains ouvertes devant lui, l'inconnu a haussé les épaules.) Ben, vous ne pouvez pas y aller, car il nous a quittés il y a une heure. Arrêt cardiaque provoqué par un traumatisme important consécutif à des blessures par balles reçues devant la maison de Leon Trett. Rien que de très naturel, étant donné les circonstances.

S'aidant de ses béquilles, Angie s'est avancée vers lui. Je l'ai rejointe.

De nouveau, il a souri.

– Votre prochaine repartie, ce serait normalement : « Comment savez-vous qui nous étions venus voir ? » Allez-y, l'un ou l'autre.

Au lieu de quoi, j'ai lâché :

– Qui êtes-vous ?

Il a tendu la main dans ma direction.

– Neal Ryerson. Appelez-moi Neal. Je regrette de ne pas avoir un surnom sympa, mais que voulez-vous, certains d'entre nous n'ont pas cette chance. Vous êtes Patrick Kenzie, et vous, Angela Gennaro, n'est-ce pas ? Je dois bien reconnaître, mademoiselle, que même avec votre plâtre et tout, votre photo ne vous rend pas justice. Vous êtes ravissante, comme aurait dit mon père.

– Poole est mort ? s'est exclamée Angie, insensible au compliment.

– Oui, mademoiselle. J'en ai peur. Hum, Patrick, ça vous dérangerait de me serrer la main ? C'est que je commence à fatiguer, moi.

J'ai exercé une légère pression sur ses doigts, qu'il a ensuite présentés à Angie. En appui sur ses béquilles, elle n'a pas esquissé le moindre geste. Elle se bornait à le dévisager en remuant la tête.

Ryerson m'a jeté un coup d'œil.

– Elle a peur d'attraper une maladie contagieuse ?

Sans attendre de réponse, il a fourré sa main dans la poche intérieure de son blouson.

Aussitôt, j'ai porté la mienne au holster dans mon dos.

– Du calme, monsieur Kenzie. Du calme. (Il a sorti un mince porte-cartes qu'il a ouvert pour nous montrer son insigne et sa carte d'identité.) Agent spécial Neal Ryerson, a-t-il précisé d'une voix de baryton.

Ministère de la Justice. *Ta-da !* (Il a refermé son porte-cartes, avant de le ranger dans son blouson.) Brigade de la répression du banditisme, si vous voulez tout savoir. Bon sang, vous n'êtes pas très bavards, tous les deux !

– Qu'est-ce que vous cherchez au juste ? ai-je questionné.

– Eh bien, monsieur Kenzie, à en juger par ce que j'ai vu cet après-midi pendant le match de foot, vous allez bientôt vous retrouver à court de copains. Et moi, je suis tout prêt à endosser le rôle.

– Je n'ai pas besoin d'un copain.

– Vous n'avez peut-être pas le choix. Il est possible que je sois obligé de devenir votre ami, que ça vous plaise ou non. Remarquez, je suis assez doué dans le genre. Je vous écouterai raconter vos faits d'armes, je regarderai le base-ball à la télé avec vous et j'irai même jusqu'à vous accompagner dans tous les rades du coin.

Avec Angie, nous avons échangé un regard, et d'un même mouvement nous nous sommes détournés pour regagner notre voiture. J'ai d'abord déverrouillé la portière côté passager, que j'ai entrouverte.

– Broussard vous tuera, a affirmé Ryerson.

Nous avons une nouvelle fois pivoté vers lui. Il a tiré une autre bouffée de son Cohiba, puis s'est écarté du Suburban pour se diriger vers nous à longues enjambées nonchalantes, comme s'il sortait du terrain à la fin d'un match de basket.

– Il est très doué pour tuer les gens. La plupart du temps, il ne se charge pas lui-même des exécutions, mais il les met soigneusement au point. C'est un organisateur de premier plan.

J'ai pris les béquilles d'Angie et frôlé le dos de Ryerson en ouvrant la portière arrière pour les glisser sur la banquette.

– On se débrouillera, agent Ryerson.

– Je suis sûr que Chris Mullen et Pharaoh Gutierrez le croyaient, eux aussi.

Angie s'est appuyée contre la portière.

– Est-ce que Pharaoh Gutierrez appartenait à la DEA ? a-t-elle demandé en sortant de sa poche son paquet de cigarettes.

– Non, a répondu Ryerson. Il renseignait la Brigade de répression du banditisme. (Un Zippo noir à la main, il est passé devant moi pour allumer la cigarette d'Angie.) C'était *mon* informateur. C'est moi qui l'avais récupéré. Je bossais avec lui depuis six ans et demi. Il allait m'aider à coincer Cheddar, et ensuite le reste de la bande. Là-dessus, je devais épingle le fournisseur de Cheddar, un certain Ngyun Tang, a-t-il ajouté en indiquant de la main le mur est du parking. Un gros bonnet de Chinatown.

– Mais ?

– Mais... (Il a haussé les épaules.) Entre-temps, Pharaoh s'est fait refroidir.

– Et vous pensez que c'est Broussard le coupable ?

– Je pense qu'il a monté le coup, oui. Mais il n'a pas tué lui-même Pharaoh, dans la mesure où il était trop occupé à soi-disant essuyer des tirs de mitraille dans la carrière.

– Alors, qui a descendu Mullen et Gutierrez ?

Ryerson a levé les yeux vers le plafond.

– Qui a fait disparaître l'argent ce soir-là ? Quelle est la première personne qu'on a découverte près des victimes ?

– Une petite minute, l'a interrompu Angie. D'après vous, ce serait Poole l'assassin ?

Il s'est adossé à l'Audi garée à côté de notre voiture, puis il a tiré une longue bouffée de son cigare et soufflé des ronds de fumée vers les rampes au néon.

– Nicholas Raftopoulos. Né à Swampscott, Massachusetts, en 1948. Entré dans la police en 1968, peu après son retour du Viêt-nam, où il avait reçu la Silver Star et s'était illustré, ô surprise, comme tireur d'élite hors pair. Son lieutenant a déclaré que le caporal Raftopoulos était capable, je cite, « d'exploser le trou du cul d'une mouche tsé-tsé à cinquante mètres de distance ». (Il a remué la tête.) Ha, ces militaires, ils ont un langage tellement imagé !

– Et vous en concluez...

– J'en conclus, monsieur Kenzie, qu'une discussion s'impose entre nous.

Je me suis écarté d'un pas. Ryerson mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix, et tout chez lui – ses cheveux châtons impeccablement coiffés, son allure désinvolte, la coupe de ses vêtements – évoquait un homme issu d'un milieu aisé. Je le reconnaissais, à présent : c'était lui, le spectateur assis à l'écart dans les gradins du Harvard Stadium l'après-midi même, les jambes repliées sur le garde-fou, le corps avachi, la casquette de base-ball lui masquant le haut du visage. Je l'imaginais sans peine à Yale, hésitant entre une école de droit et un poste au gouvernement. Chacune de ces deux voies lui offrait l'assurance d'une carrière politique une fois quelques mèches grises apparues sur ses tempes, mais s'il choisissait le gouvernement, il porterait une arme. Formidable. Oh, oui.

– Ravi de vous avoir rencontré, Neal, ai-je prétendu en contournant la Crown Victoria pour prendre le volant.

– Je ne plaisantais pas lorsque j'ai dit qu'il vous tuerait.

– Et vous comptez nous sauver, je suppose, a raillé Angie avec un petit rire.

– Je représente le ministère de la Justice, a-t-il décrété. (Il a placé sa paume sur son torse.) Les balles ne m'atteignent pas.

Je l'ai observé un instant par-dessus le toit de ma voiture.

– Parce que vous restez toujours derrière les gens que vous êtes censé protéger, mon cher Neal.

– Ohhh ! (Sa main a voltigé devant sa poitrine.) Elle est bien bonne,

celle-là, mon cher Pat.

Angie est montée dans la voiture, et moi aussi. Au moment où je tournais la clé de contact, Neal Ryerson a tapé à la vitre du côté d'Angie. Sourcils froncés, elle m'a interrogé du regard. Comme je me contentais de hausser les épaules, elle a baissé lentement la glace. Neal s'est accroupi, avant d'appuyer ses coudes sur la rainure.

– Bon, autant que je vous prévienne, a-t-il déclaré. Je pense que vous faites une grosse erreur en refusant de m'écouter.

– Bah, ce ne serait pas la première fois, a rétorqué Angie.

Il a reculé légèrement pour tirer sur son cigare et souffler la fumée, puis il s'est de nouveau penché vers nous.

– Quand j'étais gosse, mon père m'emmenait à la chasse dans les montagnes tout près de l'endroit où j'ai grandi – à Boone, un patelin en Caroline du Nord. Et P'pa me répétait toujours – j'ai entendu ça toute ma jeunesse, de huit à dix-huit ans, à chaque expédition – que s'il fallait bien se méfier d'une chose, s'en méfier *au plus haut point*, ce n'était ni de l'original ni du cerf. C'était des autres chasseurs.

– C'est beau, a commenté Angie.

Ryerson a souri.

– Voyez-vous, Pat, Angie...

– Arrêtez de l'appeler Pat, l'a-t-elle interrompu. Ça l'énerve.

Il a levé la main droite, le cigare coincé entre deux doigts.

– Toutes mes excuses, Patrick. Bon, comment pourrais-je dire ça ? L'ennemi, c'est nous. Vous comprenez ? Et « nous » ne va pas tarder à s'en prendre à vous. (Il a pointé son cigare vers moi.) « Nous » a déjà eu des mots avec vous aujourd'hui, Patrick. Quand va-t-il augmenter la mise ? Il sait que même si vous le laissez tranquille un moment, vous reviendrez tôt ou tard à la charge en posant les mauvaises questions. La preuve, c'est bien pour cette raison que vous êtes là ce soir, non ? Vous espériez que Nick Raftopoulos serait suffisamment lucide pour répondre à certaines de ces mauvaises questions. À présent, partez si vous en avez envie. Je ne peux pas vous en empêcher. Mais il ne vous lâchera pas. Et croyez-moi, ça ne fera qu'empirer.

Angie et moi, nous nous sommes consultés en silence. La fumée du cigare a dérivé vers nous et s'est insinuée jusqu'au fond de mes poumons, où elle est restée coincée comme une touffe de cheveux dans un siphon.

Enfin, Angie s'est tournée vers Ryerson, et d'un léger mouvement du poignet, elle l'a incité à s'éloigner de la vitre.

– Le Blue Diner, a-t-elle annoncé. Vous connaissez ?

– C'est à environ cinq cents mètres d'ici.

– On se retrouve là-bas, a-t-elle ajouté.

Après avoir reculé, je me suis dirigé vers la rampe de sortie.

De nuit, la façade du Blue Diner est vraiment chouette. Seule tache de

néon visible sur Kneeland Street à l'entrée du quartier gay, doté d'une enseigne surmontée d'une grosse tasse blanche, l'établissement situé dans une zone essentiellement commerciale semble – du moins, vu de l'autoroute – sorti tout droit d'un tableau d'Edward Hopper, d'une de ses rêveries diurnes imprégnées d'atmosphère nocturne.

Je ne suis néanmoins pas certain qu'Hopper aurait accepté de payer six mille dollars pour un hamburger. Non que le Blue Diner pratique des tarifs pareils, mais il n'en est pas si éloigné. Il m'est arrivé d'acheter des voitures pour moins cher que le prix d'un café dans ce bar.

Neal Ryerson nous ayant assuré que le ministère de la Justice se chargeait de l'addition, nous nous sommes rués sur le café et le Coca. J'aurais bien commandé un hamburger, mais je me suis rappelé soudain que le budget dudit ministère était financé par mes impôts ; en d'autres termes, la générosité de l'agent Ryerson ne lui coûtait pas grand-chose.

– O.K., on va tout reprendre depuis le début, a-t-il déclaré.

– Entendu, a dit Angie.

Après avoir versé de la crème dans son café, il m'a passé le pot.

– Alors, quel a été le point de départ de l'affaire ? a-t-il demandé.

– La disparition d'Amanda McCready, ai-je répondu.

Il a nié de la tête.

– Non, non. Ça, c'est juste le moment où vous êtes entrés en scène, tous les deux. (Il a remué son café, avant de brandir vers nous sa petite cuillère.) Il y a trois ans, l'officier Remy Broussard, des Stups, surprend Cheddar Olamon, Chris Mullen et Pharaoh Gutierrez en pleine opération de contrôle qualité dans une usine de retraitement à South Boston.

– Je croyais que toutes les opérations de retraitement avaient lieu en dehors du pays, s'est étonnée Angie.

– En l'occurrence, « retraitement » est un euphémisme. En gros, ils trafiquaient la marchandise – de la cocaïne, cette fois – en la coupant avec du Similac. Broussard et son équipier, Poole, ainsi que deux ou trois cow-boys des Stups, ont donc chopé Olamon, mon ami Gutierrez et quelques gars de la bande. Mais ils ne les ont pas arrêtés.

– Pourquoi ?

Ryerson a retiré de sa poche un nouveau cigare, puis il a froncé les sourcils en remarquant l'écriteau marqué : S'IL VOUS PLAÎT, VEUILLEZ NE PAS FUMER LE CIGARE OU LA PIPE. MERCI. Avec un grognement de contrariété, il a posé le Cohiba sur la table et commencé à tripoter l'emballage en cellophane.

– S'ils ne les ont pas arrêtés, monsieur Kenzie, c'est parce qu'une fois les preuves réduites en cendres, ils n'avaient plus aucune raison de s'en prendre à eux.

– Ils ont brûlé la coke ? me suis-je exclamé.

Il a hoché la tête.

– D'après Pharaoh, oui. Depuis des années, certaines rumeurs circulent

au sujet d'une unité parallèle des Stups ayant pour mission de frapper les dealers là où ça leur fait le plus mal. Pas en les embarquant au cours d'une descente, ce qui leur assurerait une certaine crédibilité auprès des voyous de la rue, une couverture médiatique et une faible probabilité de condamnation. Oh non. Cette unité spéciale était censée détruire tout ce que les trafiquants avaient en leur possession au moment de l'intervention. En les obligeant à regarder. On avait soi-disant déclaré la guerre à la drogue. Alors, certains flics de Boston plus entreprenants que les autres ont décidé de la mener façon guérilla. Ces types-là, toujours d'après la rumeur, étaient les vrais intouchables. On ne les achetait pas. On ne les raisonnait pas. C'étaient des fanatiques. Ils ont mis un terme à l'activité de nombreux petits dealers et chassé de la ville pas mal de nouveaux venus dans le milieu. Les plus gros poissons – style Cheddar Olamon, les gangs de Winter Hill, les Italiens et les Chinois – n'ont pas tardé à considérer ces opérations comme le prix à payer pour pouvoir sauvegarder leur business, et au bout du compte, vu que le marché de la drogue a connu un ralentissement et que les raids ne se sont pas révélés d'une efficacité redoutable, l'unité aurait été dissoute.

– Et Broussard et Poole transférés à la PEAS.

Ryerson a acquiescé.

– D'autres gars aussi, d'ailleurs. Certains sont restés aux Stups, d'autres sont partis aux Mœurs, aux Mandats, et je ne sais où encore. Mais Cheddar Olamon, lui, n'a jamais oublié. Il n'a jamais pardonné non plus. Il a juré qu'un jour ou l'autre, il aurait la peau de Broussard.

– Pourquoi lui et pas ses collègues ?

– À en croire Pharaoh, Cheddar s'est senti personnellement insulté par ce cher Remy. Non seulement la marchandise a été brûlée, mais Broussard l'aurait nargué, embarrassé devant ses hommes. Cheddar a très mal réagi.

Angie a allumé une cigarette, puis tendu le paquet à Ryerson.

Il a jeté un coup d'œil à son Cohiba, à l'écriteau qui lui interdisait de le fumer, et enfin il a répondu :

– Volontiers. Merci.

Il a fumé la cigarette comme un cigare, sans vraiment avaler la fumée, se contentant de tirer de longues bouffées et de la laisser rouler sur sa langue un instant avant de la rejeter.

– À l'automne dernier, a-t-il poursuivi, Pharaoh a pris contact avec moi. On s'est donné rendez-vous, et il m'a expliqué que Cheddar avait un tuyau sur le flic responsable de cette opération quelques années plus tôt. Cheddar, m'a-t-il certifié, s'apprêtait à prendre sa revanche ; Mullen lui avait également laissé entendre que tous les gars présents ce soir-là dans l'usine et obligés de regarder pendant que Broussard et ses copains brûlaient la coke en se foutant d'eux allaient drôlement apprécier. C'est drôle, aujourd'hui, j'ai du mal à m'expliquer – entre autres choses – que

Pharaoh et Chris Mullen soient devenus copains au point que Mullen lui confie des trucs de ce genre. Pharaoh m'a servi les conneries habituelles, genre « le passé c'est le passé », mais je n'y crois pas, en fait. À mon avis, il n'y avait qu'une chose susceptible de réunir Pharaoh et Chris Mullen : la cupidité.

– Donc, il y avait bien une révolution de palais en préparation, ai-je dit. Ryerson a hoché la tête.

– Malheureusement pour Pharaoh, Cheddar en a eu vent.

– Mais Cheddar avait trouvé quoi sur Broussard ? s'est enquis Angie.

– Ça, hélas, Pharaoh ne me l'a pas précisé. Il prétendait que Mullen ne lui en avait pas parlé non plus, que ça gâcherait l'effet de surprise. La dernière fois où j'ai eu de ses nouvelles, c'était l'après-midi du jour où il a été abattu. Il m'a raconté qu'avec Mullen, ils avaient baladé les flics dans toute la ville pendant presque une semaine, et que ce soir-là ils allaient mettre la main sur deux cent mille dollars au nez et à la barbe de Broussard, puis rentrer tranquillement chez eux. Une fois l'opération achevée, quand il saurait exactement ce que Broussard avait fait, il me les balancerait tous les deux, Mullen et lui ; en m'offrant ainsi le plus beau coup de ma carrière, il pensait se dégager pour toujours de toute obligation envers moi. Du moins, il l'espérait. (Ryerson a écrasé le mégot dans le cendrier.) On connaît la suite.

– On ne connaît rien du tout, oui ! a répliqué Angie, les sourcils froncés, l'air dérouté. Et merde. Avez-vous la moindre idée de la façon dont la disparition d'Amanda McCready intervient dans tout ça, agent Ryerson ?

Il a haussé les épaules.

– J'en arrive à me demander si Broussard ne l'aurait pas lui-même kidnappée.

– Mais pourquoi ? suis-je intervenu. Il se serait réveillé un matin en se disant qu'il avait envie d'enlever un gosse ?

– Bah, j'ai entendu des trucs encore plus étranges... (Il s'est penché en avant.) Écoutez, Cheddar avait découvert quelque chose sur lui. Mais quoi ? D'une manière ou d'une autre, on en revient toujours à la disparition de cette gamine. Alors, essayons d'aborder la situation sous un angle différent. Et si Broussard s'était emparé d'Amanda pour obliger la mère à lui refiler les deux cent mille dollars que, d'après Pharaoh, elle avait fauchés à Cheddar ?

– Justement, ça m'a toujours chiffonné, ai-je souligné. Pourquoi Cheddar n'a-t-il pas chargé Mullen bien plus tôt de secouer Helene McCready et Ray Likanski pour savoir où était son pognon ?

– Parce qu'il ignorait tout de la combine avant qu'Amanda McCready ne s'évanouisse dans la nature.

– Pardon ?

– Eh bien, la beauté de l'arnaque montée par Likanski – bien qu'un peu

limitée sur le long terme, je l'avoue – reposait sur le fait que tout le monde supposerait le fric saisi par les flics en même temps que la dope au moment de la descente chez les bikers. Il a fallu trois mois à Cheddar pour apprendre la vérité. Et comme par hasard, le jour où il a découvert le pot aux roses, Amanda McCready s'est volatilisée.

– Autrement dit, a enchaîné Angie, tout porte à croire que c'est Mullen le ravisseur.

– Non, j'en doute. Pour moi, Cheddar a envoyé ce soir-là Mullen ou un autre de ses hommes coller une bonne raclée à Helene McCready pour la forcer à avouer où elle avait planqué le fric. Mais avant d'avoir pu passer à l'acte, cette personne a vu Broussard emmener la petite. Du coup, Cheddar tient sa vengeance. Il essaie de faire chanter Broussard. Sans imaginer un seul instant que celui-ci va jouer sur les deux tableaux : il explique à la police que Cheddar a kidnappé l'enfant pour obtenir une rançon, et à Cheddar qu'il apportera l'argent dans les carrières cette nuit-là pour le remettre à ses deux lieutenants, sachant déjà qu'il va les doubler, se débarrasser de la gosse et s'enfuir avec le magot. Il...

– C'est absurde, l'ai-je coupé.

– Pourquoi ?

– Pourquoi Cheddar aurait-il accepté de passer pour le kidnappeur ?

– Il n'a rien accepté du tout. Broussard l'a piégé en douce.

J'ai secoué la tête avec vigueur.

– C'est faux ! Broussard lui a tout dit. J'étais là. En octobre, on est allés à la prison de Concord interroger Cheddar sur la disparition d'Amanda. S'il y avait eu un arrangement entre eux, il aurait forcément fallu que Cheddar fasse porter le chapeau à ses propres troupes. Or pourquoi les aurait-il mises en cause puisque, d'après vous, il tenait Broussard par les couilles ? Pourquoi se serait-il laissé accuser de l'enlèvement et du meurtre d'une gosse de quatre ans quand rien ne l'y obligeait ?

Ryerson a pointé vers moi son cigare sous cellophane.

– Pour vous abuser *vous*, monsieur Kenzie. Vous ne vous êtes jamais demandé, tous les deux, pour-quoi on vous avait autorisés à participer aussi activement à une enquête criminelle ? Ou pourquoi on avait requis votre présence dans les carrières ce soir-là ? Vous deviez servir de témoins. C'était le rôle qu'on vous avait attribué. Broussard et Cheddar vous ont joué un numéro à la prison de Concord ; Broussard et Poole vous en ont joué un autre dans les carrières. Vous n'étiez là que pour voir ce qu'ils voulaient vous montrer et croire qu'il s'agissait de la vérité.

– Mais enfin, a protesté Angie, comment Poole aurait-il pu *feindre* une crise cardiaque ?

– Grâce à la cocaïne, a répondu Ryerson. J'ai eu le cas une fois. C'est extrêmement risqué, car la coke peut tout à fait déclencher un véritable infarctus. Mais si on s'en sort... De plus, compte tenu de l'âge et du métier de Poole, les médecins n'ont sans doute pas pensé à chercher des

traces de drogue ; ils ont simplement conclu à une authentique attaque.

J'ai eu le temps de compter douze voitures qui passaient sur Kneeland Street avant que l'un de nous reprenne la parole.

– J'aimerais revenir un peu en arrière, agent Ryerson, a dit enfin Angie. (Sa cigarette posée au bord du cendrier s'était consumée jusqu'au filtre, qu'elle a poussé hors de la petite encoche où elle l'avait coincé.) D'accord, Cheddar considérait Mullen et Gutierrez comme une menace pour lui. Et s'il avait éprouvé le besoin de les éliminer ? Et s'il avait obligé Broussard à exécuter le contrat en le menaçant de révéler des infos compromettantes pour lui ?

– Broussard aurait fait le sale boulot de Cheddar ?

Elle a opiné.

Ryerson s'est adossé à banquette, puis il a contemplé par la fenêtre les sombres bâtiments industriels à l'angle de South Street. Par-dessus son épaule, j'ai remarqué sur Kneeland Street une camionnette UPS carrée, marron clair, feux de détresse allumés – une vision urbaine ô combien familière – garée à l'entrée d'une ruelle dont elle bloquait l'accès, tandis que le chauffeur ouvrait les portes arrière, retirait du véhicule un diable, puis plusieurs cartons qu'il a chargés sur le petit chariot.

– Selon vous, donc, a repris Ryerson à l'adresse d'Angie, alors que Cheddar pensait se débarrasser de Mullen et de Gutierrez, Broussard projetait de les éliminer tous les trois ?

– Peut-être. On a appris que Mullen et Gutierrez croyaient récupérer de la drogue dans les carrières ce soir-là.

Quand le coursier de chez UPS a longé en trotinant la fenêtre du bar, je me suis demandé qui recevait des livraisons à cette heure tardive. Un cabinet d'avocats accumulant les heures supplémentaires pour boucler une grosse affaire ? Des imprimeurs s'activant pour tenir les délais ? Une société d'informatique high-tech faisant ce que font en général les sociétés d'informatique high-tech pendant que le reste du monde se prépare à dormir ?

– Mais une nouvelle fois, a poursuivi Ryerson, on en revient au problème du mobile. Cheddar aurait découvert que Broussard avait kidnappé Amanda McCready. Bon. Mais pourquoi Broussard aurait-il agi ainsi ? Qu'avait-il en tête lorsqu'il s'est rendu dans l'appartement ce soir-là pour enlever à sa mère une enfant qu'il n'avait jamais rencontrée ? Ça n'a pas de sens.

Le coursier était déjà de retour, sa planchette sous le bras, trotinant plus vite maintenant qu'il avait déchargé son diable.

– Encore une chose, mademoiselle Gennaro. En partant du principe qu'un flic médaillé appartenant à une brigade chargée de *retrouver* les enfants dispa-rus puisse envisager un acte aussi absurde et apparemment irrationnel que l'enlèvement d'une fillette inconnue, comment compte-t-il s'organiser ? Est-ce qu'il prend sur son temps libre pour surveiller les

lieux jusqu'à ce que la mère s'absente, en espérant qu'elle n'aura pas fermé la porte à clé ? Non, c'est idiot.

– Pourtant, vous n'excluez pas cette possibilité.

– Je sens que c'est lui, oui. Je le sens au fond de mes tripes. Il a emmené la petite. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi.

Au volant de sa camionnette, le coursier a de nouveau longé le Blue Diner, puis il s'est engagé sur la file de gauche et je l'ai perdu de vue.

– Patrick ?

– Mmm ?

– Vous êtes toujours avec nous ?

– Pas avec un casier. C'est impossible.

Angie m'a effleuré le bras.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais exprimé mes pensées à haute voix.

– On ne peut pas devenir chauffeur pour UPS si on a un casier.

Ryerson a cligné des yeux, avant de me regarder avec l'air de se demander s'il ne devrait pas dégoter au plus vite un thermomètre au cas où j'aurais un brusque accès de fièvre.

– Mais qu'est-ce que vous racontez, à la fin ? a-t-il lancé.

J'ai jeté un ultime coup d'œil à Kneeland Street avant de reporter mon attention sur mes deux compagnons.

– La première fois qu'il est venu nous voir, ai-je expliqué, Lionel nous a avoué qu'il avait été arrêté autrefois, avant de se remettre dans le droit chemin.

– Et ?

– Et s'il y a eu arrestation, il y a forcément un casier. Dans ce cas, comment a-t-il pu décrocher une place chez UPS ?

– Je ne vois pas... a commencé Ryerson.

– Chut, lui a intimé Angie, le regard soudé au mien. Tu crois que Lionel...

J'ai changé de position sur mon siège, puis repoussé ma tasse de café.

– Qui avait accès à l'appartement d'Helene ? Qui en possédait une clé ? Qui Amanda aurait-elle accepté de suivre docilement ?

– Mais c'est lui qui s'est adressé à nous !

– Non, Ange, c'est sa femme. Il n'arrêtait pas de répéter : « Merci de nous avoir écoutés, bla-bla-bla... » Lui, il ne pensait qu'à partir. C'est Beatrice qui nous a mis la pression. Rappelle-toi ce qu'elle a dit ce jour-là : « Personne ne voulait m'accompagner. Ni Helene ni mon mari. » C'est elle aussi qui a refusé de baisser les bras. Quant à Lionel, O.K., il adore sa sœur. Mais est-ce qu'il est aveugle pour autant ? En tout cas, il n'est pas stupide, loin de là. Alors, comment pouvait-il ignorer qu'Helene bossait pour Cheddar ? Et comment pouvait-il ignorer qu'elle était toxico ? Il a paru tomber des nues quand il a appris qu'elle prenait de la

coke, bonté divine ! Moi, je parle à ma sœur une fois par semaine et je ne la vois qu'une fois par an, mais si elle avait un problème de drogue, je le saurais. Parce que c'est ma sœur.

– Pour en revenir à cette histoire de casier, est intervenu Ryerson, quel rapport avec notre affaire ?

– Peut-être qu'il avait été arrêté par Broussard, à l'époque. Peut-être que Broussard lui avait fait une fleur et que Lionel avait une dette envers lui, qui sait ?

– Mais pourquoi Lionel aurait-il kidnappé sa propre nièce ?

J'ai médité la question, les yeux fermés pour mieux visualiser Lionel. J'ai repensé à son visage vaguement canin, à son regard triste, à ses épaules voûtées, comme accablées par le poids d'une métropole, à la peine sincère dans sa voix – la voix d'un homme qui ne comprenait pas comment les gens pouvaient se montrer aussi mesquins, aussi négligents. Il m'a semblé réentendre les grondements de tonnerre dans ses intonations lorsqu'il s'en était pris à Helene le matin où nous l'avions obligée à avouer qu'elle connaissait Cheddar, les accents de haine pure perceptibles dans la puissance de ses imprécations. Il nous avait raconté que sa sœur aimait Amanda, qu'elle la traitait bien. Mais s'il nous avait menti ? S'il était en fait persuadé du contraire ? S'il avait une opinion encore plus mauvaise que Beatrice de la capacité d'Helene à élever un enfant ? Sauf que lui, fils d'alcooliques, de mauvais parents, avait appris à masquer ses sentiments, à dissimuler sa rage ; pour devenir le genre de citoyen, de père qu'il était aujourd'hui, il n'avait pas eu le choix.

– Et si, ai-je repris à haute voix, Amanda McCready n'avait pas été enlevée par une personne voulant l'exploiter, abuser d'elle ou la rançonner ? (J'ai croisé le regard légèrement sceptique de Ryerson, puis celui, à la fois intrigué et excité, d'Angie.) Et si elle avait été enlevée dans son propre intérêt ?

Ryerson a énoncé sa réponse lentement.

– Vous pensez donc que son oncle l'aurait enlevée...

– Pour la sauver, ai-je affirmé.

– Lionel n'est pas là, a déclaré Beatrice.

– Ah bon ? Où est-il ? ai-je demandé.

– En Caroline du Nord. (Elle s'est effacée pour nous laisser passer.)

Mais je vous en prie, entrez.

Nous l'avons suivie jusque dans le salon. Son fils, Matt, a levé les yeux à notre approche. À plat ventre sur le sol, environné de crayons de couleur, de crayons à papier et de feutres, il était occupé à colorier sur un bloc de papier à dessin. C'était un petit garçon adorable qui, s'il avait hérité de son père un soupçon de relâchement au niveau de la mâchoire, ne portait en revanche aucun fardeau sur les épaules. Quant à ses yeux, dont les prunelles saphir scintillaient sous ses sourcils de jais et sa tignasse bouclée, ils étaient en tout point semblables à ceux de sa mère.

– Salut, Patrick. Salut, Angie, a-t-il lancé, tout en dévisageant Neal Ryerson avec intérêt.

– Salut, a dit ce dernier, avant de s'accroupir près de lui. Moi, c'est Neal. Et toi, comment tu t'appelles ?

Matt lui a serré la main sans hésitation, tout en soutenant son regard avec l'aplomb d'un enfant qui a appris à respecter les adultes, mais pas à les craindre.

– Matt, a-t-il répondu. Matt McCready.

– Ravi de faire ta connaissance, Matt. Qu'est-ce que tu dessines ?

Le garçonnet a orienté son bloc de façon à nous montrer son œuvre : des petits bonshommes de différentes couleurs qui tentaient apparemment de grimper sur une voiture trois fois plus haute qu'eux et aussi longue qu'un avion de ligne.

– C'est rudement chouette, a commenté Ryerson en haussant les sourcils. Ça représente quoi ?

– Ben, des gens qui essaient de monter dans une voiture.

– Pourquoi n'y arrivent-ils pas ? ai-je interrogé.

– Elle est fermée, a expliqué Matt.

– Pourtant, ils veulent vraiment y entrer, pas vrai ? a poursuivi Ryerson.

Matt a hoché la tête.

– Ben oui, pass' que...

– *Parce que*, Matthew, l'a corrigé Beatrice.

Il lui a jeté un coup d'œil perplexe, puis il a souri.

– D'accord. Parce qu'à l'intérieur, y a des téléés, des Game Boys, des jeux vidéo et aussi des, euh, des tas de bouteilles de Coca.

De la main, Ryerson a dissimulé un sourire.

– Que des super trucs, quoi.

Le visage de Matt s'est éclairé.

– Sûr.

– Eh bien, continue comme ça, fiston, l'a encouragé Ryerson. Tu t'en tires très bien.

Aussitôt, comme s'il venait de se réveiller après un rêve, l'enfant a saisi son crayon pour se remettre à l'ouvrage avec une telle concentration que, j'en suis sûr, nous avons tous disparu de la pièce.

– Monsieur Ryerson ? a dit Beatrice. Nous ne nous sommes pas encore rencontrés, je crois.

Sa main menue a disparu entre les longs doigts de l'agent.

– Neal Ryerson, madame. Je travaille pour le ministère de la Justice.

Après avoir coulé un regard furtif en direction de Matt, elle a baissé la voix :

– C'est à propos d'Amanda, je suppose ?

– Nous aurions juste aimé vérifier quelques points avec votre mari, a répondu Ryerson.

– Lesquels ?

Avant de quitter le bar, Ryerson avait bien spécifié que la dernière chose à faire, c'était d'affoler Lionel et Beatrice. Si elle informait son mari des soupçons qui pesaient sur lui, il risquait de disparaître pour de bon, anéantissant ainsi toute chance de retrouver Amanda.

– Pour ne rien vous cacher, madame, il existe au ministère de la Justice un bureau chargé de la protection des mineurs et de la prévention de la délinquance juvénile. Nous travaillons en étroite collaboration avec le Centre national des enfants disparus et exploités, ainsi qu'avec l'Association des enfants portés disparus, ce qui nous amène à compléter leurs bases de données. Nous nous intéressons uniquement à des renseignements d'ordre général.

– Donc, vous n'avez aucun élément nouveau ?

Beatrice, qui triturerait le pan de son chemisier, a scruté anxieusement les traits de Ryerson.

– Non, m'dame, et je le regrette. Comme je vous l'ai dit, il s'agit juste d'informations complémentaires destinées à la base de données. Dans la mesure où votre mari était le premier sur les lieux le soir où votre nièce a disparu, j'aurais souhaité faire le point avec lui pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose – ne serait-ce qu'un détail – qui lui aurait échappé sur le moment, et qui pourrait aujourd'hui nous fournir un nouvel angle

d'approche.

Lorsqu'elle a acquiescé, j'ai bien failli grimacer devant la facilité avec laquelle elle gobait les mensonges de Ryerson.

– Lionel est parti aider un de ses amis qui vend des antiquités. Ted Kenneally. Ces deux-là se connaissent depuis l'école primaire. Ted est le propriétaire du magasin Kenneally Antiques, à Southie. À peu près une fois par mois, Lionel et lui se rendent à Wilson, une ville de Caroline du Nord.

Ryerson a opiné.

– La plaque tournante du commerce d'antiquités en Amérique du Nord. Oui, je vois. (Il a souri.) Je suis du coin.

– Ah oui ? En attendant, puis-je faire quelque chose pour vous aider ? Lionel doit rentrer demain après-midi.

– Oh, bien sûr. Ça vous ennuie si je vous pose une foule de questions ennuyeuses auxquelles vous avez sans doute déjà dû répondre un bon millier de fois ?

Elle a secoué la tête avec vigueur.

– Non. Pas du tout. Si ça peut vous être utile, je veux bien y passer toute la nuit. Mais pour le moment, que diriez-vous d'une tasse de thé ?

– Avec plaisir, madame McCready.

Pendant que Matt dessinait, nous avons bu le thé en posant à Beatrice un chapelet de questions dont les réponses nous étaient connues depuis longtemps : à propos de la nuit où Amanda avait disparu, des capacités maternelles d'Helene, de ces premières journées de folie juste après l'enlèvement, quand elle-même avait organisé les recherches, assuré la liaison avec les médias et fait en sorte que la photo de sa nièce soit placardée un peu partout.

De temps à autre, Matt nous montrait les changements apportés à son dessin initial – les gratte-ciel barrés par des rangées de fenêtres carrées plus ou moins bien alignées, les nuages et les chiens qu'il avait ajoutés.

Je commençais à regretter d'être venu. Je me faisais l'effet d'un imposteur, d'un traître, d'un espion espérant rassembler assez de preuves pour envoyer Lionel – le mari de Beatrice, le père de Matt – en prison. Juste avant notre départ, l'enfant a demandé à Angie s'il pouvait signer son plâtre. Quand elle a répondu oui, les yeux du petit garçon se sont mis à briller ; ensuite, il lui a bien fallu trente secondes pour choisir le feutre adéquat. En le regardant s'agenouiller devant Angie pour écrire avec la plus grande application son nom complet, j'ai éprouvé une douleur sourde derrière les paupières, senti un flot de mélancolie déferler en moi à la pensée de ce que deviendrait la vie de cet enfant si nous avions vu juste au sujet de son père, si la loi s'en mêlait et brisait sa famille.

Pourtant, mon principal souci du moment demeurait suffisamment taraudant pour étouffer ma honte.

Où était-elle ?

Bon sang, mais où était-elle ?

Après avoir quitté Beatrice et Matt, nous nous sommes arrêtés devant la Suburban de Ryerson tandis que celui-ci libérait de son emballage en cellophane un autre Cohiba, puis en sectionnait l'extrémité avec un coupe-cigare en argent. Au moment de l'allumer, il a tourné la tête vers la maison des McCready.

– C'est une femme charmante, a-t-il observé.

– Exact.

– Et le gosse est épatant.

– Épatant, en effet, ai-je convenu.

– Fait chier, a-t-il marmonné, avant de tirer sur son cigare dont il avait approché la flamme de son briquet.

– C'est le moins qu'on puisse dire.

– Je vais aller jeter un coup d'œil au magasin de Ted Kenneally. C'est à quoi, deux ou trois kilomètres d'ici ?

– Plutôt cinq, a répondu Angie.

– Merde, j'ai oublié de demander l'adresse.

– Il n'y a pas beaucoup de magasins d'antiquités à Southie, ai-je expliqué. Celui de Kenneally donne sur Broadway Street, juste en face d'un restaurant appelé le Amrheins.

Il a hoché la tête.

– Vous m'accompagnez ? Ce serait sans doute pour vous le meilleur moyen d'assurer votre sécurité maintenant que Broussard est à vos trousses.

– D'accord, a déclaré Angie.

– Et vous, monsieur Kenzie ?

J'ai contemplé la maison des McCready avec ses lumières jaunes brillant derrière les fenêtres du salon, et j'ai songé à ses occupants menacés, encerclés par une tornade imminente dont ils n'avaient même pas conscience et qui forcissait de jour en jour.

– Je vous rejoindrai plus tard, ai-je répondu.

Angie m'a gratifié d'un regard perplexe.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je vous rejoindrai, O.K. ? J'ai un truc à faire.

– Quoi ?

– Rien d'important. (J'ai posé mes mains sur ses épaules.) Je te retrouve tout à l'heure, Ange, d'accord ? S'il te plaît, lâche du lest.

Après avoir sondé mes yeux un long moment, elle a fini par acquiescer. Ça ne lui plaisait pas, mais elle comprend mon entêtement tout comme je comprends le sien. Et elle sait parfaitement qu'en certaines occasions, il est inutile d'essayer de me raisonner, tout comme je le sais à son propos.

- Pas de conneries, surtout, m'a averti Ryerson.
- Moi ? Jamais de la vie !

Les chances d'aboutir à un résultat quelconque étaient minimes, mais en fin de compte l'initiative s'est révélée payante.

À deux heures du matin, Broussard, Pasquale et quelques autres joueurs de l'équipe des Justiciers sont sortis du Boyne. À la façon dont ils s'étreignaient sur le parking, j'ai compris qu'ils avaient appris le décès de Poole et que leur chagrin était bien réel. En règle générale, les flics ne se tombent pas mutuellement dans les bras, sauf quand l'un d'entre eux meurt au front.

Broussard a encore bavardé un moment avec Pasquale après le départ de leurs collègues, puis Pasquale l'a enlacé une dernière fois, lui a tapoté le dos, et les deux policiers se sont séparés.

Pasquale s'est éloigné au volant d'une Bronco et Broussard a rejoint un break Volvo de la démarche prudente d'un homme conscient d'avoir trop bu. Il a reculé dans Western Avenue, avant de partir vers l'est. J'ai gardé mes distances sur la chaussée presque déserte, au point de presque le perdre lorsque ses feux arrière ont disparu au niveau de la Charles River.

J'ai accéléré. À ce carrefour, il pouvait s'être engagé dans Storrow Drive pour aller vers North Beacon ou sur l'autoroute Mass Pike pour poursuivre vers l'est ou l'ouest.

Tendant le cou, j'ai fini par repérer la Volvo au moment où elle passait sous le flot de lumière précédant le péage en direction de l'ouest.

Je me suis forcé à ralentir et j'ai abordé le péage environ une minute après lui. Au bout de deux ou trois kilomètres, j'ai de nouveau aperçu les feux arrière du break. Il roulait sur la file de gauche à environ 90 kilomètres-heure, et je suis resté à quel-ques centaines de mètres derrière lui en maintenant la même allure.

Les flics de Boston ne sont pas censés vivre en dehors de l'agglomération, mais j'en connais quelques-uns qui se sont débrouillés pour contourner le problème en sous-louant leur appartement à des amis ou des proches, se ménageant ainsi la possibilité d'habiter plus loin.

Broussard, ai-je découvert, était sans doute de ceux-là. Après plus d'une heure de trajet, dont une partie en suivant de petites routes de campagne enténébrées, nous avons enfin atteint la ville de Sutton, nichée dans les ombres de la réserve de Purgatory Chasm, et beaucoup plus proche de Rhode Island et de la frontière du Connecticut que de Boston.

Lorsqu'il a bifurqué dans une allée en pente abrupte devant un petit pavillon brun style Cape Cod dont les fenêtres étaient dissimulées par des buissons et des arbustes, j'ai continué tout droit jusqu'à un croisement aboutissant à une forêt de pins. J'ai fait demi-tour, illuminant de mes phares la nuit noire – beaucoup plus noire que celle de la ville –, m'attendant presque à voir surgir de l'obscurité des créatures occupées à

fourrager dans les buissons, et dont les yeux verts phosphorescents brusquement révélés par les faisceaux lumineux me donneraient un coup au cœur.

Mais rien de tel ne s'est produit, et j'ai retrouvé sans problème le pavillon de Broussard, que j'ai dépassé d'une centaine de mètres avant de découvrir une maison aux volets fermés. J'ai remonté une allée jonchée des feuilles de l'automne précédent, caché la Crown Victoria derrière un bouquet d'arbres et réfléchi un moment, le bruissement du feuillage agité par la brise et les stridulations des criquets constituant les seuls sons perceptibles dans ce qui me semblait le cœur du silence le plus absolu.

Lorsque je me suis réveillé le lendemain matin, j'ai découvert deux magnifiques yeux bruns fixés sur moi. Doux, tristes et aussi profonds que les puits d'une mine de cuivre. Ils ne cillaient pas.

J'ai tressailli sur mon siège lorsque un fin museau brun et blanc s'est penché vers ma vitre, et ce léger mouvement de ma part a suffi à effrayer l'animal intrigué. J'en étais encore à me demander si je n'avais pas rêvé cette vision quand le chevreuil a traversé la pelouse en bondissant, puis s'est faufilé parmi les arbres. J'ai aperçu sa queue blanche entre deux troncs, et il a disparu.

– Ouf, ai-je murmuré.

Une autre tache de couleur a accroché mon regard, cette fois de l'autre côté des arbres en face de mon pare-brise. C'était un éclair fauve, et quand j'ai scruté l'espace ouvert sur ma droite, j'ai vu la Volvo de Broussard filer sur la route. Je n'avais aucun moyen de savoir s'il allait juste chercher du lait ou s'il retournait à Boston, mais dans tous les cas je comptais bien sauter sur l'occasion.

J'ai retiré de la boîte à gants plusieurs rossignols, passé sur mon épaule la lanière de mon appareil photo, secoué la tête pour la débarrasser des quelques toiles d'araignée qui s'y étaient formées durant la nuit, et enfin je suis sorti de voiture. J'ai remonté la rue en marchant le long du bas-côté herbeux, appréciant à sa juste valeur cette première chaude journée de l'année qui dévoilait un ciel si bleu, si pur, si dénué de pollution que j'en venais presque à douter de me trouver encore dans le Massachusetts.

Alors que j'approchais de l'allée où s'était engagé Broussard la veille au soir, une grande femme mince aux longs cheveux bruns, qui tenait un enfant par la main, est apparue au détour d'un bosquet de pins. Parvenue au pied de la descente de garage, elle s'est penchée quand le petit garçon a ramassé le journal pour le lui tendre.

J'étais trop près d'elle pour m'arrêter. En me découvrant, elle a placé une main en visière au-dessus de ses yeux afin de se protéger du soleil, puis m'a adressé un sourire hésitant. L'enfant devait avoir dans les trois ans et ne semblait avoir hérité ni d'elle ni de Broussard ses cheveux blond

doré et sa peau claire.

– Bonjour, a-t-elle dit.

Elle s'est redressée, avant de soulever le blondinet et de le caler sur sa hanche tandis qu'il suçait son pouce.

– Bonjour.

C'était une femme remarquable. Sa bouche large au tracé légèrement irrégulier s'incurvait sur la gauche, et il y avait quelque chose de sensuel dans cette inclinaison – l'ébauche d'un sourire désenchanté, peut-être. En voyant seulement ses lèvres, ses pommettes et l'éclat de sa peau, j'aurais pu facilement la prendre pour un ancien mannequin ou encore l'épouse décorative d'un financier. Mais j'ai regardé ses yeux. Je me suis alors senti troublé par la lueur d'intelligence pure, implacable, qui y brillait. Non, cette femme-là n'était pas du genre à se laisser suspendre au bras d'un homme pour faire joli. J'ai même très vite acquis la certitude qu'elle n'était pas du genre à se laisser suspendre où que ce soit.

– Vous vous intéressez aux oiseaux ? a-t-elle demandé en découvrant mon appareil photo.

J'ai contemplé un instant mon appareil avant de répondre :

– À la nature en général, plutôt. La verdure n'est pas très présente là où j'habite.

– Boston ?

– Non, Providence.

Elle a opiné, puis jeté un coup d'œil au journal, qu'elle a ensuite secoué pour en ôter la rosée.

– Avant, ils l'emballaient dans du plastique pour le protéger de l'humidité, a-t-elle remarqué. Aujourd'hui, il faut que je le mette à sécher au moins une heure dans la salle de bains avant de pouvoir lire la première page.

L'enfant sur sa hanche, l'air endormi, a posé la tête contre ses seins en me fixant de ses yeux aussi limpides et bleus que le ciel au-dessus de nous.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon cœur ? (Elle lui a embrassé les cheveux.) Tu es fatigué ?

Quand elle a caressé le petit visage poupin, son regard reflétait un amour tel qu'il en était presque palpable, intimidant aussi.

Mais lorsqu'elle a reporté son attention sur moi, l'amour s'est évanoui d'un coup, et durant un bref instant j'ai deviné chez elle de la peur ou de la suspicion.

– Il y a une forêt, par là, a-t-elle déclaré en m'indiquant la direction. Elle se trouve dans la réserve de Purgatory Chasm. À mon avis, vous aurez de quoi prendre quelques belles photos dans ce coin.

J'ai hoché la tête.

– Génial. Merci du conseil.

Peut-être le petit garçon a-t-il perçu quelque chose. Ou peut-être avait-

il envie de dormir, tout simplement. Ou peut-être parce que c'était encore un bébé, et que tous les bébés font de même, il a soudain ouvert la bouche pour hurler.

– Oh, oh. (Elle a souri, déposé encore un baiser sur les fins cheveux de son protégé, puis elle l'a changé de position sur sa hanche.) Tout va bien, Nicky. Tout va bien. Allons, allons. Maman va te donner à boire.

Sans plus tarder, elle s'est engagée dans l'allée en pente, faisant rebondir le garçonnet sur sa hanche et lui caressant le visage. Son corps élancé, habillé d'une chemise à carreaux rouges et noirs et d'un jean, évoluait avec la grâce d'une danseuse.

– Bonne chance dans la jungle ! m'a-t-elle lancé par-dessus son épaule.

– Merci.

Elle a suivi la courbe décrite par l'allée et disparu avec son enfant derrière ces mêmes broussailles qui, vues de la route, dissimulaient une bonne partie de la maison.

Pourtant, j'avais toujours l'impression de l'entendre.

– Ne pleure pas, Nicky. Maman t'aime, mon chéri. Maman va tout arranger.

– D'accord, il a un fils, a déclaré Ryerson. Et après ?

– Je l'ignorais, ai-je répliqué.

– Moi aussi, a renchéri Angie, et pourtant on a passé pas mal de temps avec lui en octobre dernier.

– J'ai un chien, a affirmé Ryerson. Vous le saviez ?

– On vous connaît depuis moins d'une journée, a rétorqué Angie. De plus, un chien, ce n'est pas la même chose. Si vous avez un fils et que vous êtes toute la journée en filature avec d'autres personnes, vous leur parlez de lui, forcément. D'ailleurs, il mentionnait souvent sa femme. Sans rien dire d'important, juste des trucs comme « Faut que j'appelle ma femme », « Ma femme va me tuer si je saute encore une fois le dîner », etc. Mais jamais, pas une seule fois, il n'a fait allusion à un gosse.

Ryerson m'a jeté un coup d'œil dans le rétroviseur intérieur.

– Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Je pense que c'est bizarre, ai-je répondu. Je peux me servir de votre téléphone ?

Il me l'a tendu. Tout en composant le numéro, j'ai contemplé le magasin d'antiquités de Ted Kenneally et la pancarte marquée FERMÉ accrochée à la vitrine.

– Inspecteur principal Lee à l'appareil.

– Oscar ?

– Hé, mais c'est notre champion de foot ! Alors, comment va ?

– J'ai mal partout. Je te jure, c'est l'horreur.

– Et où en est l'autre affaire ? a-t-il demandé d'une voix différente.

– Eh bien, j'aurais une question pour toi.

- Le genre « balance tes collègues » ?
- Pas obligatoirement.
- Vas-y, je t'écoute. Je déciderai après si j'ai envie d'y répondre.
- Broussard est marié, pas vrai ?
- Exact. Avec Rachel.
- Une grande brune ? Très belle ?
- Tout juste.
- Ils ont un gosse ?
- Hein ?
- Est-ce que Broussard a un fils ?
- Non.

J'ai brusquement senti s'alléger la pression dans mon cerveau en même temps que toutes les douleurs héritées du match disparaissaient comme par enchantement.

– T'en es sûr ?
 – Évidemment que j'en suis sûr ! s'est exclamé Oscar. Il peut pas en avoir.

– Il peut pas ou il veut pas ?

Quand la voix d'Oscar s'est faite légèrement assourdie, j'ai compris qu'il avait couvert de sa main le combiné.

– C'est Rachel, a-t-il murmuré. Elle ne peut pas concevoir d'enfants. C'a été un gros problème pour eux. Ils en voulaient tous les deux.

– Qu'est-ce qui les empêchait d'en adopter un ?

– T'as déjà vu une ex-frangine autorisée à adopter un môme ?

– Elle faisait le tapon ?

– Mouais, c'est comme ça qu'il l'a rencontrée. À l'époque, il bossait pour la Crime, vieux, dans la même brigade que moi aujourd'hui. Mais ce coup-là, ça a bousillé sa carrière, et il s'est retrouvé enterré aux Stups jusqu'au moment où Doyle l'en a sorti. En attendant, il l'aime, sa Rachel. Cette femme-là, elle est vraiment bien.

– Mais ils n'ont pas de gosses.

– Combien de fois va falloir que je te le répète, Kenzie ? Non, ils ont pas de foutus gosses !

Après avoir pris congé de lui, j'ai raccroché, puis redonné le téléphone à Ryerson.

– Il n'a pas de fils, c'est ça ? a lancé celui-ci.

– Oh si, il en a un, me suis-je obstiné.

– Alors, où l'a-t-il trouvé ?

Tout se mettait en place à présent, tandis qu'assis dans la Suburban je contemplais de nouveau le magasin d'antiquités.

– Combien seriez-vous prêt à parier, ai-je commencé, que les parents naturels de Nicholas Broussard n'étaient sans doute pas à la hauteur de la tâche ?

– Sacré nom d'un chien ! s'est exclamée Angie.

Ryerson s'est penché vers le volant, les yeux fixés sur un point au-delà du pare-brise, l'air complètement abasourdi.

– Sacré nom d'un chien ! a-t-il lancé à son tour.

J'ai repensé au garçonnet blond calé sur la hanche de Rachel, au regard débordant d'adoration dont elle couvait le petit visage de l'enfant tandis qu'elle le caressait.

– Comme vous dites, ai-je marmonné. Sacré nom d'un chien !

En fin de journée au mois d'avril, après le coucher du soleil mais avant la tombée de la nuit, la ville baigne dans une grisaille étouffée, inquiète. Une autre journée vient de s'achever, toujours plus vite que prévu. De chaudes lumières jaunes ou orange apparaissent aux fenêtres, les conducteurs mettent leurs phares, et l'approche imminente de l'obscurité s'accompagne d'une assurance de fraîcheur. Les enfants ont abandonné la rue pour rentrer chez eux se débarbouiller avant le dîner, ou encore allumer la télé. Le calme règne dans les supermarchés et les magasins de vins et spiritueux à moitié désertés par la clientèle. Fleuristes et banques sont fermés. De temps à autre, on entend un coup de klaxon ; ici et là, un rideau de fer descend avec force grincements devant l'entrée d'une boutique. Et si l'on regarde attentivement le visage des piétons et des automobilistes arrêtés aux feux rouges, on décèle dans l'affaissement de leurs traits inertes tout le poids des promesses matinales déçues. Puis ces gens s'éloignent pour regagner laborieusement leur foyer, quel qu'il soit.

Cet après-midi-là, Lionel est revenu tard – vers dix-sept heures –, et lorsqu'il nous a vus approcher, quelque chose s'est manifestement brisé en lui. Et lorsque Neal Ryerson lui a montré sa plaque en disant : « J'aimerais vous poser certaines questions, monsieur McCready », cette fêlure a paru s'approfondir.

Il a hoché la tête à plusieurs reprises – plus à son intention qu'à la nôtre, semblait-il – avant de déclarer :

– Y a un bar, là-bas. Pourquoi ne pas y aller ? Je n'ai pas envie d'avoir cette discussion chez moi.

L'Edmund Fitzgerald était de ces établissements à peine plus grands qu'une boîte à chaussures. À l'entrée de la salle qui s'ouvrait sur notre gauche, il y avait tout juste la place pour environ quatre tables et un comptoir disposé sous l'unique fenêtre. Malheureusement, comme la direction y avait aussi installé un juke-box, il restait à peine de quoi loger deux tables, inoccupées à notre arrivée. La partie bar proprement dite pouvait accueillir sept personnes assises, huit maximum, et six tables alignées contre le mur d'en face. La pièce s'élargissait légèrement au fond, où deux amateurs de fléchettes envoyaient leurs projectiles par-

dessus une table de billard tellement proche des cloisons que sur trois côtés le joueur était forcément obligé d'utiliser une queue courte. Ou peut-être même un stylo.

Quand nous nous sommes assis tous les quatre au milieu de la salle, Lionel a demandé :

– Vous vous êtes fait mal à la jambe, mademoiselle Gennaro ?

– Oh, ça sera vite guéri, a-t-elle répondu en fouillant son sac à la recherche de ses cigarettes.

Il m'a regardé, et au moment où je détournais les yeux j'ai cru voir s'accroître l'inclinaison de ses épaules perpétuellement voûtées, comme si, aux rochers dont elles soutenaient d'ordinaire le poids, venaient maintenant s'ajouter des parpaings.

Sans plus tarder, Ryerson a sorti son calepin, puis décapuchonné son stylo.

– Agent spécial Neal Ryerson, monsieur McCready, s'est-il présenté. Je travaille pour le ministère de la Justice.

– Le FBI ?

Ryerson l'a gratifié d'un bref coup d'œil.

– Exact, monsieur McCready. Le gouvernement fédéral. Vous nous devez quelques explications, vous ne croyez pas ?

– À quel propos ? a marmonné Lionel en parcourant du regard l'établissement.

– Votre nièce, ai-je dit.

À présent, il scrutait désespérément un point sur sa droite, vers le comptoir, avec l'air de chercher quelqu'un susceptible de l'aider.

– Monsieur McCready, a repris Ryerson, rien ne nous empêche de jouer une demi-heure au petit jeu des « Non, c'est pas moi/Si, c'est vous », mais ce serait une perte de temps pour tout le monde. Nous savons que vous êtes impliqué dans la disparition de votre nièce et que vous avez agi en collaboration avec Remy Broussard. Il va tomber, je peux vous l'assurer, et pour lui la chute sera des plus rudes. Quant à vous ? Eh bien, je vous offre une chance de clarifier les choses, peut-être aussi d'obtenir une certaine indulgence en fin de parcours. (Il tapotait son stylo sur son calepin avec la régularité d'un métronome.) Mais si vous décidez de me mener en bateau, je partirai d'ici déterminé à employer la manière forte. Au bout du compte, vous vous retrouverez derrière les barreaux pour tellement longtemps que vos petits-enfants auront déjà leur permis de conduire quand vous sortirez.

La serveuse est venue prendre notre commande : deux Coca, une eau minérale pour Ryerson et un double scotch pour Lionel.

En attendant son retour, aucun de nous n'a soufflé mot. Ryerson continuait de marquer le rythme avec son stylo, qu'il tapotait désormais sur le coin de la table en fixant le suspect d'un regard neutre, posé.

Lionel n'en semblait même pas conscient. Il contemplait le sous-bock

devant lui, mais à mon avis il ne le distinguait même pas ; ses yeux se concentraient sur une vision bien plus lointaine, bien plus profonde que notre table ou ce bar, tandis que son menton et ses lèvres se couvraient peu à peu d'un fin voile de sueur. J'avais le sentiment qu'il découvrirait tout au bout de ce long trajet intérieur le final consternant de sa propre délitescence, le gaspillage de sa vie. Il voyait la prison. Il voyait quelqu'un lui remettre dans sa cellule les papiers du divorce, les lettres à son fils retournées sans avoir été ouvertes. Il voyait se succéder des décennies de solitude avec pour seule compagnie sa honte, ou ses remords, ou encore la simple folie d'un homme ayant commis un acte stupide sur lequel la société avait braqué des projecteurs impitoyables pour le mettre à nu, le livrer en pâture à l'opinion publique. Sa photo paraîtrait dans les journaux, son nom deviendrait synonyme de kidnapping, son existence tout entière alimenterait les talk-shows, les tabloïdes et les blagues méprisantes dont on se souviendrait plus longtemps que des comiques les ayant racontées.

Quand la serveuse nous a apporté nos boissons, il a pris la parole :

– Y a onze ans, j'étais dans un bar du centre-ville avec quelques copains. Un groupe de mecs est entré. Ils étaient tous complètement beurrés. L'un d'eux cherchait la bagarre, et c'est moi qu'il a choisi. Je l'ai frappé. Une seule fois. Mais il s'est fracturé le crâne en tombant par terre. Le problème, c'est que je l'avais pas frappé avec mon poing. Je m'étais servi de ma queue de billard.

– Agression à main armée, a précisé Angie.

Il a acquiescé d'un signe de tête.

– C'était même encore plus grave. Quand le type avait commencé à me bousculer, je lui aurais dit – je m'en souviens pas, mais j'imagine que c'est vrai –, bref, je lui aurais dit : « Dégage ou je te fais la peau. »

– Tentative de meurtre, donc.

Nouveau hochement de tête.

– Je suis passé au tribunal. Et là, c'était la parole de mes copains contre celle des copains du type. J'étais sûr d'aller en taule, parce que le gars en question, c'était un étudiant, et qu'il affirmait ne plus pouvoir étudier ni se concentrer depuis sa blessure. Il avait pour lui des docteurs parlant de dommages permanents au cerveau. Devant l'expression du juge, j'ai compris que j'étais cuit. Et puis, un témoin présent dans le bar ce soir-là, inconnu des deux parties, a déclaré sous serment que c'était l'autre qui avait menacé de me tuer, balancé le premier coup de poing, etc. J'ai été libéré, parce que l'inconnu, c'était un flic.

– Broussard.

Lionel m'a adressé un sourire amer avant d'avaler une gorgée de scotch.

– Mouais, Broussard. Et vous savez quoi ? Il a menti à la barre. Je me rappelle peut-être pas tout ce que l'autre type m'a accusé d'avoir dit, mais

je suis certain de l'avoir frappé le premier. Je me souviens même plus pourquoi. Il m'emmerdait, c'est tout, et ça m'a mis en rogne. (Il a haussé les épaules.) À l'époque, j'étais différent.

– Résultat, après le procès, vous vous êtes senti redevable envers Broussard.

Il a soulevé son verre de scotch, puis il a paru se raviser et l'a reposé sur le sous-bock.

– Possible. En tout cas, il a jamais ramené le sujet sur le tapis, et au fil des années on a sympathisé. On se croisait quelquefois, il m'appelait de temps en temps. En y repensant plus tard, je me suis rendu compte qu'en fait, il m'avait à l'œil. Il est comme ça. Attention, c'est pas méchant, mais il est toujours en train de surveiller les gens, de les observer, de se demander s'ils pourraient lui être utiles un jour.

– Beaucoup de flics font pareil, a commenté Ryerson, qui a bu un peu d'eau minérale.

– Vous aussi ?

L'agent a médité la question.

– Mouais, je suppose.

Après avoir trempé ses lèvres dans son scotch, Lionel s'est essuyé la bouche avec sa serviette en papier.

– En juillet dernier, ma sœur et Dottie ont emmené Amanda à la plage. Y faisait vraiment chaud ce jour-là, y avait pas un nuage à l'horizon, et Helene et Dottie ont rencontré des types qui, enfin, je sais pas trop, mais apparemment ils avaient de l'herbe ou une cochonnerie du même genre. (Il a détourné les yeux, sifflé une grande lampée de scotch, et lorsqu'il a repris la parole, son regard et sa voix semblaient hantés.) Amanda s'est endormie sur le sable et... elles l'ont laissée tout seule sans surveillance pendant des heures. La petite a littéralement grillé, monsieur Kenzie, mademoiselle Gennaro. Elle était couverte de graves brûlures sur le dos et les jambes, presque au troisième degré. Elle avait aussi un côté du visage tellement enflé qu'on aurait pu croire à une attaque de guêpes. Ma sale pute de junkie de frangine a permis que sa gosse se retrouve dans cet état ! Quand elles sont rentrées le soir, Helene m'a téléphoné parce que, je cite, « Amanda se comportait comme une vraie peste ». Elle arrêtais pas de pleurer. Elle empêchait sa mère d'aller se coucher. Et moi, en arrivant, j'ai découvert ma nièce – encore un bébé ! – souffrant le martyre. Elle hurlait tellement elle avait mal. Et vous savez comment Helene l'avait soignée ?

Nous avons attendu qu'il poursuive tandis que, les doigts crispés sur son verre de scotch, le menton sur la poitrine, il prenait plusieurs courtes inspirations pour se calmer.

– Elle avait versé de la bière sur les brûlures d'Amanda, a-t-il expliqué en redressant la tête. De la bière. Pour la soulager. Pas d'aloë vera, pas de lidocaïne, rien. Il lui était même pas venu à l'esprit de l'emmener à

l'hôpital. Non, elle s'est contentée de l'arroser de bière avant de l'envoyer se coucher, et ensuite elle a monté le son de la télé pour pas l'entendre pleurer. (Il maintenait son poing serré contre son oreille comme s'il s'apprêtait à l'abattre sur la table de toutes ses forces pour la casser en deux.) Ce soir-là, j'aurais pu tuer ma sœur. Mais au lieu de ça, j'ai moi-même transporté Amanda aux urgences. Et là, j'ai excusé Helene. J'ai raconté qu'elle était épuisée et qu'elle s'était endormie au soleil avec la petite. J'ai prié et supplié la doctoresse de ne pas appeler les services sociaux pour signaler la négligence d'Helene. Je sais pas pourquoi, mais j'étais persuadé qu'ils lui enlèveraient Amanda. Je voulais juste... (Il a marqué une courte pause.) Je voulais juste protéger ma sœur, parce que c'est ce que j'ai fait toute ma vie. Alors, cette nuit-là, j'ai ramené Amanda à la maison ; elle a couché avec nous. Le médecin lui avait donné quelque chose pour l'aider à dormir, mais moi, j'ai pas fermé l'œil. J'avais mis ma paume au-dessus de son dos, et je sentais la chaleur de sa peau. C'était – je vois pas d'autre façon de le dire – comme d'approcher la main d'un rôti tout juste sorti du four. Et pendant que je la regardais dans son sommeil, j'ai pensé : Ça peut pas continuer comme ça. Faut que ça s'arrête, d'une façon ou d'une autre.

– Mais pourquoi ne pas avoir dénoncé Helene aux services sociaux ? a demandé Angie. Si vous l'aviez fait suffisamment souvent, je suis sûre que vous auriez pu déposer une requête auprès du tribunal afin de vous permettre d'adopter Amanda, Beatrice et vous.

Lionel a éclaté d'un rire amer et Neal Ryerson a pris un air compatissant.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? s'est étonnée Angie.

Ryerson a coupé l'extrémité de son cigare.

– À moins que la mère naturelle soit lesbienne – et encore, uniquement dans certains États comme l'Utah ou l'Alabama –, il est pratiquement impossible de la déchoir de ses droits, mademoiselle Gennaro. (Il a allumé son Cohiba en remuant la tête.) Non, permettez-moi de rectifier : c'est impossible.

– Même si le parent est coupable de négligences répétées ?

De nouveau, Ryerson a remué la tête avec tristesse.

– Cette année, à Washington, on a confié la garde d'un petit garçon à sa mère naturelle qui pourtant le connaissait à peine, a-t-il raconté. Il vivait depuis sa naissance dans une famille d'accueil. La mère naturelle l'avait mis au monde alors qu'elle était en liberté conditionnelle après avoir été condamnée pour le meurtre d'un autre de ses enfants – une fillette qui avait atteint l'âge canonique de six semaines et sanglotait parce qu'elle avait faim alors que sa maman avait décidé que ça suffisait ; alors, elle l'avait étouffée, puis flanquée dans une poubelle avant de partir à un barbecue. Aujourd'hui, cette femme a deux autres gosses, dont l'un est élevé par ses grands-parents paternels, et l'autre, placé en foyer d'accueil.

Les quatre mômes sont nés de pères différents, et la mère, après une peine d'emprisonnement de deux ans seulement pour l'assassinat de sa fille, a maintenant le droit d'élever – de manière responsable, je n'en doute pas – ce garçonnet enlevé à des parents aimants qui avaient déposé une requête auprès du tribunal afin d'en obtenir la garde. Ceci, a-t-il ajouté, est une histoire vraie. Réfléchissez-y.

– Je ne vous crois pas, a riposté Angie.

– Pourtant, c'est vrai, a insisté Ryerson.

– Mais enfin, comment... ?

Elle a laissé retomber ses mains sur la table et son regard s'est perdu dans le vague.

– Hé oui, bienvenue en Amérique, a conclu Ryerson. Un pays où tous les adultes ont le droit absolu et inaliénable de dévorer leur progéniture.

Angie avait l'air de quelqu'un qui aurait reçu un coup de poing au creux de l'estomac, puis encore une gifle en pleine figure au moment où elle se courbait.

Lionel a fait tinter les glaçons dans son verre.

– Il a raison, mademoiselle Gennaro. Vous n'avez aucun recours si un mauvais parent s'accroche à son enfant.

– Ce qui ne vous dégage pas pour autant de votre responsabilité, monsieur McCready. (Ryerson a pointé son cigare vers lui.) Alors, où est votre nièce ?

Sans quitter des yeux la cendre à l'extrémité du Cohiba, Lionel a fait non de la tête.

Ryerson a opiné, avant de prendre quelques notes dans son calepin. Puis il a produit une paire de menottes qu'il a jetée sur la table.

En silence, Lionel a repoussé sa chaise.

– Restez assis, monsieur McCready, ou cette fois, c'est mon arme que je sors.

Lionel a agrippé les bras de son siège, mais n'a pas tenté de se redresser.

– Donc, vous étiez furieux contre Helene à cause des brûlures d'Amanda, ai-je récapitulé. Et ensuite, que s'est-il passé ?

Lorsque j'ai croisé le regard de Ryerson, celui-ci m'a adressé un clin d'œil discret suivi d'un bref signe de tête. De toute évidence, mieux valait ne pas insister maintenant pour essayer de savoir où était cachée Amanda. Lionel risquait de se braquer, d'endosser toute la responsabilité du kidnapping, et ainsi la fillette resterait à jamais introuvable. Mais s'il y avait moyen de l'amener à se confier...

– L'itinéraire que j'emprunte pour UPS, a-t-il dit enfin, traverse le quartier où patrouille Remy Broussard. Voilà pourquoi on s'est pas perdus de vue durant toutes ces années. Bref, c'est comme ça que...

Une semaine après l'incident de la plage, Lionel avait pris un verre

avec Broussard. Ce dernier l'avait écouté parler de son inquiétude pour sa nièce, de sa haine envers sa sœur, de sa certitude que les chances d'Amanda de ne pas devenir comme sa mère s'amenuisaient de jour en jour.

Ce soir-là, Broussard avait offert de régler les boissons et s'était montré particulièrement généreux sur la quantité. Au moment de partir, alors que Lionel en tenait déjà une bonne, il lui avait passé un bras autour des épaules en disant :

– Et s'il y avait une solution ?

– Mais y en a pas, justement, avait répondu Lionel. Les tribunaux, les...

– On s'en fout, des tribunaux. Oubliez tout ce que vous avez envisagé jusque-là. Et s'il y avait un moyen de garantir à la petite l'amour d'une famille aimante et la chaleur d'un vrai foyer ?

– Et c'est quoi, le truc ?

– Facile : personne ne doit jamais savoir où elle est. Ni sa mère, ni votre femme, ni même votre fils. Personne. Elle se volatilise. (Broussard avait ponctué cette remarque d'un claquement de doigts.) *Pouf !* Comme par magie. Comme si elle n'avait jamais existé.

Il avait fallu quelques mois à Lionel pour se décider. Durant cette période, il était arrivé deux fois chez sa sœur pour trouver la porte déverrouillée et Helene partie chez Dottie en abandonnant sa fille toute seule dans l'appartement. En août, Helene avait débarqué dans un état lamentable chez son frère et Beatrice, qui avaient organisé un barbecue dehors ; elle avait trimballé Amanda dans la voiture d'une copine alors qu'elle était déjà ivre morte – à tel point qu'en poussant Amanda et Matt sur les balançoires, elle avait malencontreusement envoyé sa fille mordre la poussière avant de s'écrouler elle-même sur le siège. Et elle était restée comme ça, à rire bêtement, tandis que l'enfant se relevait, débarrassait la terre sur ses genoux et vérifiait si elle ne s'était pas écorchée.

Cet été-là, les brûlures d'Amanda n'avaient pas bien guéri, laissant sur sa peau des cicatrices indélébiles, car sa mère oubliait la plupart du temps de lui administrer le traitement prescrit par le médecin des urgences.

Là-dessus, en septembre, Helene avait parlé de quitter l'État.

– Quoi ? me suis-je exclamé. C'est bien la première fois que j'entends ça.

Lionel a haussé les épaules.

– Avec le recul, je me dis que c'était sans doute encore une de ses idées à la con. Elle avait une copine qui s'était installée à Myrtle Beach, en Caroline du Sud, où elle avait décroché un job dans une boutique de T-shirts ; elle répétait sans arrêt à Helene que là-bas, y faisait toujours beau, que l'alcool coulait à flots, qu'on oubliait la neige et le froid. Y avait qu'à

s'allonger sur la plage et vendre un T-shirt de temps en temps. Pendant à peu près une semaine, Helene nous a rebattu les oreilles avec ça. Les autres fois, j'y aurais pas prêté attention ; elle affirmait souvent qu'elle voulait vivre ailleurs, tout comme elle était sûre de décrocher le pactole au loto un de ces quatre. Mais là, je sais pas, j'ai paniqué. Je pensais qu'à une chose : elle va emmener Amanda. Elle allait la laisser seule sur la plage, ou dans un appartement pas fermé à clé, et on serait plus là, Beatrice et moi, pour réparer les dégâts. Alors, je... j'ai perdu la tête. J'ai téléphoné à Broussard. Plus tard, j'ai rencontré les gens qui voulaient s'occuper d'Amanda.

– Et ces gens s'appelaient... ? a demandé Ryerson, le stylo immobilisé au-dessus de son calepin.

– Ils étaient formidables, a poursuivi Lionel, ignorant la question. Parfaits. Ils habitaient une belle maison. Ils adoraient les enfants. Ils avaient élevé une fille, et comme elle avait pris son indépendance, ils se sentaient seuls. Ils la traitent merveilleusement bien.

– Donc, vous avez revu votre nièce, ai-je conclu.

Il n'a pas cherché à nier.

– Elle est heureuse, monsieur Kenzie. La preuve : aujourd'hui, elle sourit. (Quelque chose a paru se nouer dans sa gorge et il a dû s'interrompre pour déglutir.) Elle ignorait que j'étais là. La première condition imposée par Broussard, c'est de faire table rase de son passé. Elle a que quatre ans. Elle oubliera, avec le temps. Non, a-t-il ajouté lentement, en réalité, elle a cinq ans maintenant...

Une ombre a voilé son regard quand il s'est rendu compte qu'Amanda avait fêté un anniversaire auquel il n'avait pas participé. Mais il s'est vite ressaisi.

– Bref, je me suis approché en cachette, je l'ai observée avec ses nouveaux parents, et je vous assure qu'elle a l'air en forme. Elle a l'air... (Il s'est éclairci la gorge, avant de détourner les yeux.) Elle a l'air d'une petite fille entourée d'amour.

– Que s'est-il passé exactement la nuit où elle a disparu ? a interrogé Ryerson.

– Je suis entré chez ma sœur par la porte du fond. J'ai réveillé Amanda et je lui ai expliqué qu'il s'agissait d'un jeu. Elle aimait bien les jeux. Peut-être parce qu'Helene, quand elle l'emmenait dans les bars, lui disait des trucs du style : « Va donc jouer avec la machine Pac-Man, ma puce... » (Il a sucé un glaçon, puis l'a croqué.) Broussard était garé dans la rue. J'ai attendu en haut du perron en recommandant à Amanda de surtout pas faire de bruit. La seule voisine qui aurait pu nous voir, c'était Mme Driscoll, sur l'autre trottoir. Elle était assise devant chez elle sur son tabouret, juste en face de l'immeuble. Et puis, elle est rentrée un moment, peut-être pour chercher une autre tasse de thé ou un machin comme ça, et Broussard m'a lancé le signal convenu. J'ai entraîné Amanda jusqu'à la

voiture et on a filé.

– Sans que personne ne remarque rien, ai-je observé.

– Pas les voisins, en tout cas. Mais on a découvert plus tard que Chris Mullen était là lui aussi, dans sa voiture, en train de surveiller l'immeuble. Il attendait le retour d'Helene pour essayer de savoir où elle avait planqué l'argent volé. Il a reconnu Broussard. Cheddar Olamon s'est ensuite servi de l'info pour obliger Broussard à récupérer les deux cent mille dollars manquants, et aussi piquer de la drogue dans le local des scellés pour la reflipper à Mullen cette nuit-là dans les carrières.

– Pour en revenir à l'enlèvement d'Amanda... l'ai-je pressé.

De ses doigts épais, Lionel a retiré de son verre un deuxième glaçon, qu'il a mâchonné.

– J'ai raconté à Amanda que mon ami l'emmenait chez des gens très gentils et que j'irais la rechercher quelques heures plus tard. Elle a pas protesté. Elle avait tellement l'habitude qu'on la confie à des inconnus... Après, je suis sorti de la voiture et je suis rentré chez moi. Il était dix heures et demie. Ma sœur a mis presque douze heures à s'apercevoir de l'absence de sa fille. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Durant quelques instants, le silence entre nous a été si total que j'entendais les fléchettes s'enfoncer dans le liège au fond du bar.

– Je me disais que le moment venu, a repris Lionel, j'en parlerais à Beatrice. Elle comprendrait. Pas tout de suite, bien sûr. Mais peut-être au bout de plusieurs années. Je sais pas. J'avais pas vraiment d'idée bien arrêtée. Beatrice déteste Helene, et elle adore Amanda, mais ça... Elle, elle respecte la loi, toutes les règles. Jamais elle aurait accepté de participer à un trafic pareil. Mais j'espérais qu'un jour, quand l'eau aurait coulé sous les ponts... (Il a levé les yeux vers le plafond en remuant doucement la tête.) Quand elle a décidé de s'adresser à vous, monsieur Kenzie, mademoiselle Gennaro, j'ai téléphoné à Broussard pour lui demander conseil, et il m'a répondu d'essayer de la dissuader, mais sans la brusquer. Qu'elle le fasse si elle en avait envie. Il m'a rappelé le lendemain pour m'expliquer qu'en cas de problème, il avait des éléments sur vous deux. Une histoire de proxénète assassiné, je crois...

Ryerson a arqué un sourcil dans ma direction, avant d'esquisser un sourire froid, vaguement intrigué.

Je me suis borné à hausser les épaules, et c'est au moment où je détournais les yeux que j'ai vu arriver le type portant le masque de Popeye. Il a émergé de l'issue de secours, le bras droit tendu, un .45 automatique dans la main.

Son complice, armé d'un fusil, portait lui aussi un masque d'Halloween. Lorsqu'il a fait irruption à l'entrée de la salle, c'est de derrière la face lunaire et blanche de Casper le Gentil Fantôme qu'il a crié :

– Les mains sur la table ! Tout le monde ! Maintenant !

Popeye a poussé devant lui les deux joueurs de fléchettes, et j'ai pivoté juste à temps pour voir Casper verrouiller la porte principale.

– Toi, là-bas ! s'est écrié Popeye. T'es sourd ou quoi ? Pose tes mains sur cette putain de table !

J'ai obéi.

– Oh, merde ! a lâché le barman. Déconnez pas, les gars.

Casper a tiré une ficelle près de la fenêtre ; un lourd rideau noir est retombé, masquant complètement la vitre.

À côté de moi, Lionel respirait à peine. Ses mains, bien à plat devant lui, ne bougeaient pas. Ryerson en a laissé tomber une sous la table, imité aussitôt par Angie.

De son poing, Popeye a frappé dans le dos l'un des joueurs de fléchettes.

– Couche-toi ! Par terre. Mains derrière la tête. Allez, allez, allez !

Les deux clients se sont agenouillés, puis ont entremêlé leurs doigts sur leur nuque. Popeye les a contemplés un moment – un moment atroce, chargé de possibilités plus horribles les unes que les autres. Quelle que soit sa décision, il avait le pouvoir de la mettre en œuvre. Les tuer, nous tuer, les égorger... Il était tout-puissant.

Enfin, il a expédié un coup de pied dans les reins du plus âgé.

– Pas à genoux. À plat ventre. Maintenant !

Ils se sont allongés tous les deux près de moi.

Alors, Popeye a tourné lentement la tête dans notre direction puis s'est approché de nous.

– Les *deux* mains sur la table, a-t-il chuchoté. Ou je vous descends.

Ryerson a retiré sa main de sous le plateau, montré ses deux paumes vides et les a placées sur le bois. Angie a fait de même.

Casper s'est dirigé vers le comptoir en face de nous, le fusil braqué sur le barman.

Deux femmes d'un certain âge, sans doute des secrétaires ou des employées de bureau à en juger par leur mise, étaient assises sur des tabourets juste devant lui. Lorsqu'il a levé son arme, celle-ci a effleuré les cheveux de l'une d'elles. Aussitôt, ses épaules se sont raidies et elle a projeté sa tête vers la gauche. Un gémissement s'est échappé des lèvres de sa compagne.

– Oh, mon Dieu. Oh, non...

– Du calme, mesdames, a répliqué Casper. Tout sera fini d'ici une minute ou deux. (Il a sorti de la poche de son blouson aviateur en cuir un sac poubelle vert qu'il a lancé au barman.) Allez, remplis-moi ça. Pense à y mettre aussi l'argent du coffre.

– Y a pas grand-chose, a répondu son interlocuteur.

– T'occupe. Tu le vides, point final.

Popeye, chargé de la surveillance publique, avait les jambes écartées d'environ quarante centimètres et les genoux légèrement pliés. Son .45

balayait la salle de gauche à droite et de droite à gauche, et à trois mètres cinquante de lui, je distinguais sa respiration calme, régulière.

À présent, Casper avait adopté une position identique. S'il tenait toujours le barman en joue, ses yeux n'en scrutaient pas moins le miroir derrière le comptoir.

Aucun doute, ces types étaient des pros. Des vrais.

Outre ces deux-là, il y avait douze personnes dans la salle : le barman et la serveuse, les deux joueurs de fléchettes allongés sur le sol, nous quatre, les deux secrétaires et les deux types à l'extrémité du comptoir la plus proche de la porte – des routiers, selon toute vraisemblance. L'un d'eux portait un blouson vert des Celtics, l'autre une sorte de vieille veste en toile et jean toute fripée. Âgés d'environ quarante-cinq ans, ils étaient de forte corpulence tous les deux. Une bouteille de Old Thompson était posée entre leurs verres sur le comptoir devant eux.

– Prends ton temps, a conseillé Casper au barman, pendant que celui-ci, accroupi derrière le comptoir, bataillait avec ce que je supposais être le coffre. Va doucement, comme si de rien n'était, et tu louperas pas les chiffres de la combinaison.

– Je vous en prie, nous faites pas de mal, a supplié un des hommes à terre. On a des familles.

– Ta gueule, lui a ordonné Popeye.

– Tout ira bien, nous a assuré Casper. Du moment que vous restez tranquilles. Contentez-vous de rester tranquilles, O.K. ? C'est simple, non ?

– Vous savez à qui appartient ce foutu bar ? a lancé le type arborant le blouson des Celtics.

– Comment ? a interrogé Popeye.

– T'as parfaitement entendu, trouduc. Tu sais à qui appartient ce bar ?

– Je vous en prie, je vous en prie, est intervenue l'une des secrétaires. Taisez-vous.

Casper a tourné la tête vers lui.

– Tiens, un héros...

– Mouais, a convenu Popeye, qui dévisageait l'imbécile, à présent.

Presque sans remuer les lèvres, Ryerson a murmuré :

– Où est votre flingue ?

– Dans mon dos, ai-je répondu. Et le vôtre ?

– Sur mes genoux.

Sa main droite s'est déplacée de cinq centimètres vers le bord de la table.

– Non, l'ai-je averti dans un souffle au moment où la tête et le pistolet de Popeye pivotaient dans notre direction.

– Z'êtes foutus, les mecs ! a tonné le camionneur.

– Mais pourquoi vous continuez, monsieur ? a demandé la secrétaire sans quitter des yeux le comptoir.

– Bonne question, a approuvé Casper.

– Foutus, vous entendez ? Espèces de sales cons. Espèces de fumiers. Espèces de...

Après avoir fait quatre pas dans sa direction, Casper l'a interrompu d'un direct en pleine figure.

Sur son tabouret, le routier est parti à la renverse. Son crâne a heurté le sol avec une telle violence qu'un craquement sinistre a résonné dans l'établissement.

– Un commentaire, peut-être ? a lancé Casper à l'autre chauffeur.

– Non, a répondu celui-ci, avant de baisser les yeux.

– Quelqu'un a quelque chose à ajouter ?

À cet instant, le barman s'est redressé derrière le comptoir, puis il a placé dessus le sac poubelle.

Le silence qui régnait à présent dans le bar évoquait celui d'une église avant un baptême.

– Quoi ? a lancé Popeye en s'approchant une nouvelle fois de notre table.

Il m'a fallu quelques secondes pour me rendre compte qu'il s'adressait à nous, et quelques secondes supplémentaires pour comprendre avec une absolue certitude que les choses allaient très vite très mal tourner.

Aucun de nous n'a bougé.

– T'as dit quoi, là ?

Popeye a braqué son arme sur la tête de Lionel ; derrière son masque, ses yeux ont survolé le visage calme de Ryerson, avant de revenir vers Lionel.

– Encore un héros ? s'est exclamé Casper en récupérant le sac vert sur le comptoir.

Le fusil orienté droit sur ma gorge, il a rejoint notre table.

– Ce type-là, c'est un bavard, a expliqué son acolyte. Il cause sans arrêt.

– T'as quelque chose à dire ? a demandé Casper en menaçant Lionel, cette fois. Hein ? Ben, vas-y, exprime-toi. (Il s'est ensuite adressé à Popeye.) Surveille les trois autres.

Le .45 de Popeye a pivoté vers moi et l'œil noir au bout du canon a paru me contempler.

– Tu jacasses, tu jacasses... a insisté Casper en se rapprochant de Lionel.

– Pourquoi vous les provoquez ? a gémi une des secrétaires. Ils sont armés !

– Tais-toi, lui a glissé sa compagne.

Les lèvres closes, le bout des doigts pressé sur le plateau, Lionel fixait du regard le masque blanc.

– Ben, vas-y, mon grand, l'a nargué Casper. Te gêne pas. Dis ce que t'as à dire.

- J'en ai marre de l'écouter débiter ses conneries, a grondé Popeye.
- Son complice a appuyé l'extrémité du canon contre le nez de Lionel.
- *Ferme-la !*

Un tremblement a parcouru les mains de Lionel, qui a cillé pour chasser les gouttes de sueur lui tombant dans les yeux.

– Décidément, il veut rien entendre, a décrété Popeye. C'est dingue, ça, il se croit obligé de continuer à raconter n'importe quoi.

– Ah ouais ? a lancé Casper.

– Restez calmes, a conseillé le barman, les bras levés.

Lionel n'a pas desserré les dents.

Pourtant, tous les témoins présents, paniqués comme ils l'étaient, certains qu'ils allaient mourir, se rappelleraient la scène comme les braqueurs la leur décrivaient : à notre table, Lionel parlait sans discontinuer, et nous aussi ; nous avions refusé d'obéir à des individus dangereux, raison pour laquelle ils nous avaient abattus.

Lorsque Casper a actionné la glissière, le bruit a résonné dans la pièce comme un coup de canon.

– T'as besoin de te prouver que t'es un homme, c'est ça ?

Cette fois, Lionel a ouvert la bouche.

– Je vous en prie...

– Attendez, l'ai-je interrompu.

Le fusil a pivoté vers moi. Les deux puits d'ombre à l'extrémité du canon seraient la dernière vision que j'emporterais avec moi, je n'en doutais plus.

– Inspecteur Remy Broussard ! ai-je hurlé de façon à ce que tout le monde m'entende. Vous avez bien compris son nom ? Il s'appelle Remy Broussard !

Derrière le masque, j'ai vu les yeux bleus du policier se teinter de peur, d'incertitude aussi.

– Ne faites pas ça, Broussard, a renchéri Angie.

– Vous allez la fermer, bordel de merde ?

C'était Popeye qui s'était exprimé, cette fois. À l'évidence, son sang-froid le désertait. Les tendons de son avant-bras saillaient tandis qu'il tentait de tous nous surveiller.

– C'est terminé, Broussard, ai-je repris. Terminé. Nous savons que vous avez enlevé Amanda McCready. (J'ai tendu le cou pour m'adresser à la salle.) Vous vous souviendrez de ce nom ? Amanda McCready ?

Lorsque j'ai de nouveau tourné la tête, la bouche froide du fusil s'est enfoncée dans mon front et mes yeux se sont retrouvés au même niveau qu'un doigt rouge de l'autre côté de la détente. D'aussi près, ce doigt ressemblait à un insecte ou à un ver de terre. D'aussi près, il paraissait doué d'une volonté propre.

– Fermez les yeux, a ordonné Casper. Fermez-les bien.

– Faites pas ça, monsieur Broussard, est intervenu Lionel. Je vous en

prie.

– Tire, nom de Dieu ! a rugi Popeye à l'adresse de son complice. Allez !

– Broussard... a supplié Angie.

– Vous allez arrêter de répéter ce putain de nom ?

De rage, Popeye a envoyé valdinguer une chaise contre le mur.

Je me suis forcé à garder les yeux ouverts, conscient de la pression du métal sur ma peau, de l'odeur de poudre et de graisse qui s'en dégagait, des tressaillements du doigt incurvé sur la détente.

– C'est terminé, ai-je répété encore et encore, jusqu'à ce que les mots issus de ma gorge et de ma bouche desséchées se muent en une sorte de croassement à peine audible. C'est terminé.

Durant un long, très long moment, personne n'a prononcé une parole. Au cœur de ce silence chargé d'une intensité insoutenable, il m'a semblé entendre le globe tout entier grincer sur son axe.

Quand Broussard s'est redressé, le masque de Casper s'est légèrement incliné, et dans les prunelles du policier j'ai reconnu la lueur aperçue la veille pendant le match de football – cette lueur implacable, qui dansait et brûlait d'un éclat fiévreux.

– O.K., a-t-il dit dans un souffle. C'est terminé.

– Non, mais tu déconnes ou quoi ? s'est aussitôt écrié son complice. On n'a pas le choix, vieux ! Merde, on n'a pas le choix ! On a des ordres. Alors, fais-le ! Maintenant !

Broussard a remué lentement la tête de droite à gauche, entraînant dans son mouvement la face lunaire et le sourire enfantin de Casper.

– Pas question, a-t-il décrété. On s'en va.

– Pas question ? Pourquoi ? T'es pas capable de buter ces connards, c'est ça ? Je t'emmerde, pauvre minable. Moi, j'en suis capable !

Popeye a braqué son pistolet sur le visage de Lionel, mais déjà Ryerson glissait la main vers ses genoux. La première détonation a été étouffée par le plateau ; Popeye a poussé un cri, la cuisse gauche déchirée par la balle.

Son arme est partie toute seule alors qu'il faisait un bond en arrière, et cette fois c'est Lionel qui a hurlé. Portant les mains à sa tête, il s'est effondré.

Lorsque Broussard a pressé la détente, j'ai entendu distinctement la pause – l'équivalent d'une microseconde de silence – entre le moment où la balle s'engageait dans la chambre et celui où la déflagration assourdissante résonnait à mes oreilles.

L'épaule gauche de Neal Ryerson s'est désintégrée dans un jaillissement de feu, de sang et d'os ; en un éclair, elle a littéralement fondu, explosé et disparu dans un bang digne d'un supersonique. Des fragments de chair sanglante ont éclaboussé le mur ; Ryerson a dégringolé de son siège, entraînant la table dans sa chute, tandis que

Broussard relevait son arme à travers la fumée. Le .9 mm de l'agent fédéral a rebondi sur une chaise avant d'atterrir sur le sol.

Angie, qui avait récupéré son arme dans l'intervalle, a plongé à terre en voyant Broussard pivoter.

Je me suis rué vers lui tête la première, je l'ai heurté de plein fouet au niveau de l'estomac en même temps que je refermais les bras autour de lui, et je l'ai propulsé contre le comptoir. Un grognement sourd lui a échappé quand sa colonne a heurté le bois, mais brusquement il a abattu sur ma nuque la crosse de son fusil.

Mes jambes se sont dérobées, mes bras sont retombés le long de mon corps. Et puis j'ai entendu Angie gronder : « Broussard ! » juste avant de tirer avec son .38.

Il a jeté le fusil dans sa direction alors que je saisisais mon .45 ; Angie, qui a reçu l'arme en pleine poitrine, s'est écroulée.

Le temps de bondir par-dessus les deux joueurs de fléchettes, et Broussard a foncé vers la porte comme un athlète-né.

J'ai fermé l'œil gauche, visé soigneusement et fait feu à deux reprises alors qu'il atteignait l'entrée. J'ai vu sa jambe droite tressauter, puis déraiper juste avant qu'il ne déverrouille le battant pour s'élancer dans la nuit.

– Angie !

En me retournant, je l'ai découverte assise au milieu d'un tas de chaises renversées.

– Ça va, m'a-t-elle rassuré.

– Appelez une ambulance ! Une ambulance ! a crié Ryerson.

J'ai baissé les yeux vers Lionel. Les mains pressées sur les tempes, les doigts ensanglantés, il roulait sur le sol en gémissant.

– Une ambulance, vite ! ai-je ordonné au barman.

Celui-ci, émergeant de son hébétude, a décroché le téléphone et composé le numéro.

Ryerson, adossé au mur, une partie de l'épaule en moins, hurlait toujours, les yeux rivés au plafond, le corps secoué de convulsions frénétiques.

– Il est en état de choc, ai-je dit à Angie.

– Je m'en occupe, a-t-elle déclaré en se traînant vers lui. Apportez-moi toutes les serviettes du bar ! a-t-elle lancé à la cantonade. Le plus vite possible !

Aussitôt, l'une des deux employées du bureau est allée fouiller de l'autre côté du comptoir.

– Beatrice, geignait Lionel. Beatrice...

L'élastique retenant le masque de Popeye sur le visage du braqueur avait lâché lorsque celui-ci s'était effondré, le sternum défoncé par les balles de Ryerson. À présent, j'avais devant moi John Pasquale. Mort. Il ne s'était pas trompé, la veille, quand il m'avait affirmé après le match :

« La chance finit toujours par tourner. »

J'ai croisé le regard d'Angie au moment où elle saisissait la serviette que la secrétaire lui avait lancée par-dessus le comptoir.

– Rattrape Broussard, Patrick ! Rattrape-le !

Comme je hochais la tête, la secrétaire s'est précipitée vers Lionel et lui a appliqué un autre linge sur le côté du crâne.

Après m'être assuré de la présence d'un second chargeur dans ma poche, j'ai quitté l'Edmund Fitzgerald.

J'ai traqué Broussard le long de Broadway Street, puis de C Street, qui débouchait sur East Second, une rue sinueuse traversant le quartier des entrepôts et des entreprises de transport. La piste n'était pas difficile à suivre. Il s'était débarrassé du masque de Casper sitôt sorti du bar, et lorsque j'en avais émergé à mon tour, j'avais vu sur le trottoir ce visage blême aux yeux vides, au sourire figé. Des gouttes de sang, tellement fraîches qu'elles brillaient à la lueur des lampadaires, formaient une ligne irrégulière sur le sol, indiquant la direction prise par Broussard. Elles devenaient de plus en plus épaisses, de plus en plus larges aussi, à mesure qu'elles me conduisaient sur les pavés fendillés au cœur de la masse chichement éclairée des hangars sombres, des aires de déchargement et des minuscules bars de routiers aux rideaux tirés signalés par de petites enseignes au néon où il manquait la moitié des tubes. Des semi-remorques en partance pour Buffalo ou Trenton cahotaient et bringuebalaient sur la chaussée défoncée ; au passage, leurs phares éclairaient la fin de la piste, l'endroit où Broussard s'était arrêté suffisamment longtemps pour forcer une porte. Son sang avait formé une flaque sur le seuil et dessinait de fins filets sur le battant. Jamais je n'aurais cru qu'une blessure à la jambe puisse saigner autant, mais peut-être la balle que j'avais tirée lui avait-elle brisé le fémur ou sectionné une artère.

Avant d'entrer, j'ai examiné le bâtiment. Haut de sept étages, il était construit en briques brun chocolat – de celles fréquemment utilisées au début du siècle. Les mauvaises herbes grimpaient jusqu'aux fenêtres du rez-de-chaussée, masquées elles-mêmes par des planches fendillées et couvertes de graffitis. L'édifice était assez vaste pour avoir accueilli en dépôt de gros objets ou encore servi à la fabrication et l'assemblage de machines.

J'ai opté pour la seconde hypothèse en pénétrant à l'intérieur. La première chose que j'ai remarquée, c'étaient les contours d'un immense tapis roulant, de chaînes et de poulies suspendues à des chevrons. Le tapis lui-même ainsi que les rouleaux en dessous avaient disparu, mais la structure principale, boulonnée au sol, était toujours là. Les crochets

incurvés à l'extrémité des chaînes ressemblaient à des doigts me faisant signe d'approcher. Le reste de la salle était vide, les outils de valeur ayant été soit volés par des vagabonds ou des gosses, soit emportés et vendus par les derniers propriétaires.

À ma droite, un escalier en fer permettait d'accéder à l'étage supérieur. Je l'ai gravi lentement, incapable à présent de suivre les traces de sang dans l'obscurité, essayant juste de repérer d'éventuels trous creusés par la rouille, agrippant prudemment la rampe à chaque pas, espérant sentir sous mes pieds la surface métallique et non le corps de quelque rat affamé et furieux d'être dérangé.

Peu à peu, mes yeux se sont accoutumés à l'ombre ambiante, et lorsque j'ai atteint le premier niveau, je n'ai distingué qu'un immense local vide, plusieurs palettes renversées et le faible reflet des lumières de la rue dans les vitres brisées par des jets de pierres. Les escaliers se succédaient exactement au même endroit sur le sol, ai-je découvert, de sorte que pour poursuivre mon ascension j'ai dû tourner à gauche devant le mur et rebrousser chemin sur environ trois mètres. J'ai parcouru du regard les épais degrés en fer jusqu'à apercevoir l'ouverture rectangulaire au sommet.

À cet instant, j'ai entendu un choc sourd plusieurs étages au-dessus de moi – sans doute celui d'une lourde porte en acier qui pivotait sur ses gonds et heurtait le ciment.

Cette fois, j'ai gravi les marches deux par deux, trébuché à plusieurs reprises et couru vers l'escalier suivant. Mes pieds ayant trouvé leur rythme et localisant plus facilement l'emplacement de chaque degré, j'ai accéléré l'allure.

Les étages étaient tous vides, et plus je montais, plus le port et la ville déversaient leur lumière par les immenses fenêtres. Les escaliers, en revanche, demeuraient sombres, sauf au niveau de l'ouverture au sommet, et au moment où j'approchais de la dernière, baignée par le clair de lune et donnant sur le ciel, Broussard m'a interpellé du toit.

– Si j'étais vous, Patrick, j'irais pas plus haut.

– Pourquoi ?

Il a toussé avant de répondre :

– Parce que j'ai un flingue braqué sur l'escalier. Pointez votre tête, et je vous en arrache un morceau.

– Oh. (Appuyé contre la rampe, j'ai humé l'air frais de la nuit chargé des odeurs du canal portuaire.) Vous comptez faire quoi, là-haut ? Demander une évacuation par hélicoptère ?

Broussard a lâché un petit rire.

– Une fois dans une vie, c'est suffisant. Non, je me disais que j'allais rester assis un moment à regarder les étoiles... Merde, vous êtes vraiment pas doué, comme tireur, a-t-il ajouté entre ses dents serrées.

J'ai étudié le carré de ciel au-dessus de moi. À en juger par le son,

Broussard devait se trouver à gauche de l'ouverture.

– Assez doué pour vous atteindre, en tout cas.

– La balle a ricoché, crétin ! Je suis en train de retirer les éclats de carrelage logés dans ma cheville.

– Vous voulez dire que j'ai touché le sol et que le sol vous a touché ?

– Exactement. C'était qui, ce type ?

– Lequel ?

– Celui qui était dans le bar avec vous.

– Celui que vous avez pris pour cible ?

– Mouais.

– Un agent du FBI.

– Sérieux ? Remarquez, ça ne m'étonne pas. Il était foutrement trop calme. Quand il a descendu Pasquale, c'était comme s'il tirait sur une cible d'entraînement. Comme si ça n'avait aucune importance. À l'instant où je l'ai vu assis à cette table, j'ai compris que tout allait foirer.

Saisi d'une quinte de toux, il s'est interrompu et j'ai tendu l'oreille. Les yeux fermés, je l'ai écouté s'étouffer à moitié durant presque vingt secondes, et lorsqu'il a enfin repris son souffle, j'avais acquis la certitude qu'il était à une dizaine de mètres de l'ouverture.

– Remy ?

– Yo, mon frère.

– Je monte.

– Je vous trouerai la tête.

– Non.

– Vous en êtes sûr ?

– Certain.

Le coup de feu a déchiré le silence nocturne et la balle a frappé la rambarde. Une étincelle a jailli du métal comme si quelqu'un y avait frotté une allumette, et je me suis plaqué contre les marches tandis que la balle ricochait sur un autre morceau de fer, puis s'incrustait avec un léger sifflement dans le mur à ma gauche.

Je suis resté immobile un moment, le cœur coincé au fond de l'œsophage – et moi, pas très heureux de ce changement de localisation –, se cognant contre les parois, cherchant à regagner son emplacement initial.

– Patrick ?

– Mmm ?

– Vous êtes blessé ?

Lentement, je me suis redressé et agenouillé.

– Non.

– Je vous avais prévenu.

– Merci pour l'avertissement. Z'êtes trop sympa.

Une violente quinte de toux a de nouveau résonné, suivie par un profond gargouillement que Broussard a tenté de ravalier, avant de

cracher.

– Le bruit ne me semble pas très sain, ai-je observé.

Un rire rauque lui a échappé.

– Ça n'a pas l'air très sain non plus, croyez-moi. Votre associée, Patrick, c'est une sacrée gâchette !

– Elle vous a touché ?

– Oh que oui. Elle m'a même appliqué un traitement radical pour arrêter de fumer.

J'ai placé ma main sur la rampe, levé mon pistolet vers le toit et progressé centimètre par centimètre dans l'escalier.

– Pourtant, a poursuivi Broussard, je ne crois pas que j'aurais pu tirer sur elle. Sur vous, à la rigueur. Mais sur elle ? Franchement, j'en sais rien. Abattre une femme, c'est pas le genre de truc qu'on a envie de voir paraître dans sa nécrologie. « Officier du BPD deux fois médaillé, père et mari aimant, excellent joueur de bowling, capable de buter des femmes sans sourciller... » Vous voyez ce que je veux dire ? Ça me paraît... nul.

Accroupi à cinq marches du sommet, j'ai gardé la tête sous l'ouverture le temps de prendre quelques courtes inspirations.

– Oh, je sais ce que vous pensez : *Mais Remy, vous avez tué Roberta Trett d'une balle dans le dos !* C'est vrai. Sauf que Roberta Trett n'avait rien d'une femme. C'était... (Il a soupiré, toussé encore une fois.) En fait, j'ignore ce qu'elle était. Mais le mot « femme » me semble trop limité dans son cas.

J'ai passé le torse dans l'ouverture, le pistolet braqué devant moi, et contemplé Broussard de l'autre côté du canon.

Il ne regardait même pas dans ma direction. Il était assis par terre, le dos calé par une gaine de ventilation, la tête renversée, tandis qu'un magnifique panorama urbain se déployait devant lui, mélange de jaune, de bleu et de blanc scintillant sous un ciel bleu sombre.

– Remy.

Il a tourné la tête, tendu le bras et pointé son Glock vers moi.

Nous sommes restés ainsi un bon moment, incertains l'un et l'autre de l'issue de cet affrontement, nous demandant si un coup d'œil malencontreux, un tressaillement ou un tremblement dû à l'adrénaline et la peur n'allait pas soudain amener un doigt à se crispier, une balle à jaillir d'une arme dans un éclair de feu. Broussard a cillé à plusieurs reprises, puis inspiré pour refouler la douleur tandis qu'une sorte d'énorme rose pourpre s'étalait sur sa chemise comme si elle s'épanouissait, ouvrant ses pétales avec une grâce irrévocable toute de lenteur.

Pourtant, c'est d'une main ferme qu'il me tenait toujours en joue, l'index sur la détente.

– Z'avez pas l'impression de jouer dans un film de John Woo ?

– Je déteste les films de John Woo.

– Moi aussi, a-t-il déclaré. Je croyais que j'étais le seul.

J'ai fait non de la tête.

– Du Peckinpah réchauffé sans la dimension émotionnelle, ai-je décrété.

– Tiens, vous êtes aussi critique de cinéma ?

Cette remarque m'a arraché un sourire crispé.

– Moi, j'aime les mélос, a-t-il avoué.

– Pardon ?

– Je déconne pas. (Derrière son Glock, ses yeux ont roulé dans leurs orbites.) Ça paraît bête, je sais. Et peut-être parce que je suis flic, quand je regarde ces trucs d'action, je répète tout le temps : « Oh, n'importe quoi. » Mais, vous mettez *Out of Africa* ou *All about Eve* dans le magnétoscope, et je suis là, vieux.

– Vous êtes plein de surprises, Remy.

– Hé oui, c'est tout moi.

C'était fatigant de maintenir aussi longtemps une arme braquée sur quelqu'un. Si nous avions voulu tirer, ai-je pensé, ce serait sans doute déjà fait. Évidemment, pas mal de types ont dû se dire la même chose juste avant d'être abattus. J'ai remarqué la teinte grise que prenait la peau de Broussard, la sueur qui assombrissait les mèches argentées sur ses tempes. Il allait bientôt flancher, forcément. Moi, je fatiguais, et je n'avais pas une balle dans la poitrine et des éclats de céramique dans la cheville.

– Je vais baisser mon flingue, ai-je annoncé.

– C'est vous qui décidez.

J'ai tenté de scruter ses yeux, mais devinant probablement mes intentions, il ne m'a opposé qu'un regard neutre, indéchiffrable.

Alors, j'ai ramené mon arme vers moi, ôté mon doigt de la détente, et je l'ai placée dans ma paume avant de grimper les dernières marches. Debout sur le gravier clairsemé jonchant le toit, j'ai contemplé Broussard.

Il a souri, puis posé son Glock sur ses genoux et appuyé sa tête contre la gaine.

– Vous avez payé Ray Likanski pour attirer Helene hors de chez elle ce soir-là, ai-je commencé. Je me trompe ?

Broussard a haussé les épaules.

– Je n'ai même pas eu à le payer. Je lui ai juste promis de lui faire sauter une condamnation. Ça a suffi.

Je me suis approché de lui jusqu'à distinguer le cercle noir dans sa poitrine, l'endroit d'où fleurissait la rose. Il se trouvait en plein milieu de son torse ; du sang s'en écoulait encore, mais lentement.

– C'est le poumon ? ai-je demandé.

– Mouais, à mon avis, la balle l'a effleuré. (Il a hoché la tête.) Foutu Mullen. S'il n'avait pas été présent ce soir-là, tout se serait passé sans encombre. Cette espèce d'imbécile de Likanski ne m'avait pas dit qu'il avait arnaqué Olamon. Ça aurait modifié beaucoup de choses, j'en suis sûr. Vous pouvez me croire. (Il a changé de position en grognant sous

l'effort.) Résultat, j'ai été obligé – moi ! – de m'associer avec une brute épaisse comme Cheddar. Même si je comptais le piéger, mon ego en a pris un coup, je vous assure.

– Où est Likanski ?

– Jetez un coup d'œil derrière vous, à droite.

J'ai tourné la tête. Le canal de Fort Point débouchait d'une langue de terre blanche et poussiéreuse, poursuivait sa course sous des ponts, sous Summer Street et Congress Street, puis s'étendait jusqu'à la ville, les quais et l'anse bleu foncé du port de Boston.

– Il a été bouffé par les poissons ?

Broussard s'est fendu d'un sourire paresseux.

– J'en ai bien peur.

– Y a combien de temps ?

– Je suis passé le voir ce soir-là, en octobre, juste après votre décision d'enquêter sur l'affaire. Il pliait bagages. Je l'ai interrogé sur le coup monté contre Cheddar. Je dois bien reconnaître qu'il ne m'a pas révélé où était planqué l'argent. Je ne pensais jamais qu'il aurait autant de cran, mais deux cent mille dollars, ça vous galvanise un homme, j'imagine. Bref, il prévoyait de prendre la tangente. Je n'étais pas d'accord. On en est venus aux mains...

Secoué soudain par une violente quinte de toux, il s'est voûté, une main pressée sur le trou dans son torse, l'autre agrippée au pistolet sur ses genoux.

– Il faut qu'on vous évacue, Remy.

Il m'a regardé en même temps qu'il s'essuyait les lèvres de la main serrant l'arme.

– Non, je n'irai nulle part.

– Pourquoi ? Ça ne sert à rien de mourir.

Broussard m'a gratifié de son merveilleux sourire juvénile.

– C'est drôle, je suis prêt à soutenir le contraire, à présent. Vous avez un téléphone portable pour appeler une ambulance ?

– Non.

Après avoir replacé le Glock sur ses genoux, il a fouillé dans la poche de son blouson en cuir, dont il a retiré un petit Nokia.

– Moi, j'en ai un.

Sans me laisser le loisir de réagir, il l'a lancé dans le vide.

J'ai entendu un bruit lointain lorsqu'il s'est fracassé sept étages plus bas.

– Ne vous inquiétez pas, a ironisé Broussard. Ce machin-là est vendu avec une super garantie.

En soupirant, je me suis assis face à lui, sur le rebord du toit.

– Comme ça, vous êtes résolu à en finir ici.

– Je suis surtout résolu à ne pas aller en taule. Un procès ? (Il a secoué la tête.) Pas pour moi, vieux.

– Alors, dites-moi où est Amanda, Remy. Vous partirez la conscience tranquille.

Ses yeux se sont agrandis.

– Pour que vous alliez la chercher ? Pour que vous la rameniez à cette pauvre loque que la société appelle sa mère ? Je vous emmerde, oui ! Amanda restera où elle est. Compris ? Elle continuera d'être heureuse. Elle continuera d'être bien nourrie, lavée et entourée d'attentions. Elle aura le droit de rire, et surtout elle aura une chance de s'en sortir. Vous êtes complètement cinglé si vous imaginez que je vais vous répondre, Kenzie.

– Les gens qui s'occupent d'elle sont des kidnappeurs.

– Oh non. Mauvaise réponse. Moi, je suis un kidnappeur. Eux, ils ont accueilli un enfant. (La sueur lui couvrait le visage malgré la fraîcheur de la nuit, et il a pris une profonde inspiration qui a résonné dans sa poitrine.) Vous étiez chez moi, ce matin. Ma femme m'a téléphoné.

J'ai acquiescé.

– C'est elle qui a appelé Lionel pour lui demander la rançon, n'est-ce pas ?

Le regard tourné vers la ville, il a haussé les épaules.

– Chez moi, a-t-il répété. Ça, ça m'a vraiment fait chier. (Il a brièvement fermé les yeux.) Vous avez vu mon fils ?

– Ce n'est pas le vôtre.

Un léger tressaillement a agité sa joue.

– Vous l'avez vu ?

Durant un moment, j'ai contemplé les étoiles, un spectacle rare dans ce quartier, surtout quand on les voyait briller aussi distinctement.

– Oui, ai-je déclaré.

– C'est un gosse formidable. Vous savez où je l'ai trouvé ?

De la tête, je lui ai signifié que non.

– Je parlais à un indic dans la cité de Somerville. J'étais tout seul, et j'entendais sans arrêt un bébé hurler. Je dis bien hurler, comme s'il avait été mordu par un chien. Mais ni mon indic ni les gens qui passaient dans le couloir n'entendaient rien. Ils n'entendaient pas, tout simplement. Parce que les cris, c'est leur lot quotidien. Alors, j'ai ordonné au type de se casser, je me suis laissé guider par le bruit, j'ai défoncé la porte de cet appartement qui puait la merde et je l'ai découvert au fond. Il était tout seul. Mon fils – et c'est mon fils, Kenzie, allez vous faire foutre si vous pensez le contraire – mourait de faim. À six mois, il était couché dans son berceau, et il mourait de faim. Ses côtes saillaient. Il était attaché par des putains de menottes, et sa couche débordait de partout, si bien qu'il était collé... *Il était collé au matelas, Kenzie !*

Broussard avait les yeux exorbités et tout son corps semblait tendu à se rompre. Il a craché du sang sur sa chemise, et en voulant s'essuyer la bouche il en a aussi étalé sur son menton.

– Un bébé, a-t-il repris enfin, la voix réduite pratiquement à un souffle, collé au matelas par ses propres excréments. Abandonné depuis trois jours, hurlant tout ce qu'il sait, et tout le monde s'en fout. (Il a levé sa main gauche ensanglantée, puis l'a laissée retomber sur le gravier.) Tout le monde s'en fout.

Mon arme sur mes genoux, j'ai regardé Boston. Peut-être qu'il avait raison. Une ville entière peuplée de Tout Le Monde S'en Fout. Un État entier. Voire un pays entier.

– Alors, je l'ai ramené chez moi. Je connaissais suffisamment de types qui avaient fabriqué de faux papiers pour m'adresser à l'un d'eux. Mon fils a un certificat de naissance avec mon nom de famille dessus. Tous les documents concernant la ligature des trompes subie par ma femme ont été détruits et remplacés par d'autres montrant qu'elle s'était fait opérer après la naissance de notre fils Nicholas. Il ne me restait plus que quelques mois à tirer avant de prendre ma retraite, et ensuite on aurait quitté l'État, j'aurais pris un boulot pépère de consultant dans une agence de sécurité et je me serais occupé d'élever mon garçon. J'aurais pu être très, très heureux.

Tête basse, je considérais mes chaussures sur le gravier.

– Elle n'a même pas signalé sa disparition, a-t-il ajouté.

– Qui ?

– La salope qui a accouché de mon fils. Elle n'a jamais cherché sa trace. Je sais qui c'est, et pendant longtemps j'ai songé à lui loger une balle dans le crâne. Mais je me suis retenu. Et elle n'a jamais essayé de retrouver son bébé.

Je l'ai dévisagé. Ses traits reflétaient un mélange de fierté, de colère et de profonde tristesse au souvenir des bas-fonds qu'il avait pu voir.

– C'est Amanda que je veux, ai-je dit.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est mon boulot, Remy. C'est pour ça qu'on m'a engagé.

– Et moi, j'ai été engagé pour servir et protéger mes concitoyens, espèce d'idiot. Vous savez ce que ça signifie ? C'est un serment. Protéger et servir. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai protégé plusieurs enfants. Je les ai servis. Je leur ai offert des foyers merveilleux.

– Combien ? ai-je demandé. Combien il y en a eu ?

Il a brandi vers moi un doigt sanguinolent.

– Non, non et non.

Brusquement, sa tête est partie en arrière, et tout son corps s'est raidi contre la gaine de ventilation. Son pied s'est soulevé du sol, sa bouche s'est ouverte en grand sur un cri silencieux.

Je me suis agenouillé près de lui, mais je ne pouvais qu'assister à ses souffrances.

Au bout de quelques instants, il a paru se détendre, ses paupières se sont relâchées, et je l'ai de nouveau entendu respirer.

– Remy.

Il a ouvert un œil empreint de lassitude.

– Vous êtes toujours là... a-t-il énoncé d'une voix pâteuse. (Il a encore une fois levé l'index vers moi.) Vous avez de la chance, Kenzie. Une sacrée chance.

– Comment ça ?

Un sourire s'est dessiné sur ses lèvres.

– Vous n'êtes pas au courant ?

– De quoi ?

– Eugene Torrel est mort la semaine dernière.

– Qui est... ?

Son sourire s'est élargi en même temps que les souvenirs me revenaient : Eugene, le gamin qui nous avait vus abattre Marion Socia.

– Il s'est fait poignarder à Brockston pour une histoire de fille. (Broussard a refermé les yeux, et son sourire s'est adouci.) Mouais, une sacrée chance. Je n'ai rien contre vous hormis la déposition inutile d'un paumé assassiné.

– Remy.

Il a rouvert les yeux et son pistolet a glissé sur le gravier. Il lui a jeté un bref coup d'œil, mais il n'a pas cherché à le ramasser.

– Allez, mon vieux. Faites quelque chose de bien avant de mourir. Vous avez beaucoup de sang sur les mains.

– Je sais... Kimmie et David. Pour le coup, vous n'avez pas pensé à moi.

– Ces dernières vingt-quatre heures, l'idée m'a traversé l'esprit. C'était vous et Poole ?

De la tête, il a ébauché un mouvement de dénégation.

– Non, Pasquale. Poole n'a jamais été un meurtrier. Il s'était fixé des limites. Ne déshonorez pas sa mémoire.

– Pourtant, Pasquale n'était pas dans les carrières, cette nuit-là.

– Il n'était pas loin. À votre avis, qui a assommé Rogowski dans Cunningham Park ?

– Mais ça ne lui aurait pas laissé le temps de traverser Granite Rail pour descendre Mullen et Gutierrez.

Broussard n'a rien répondu.

– À propos, pourquoi n'a-t-il pas tué Bubba ? ai-je demandé.

– On n'a jamais tué quelqu'un qui ne représentait pas une menace directe pour nous, a déclaré Broussard, sourcils froncés. Comme Rogowski ignorait tout de l'affaire, on l'a laissé en vie. Vous aussi. Vous croyez vraiment que je n'aurais pas pu vous atteindre cette nuit-là dans les carrières ? Non, c'étaient Mullen et Gutierrez nos cibles. Et aussi P'tit David, Likanski et Kimmie, malheureusement.

– Sans oublier Lionel.

Le froncement de sourcils s'est accentué.

– Je n'ai jamais voulu blesser Lionel. Mais quelqu'un a pris peur.

– Qui ?

Il a éclaté d'un rire bref qui a laissé sur ses lèvres de minuscules gouttes de sang.

– Rappelez-vous, a-t-il murmuré en grimaçant de douleur. Poole n'était pas un meurtrier. Ne le privez pas de sa dignité dans la mort.

Broussard aurait pu me mener en bateau, mais je ne voyais pas pourquoi il aurait agi ainsi. Si Poole n'avait pas éliminé Pharaoh Gutierrez et Chris Mullen, j'allais devoir repenser certains aspects de l'affaire.

– Et la poupée ? (Je lui ai effleuré la main et il a entrouvert un œil.) Et le morceau du T-shirt d'Amanda retrouvé dans l'eau ?

– C'est moi. (Il a baissé les paupières, puis fait claquer ses lèvres.) Moi, moi, moi, moi.

– Vous n'êtes pas aussi doué. Ni aussi malin.

– Ah oui ?

– Oui.

Quand il a rouvert les yeux, son expression reflétait une froide lucidité.

– Poussez-vous un peu, Kenzie. Laissez-moi voir la ville.

Je me suis déplacé et il a contemplé les gratte-ciel en face de lui, souri au spectacle des lumières vacillant derrière les fenêtres, du signal rouge des balises de signalisation et des antennes radio qui clignotaient régulièrement.

– Ce... c'est tellement beau... Vous voulez que je vous dise ?

– Quoi ?

– J'aime les enfants.

Il avait prononcé ces mots avec une telle simplicité, une telle douceur...

Sa main droite a cherché la mienne, qu'elle a pressée, et nous avons tous les deux plongé notre regard au cœur de la ville scintillante, de ses lumières contenant la promesse d'une obscurité douce comme du velours, nous laissant imaginer une existence dorée, une multitude d'êtres élégants, bien nourris, bien soignés, bien à l'abri derrière le verre et les privilèges, derrière la brique rouge, le fer et l'acier, les escaliers en colimaçon et la vision de l'eau baignée par la lune – cette eau qui cernait les îles et les péninsules formant notre métropole, qui la protégeait de la laideur et de la douleur.

– Waouh, a encore murmuré Remy Broussard.

Lentement, sa main a glissé de la mienne.

– ... et c'est à ce moment-là que l'homme identifié plus tard comme étant l'inspecteur Pasquale a répondu : « On n'a pas le choix, vieux ! Merde, on n'a pas le choix ! On a des ordres. Alors, fais-le ! Maintenant ! » (Lyn Campbell, l'adjointe du procureur, a ôté ses lunettes avant de pincer la peau entre ses yeux.) C'est bien ça, monsieur Kenzie ?

– Oui, m'dame.

– Mademoiselle.

– Oui, mademoiselle Campbell.

Elle a de nouveau chaussé ses lunettes avant de m'observer avec attention à travers les verres ovales.

– Et comment avez-vous interprété ces paroles, au juste ?

– J'en ai déduit que quelqu'un avait donné l'ordre à l'inspecteur Pasquale et à l'inspecteur Broussard d'assassiner Lionel McCready, et probablement tous ceux qui se trouvaient avec lui ce jour-là dans le bar.

Lyn Campbell a parcouru ses notes qui, depuis six heures que j'étais enfermé dans la salle d'interrogatoire 6A du poste six, remplissaient maintenant la moitié d'un bloc de papier. Le bruit des pages qu'elle soulevait, fragilisées et gondolées par ses griffonnements frénétiques au stylo, m'a rappelé le bruissement des feuilles mortes dans les caniveaux à la fin de l'automne.

Outre l'adjointe du procureur et moi-même, trois autres personnes occupaient la pièce : Janet Harris et Joseph Centauro, deux inspecteurs appartenant à la Brigade criminelle à qui je n'inspirais visiblement aucune sympathie, et Cheswick Hartman, mon avocat.

Après avoir regardé un moment Lyn Campbell relire ses notes, Cheswick a lancé :

– Mademoiselle Campbell ?

Elle a levé les yeux.

– Mmm ?

– Je comprends parfaitement qu'il s'agisse d'une affaire prioritaire dont le retentissement médiatique, à n'en pas douter, sera énorme. Et c'est dans cette optique que nous avons collaboré avec vous. Mais la nuit a été longue, vous ne croyez pas ?

– Le Commonwealth n'est pas concerné par le manque de sommeil de votre client, maître, a-t-elle répliqué en soulevant une autre page d'un air crispé.

– Lui, non, mais moi, je le suis.

Son interlocutrice a laissé tomber sa main sur le bloc avant de plonger son regard dans celui de Cheswick.

– Qu'attendez-vous de moi exactement, monsieur Hartman ?

– J'aimerais que vous franchissiez cette porte et que vous alliez vous entretenir avec le procureur Prescott. Vous lui expliquez qu'à ce stade, ce qui s'est passé au Edmund Fitzgerald est parfaitement clair, que mon client a agi comme n'importe quelle personne raisonnable l'aurait fait, qu'il n'est pas soupçonné d'avoir causé la mort de l'inspecteur Pasquale ou celle de l'officier Broussard et qu'il est temps à présent de le relâcher. Notez bien aussi, mademoiselle Campbell, que notre coopération a été totale jusqu'à présent et qu'elle le restera si, en retour, vous nous témoignez la plus élémentaire courtoisie.

– Ce connard a buté un flic ! s'est exclamé l'inspecteur Centauro. On va pas le laisser partir comme ça. Oh non.

Les mains posées sur la table devant lui, Cheswick a ignoré cette remarque.

– Alors, mademoiselle Campbell ? a-t-il demandé avec un sourire.

Elle a encore lu plusieurs pages, espérant sans doute y découvrir quelque chose, n'importe quoi, qui lui permettrait de me retenir.

Cheswick est resté encore cinq bonnes minutes à l'intérieur afin de se renseigner au sujet d'Angie pendant que je patientais devant le bâtiment, récoltant suffisamment de regards noirs de la part des flics qui entraient ou sortaient pour comprendre que durant un certain temps j'aurais intérêt à ne pas me faire choper pour excès de vitesse. Peut-être même pour le restant de mes jours.

– Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ? ai-je lancé quand il m'a enfin rejoint.

Il a haussé les épaules.

– Angie ne va nulle part pour le moment.

– Pourquoi ?

Cheswick a paru se demander si je n'avais pas besoin d'une piqûre de Ritalin.

– Elle a tué un flic, Patrick. Légitime défense ou pas, elle a tué un flic.

– Dans ce cas, tu ne devrais pas...

Il m'a interrompu d'un geste.

– Tu sais qui est le meilleur avocat pénaliste de la ville ?

– Toi.

– Non, mon associé, Floris Manfield. Et en ce moment même, il est avec Angie. O.K. ? Alors, inutile de t'emballer. Floris est un as, Patrick.

Angie va s'en sortir. Mais elle a encore de longues heures devant elle. Si on met trop la pression, le procureur risque de nous envoyer promener et de réunir un jury juste pour montrer aux flics qu'il est de leur côté. Au contraire, si on collabore et si on obéit docilement, tout le monde va se calmer, se lasser et s'apercevoir que plus vite on en aura fini avec cette affaire, mieux ce sera.

Nous nous sommes engagés dans West Broadway. Il était quatre heures du matin, et les vents nocturnes d'avril s'insinuaient à l'intérieur de nos cols comme des doigts glacés.

– Où est ta voiture, Patrick ?

– Dans C Street.

Il a opiné.

– Ne rentre pas chez toi. La moitié des journalistes de cette ville font le pied de grue devant ta porte, et je ne tiens pas à ce que tu leur parles.

– Pourquoi ne sont-ils pas venus ici ? ai-je questionné en désignant du regard le poste de police derrière nous.

– Fausse information. Le sergent de garde a délibérément laissé entendre que vous étiez retenus au siège du BPD. La ruse devrait fonctionner jusqu'au lever du soleil ; ensuite, ils ne tarderont pas à assiéger le poste six.

– Où faut-il que j'aille, dans ce cas ?

– Bonne question. Angie et toi, volontairement ou non, vous venez juste de donner à la police de Boston sa plus grande baffa depuis Charles Stuart et Willie Bennett. Si j'étais toi, je quitterais l'État.

– Non, je voulais dire, là, tout de suite.

Il a haussé les épaules, pressé la minuscule télécommande attachée à son porte-clés, et sa Lexus a émis un bip quand les portières se sont déverrouillées.

– Bon, puisque c'est comme ça, je vais chez Devin, ai-je décrété.

Sa tête a brusquement pivoté vers moi.

– Amronklin ? T'es devenu fou ? Tu veux te réfugier chez un flic ?

– Mouais. Dans le ventre de la bête.

À quatre heures du matin, la plupart des gens dorment, mais pas Devin. Il s'accorde rarement plus de trois ou quatre heures de sommeil par jour – plutôt en fin de matinée. Le reste du temps, soit il bosse, soit il boit.

Quand il m'a ouvert la porte de son appartement à Lower Mills, j'ai compris aux relents de bourbon émanant de lui qu'il n'était pas en train de bosser.

– Ah, v'là un mec populaire, a-t-il grogné avant de me tourner le dos.

Je l'ai suivi dans le salon, où une revue de mots croisés était posée sur la table basse entre une bouteille de Jack Daniel's, un verre à moitié plein et un cendrier. La télé était allumée, mais le son coupé, et des haut-

parleurs de la chaîne hi-fi réglée au volume minimum nous parvenait la voix de Bobby Darin chantant *The Good Life*.

Devin portait un peignoir de flanelle sur un pantalon de survêtement et un sweat-shirt marqué POLICE ACADEMY. Une fois assis sur le canapé, il a resserré autour de lui les pans du peignoir, puis il a avalé une gorgée d'alcool en me fixant d'un regard qui, s'il était vitreux, n'en restait pas moins d'une dureté implacable.

– Va te chercher un verre à la cuisine.

– Je n'ai pas trop envie de boire, ai-je répondu.

– Je bois seul uniquement quand je suis seul, Patrick. Pigé ?

Je suis allé chercher le verre, et quand je l'ai rapporté il m'a versé une généreuse rasade de bourbon. Ensuite, il a levé son verre.

– Aux assassins de flics ! a-t-il lancé.

– Je n'ai pas tué de flic.

– Ta partenaire en a dégommé un.

– Écoute, Devin, si t'as vraiment l'intention de me faire chier, autant que je me tire.

De son verre, il a indiqué le couloir.

– Te gêne pas, la porte est ouverte.

J'ai reposé brusquement mon verre sur la table basse, l'éclaboussant au passage, puis je me suis dirigé vers la porte.

– Patrick.

La main sur la poignée, je me suis retourné.

Aucun de nous n'a prononcé un mot tandis que la voix soyeuse de Bobby Darin continuait de couler dans la pièce. Tout ce que mon amitié avec Devin comptait jusque-là de non-dit semblait suspendu entre nous pendant que Darin chantait avec une tristesse détachée le gouffre entre ce dont on rêve et ce qu'on obtient.

– Reviens, a dit enfin Devin.

– Pourquoi ?

Il a baissé les yeux vers la table basse, puis enlevé le stylo posé sur la revue de mots croisés, qu'il a refermée avant de placer son verre dessus. Son regard s'est ensuite porté vers la fenêtre et la profonde obscurité précédant le lever du jour.

– En dehors des flics et de mes sœurs, Ange et toi, vous êtes mes seuls copains.

Je me suis approché de la table pour essuyer avec ma manche les gouttes de bourbon sur le plateau.

– C'est pas fini, Devin.

De la tête, il a acquiescé.

– Quelqu'un a chargé Broussard et Pasquale de nous éliminer.

Il s'est servi encore un peu de Jack Daniel's.

– Tu penses savoir qui, c'est ça ?

Après m'être assis dans le fauteuil, je n'ai avalé qu'une petite gorgée de

bourbon, les alcools forts n'ayant jamais été ma drogue de prédilection.

– Broussard m'a affirmé que Poole n'était pas un meurtrier. Or, pour moi, c'est lui qui avait emporté l'argent ce soir-là, descendu Mullen et Pharaoh, et remis ensuite le magot à une tierce personne. Le problème, c'est que je n'ai jamais réussi à identifier cette personne.

– Quel argent ? Mais enfin, qu'est-ce que tu me racontes ?

J'ai passé la demi-heure suivante à lui résumer toute l'affaire.

À la fin de mon récit, il a allumé une cigarette avant de déclarer :

– Bon, Broussard a kidnappé la petite et Mullen l'a vu. Olamon s'est servi de l'info pour le faire chanter et l'obliger à récupérer les deux cent mille dollars. Broussard a joué un double jeu, chargé quelqu'un d'éliminer Mullen et Gutierrez, et quelqu'un d'autre de se débarrasser de Cheddar en prison. C'est ça ?

– L'exécution de Mullen et Gutierrez faisait partie du marché avec Cheddar, mais pour le reste, t'as tout bon.

– Et d'après toi, c'était Poole leur meurtrier.

– Jusqu'au moment où je me suis retrouvé sur ce toit avec Broussard.

– Alors, qui les a butés ?

– En fait, ça ne concerne pas seulement la mort de Mullen et Gutierrez. Il a bien fallu que quelqu'un aille chercher l'argent auprès de Poole et le fasse disparaître au nez et à la barbe de cent cinquante flics. Aucun bleu n'aurait pu réussir un coup pareil. C'est forcément quelqu'un de bien placé dans la hiérarchie, au-dessus de tout soupçon.

– Hé là, une minute, m'a-t-il interrompu en levant la main. Si tu t'imagines que...

– Qui a autorisé Poole et Broussard à enfreindre le règlement et à procéder à l'échange sans solliciter une intervention fédérale ? Qui a consacré toute sa vie à aider, retrouver et sauver les gosses ? Qui se trouvait là-haut ce soir-là, ai-je ajouté, à « patrouiller dans les collines tous feux éteints » ?

– Oh, putain. (Devin a attrapé son verre et grimacé en buvant.) Jack Doyle ? Tu penses qu'il est mêlé à cette histoire ?

– Mouais. Jack Doyle est derrière tout ça.

– Oh, putain, a répété Devin.

Plusieurs fois, en fait. Ensuite, seul le tintement de nos glaçons qui fondaient dans nos verres a troublé le silence entre nous.

– Avant de créer la PEAS, a expliqué Oscar, Doyle appartenait aux Mœurs. C'était le sergent de Pasquale et de Broussard. Il a approuvé leur transfert aux Stups, puis il les a intégrés à la PEAS quelques années plus tard, quand il a été promu lieutenant. C'est grâce à lui si Broussard n'a pas été nommé instructeur à l'école de police après son mariage avec Rachel, lorsque les huiles s'en sont pris à lui. Tout le monde voulait le rétrograder. Non, en fait, tout le monde voulait qu'il parte. Pour les gars de ce service, épouser une pute, c'est comme avouer qu'on est homo.

J'ai fauché une des cigarettes de Devin. À peine l'avais-je allumée que j'ai senti la tête me tourner et mes jambes flageoler.

Oscar a tiré sur son vieux cigare, l'a posé dans le cendrier puis a tourné une autre page de son calepin.

– Tous les documents concernant Broussard – transferts, recommandations, demandes de médaille – ont été signés par Doyle. C'était son mentor. Celui de Pasquale aussi.

Le jour s'était levé, mais du salon de Devin on s'en apercevait à peine. Les stores étaient tirés et l'atmosphère de la pièce était toujours imprégnée de la légère odeur métallique de l'air nocturne.

Délaissant le canapé, Devin est allé ôter de la chaîne le CD de Sinatra pour le remplacer par *Dean Martin's Greatest Hits*.

– Le pire, dans tout ça, a déclaré Oscar, c'est pas que je sois en train de vous aider à faire tomber un flic. Non, c'est que je sois en train de vous aider à faire tomber un flic en écoutant cette merde. (Il a jeté un coup d'œil à Devin qui glissait de nouveau le disque de Sinatra dans le range-CD.) Franchement, tu pourrais pas nous mettre Luther Allison, ou l'album de Taj Mahal que je t'ai offert à Noël ? Tout mais pas ça. Bon sang, je préférerais encore écouter les trucs de Kenzie, tous ces p'tits chanteurs blancs maigrichons et suicidaires. Au moins, y a du sentiment là-dedans.

– Où habite Doyle ?

Devin est revenu vers la table basse pour y prendre sa tasse de thé. Il avait renoncé au Jack Daniel's peu après le coup de téléphone qu'il avait passé à Oscar.

Celui-ci a froncé les sourcils quand Dino a entonné *You're Nobody Till Somebody Loves You*.

– Doyle ? Il a une baraque à Neponset. À environ un kilomètre d'ici. Mais je suis allé une fois dans une autre maison à l'occasion d'une fête surprise pour ses soixante ans. C'était dans une petite ville appelée West Beckett. (Il m'a regardé.) Tu crois vraiment que la gamine est chez lui, Patrick ?

J'ai fait non de la tête.

– Je n'en suis pas certain. Mais s'il est vraiment dans le coup, je suis prêt à parier qu'il a emmené là-bas le gosse de quelqu'un.

Angie a été relâchée à deux heures de l'après-midi. Je l'attendais près de la porte de derrière, et nous avons contourné la foule des journalistes masqués devant l'entrée principale, puis nous avons remonté Broadway et rejoint Devin et Oscar qui, après avoir éteint leurs feux de détresse, nous ont précédés sur le pont en direction de Mass Pike.

– Ryerson va s'en sortir, ai-je déclaré. Mais les médecins ne sont pas encore sûrs de pouvoir sauver son bras.

Elle a allumé une cigarette, puis hoché la tête.

– Et Lionel ?

– Il a perdu l'œil droit. En ce moment, il est toujours sous sédatifs. Quant au routier que Broussard a frappé, il souffre d'un bon traumatisme crânien, mais il s'en remettra.

– Je l'aimais bien, a murmuré Angie en entrouvrant sa vitre.

– Qui ?

– Broussard. Je l'aimais beaucoup. D'accord, il avait l'intention de descendre Lionel, et il nous aurait peut-être descendus aussi, et il avait ce fusil pointé dans ma direction quand j'ai tiré, mais...

Elle a levé les mains, pour les laisser retomber presque aussitôt sur ses cuisses en un geste d'impuissance.

– T'as fait ce qu'il fallait, Ange.

– Je sais, je sais... (Elle a contemplé quelques secondes la cigarette qui tremblait entre ses doigts.) Mais je... j'aurais voulu que ça se termine autrement. Je l'aimais bien. C'est tout.

Je me suis engagé sur l'autoroute.

– Moi aussi, Ange, je l'aimais bien.

West Beckett ressemblait à un tableau de Rockwell au cœur des Berkshires. Des clochers blancs encadraient la ville elle-même tels des serre-livres, et la rue principale était bordée de boutiques d'antiquités et de décoration donnant sur des promenades en planches. La bourgade se nichait au fond d'une petite vallée comme une fragile porcelaine au creux de la paume, encerclée de tous côtés par des collines vert foncé parsemées de plaques de neige évoquant des nuages.

La maison de Jack Doyle, à l'instar de celle où vivait Broussard, se situait en retrait par rapport à la route et en haut d'une pente couverte d'arbres. La sienne, cependant, se trouvait beaucoup plus loin dans les bois, à environ cinq cents mètres de la ville et cinq acres de l'habitation la plus proche dont les volets étaient fermés et la cheminée inactive.

Nous avons dissimulé les voitures à environ vingt mètres de la route principale, à mi-chemin de la propriété dont nous nous sommes approchés à travers bois, en progressant lentement et prudemment ; d'une part, nous n'étions pas des familiers de la nature, et de l'autre, Angie avait du mal à manœuvrer ses béquilles sur un sol aussi irrégulier. Nous nous sommes arrêtés à une dizaine de mètres de la clairière entourant une maison de plain-pied style ranch, avec une galerie tout autour et des bûches empilées sous la fenêtre de la cuisine.

L'emplacement devant le garage était vide, de même que la maison, apparemment. Nous avons patienté un bon quart d'heure sans déceler de mouvement derrière les vitres. Aucune fumée ne s'élevait de la cheminée.

– Je vais y aller, ai-je déclaré en fin de compte.

– S'il est là, m'a averti Oscar, il a le droit de te tirer dessus dès l'instant où tu poses le pied sur la véranda.

Machinalement, j'ai voulu saisir mon pistolet, avant de me rappeler, au moment même où mes doigts effleuraient mon holster vide, que la police me l'avait confisqué.

Je me suis tourné vers Devin et Oscar.

– Oh, non, non, non, a décrété ce dernier. Plus question d'abattre des flics. Même pour se défendre.

– Et s'il me menace ?

– Fie-toi au pouvoir de la prière, a répliqué Oscar.

Pestant dans ma barbe, j'ai écarté quelques arbustes devant moi et je m'apprêtais à avancer lorsque Angie a lancé :

– Écoutez !

Je me suis immobilisé, et nous avons tous entendu un moteur qui se dirigeait vers nous. Quelques instants plus tard, une vieille jeep Mercedes-Benz dont la calandre s'ornait toujours d'un petit chasse-neige montait la pente en cahotant et débouchait dans la clairière. Elle s'est garée devant le perron, la portière côté conducteur s'est ouverte et une femme rondelette au visage franc et ouvert est descendue. Elle a humé l'air, puis scruté les arbres comme si elle devinait notre présence. Elle avait des yeux magnifiques – du bleu le plus limpide que j'aie jamais vu – et le teint radieux, éclatant de santé, de ceux qui profitent de l'air de la montagne.

– C'est sa femme, a chuchoté Oscar. Tricia.

Elle s'est détournée pour aller prendre quelque chose dans la voiture, et au début j'ai cru qu'elle voulait récupérer un sac de provisions, mais soudain j'ai éprouvé une drôle de sensation dans la poitrine.

Amanda McCready a posé son menton sur l'épaule de Tricia Doyle, puis elle a paru me regarder à travers les arbres de ses yeux encore embrumés par le sommeil, un pouce dans la bouche, la tête coiffée d'un bonnet rouge et noir doté d'oreillettes.

– Tiens, tiens, je connais une petite fille qui s'est endormie dans la voiture. Qu'est-ce que tu en penses ?

La fillette a niché sa tête dans le cou de Tricia Doyle. Celle-ci lui a enlevé son bonnet pour lui caresser les cheveux – des cheveux brillants, presque dorés, qui ressortaient sur un fond de conifères et de ciel dégagé.

– Tu m'aides à préparer le déjeuner ?

J'ai vu les lèvres d'Amanda bouger, mais je n'ai pas entendu sa réponse. Elle a de nouveau incliné le menton, et le léger sourire éclairant son visage en cet instant était si joli, si heureux, qu'il m'a déchiré le cœur comme un coup de hache.

Nous les avons observées pendant encore deux heures.

Elles ont confectionné dans la cuisine des sandwiches au fromage fondu, Mme Doyle penchée sur la poêle et Amanda perchée sur le plan de travail, lui passant du fromage et du pain. Elles ont ensuite mangé à table leurs sandwiches et une soupe, installées l'une en face de l'autre, gesticulant et riant à gorge déployée.

Après le déjeuner, elles ont fait ensemble la vaisselle, puis Tricia Doyle a de nouveau juché Amanda sur le plan de travail pour lui enfiler son manteau et son bonnet, avant de la regarder d'un air approbateur lacer elle-même ses tennis.

Lorsque Mme Doyle a disparu dans les profondeurs de la maison – sans doute pour aller chercher son propre manteau, ai-je supposé –, Amanda est restée assise à la même place. Alors qu'elle tournait la tête vers la fenêtre, une expression d'angoisse terrible a envahi peu à peu son petit visage. Elle paraissait contempler dehors un point bien au-delà des bois et des montagnes, et je n'aurais su dire si c'était le souvenir minant de son passé ou l'incertitude effrayante de son avenir – auquel, j'en étais sûr, elle ne croyait pas encore – qui altérait ainsi ses traits. En cet instant, j'ai parfaitement reconnu en elle la fille de sa mère – la fille d'Helene –, et je me suis brusquement rappelé où j'avais vu cette expression. C'était celle qu'arborait Helene le soir où elle m'avait croisé dans ce bar et promis, si jamais on lui donnait une seconde chance, de toujours veiller sur Amanda.

Et puis, Tricia Doyle est revenue dans la cuisine, et une certaine confusion – mélange d'anciennes et de nouvelles souffrances – s'est reflétée un moment sur la figure d'Amanda avant de se muer en un sourire hésitant, partagé entre l'espoir et la prudence.

Elles sont sorties sur le perron au moment où je descendais de l'arbre où je m'étais posté, et cette fois elles étaient accompagnées par un

bouledogue massif au pelage brun et blanc qui rappelait la partie de la colline visible en arrière-plan – une étendue de terre à nu barrée par une plaque de neige verglacée logée entre deux rochers.

Amanda s'est roulée sur le sol avec le chien, puis elle a poussé des cris de joie quand il a bondi sur elle, lui envoyant des gouttes de bave sur la joue. Elle s'est dégagee, et l'animal s'est élancé à sa poursuite en lui sautant après les jambes.

Ensuite, Mme Doyle a ordonné au chien de se coucher puis, agenouillée près de lui pour le maintenir, elle a montré à Amanda comment le brosser – délicatement, comme si elle brossait ses propres cheveux.

– Il aime pas ça, a dit la fillette.

C'était la première fois que je l'entendais. Elle avait une voix claire, vibrante de curiosité et d'intelligence.

– Il aime bien quand c'est toi qui le fais, a déclaré Tricia Doyle. Tu as la main plus douce que moi.

– C'est vrai ?

Amanda a levé les yeux vers Mme Doyle tout en continuant de brosser le pelage du bouledogue.

– Oh oui. Beaucoup plus douce. Tu vois mes mains de vieille dame, Amanda ? Je dois serrer la brosse si fort que parfois ce bon vieux Larry prend des coups.

– Pourquoi il s'appelle Larry ?

Elle avait prononcé le nom d'une voix chantante, en montant d'un ton sur la seconde syllabe.

– Je t'ai déjà raconté cette histoire.

– Oh, raconte-la-moi encore, s'il te plaît...

Tricia Doyle a laissé échapper un petit rire.

– M. Doyle avait un oncle qui ressemblait à un bouledogue. Il avait de grosses joues tombantes.

De sa main libre, Mme Doyle a agrippé sa propre joue en tirant la peau vers le menton.

Amanda a éclaté de rire.

– Il ressemblait à un chien ?

– Hé oui, jeune demoiselle. Parfois, il lui arrivait même d'aboyer.

De nouveau, la fillette s'est esclaffée.

– Ah bon ?

– Oui. Comme ça : *ouah* !

– *Ouah* ! s'est écriée Amanda.

Là-dessus, Larry s'est mis de la partie. Mme Doyle l'a relâché, Amanda a reposé sa brosse, et tous trois ont passé quelques instants assis par terre à aboyer à qui mieux mieux.

Toujours cachés derrière les arbres, nous n'avons ni parlé ni bougé durant tout le reste de l'après-midi. Nous les avons regardées jouer avec

le chien ou l'une avec l'autre, et construire une version miniature de la maison en se servant de vieux moellons. Nous les avons ensuite observées qui s'asseyaient sur le banc installé contre la balustrade de la véranda, draper une couverture autour d'elles pour se protéger de la fraîcheur du soir, et rester longtemps ainsi enlacées, le chien à leurs pieds, Mme Doyle parlant le menton posé sur la tête de la fillette qui, appuyée contre sa poitrine, lui répondait.

À mon avis, nous nous sentions tous sales dans ces bois, mesquins et inutiles. Privés d'enfants. Incapables et non désireux, du moins jusque-là, d'accepter les sacrifices exigés par le rôle de parent. Des bureaucrates lâches en pleine nature.

Elles étaient rentrées, main dans la main, le chien sur leurs talons, lorsque Jack Doyle est apparu dans la clairière. Il est sorti de sa Ford Explorer tenant sous le bras une boîte dont le contenu, quel qu'il soit, a arraché des cris de joie à Tricia et Amanda quand elles l'ont découvert quelques minutes plus tard.

Tous trois sont revenus dans la cuisine, Amanda s'est de nouveau perchée sur le plan de travail en jacassant comme une pie, agitant les mains pour illustrer le brossage de Larry, agrippant ses joues pour reproduire la description faite par Tricia du lointain oncle Larry. Jack Doyle a renversé la tête en arrière avant de partir d'un grand rire, puis de serrer la petite fille contre sa poitrine. Au moment où il se redressait, elle s'est accrochée à lui pour se frotter la joue contre sa barbe naissante.

Devin a retiré de sa poche un téléphone portable, sur lequel il a composé un numéro. À l'opératrice à l'autre bout de la ligne, il a demandé : « Le bureau du shérif de West Beckett, s'il vous plaît. » Il a répété les chiffres tout bas pendant qu'elle les lui donnait, puis a pressé les touches correspondantes sur le clavier.

Au moment où il allait appuyer sur APPEL, Angie lui a posé une main sur le poignet.

– Qu'est-ce que tu fais, Devin ?

– Et toi, qu'est-ce que tu fais ? a-t-il répliqué en regardant sa main.

Il a jeté un coup d'œil vers la clairière, avant de reporter son attention sur Angie en fronçant les sourcils.

– Oui, Angie, je vais les arrêter.

– Tu ne peux pas.

Devin a dégagé son bras.

– Oh si, je peux.

– Non, elle... (D'un geste, Angie a indiqué la maison.) T'as pas vu ? Ils sont gentils avec elle. Ils... Bon sang, Devin, *ils l'aiment* !

– Ils l'ont kidnappée, a-t-il rétorqué. Tu dormais quand ça s'est passé ?

– Devin, non. Elle... (Angie a baissé la tête.) Si on les arrête, Amanda sera rendue à sa mère. Et Helene... Helene la détruira à petit feu.

L'air incrédule, il l'a dévisagée quelques instants.

– Écoute-moi bien, Angie. Ce gars, là-bas, c'est un flic. Crois-moi, ça me fait pas plaisir de coincer un flic, mais au cas où t'aurais oublié, celui-là est impliqué dans la mort de Chris Mullen, Pharaoh Gutierrez et Cheddar Olamon. Il a ordonné l'exécution de Lionel McCready et sans doute la vôtre aussi. Il a le sang de Broussard et de Pasquale sur les mains. Ce gars-là, c'est un meurtrier.

Angie contemplait toujours la maison.

– Mais...

– Mais quoi ? a grondé Devin, les traits déformés par la colère et l'incompréhension.

– Ils aiment cette gosse, a répété Angie.

Il a suivi la direction de son regard, vu Jack et Tricia Doyle tenir chacun Amanda par une main pour la balancer d'avant en arrière dans la cuisine.

Peu à peu, son expression s'est adoucie, et il m'a semblé qu'une douleur sourde se réveillait en lui quand une ombre est passée sur son visage et que ses yeux se sont écarquillés légèrement.

– Helene McCready, a poursuivi Angie, anéantira cette gosse. C'est certain. Vous le savez tous. Tu le sais, Patrick.

J'ai détourné les yeux.

Devin a pris une profonde inspiration tandis que sa tête partait brusquement de côté comme s'il avait reçu un coup de poing. Et puis, il a paru se ressaisir. Le dos tourné à la maison, il a pressé la touche d'appel sur son portable.

– Non ! a protesté Angie. Non !

Il a collé le téléphone contre son oreille, et nous avons entendu la sonnerie résonner plusieurs fois à l'autre bout de la ligne. Enfin, Devin a coupé la communication.

– Y a personne. Dans une ville de cette taille, le shérif doit aussi servir de facteur. Il est sûrement en train de distribuer le courrier.

Angie a fermé les yeux en relâchant son souffle.

Un épervier a survolé les arbres en poussant des cris perçants qui m'ont fait penser à une brusque explosion de colère en réaction à une blessure.

En même temps qu'il rangeait son portable dans sa poche, Devin a ôté son insigne.

– Et merde. On s'en charge.

Alors que je pivotais vers la clairière, Angie m'a agrippé par le bras pour me forcer à la regarder. Les cheveux devant les yeux, elle avait l'air sauvage, déchirée.

– Patrick, non. Non, je t'en prie ! Patrick, parle-lui. On ne peut pas faire ça. Ce n'est pas possible.

– C'est la loi, Ange.

– C'est complètement absurde ! C'est... c'est injuste. Ils aiment cette enfant. Doyle n'est plus une menace pour personne.

– Tu déconnes, là, a rétorqué Oscar.

– Qui ? s'est-elle écriée. Qui serait en danger ? Broussard était le seul à savoir qu'il était impliqué. Il n'a plus rien à protéger. Il n'a plus rien à craindre.

– Sauf nous ! a rugi Oscar. T'es défoncée, ou quoi ?

– Seulement si on décide d'agir, a répondu Angie. Mais si on s'en va maintenant, si on ne révèle jamais ce qu'on a découvert, tout sera fini.

– Il détient là-dedans la gosse de quelqu'un d'autre, a renchéri Devin, le visage à quelques centimètres de celui d'Angie.

Elle s'est tournée vers moi.

– Patrick, écoute. Écoute-moi. Il... (Elle m'a frappé le torse.) Ne fais pas ça. S'il te plaît. S'il te plaît !

La logique et la raison semblaient l'avoir désertée. Il ne restait plus en elle que du désespoir, de la peur et un désir ardent. De la souffrance aussi. Une souffrance incommensurable.

– Cette enfant ne leur appartient pas, Ange, ai-je déclaré d'un ton posé. Elle appartient à Helene.

– Helene est un poison, Patrick. De l'arsenic. Je te l'ai dit il y a longtemps déjà. Elle bousillera tout ce qu'il y a de vivant chez cette petite. Elle l'emprisonnera. Elle... (Des larmes ruisselaient sur ses joues, s'accumulaient au coin de ses lèvres, mais elle ne s'en apercevait même pas.) C'est la mort incarnée. Enlevez Amanda à ces gens, et c'est à ça que vous la condamnez. À une mort lente.

Devin a jeté un coup d'œil à Oscar, puis à moi.

– J'en ai marre de ces conneries.

– *Je vous en prie !*

Le mot s'était échappé de ses lèvres en un cri strident. Ses traits se sont affaissés d'un coup.

Je l'ai prise par les bras.

– Angie, ai-je dit doucement, tu te trompes peut-être au sujet d'Helene. Elle a appris. Elle sait qu'elle s'est mal comportée. Si tu avais pu la voir le soir où...

– Va te faire foutre, a-t-elle riposté d'une voix soudain glaciale. (Elle a repoussé mes mains avant d'essuyer furieusement les larmes sur son visage.) Et épargne-moi les salades du genre « Quand je l'ai vue, elle avait l'air si triste... » Où tu l'as vue, d'abord ? Dans un bar, c'est ça ? Va te faire foutre avec tes beaux discours sur « les gens qui apprennent ». Non, les gens n'apprennent jamais. Ils ne changent pas.

Elle s'est écartée de nous le temps de sortir son paquet de cigarettes.

– Ce n'est pas à nous de juger, ai-je poursuivi. Ce n'est pas...

– Alors, qui ?

– Pas eux, en tout cas, ai-je répondu en indiquant la maison. Ces personnes ont décidé de juger elles-mêmes de l'aptitude des autres à élever un enfant. Mais de quel droit Doyle agit-il ainsi ? Qu'est-ce qui va

se passer s'il tombe sur un gosse dont le père et la mère ont choisi une religion qui ne lui plaît pas ? Ou s'il a une dent contre les parents gays, noirs ou tatoués ? Hein ?

Son regard s'était chargé d'une froide colère.

– On ne parle pas de ça et tu le sais très bien. On parle d'une affaire bien précise et d'une enfant bien précise. Surtout, ne viens pas m'emmerder avec cette belle philosophie bien léchée que les jésuites t'ont enseignée. T'as pas assez de couilles pour agir selon ta conscience, Patrick. Aucun de vous ne les a. C'est aussi simple que ça. Vous n'avez pas de couilles.

Oscar a levé les yeux vers les arbres.

– Non, peut-être pas.

– Allez-y, a-t-elle lancé. Allez les arrêter. Moi, je refuse de voir ça.

Son dos s'est raidi lorsqu'elle a allumé sa cigarette. Après l'avoir coincée entre ses doigts, elle a agrippé ses béquilles.

– Je vous déteste tous les trois pour ce que vous allez faire.

Nous l'avons suivie des yeux tandis qu'elle claudiquait à travers bois jusqu'à la voiture.

Jamais, dans toute ma carrière de détective privé, je n'avais assisté à une scène aussi éprouvante et hideuse que l'arrestation de Jack et Tricia Doyle chez eux.

Jack n'a même pas tenté de résister. Il s'est assis à table en tremblant. Il pleurait. Tricia a griffé Oscar lorsque celui-ci lui a arraché Amanda des bras. Quant à Amanda elle-même, elle l'a martelé de ses petits poings en hurlant : « Non, mamy ! Non ! Le laisse pas m'emmener ! Le laisse pas ! »

Le shérif a répondu au second appel de Devin et il a garé sa voiture devant la maison quelques minutes plus tard. En entrant dans la cuisine, il a paru déconcerté par la vision d'Amanda inerte dans les bras d'Oscar, et de Tricia Doyle qui avait appuyé la tête de Jack contre son ventre pour le bercer pendant qu'il sanglotait doucement.

– Oh, Seigneur, a-t-elle murmuré, comme si elle prenait soudain conscience de la fin de sa vie avec Amanda, de la fin de sa liberté, de la fin de tout. Oh, Seigneur, a-t-elle répété.

C'est alors que je me suis demandé s'Il l'avait entendue ou s'Il avait entendu Amanda gémir contre la poitrine d'Oscar et Devin lire ses droits à Jack. S'Il lui arrivait jamais de nous entendre.

Épilogue

Les retrouvailles de la mère et de la fille

LES RETROUVAILLES DE LA MÈRE ET DE LA FILLE , comme devait titrer le *News* le lendemain matin, ont été retransmises en direct à 20 : 05 sur toutes les chaînes locales dans la soirée du 7 avril.

Sous la lumière blanche des projecteurs, Helene a dévalé les marches du perron au milieu d'une foule de journalistes puis soulevé Amanda des bras d'une assistance sociale. Elle a laissé échapper un petit cri et, les joues sillonnées de larmes, elle a couvert de baisers le visage de sa fille.

Celle-ci lui a passé les bras autour du cou, et quand elle lui a posé la tête sur l'épaule, les badauds ont applaudi avec enthousiasme. En entendant le bruit, Helene a levé les yeux, l'air incertain, puis elle a esquissé un sourire réservé, cillé à plusieurs reprises et frotté le dos de sa fille tandis que son sourire s'élargissait.

Bubba, posté devant la télévision dans le salon, m'a jeté un coup d'œil.

– Bon, tout est arrangé, maintenant, a-t-il déclaré. Pas vrai ?

J'ai acquiescé.

– Mouais, on dirait bien.

Il s'est détourné au moment où Angie clopinait dans le couloir, les bras chargés d'un autre carton qu'elle a placé sur la pile devant la porte d'entrée avant de regagner notre chambre.

– Ben alors, pourquoi elle s'en va ?

En guise de réponse, j'ai haussé les épaules.

– T'as qu'à lui poser la question.

– C'est ce que j'ai fait, figure-toi. Mais elle a pas voulu m'le dire.

Nouveau haussement d'épaules de ma part. Je ne me sentais pas capable de parler.

– Tu sais, vieux, a-t-il repris, ça me fait pas plaisir d'lui filer un coup de main pour déménager. Tu comprends ? Mais comme elle m'a demandé et tout...

– T'inquiète pas, Bubba. T'inquiète pas.

À la télé, Helene a affirmé à un journaliste qu'elle était la personne la

plus chanceuse du monde.

Bubba a remué la tête et quitté la pièce pour aller chercher sur le seuil la pile de cartons qu'il a ensuite descendue dans l'escalier.

Je me suis approché de l'entrée de la chambre, d'où j'ai regardé Angie sortir des chemises de la penderie, puis les placer sur le lit.

– Ça va aller, Ange ?

Elle a attrapé plusieurs cintres.

– Pas de problème.

– Je crois qu'on devrait en discuter.

– On en a déjà parlé, a-t-elle répondu en lissant la première chemise du tas. Dans les bois. Je n'ai rien à ajouter.

– Moi si.

Après avoir ouvert la fermeture Éclair d'une housse à vêtements, elle a glissé les chemises à l'intérieur.

– Moi si, ai-je répété.

– Y a des cintres à toi, là-dedans. Je te les renverrai.

Le temps d'attraper ses béquilles et elle s'est dressée devant moi.

Je n'ai pas bougé, lui bloquant le passage.

Tête basse, les yeux fixés sur le sol, elle a murmuré :

– Tu comptes rester là longtemps ?

– Aucune idée. À toi de me le dire.

– Je me demande juste s'il faut que je pose mes béquilles ou pas. Au bout d'un moment, j'ai les bras qui s'engourdissent quand je ne remue pas.

Je me suis écarté. Elle a débouché dans le couloir au moment où Bubba reparaisait sur le palier.

– Y a encore un sac dans la chambre, l'a-t-elle informé. C'est le dernier.

Elle s'est dirigée à son tour vers l'escalier, et j'ai entendu ses béquilles claquer lorsqu'elle les a saisies toutes les deux dans une main, agrippant de l'autre la rambarde pour descendre les marches.

Bubba a récupéré la housse sur le lit.

– M'enfin, vieux, qu'est-ce que tu lui as fait ?

J'ai songé à Amanda lovée dans les bras de Tricia Doyle sur ce banc devant la maison, à la couverture dont elles s'étaient toutes les deux enveloppées pour se protéger du froid, à leur conversation tranquille, intime.

– Je lui ai brisé le cœur, Bubba.

Au cours des semaines suivantes, Jack Doyle, sa femme Tricia et Lionel McCready ont tous été mis en examen par un tribunal fédéral pour kidnapping, séquestration de mineur, mise en danger de la vie d'autrui et grave négligence envers un enfant. Jack Doyle a également été accusé des meurtres de Christopher Mullen et de Pharaoh Gutierrez, et de tentative de meurtre sur les personnes de Lionel McCready et de l'agent

fédéral Neal Ryerson.

Celui-ci était sorti de l'hôpital. Les médecins avaient réussi à sauver son bras, qui restait cependant déformé et inutile – du moins temporairement, sinon pour toujours. Il est rentré à Washington, où on l'a assigné à des tâches administratives dans le cadre du Programme de protection des témoins.

J'ai été convoqué devant la chambre de mise en accusation pour apporter mon témoignage sur une affaire que la presse avait baptisée « Le Scandale du Flicnapping ». Personne ne semblait se rendre compte que le terme plaçait les flics en position de kidnappés plutôt que de kidnappeurs, et bientôt il est devenu synonyme de ce dossier brûlant au même titre que le Watergate l'est des multiples magouilles et trahisons de Nixon.

Au tribunal, mes remarques concernant les derniers instants de Remy Broussard n'ont pas été prises en compte, car elles étaient impossibles à corroborer. On m'a demandé de restreindre mon témoignage à ce que j'avais pu observer et prendre en note durant l'enquête.

Personne n'a été inculqué des meurtres de P'tit David Martin, Kimmie Niehaus, Sven alias Cheddar Olamon et Raymond Likanski, dont le corps n'a jamais été retrouvé.

L'avocat général m'a confié que, d'après lui, Jack Doyle ne serait sans doute pas condamné pour les meurtres de Mullen et de Gutierrez, mais comme son implication était on ne peut plus évidente malgré l'absence de preuves tangibles, il écoperait vraisemblablement d'une lourde peine suite aux accusations de kidnapping et ne sortirait jamais de prison.

Rachel et Nicholas Broussard s'étaient envolés la nuit même où Remy était mort ; ils étaient partis pour une destination inconnue avec, supposaient presque tous les représentants de l'accusation, deux cent mille dollars ayant appartenu à Cheddar Olamon.

Les squelettes découverts dans le sous-sol de Leon et Roberta Trett étaient ceux d'un petit garçon de cinq ans disparu du Vermont occidental deux ans plus tôt et d'une fillette de sept ans que personne à ce jour n'avait identifié ni réclamé.

En juin, j'ai rendu visite à Helene.

Quand elle m'a enlacé de ses bras maigres, j'ai senti les os de ses poignets s'enfoncer dans ma nuque. Elle s'était parfumée et portait un rouge à lèvres éclatant.

Amanda, assise sur le canapé dans le salon, regardait un sitcom mettant en scène un célibataire père de jumeaux de six ans particulièrement précoces. Il était gouverneur, ou sénateur, ou quelque chose comme ça, et semblait passer tout son temps au bureau mais n'avait pas pour autant de baby-sitter. Un homme à tout faire d'origine hispanique venait parfois et se plaignait beaucoup de sa femme Rosa qui avait toujours la migraine. Ses blagues fourmillaient d'allusions sexuelles,

et les jumeaux riaient d'un air entendu tandis que le gouverneur s'efforçait de conserver une expression sévère tout en dissimulant un sourire. Le public adorait, apparemment. Il se déchaînait à chaque plaisanterie.

Amanda, elle, ne manifestait rien. Vêtue d'une chemise de nuit rose bonne pour la machine à laver, elle ne m'a pas reconnu.

– C'est Patrick, ma puce. Un ami.

Cette fois, la fillette m'a regardé en levant légèrement la main en guise de salut.

Salut que je lui ai rendu.

– Elle raffole de cette série. Pas vrai, ma chérie ?

La petite n'a pas répondu.

Helene a traversé le salon, la tête inclinée tandis qu'elle mettait une boucle d'oreille.

– Vous savez, Bea vous hait pour ce que vous avez fait à Lionel.

Je l'ai suivie tandis qu'elle prenait des objets sur la table pour les glisser dans son sac.

– C'est sans doute pour ça qu'elle n'a pas réglé mes honoraires.

– Vous pourriez la poursuivre en justice, non ? Je me trompe ? C'est pas possible ?

Il m'a semblé préférable d'ignorer la question.

– Et vous ? ai-je demandé. Vous me haïssez aussi ?

– Vous voulez rire ? s'est-elle exclamée en secouant la tête, avant de tapoter ses tempes pour vérifier sa coiffure. Lionel a enlevé ma gosse. Il a beau être mon frère, qu'il aille se faire foutre, ce salaud. Elle aurait pu être blessée, merde ! Vous comprenez ?

Un tressaillement avait agité la joue d'Amanda lorsque sa mère avait lancé : « Qu'il aille se faire foutre, ce salaud. »

Helene a enfilé trois bracelets en plastique de couleur vive, puis agité le bras afin de les ajuster à son poignet.

– Vous sortez ?

Elle a souri.

– Ben, y a ce type qui m'a vue à la télé, et il pense que je suis une espèce de... de star. (Elle a éclaté de rire.) C'est pas fantastique ? Bref, il m'a donné rendez-vous. Il est vachement mignon.

J'ai tourné la tête vers l'enfant sur le canapé.

– Et Amanda ?

Un grand sourire a éclairé le visage d'Helene.

– Dottie vient la garder.

– Elle est au courant, au moins ?

Elle a pouffé.

– Ben oui, évidemment ! Elle sera là d'une minute à l'autre.

J'ai regardé Amanda tandis que l'image d'un ouvre-boîte électrique se reflétait sur sa figure. J'ai vu la boîte s'ouvrir sur son front telle une bouche ; des taches blanches et bleues jouaient sur son petit menton, ses

yeux ouverts fixaient sans le moindre intérêt les publicités défilant devant elle. Un setter irlandais a remplacé la boîte de conserve, bondi en travers du front de la fillette et roulé dans l'herbe.

« Le caviar de la nourriture pour chiens, a déclaré une voix. Parce que votre plus fidèle compagnon mérite d'être traité comme un membre de la famille. »

Tout dépend du chien, ai-je songé. Tout dépend de la famille.

Un brusque sentiment de douloureuse lassitude m'a serré le cœur, me coupant le souffle, pour s'évanouir presque aussitôt, remplacé par une douleur sourde dans mes articulations.

Enfin, j'ai rassemblé suffisamment de forces pour quitter le salon.

– Au revoir, Helene.

– Oh, vous partez déjà ? Au revoir !

Parvenu sur le seuil, je me suis retourné.

– Au revoir, Amanda.

Ses yeux, baignés par la lumière grise en provenance du téléviseur, n'ont pas quitté l'écran.

– Au revoir, a-t-elle dit dans un souffle.

Pour autant que je puisse en juger, elle aurait très bien pu s'adresser à l'homme qui, dans le feuilleton, rentrait chez lui retrouver Rosa.

Une fois dehors, j'ai marché longtemps, avant de m'arrêter au niveau de l'aire de jeux Ryan et d'aller m'asseoir sur la balançoire que j'avais partagée avec Broussard un certain soir, puis de me perdre dans la contemplation du bassin inachevé près duquel Oscar et moi avions sauvé la vie d'un enfant de la folie meurtrière de Gerry Glynn.

Mais aujourd'hui, qu'avions-nous fait ? Quel crime avons-nous commis dans ces bois à West Beckett, dans cette cuisine où nous avons enlevé une fillette à des gens qui n'avaient aucun droit sur elle ?

Nous avons rendu Amanda McCready à sa mère. C'est tout. Il n'était pas question d'un crime. Nous l'avions rendue à sa propriétaire légitime. Rien de plus, rien de moins.

Voilà ce que nous avons fait.

Nous l'avons ramenée chez elle.

Port Mesa, Texas

Octobre 1998

Ce soir-là, au Crockett's Last Stand, Rachel Smith écoute une conversation d'ivrognes sur les causes qui valent la peine qu'on meure pour elles.

« Le pays », affirme un jeune gars fraîchement rentré de l'armée, amenant les autres à lui porter un toast.

« L'amour », répond un autre type, s'attirant une salve de ricanements moqueurs.

« Les Dallas Mavericks ! crie quelqu'un. On souffre avec eux depuis qu'ils ont intégré la NBA ! »

Rires sonores.

« Beaucoup de choses valent la peine qu'on meure pour elles, déclare Rachel Smith en s'approchant de la table une fois son service terminé, un verre de scotch à la main. Des gens meurent tous les jours. Pour cinq dollars. Pour avoir croisé le regard de la mauvaise personne au mauvais moment. Pour des crevettes. »

Et d'ajouter :

« Mourir, ça ne suffit pas à juger de la valeur d'un homme. »

« Alors, qu'est-ce qu'il faut de plus ? » lance un client.

« Tuer », répond-elle.

Un long silence s'ensuit, durant lequel les hommes dans le bar observent Rachel en songeant à cette into-nation à la fois inflexible et posée dans sa voix, si bien accordée à cette lueur visible parfois dans ses yeux, celle qui met mal à l'aise quand on la regarde de trop près.

Elgin Bern, capitaine du Blue's Eden, le meilleur crevettier de Port Mesa, finit par demander : « Et toi, Rachel, qu'est-ce qui pourrait t'amener à tuer ? »

Elle sourit. Elle lève son verre de façon à piéger dans les glaçons la lumière des néons au-dessus de la table de billard.

« Ma famille, dit-elle enfin. Et seulement ma famille. »

Deux ou trois types s'esclaffent nerveusement.

*« Sans aucune hésitation, dit-elle encore. Sans un regard en arrière.
Et sans la moindre pitié. »*

De Dennis Lehane aux Éditions Rivages

Série Kenzie et Gennaro

Un dernier verre avant la guerre

Ténèbres, prenez-moi la main

Sacré

Gone, Baby, Gone

Prières pour la pluie

Moonlight Mile

Mystic River

Shutter Island

Coronado

Un pays à l'aube

Ils vivent la nuit

Anthologie (sous la direction de Dennis Lehane)

Boston noir

Cette édition électronique du livre *Gone Baby Gone* de Dennis Lehane a été réalisée le 27 février 2013 par les Éditions Payot & Rivages. Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-1396-4) Le format ePub a été préparé par CPI Firmin Didot, Mesnil-sur-l'Estrée.